

LE CLUB

#3 ♦ LOVE

LAUREN ROWE



SARAH, JONAS,
ET LE CLUB:
LE DÉNOUEMENT.

Amoi

Lauren Rowe

LOVE

LE CLUB #3

Roman

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Lucie Delplanque*

&moi

DU MÊME AUTEUR
DANS LA COLLECTION &MOI

Flirt – Le Club #1, mai 2016.

Match – Le Club #2, juillet 2016.

www.collection-emoi.fr

Titre de l'édition originale :
THE REDEMPTION, THE CLUB TRILOGY BOOK 3
Publiée par SoCoRo Publishing

Maquette de couverture : Evelaine Gilbert
Photo : © g-stockstudio / Thinkstock

ISBN : 978-2-7096-5012-0

© 2015 by Lauren Rowe. Tous droits réservés.

© 2016, éditions Jean-Claude Lattès pour la traduction française.

Première édition septembre 2016.

Jonas

Je ne veux pas la lâcher, mais ils m'écartent de force. Je recule en titubant, les yeux écarquillés. Mon T-shirt est maculé de sang. Il y en a partout. Des litres de sang.

— Pas de pouls, annonce l'un des hommes en reposant son poignet, pour lui palper la gorge. Rien. (Il se penche vers elle et ajoute :) La vache, elle a eu la carotide tranchée net. Il n'y est pas allé de main morte. Seigneur...

— Quel genre de taré... ? commence un autre, avant de se tourner vers moi. Fais-le sortir, tu veux ? Il ne faut pas qu'il voie ça.

Ils sont en uniforme, mais ce ne sont sûrement pas des pompiers, puisqu'il n'y a pas d'incendie.

— Le corps a déjà commencé à refroidir. Ça doit bien remonter à quinze ou vingt minutes.

J'ai dit : « Je t'aime, maman », mais elle ne m'a pas répondu. C'est la première fois qu'elle ne répond pas. Normalement, elle dit toujours : « Je t'aime, mon bébé... mon joli petit bébé. » Elle dit toujours ça, exactement. Alors, pourquoi pas cette fois ? Et pourquoi ne me regarde-t-elle pas ? Pourquoi garde-t-elle les yeux tournés vers la fenêtre ? Je regarde à mon tour par la fenêtre. Devant la maison, une ambulance est garée ; le gyrophare sur le toit tourne sans arrêt.

Au loin, j'entends des sirènes qui se rapprochent. En général, j'aime bien les sirènes, surtout quand elles se rapprochent. J'aime bien quand une voiture de police poursuit un méchant ou qu'un gros camion rouge double notre voiture à toute allure. Quand on entend des sirènes, maman dit qu'il faut se garer sur le bord de la route. « Pin-pon ! Voilà les pompiers ! » chante-t-elle toujours quand le camion passe. Mais pas aujourd'hui.

Aujourd'hui, je déteste les sirènes.

Je me réfugie dans un coin de la pièce. Recroquevillé par terre, je me balance d'avant en arrière. Elle n'a pas répondu quand je lui ai dit « je t'aime ». Et maintenant elle ne veut pas non plus me regarder. Elle ne quitte pas la fenêtre des yeux. Sans même cligner des paupières. Elle doit être fâchée parce que je ne l'ai pas sauvée.

— C'est ta maman, petit ? me demande le premier homme en s'accroupissant devant moi.

Ma voix ne marche plus.

C'est ma maman.

— Il y avait quelqu'un d'autre que vous deux dans la maison ?

Je voulais être seul avec elle. Je la voulais pour moi tout seul. Je voulais chasser sa douleur. J'ai été méchant.

— On est là pour t'aider, petit. On ne te fera aucun mal. On est du SAMU. La police va arriver.

J'ai une boule dans la gorge.

Je suis resté caché dans le placard parce que j'ai cru que je pourrais utiliser mes mains magiques après le départ du grand monsieur, mais la magie n'a pas marché. Je ne sais pas pourquoi. J'ai été méchant.

— Comment t'appelles-tu, petit ?

— Fais-le sortir d'ici, répète son collègue. Il ne devrait pas voir ça.

L'homme accroupi devant moi lui fait signe de se taire.

— Tu as du sang sur toi, petit, reprend-il doucement. Je dois vérifier que ce n'est pas le tien. Est-ce que quelqu'un t'a fait du mal ?

Il veut me prendre par la main, mais je m'échappe et cours jusqu'au lit pour me jeter sur elle. Je me fiche bien d'avoir du sang sur moi. Je m'agrippe à elle de toutes mes forces. Ils ne peuvent pas me forcer à la quitter. Peut-être que mes mains magiques vont fonctionner de nouveau, si j'insiste un peu. Peut-être que je n'ai pas vraiment essayé, tout à l'heure. Peut-être qu'elle va enfin arrêter de regarder la fenêtre, si j'arrive à faire revenir la magie. Si je dis plusieurs fois : « Maman, je t'aime », peut-être que la magie va revenir et que maman va cligner des yeux et me répondre : « Je t'aime, mon bébé... mon joli petit bébé. »

Je suis allongé sur mon lit, celui avec la housse de couette « base-ball ». Josh est allongé sur le sien ; lui a les ballons de foot. En général, Josh pique une crise si ce n'est pas lui qui a la couette « base-ball », mais cette fois il n'a rien dit. « Tu peux avoir la "base-ball" tous les soirs, si tu veux, m'a-t-il promis. À partir de maintenant, c'est toujours toi qui choisis le premier. »

Une semaine plus tôt, j'aurais été super content d'avoir la couette « base-ball », mais maintenant, je m'en fiche. Je me fiche de tout. Je n'ai même plus envie de parler. Cela fait une semaine que maman est partie pour toujours et je n'ai pas prononcé le moindre mot. La dernière chose que j'ai dite, c'est « Maman, je t'aime », tandis que je l'embrassais en lui tenant le visage avec mes mains qui ne sont plus magiques. C'est à ce moment que j'ai décidé que ce seraient les derniers mots qui sortiraient de ma bouche de toute ma vie.

Même lorsque les policiers m'ont demandé à quoi ressemblait le grand monsieur, je n'ai pas dit un mot. Même quand j'ai entendu papa pleurer derrière la porte du bureau, je n'ai pas dit un mot. Même quand j'ai rêvé du grand monsieur qui attaquait maman avec un couteau avant de se tourner vers moi, je n'ai pas dit un mot. Même quand papa nous a appris hier soir que la police avait découvert que c'était le petit ami de la sœur de Mariela qui avait fait partir maman pour toujours. Même quand j'ai entendu papa dire à oncle William au téléphone : « Je vais tuer ce fils de pute. »

Je m'assieds sur mon lit.

Je viens d'entendre la voix de Mariela dans le vestibule. C'est le seul endroit de la maison où les voix résonnent comme ça. Surtout une voix douce comme celle de Mariela.

Josh dort à poings fermés. Dois-je le réveiller pour qu'on aille faire un bisou à Mariela ? Non, Mariela est à moi. C'est moi qui m'assieds avec elle dans la cuisine pendant qu'elle prépare des plats vénézuéliens. C'est moi qui l'aide à faire la vaisselle en l'écoutant chanter de jolies chansons en espagnol. J'aime quand elle plonge ses mains dans l'eau de vaisselle et que sa peau brune en ressort tout humide et luisante, comme de la sauce caramel sur une glace à la vanille. Mariela a la peau si douce, si lisse et si belle que, parfois, quand elle chante, je caresse son bras du bout des doigts en fermant les yeux. Elle a aussi de très beaux yeux, noirs comme de la réglisse. J'aime bien la façon dont ils scintillent quand elle me tend une casserole propre pour que je l'essuie ou quand elle me

chante des chansons.

— *¡ Señor, por favor !* s'exclame Mariela, en bas.

Je bondis hors de la chambre. C'est la première fois que je quitte mon lit depuis que maman est partie pour toujours. Mes jambes sont toutes raides et j'ai la tête qui tourne. Je m'étais juré de ne plus jamais quitter mon lit, mais je veux voir Mariela. Peut-être que je peux décider d'une nouvelle règle : j'ai le droit de sortir seulement pour voir Mariela. Je descends l'escalier aussi vite que possible. J'ai hâte d'entendre Mariela m'appeler « Jonasito » ou me chanter une de ses jolies chansons.

Sur le palier, je me fige.

— Partez d'ici, sinon, j'appelle la police, gronde papa.

Il a pris sa voix de méchant.

— *¡ No, señor ! Por favor,* pleure Mariela. *Dios bendiga a la señora. Por favor, déjeme ver a mis bebes. Los quiero.*

Laissez-moi voir mes bébés. Je les aime.

— C'est vous qui avez dit à ce salaud que nous partions au match... C'est comme si vous l'aviez tuée vous-même.

Mariela sanglote de plus belle.

— *¡ No, señor ! Ay, Dios mio, señor. ¡ No sabía ! Lo juro por Dios.* S'il vous plaît, *señor...* J'aime mes bébés... *Son como mis hijos.*

Ils sont comme mes fils.

— *Señor, por favor. Esta es mi familia.*

C'est ma famille.

— Sortez ! hurle papa. Barrez-vous d'ici !

Quand papa est en colère comme ça, surtout s'il crie sur maman ou Mariela, je sais qu'il vaut mieux se faire discret. Mais je m'en fiche : je veux voir Mariela.

Je descends les dernières marches en courant et traverse le vestibule pour me jeter dans ses bras. Dès qu'elle m'aperçoit, Mariela pousse un grand cri et me serre tellement fort contre elle que je ne peux presque plus respirer.

Pour la première fois depuis que maman est partie, je parle :

— *Te quiero, Mariela.*

Ma voix me gratte la gorge.

— *Ay, mi hijo. Pobrecito, Jonasito. Te quiero.*

J'avais décidé que les derniers mots de toute ma vie seraient « Je t'aime, maman », mais parler espagnol avec Mariela, ça compte pour du beurre. Parce que l'espagnol, ça n'existe pas vraiment. C'est juste un langage secret avec Mariela. C'est pour de faux. Même papa ne comprend pas notre langage secret, et c'est quand même l'homme le plus intelligent du monde. Du coup, parler avec Mariela, même pour lui dire que je l'aime, ça ne compte pas, tant que c'est en espagnol.

Papa hurle à Mariela de partir, mais je m'accroche à sa jupe.

— *No me dejes, Mariela.*

Ne me quitte pas.

— *Te quiero, Jonasito,* répond Mariela en pleurant avec force. *Te quiero siempre, pobrecito bebe.*

Je t'aimerai toujours.

— *No me dejes, Mariela.*

— Mariela ?

C'est Josh. Il a dû entendre la voix de Mariela et se réveiller. Il court vers elle. Mariela s'agenouille et le prend dans ses bras, tandis que je m'agrippe toujours à elle.

— *Te quiero,* dit-elle à Josh. *Te quiero, bebe.*

Josh comprend mon langage secret avec Mariela, mais il ne le parle pas très bien.

— Je t'aime, moi aussi ! s'écrie Josh.

— Il faut partir, intervient papa, en sortant son téléphone. Sinon, j'appelle la police.

Je suis un peu jaloux quand Mariela prend Josh par le menton et lui chuchote à travers ses larmes :

— *Cuida a su hermanito. Sabes que él es lo sensitivo.*

Veille sur ton petit frère. Tu sais qu'il est le plus fragile de vous deux.

— D'accord, Mariela. C'est promis.

— *Te quiero, Mariela*, répété-je en serrant sa jupe dans mon poing. *No me dejes.*

— Oh, Jonasito. *Te quiero, bebe.*

Elle tente de me prendre une dernière fois dans ses bras, mais papa la repousse et la chasse vers la porte d'entrée. Je supplie papa de la laisser rester. Je crie son nom, je lui dis que je l'aime, je pleure tout ce que je sais. Malgré tout ça, papa ordonne à Mariela de partir et de ne plus jamais remettre les pieds chez nous.

Jonas

Elle est toute pâle.

— Tension à 9/5, annonce l'ambulancier.

Ils s'affairent autour d'elle, me tenant à l'écart. Comme on est un peu à l'étroit à l'arrière de l'ambulance, je m'installe au pied du brancard, une main sur sa cheville.

— Comment s'appelle-t-elle ? me demande l'ambulancier.

Je vois ses lèvres bouger, j'entends ses mots, mais je suis incapable de répondre. J'ai promis de la protéger. J'ai promis qu'il ne lui arriverait jamais rien. Et puis, je suis resté le cul sur une chaise, à écouter de la musique sur mon ordinateur, pendant qu'elle se vidait de son sang dans les toilettes de sa fac. Mon corps tout entier est pris de violents tremblements.

L'un des ambulanciers lui attache un truc autour du cou, tandis qu'un autre pose quelque chose sur sa poitrine. Une perfusion est reliée à son bras.

— Comment s'appelle-t-elle ? répète le type.

Je veux lui répondre, mais ma voix ne fonctionne pas.

— Quel âge a-t-elle ?

Je déglutis avec peine. Je refuse de laisser la Grande Dépression reprendre le dessus. Je suis plus fort, maintenant. Je suis différent. Sarah a besoin de moi.

— Sarah Cruz, vingt-quatre ans, parviens-je enfin à articuler.

Sarah entrouvre les yeux en gémissant. L'ambulancier se recule un peu pour me laisser approcher. Je me penche sur elle, le visage à quelques centimètres du sien. Elle a les yeux grands ouverts, elle est terrorisée. Une larme s'échappe et glisse sur sa tempe.

— Jonas ?

Sa voix est à peine audible, mais ce murmure ténu qui sort de sa bouche suffit à sortir brusquement mon cerveau des abysses de ténèbres dans lesquels il commençait à sombrer pour le hisser vers la clarté, vers Sarah, vers ma précieuse chérie. Ce simple mot suffit à faire reculer la Grande Dépression, qui se tapit dans un coin sombre comme un cafard pris en flagrant délit sur le carrelage de la cuisine. Un seul mot de Sarah et mon esprit reprend sa place dans mon corps.

— Je suis là, bébé. On va à l'hôpital. Tout va bien se passer.

— Le cours démarre dans cinq minutes, marmonne-t-elle. Je dois y aller.

— Comment vous appelez-vous, mademoiselle ? demande l'ambulancier.

Elle le regarde sans comprendre.

— Jonas ?

— Je suis là.

— Reculez-vous un peu, monsieur.

J'obéis.

— Je suis là, bébé, répété-je en retenant un sanglot. Laisse-les s'occuper de toi.

— Comment vous appelez-vous ? insiste l'ambulancier.

Elle reste les yeux écarquillés.

— Pouvez-vous me dire votre nom ?

Elle ne répond pas. Elle est toute pâle. Mon cœur bat violemment dans ma cage thoracique.

— Savez-vous quel jour nous sommes ? questionne l'ambulancier.

— Droit constitutionnel.

— Savez-vous où vous êtes ?

— Qui êtes-vous ? demande-t-elle à l'ambulancier.

— Je m'appelle Michael, je suis du SAMU. Je vous emmène à l'hôpital. Est-ce que vous vous souvenez de ce qui vous est arrivé ?

Elle gémit.

— Le cours commence dans cinq minutes. Vous devez me laisser partir.

Elle est attachée au brancard.

— Reste tranquille, Sarah. Tu es blessée. Tu ne dois pas bouger. On arrive à l'hôpital. Dis-leur ton nom.

Elle me regarde sans me voir.

— Jonas ?

— Je suis là, bébé.

Soudain, elle éclate en sanglots.

— Ne me quitte pas !

— Jamais je ne te quitterai. Je suis là.

Je ravale un autre sanglot. J'ai promis de la protéger. J'ai promis qu'il ne lui arriverait jamais rien.

— Jamais je ne te quitterai, bébé. Je te le promets.

L'ambulance s'arrête et la portière arrière s'ouvre. Soudain, des médecins nous entourent et l'emportent. Dans le hall, je cours à côté du brancard, jusqu'à ce qu'on m'arrête devant une porte à battants.

— Son nom ?

— Sarah Cruz. C-R-U-Z.

— Son âge ?

— Vingt-quatre ans.

— Des allergies médicamenteuses ?

— Pas que je sache.

— Savez-vous si elle a pris des médicaments aujourd'hui ? N'importe quoi.

— Non, rien.

— Des antécédents médicaux ?

— Non.

— Vous êtes son mari ?

Mon corps tout entier tremble.

— Oui.

Cinq minutes plus tard – ou bien est-ce cinq heures ?–, un homme en tenue de bloc s’approche de moi dans la salle d’attente.

— Nous sommes en train de faire des analyses, m’explique-t-il.

Voyant qu’il observe ma chemise, je baisse les yeux : elle est pleine de sang.

— Êtes-vous blessé ?

Je fais signe que non.

— C’est son sang à elle ?

J’acquiesce.

— Elle a repris connaissance et elle nous parle. Vous êtes Jonas ?

Je hoche encore la tête.

— Elle n’arrête pas de vous demander, dit-il avec un sourire compatissant. Dès que ce sera possible, on vous emmènera la voir. Vous pourrez lui tenir la main. Ne bougez pas. On est en train de faire quelques examens pour connaître la gravité de ses blessures.

Je hoche la tête.

— Un peu de patience.

Le médecin repart. Je m’assieds, tremblant. Je n’ai plus toute ma tête. Plus je reste assis là, plus mon esprit part en vrille. J’ai promis de la protéger et j’ai échoué. Je suis en train de péter un câble. J’ai besoin de Josh.

Je palpe ma poche à la recherche de mon téléphone. Où l’ai-je mis ? Je ne connais pas le numéro de Josh par cœur. Quand j’ai besoin de parler à mon frère, tout ce que j’ai à faire, c’est appuyer sur l’icône « Josh » de mon écran.

Je suis en train de péter un câble. Mon esprit a été propulsé dans l’hyperespace, il flotte à toute allure dans le vide pour essayer de distancer la Dépression. Malheureusement, il est en train de perdre la course.

Jonas

— On grimpe à l'arbre ? me demande Josh.

Comme d'habitude, je ne réponds rien. Je n'ai pas dit un mot depuis deux mois, depuis que maman est partie. Pas même quand ils m'ont envoyé dans cet endroit horrible, juste après que papa a chassé Mariela. Je ne veux plus jamais retourner là-bas : ils me manquaient trop. Josh, maman, Mariela, papa et mon lit. Je voulais rentrer à la maison. Tout ce qui intéressait ces médecins, c'était de me faire parler, alors que c'est impossible.

Dès mon arrivée là-bas, j'ai compris que je n'avais qu'à faire ce qu'ils attendaient de moi. Il me suffisait de prononcer un mot, un seul, et ils me laisseraient rentrer chez moi, avec Josh et papa. Ce qu'ils n'ont pas compris, c'est que, depuis que j'ai dit « Je t'aime, maman » et que maman n'a pas répondu, ma bouche n'a plus jamais le droit de parler.

— Allez, viens, répète Josh. On va grimper à l'arbre, comme on faisait avant.

Quand maman vivait encore avec nous à la maison, Josh et moi escaladions le grand arbre du jardin tous les jours. Maintenant que maman est partie, je n'ai plus très envie. En fait, je me fiche un peu de tout. Tout ce que je veux, c'est monter au ciel pour être avec maman.

— Viens ! s'exclame Josh en me tirant de mon lit.

Voyant que je reste planté là, sans chercher à me recoucher, il sourit et me prend par la main pour me tirer dans l'escalier, à travers la cuisine, jusqu'à la porte du jardin. Il me fait traverser la pelouse jusqu'à l'énorme arbre.

— Allez, viens ! On y va !

Il commence à monter. Moi, je reste planté au pied de l'arbre à le regarder. Il est tellement lent, quand il grimpe. Il s'y prend comme un pied. Pff, ça m'énerve, rien que de le regarder. On dirait un poisson accroché à une branche. Maman disait toujours : « Si on juge un poisson à la façon dont il grimpe aux arbres, il va toujours échouer. Alors, pourquoi ne pas laisser ce pauvre poisson nager un peu ? » Je suis désolé, mais c'est comme ça : Josh n'est qu'un fichu poisson qui essaie de grimper aux arbres. Enfin, je me décide. J'attrape la première branche, mais seulement parce que je ne supporte plus de voir Josh-le-Poisson faire n'importe quoi.

En un clin d'œil, je l'ai dépassé. Quand j'arrive à la branche jusqu'à laquelle j'ai le droit de grimper, je m'assieds pour regarder le ciel en attendant mon frère. Quand il me rejoint enfin, il

s'installe à côté de moi et lève le nez à son tour. Je ne sais pas à quoi Josh pense, mais moi, je cherche des formes dans les gros nuages de coton blanc.

— Tu sais quoi ? demande soudain Josh.

Je ne réponds pas.

— J'ai compris un truc : pendant la journée, maman flotte parmi les nuages, et, la nuit, elle est dans les étoiles. Quand tu vois une étoile qui scintille, la nuit, c'est maman qui nous fait un clin d'œil, pour nous dire qu'il est l'heure d'aller au lit.

Je n'ai pas envie de parler de ça, alors je redescends. Je croyais que mes mains magiques pourraient soigner maman, mais je me suis trompé.

Presque tous les soirs depuis que maman est partie, je rêve que le grand monsieur avec ses fesses poilues découpe maman en petits morceaux avec son couteau. Parfois, je rêve aussi qu'il me court après. Une fois, je me suis réveillé en pleurant et Mariela me serrait dans ses bras en me chantant une chanson en espagnol. J'ai pleuré beaucoup, parce que j'étais tellement content de la revoir et qu'elle m'avait beaucoup manqué. Mais ensuite, je me suis encore réveillé et Mariela n'était pas là. Il n'y avait personne d'autre que cette andouille de Josh qui bavait en dormant, dans le lit d'à côté. Pas de maman. Pas de Mariela. Juste Josh avec un filet de salive sur le menton.

Je continue à descendre. Les mains magiques n'ont pas marché et je ne comprends pas pourquoi.

J'entends Josh qui descend à son tour ; il parle encore de maman. Moi, je ne veux plus jamais parler de maman, même avec Josh. Ça me fait penser au sang – tellement de sang qu'on aurait dit un océan – et aux fesses de cet homme quand il a baissé son pantalon. Je revois la peur dans le regard de maman, et moi, je ne suis même pas sorti du placard pour l'aider. Parce que j'ai été méchant.

D'un bond, Josh me rejoint dans l'herbe.

— Viens, on va jouer un peu au foot, propose-t-il en me prenant la main pour se diriger vers l'abri en bois dans lequel nous rangeons les ballons et les raquettes.

Je retire ma main.

— Allez, Jonas !

Je tourne les talons, mais il me suit.

— On peut se lancer une balle de base-ball, si tu préfères. On fait ce que tu veux. C'est toi qui choisis.

Voilà qui est nouveau. D'habitude, Josh ne me laisse jamais choisir. C'est toujours lui qui décide. J'ai un petit peu envie de choisir, mais je continue à m'éloigner d'un pas décidé.

Brusquement, Josh me plaque au sol et s'assied sur moi. Il me donne un coup de poing dans le ventre, puis dans les bras, puis en pleine figure. Je ne me défends pas. Je veux qu'il me tape. Tout le monde devrait me taper. J'ai été méchant. C'est ma faute si maman est partie. S'il me tape assez fort, peut-être que je pourrai aller au ciel avec maman. Je ne veux plus rester ici. Je veux être avec maman.

— Allez, vas-y ! Défends-toi ! crie Josh. Frappe-moi !

Je reste allongé et le laisse me bourrer de coups. Quand je commence à pleurer, il fond aussi en larmes. Il pleure et me frappe en même temps. Moi, je pleure et je me laisse frapper. Au bout d'un moment, Josh s'arrête, haletant, toujours à califourchon sur moi. Ses joues sont maculées de larmes et de morve.

Je ne bouge pas. Je voudrais qu'il me frappe encore.

On se regarde, sans savoir quoi faire. C'est bizarre. On pleure vraiment fort, tous les deux.

Soudain, Josh prend une grande respiration et se gifle. Très fort.

Je souris à travers mes larmes. Qu'est-ce qui lui prend ? C'était vraiment stupide.

Josh sourit jusqu'aux oreilles en me voyant sourire. C'est la première fois que je souris depuis que maman est partie. Il se gifle de nouveau, encore plus fort, et ça me fait rire.

— Si tu ne te défends pas, je vais devoir le faire à ta place, explique Josh.

Je me gifle à mon tour, très fort, et ça fait rire Josh.

— Alors, tu ne te sens pas mieux, Jonas ?

Si, il a raison.

Josh se couche sur moi de tout son poids et on fait semblant de se battre pendant un bon moment.

En fait, on est surtout en train de pleurer dans les bras l'un de l'autre.

— Qu'est-ce qui se passe, ici ?

C'est papa.

— Levez-vous.

Oh oh, je connais cette voix. C'est la voix qui annonce de gros ennuis. On se relève aussi vite que possible en s'essuyant les yeux.

— C'est quoi, ce cirque ? Je sors dans le jardin et qu'est-ce que je trouve ? Vous deux en train de vous rouler dans l'herbe en pleurant comme des veaux ?

Oh là là, on est mal barrés. Papa se passe la main sur la figure. Il a l'air très triste.

— Les garçons... Si vous avez besoin de pleurer, d'accord. Mais pas en public et encore moins devant moi. Je comprends que vous en ressentiez parfois le besoin... mais je ne veux pas voir ça. Compris ? Je fais déjà des efforts surhumains pour sortir de mon lit chaque matin, alors je n'ai pas besoin de gens qui pètent les plombs pour un oui ou pour un non. C'est aussi valable pour vous, les garçons. Il est temps qu'on se reprenne, tous les trois, et qu'on arrête les conneries.

Il baisse la tête en laissant échapper un gémissement étrange.

— Si vous avez besoin de parler de ce que vous ressentez et de pleurer comme des veaux, je peux vous envoyer voir un psy. Vous pourrez pleurer avec lui en privé, jusqu'à vous en rendre malade si ça vous chante. Mais à partir de maintenant, quand vous êtes à la maison et en ma présence, vous allez commencer à vous comporter comme des hommes. Est-ce que c'est clair ?

— Oui, monsieur, répond Josh.

Je regarde mon père sans répondre. Je veux ma maman. Un éclair de colère danse dans le regard de papa.

— Jonas Patrick, j'en ai assez. J'ai été indulgent jusqu'ici, parce que je pensais que tu avais simplement besoin de temps pour digérer tout ça, mais ça suffit. Ma patience a des limites. Il est temps que tu arrêtes tes simagrées et que tu te remettes à parler. Tu crois qu'il n'y a que toi pour qui le monde vient de s'écrouler ?

Sa voix est bizarre, comme s'il allait se mettre à pleurer.

— Votre mère était une sainte, bordel. Une sainte ! Elle m'a sauvé. Maintenant qu'elle n'est plus là, qui va le faire ?

Josh et moi, on se regarde, sans comprendre.

— Tu ne peux pas penser à ce que les autres ressentent, pour une fois ? Hein ? Tu n'es pas le seul à avoir envie de mourir. Tu devrais arrêter de te regarder le nombril et penser un peu aux autres... Surtout que c'est à cause de toi qu'elle est restée à la maison. Sans toi...

Papa me lance un regard mauvais, le visage tordu en une grimace affreuse, puis tourne les talons et s'éloigne.

Je cours jusqu'au grand arbre aussi vite que je peux et je grimpe plus haut que j'aie jamais grimpé, plus haut encore que maman m'autorisait. Je monte droit jusqu'à la dernière branche, celle qui risque de se casser si je m'assieds dessus, selon maman. Je m'en fiche. J'ai peut-être même envie qu'elle se casse.

Une fois assis tout là-haut, je tends les mains vers le ciel pour essayer de toucher les nuages. Mais même la plus haute branche ne suffit pas à atteindre maman. Il faudra que j'emporte une échelle, la prochaine fois. Ou mieux : je pourrais escalader une montagne ! Ouais, c'est ça ! Les arbres, c'est nul. Il faut que je monte au sommet d'une montagne, la plus haute montagne du monde. Ensuite, quand je

serai tout là-haut, là-haut, je me mettrai sur la pointe des pieds et je tendrai la main pour toucher les nuages. Alors, maman se penchera vers moi et me hissera jusqu'à elle et on se blottira tous les deux dans son nuage, comme dans le grand hamac bleu à la maison d'oncle William, au bord du lac. Et maman sourira et me fera des bisous partout sur le visage, comme elle le faisait toujours. Et nous resterons à jamais ensemble.

Jonas

Je suis toujours sans nouvelles du médecin. Mon esprit fait des bonds frénétiques, passant d'une pensée saugrenue à une autre. Mon genou danse une gigue impatiente, sans que je puisse l'en empêcher. Des idées démentes me viennent, des choses auxquelles je n'ai pas pensé depuis des années. Peut-être suis-je en train de refaire une sorte de dépression nerveuse. Qu'est-ce qu'il fout, ce médecin ?

Me souvenant soudain que ma chemise est maculée du sang de Sarah, je décide de trouver les toilettes pour essayer de la laver. Lorsque le sang de Sarah disparaît en tourbillonnant dans le siphon, j'ai une très nette impression de déjà-vu.

Le bracelet de coton noué à mon poignet, identique à celui de Sarah, est aussi plein de sang. Je reste figé une minute, indécis. Je ne veux pas l'enlever, mais, pour ma propre santé mentale, il ne vaut mieux pas non plus que je garde le sang de Sarah sur moi. Je retire le bracelet pour le passer sous l'eau. Peine perdue. D'une main tremblante, je glisse le bracelet humide dans la poche de mon jean.

Je finis par renoncer à rincer ma chemise. C'est impossible. Je jette le vêtement dans la poubelle et sors torse nu des toilettes. La boutique de l'hôpital est un peu plus loin ; peut-être y vend-on des T-shirts pour les proches coincés à l'hôpital pendant plusieurs jours.

Dans le couloir, je croise une infirmière qui pousse un petit cri en me voyant. Par réflexe, je croise les bras sur mon torse et elle détourne le regard en rougissant. Je la suis des yeux sans rien dire, incapable d'analyser la moindre interaction sociale à cet instant.

Gagné. La boutique vend des T-shirts... avec le logo de l'équipe des Seahawks de Seattle. Un peu étrange, mais bon, j'ai besoin de vêtements propres.

Je retourne m'asseoir dans un coin de la salle d'attente.

J'ai une migraine de malade. Non, n'importe quoi. C'est Sarah qui a une migraine de malade, pas moi. Cette pensée me tire un sanglot, mais je me reprends. Mon esprit n'a de cesse de conjurer des images de Sarah avec des yeux bleus sans vie, les poignets attachés et le torse lacéré d'innombrables plaies sanguinolentes.

Putain, c'est officiel : je deviens fou.

Des copains de fac de Sarah débarquent dans la salle d'attente et se précipitent vers moi pour avoir des nouvelles.

Qu'a dit le médecin ? Et vous, vous tenez le coup ?

Ils ont rapporté l'ordinateur de Sarah et le mien, ainsi que son sac et mon téléphone. Je leur en suis tellement reconnaissant que j'ai envie de pleurer. Ce n'est pas tant de récupérer ces objets – je m'en fous complètement – que d'avoir l'impression de ne plus être seul. C'est tellement sympa de leur part. Je les remercie profusément, puis m'excuse pour téléphoner à Josh.

Quand j'entends enfin la voix de mon frère, je m'effondre. C'est plus fort que moi.

— Hé, frangin, ça va aller. Respire un bon coup.

J'obéis.

— Je saute dans le premier avion, Jonas. Tiens bon. Ne fais pas de conneries.

— Promis. Mais dépêche-toi. Mon cerveau part en vrille, Josh. Je n'arrête pas de penser à des tas de trucs déments.

— J'arrive. Pense à visualiser des trucs positifs, tu te souviens ? Respire. Garde ton calme.

— D'accord. Fais vite.

Josh se charge d'appeler Kat pour lui demander de joindre la mère de Sarah.

Oh merde. La mère de Sarah. Ce n'était pas du tout comme ça que j'avais imaginé notre première rencontre. *Oh, bonjour madame Cruz ! Ravi de faire votre connaissance. Désolé, mais votre fille a failli mourir à cause de moi, aujourd'hui.* Putain, tout est ma faute. Encore. Je suis comme une saloperie de cancer. Dès que je touche à quelque chose, ça vire au bain de sang.

Quand je retourne dans la salle d'attente, mon cœur se fige : le médecin est là et semble chercher quelqu'un. Quand il m'aperçoit, il se dirige droit sur moi. Je suis paralysé. Je n'arrive plus à respirer. Je me tiens la poitrine, incapable de réfléchir. Je ne peux pas la perdre. Je n'y survivrai pas. Aucun exercice de respiration ou de visualisation positive ne pourra jamais me sauver si elle meurt.

Les lèvres du médecin s'agitent, des mots sortent de sa bouche. Il est désolé, vraiment désolé, mais ils n'ont rien pu faire. C'est fini. Elle est partie.

Mais non, attendez ! Ce n'est pas ce qu'il dit. C'est ce que je me préparais à entendre. Si mes oreilles fonctionnent correctement et si je ne suis pas fou, si je n'ai pas complètement perdu la boule, si je ne suis pas juste en train d'halluciner... alors, il m'explique que Sarah va s'en sortir. Qu'elle va bien. Qu'elle sera même vite sur pied. Suis-je en train de rêver ? Est-ce un nouvel épisode psychotique ?

— ... et si ses fonctions vitales se maintiennent cette nuit, elle pourra sortir demain.

J'ai du mal à en croire mes oreilles. Ce n'est pas du tout comme ça que les choses se sont terminées, la dernière fois.

— Demain ? répété-je, incrédule. Mais... il y avait tellement de sang.

Je sens mes jambes se dérober sous moi. Le médecin me prend le bras pour me conduire jusqu'à une chaise.

— Voulez-vous un verre d'eau ? me demande-t-il.

Je fais signe que non.

— Tout ce sang..., répété-je.

— Oui, elle a perdu beaucoup de sang. La lame a touché la jugulaire externe... c'est la veine saillante le long de votre cou quand vous retenez votre respiration, précise-t-il en se touchant la gorge. Ça saigne toujours pas mal, comme vous avez pu le constater. Le risque majeur, c'est que le patient fasse une hémorragie, si on n'applique pas tout de suite une pression directe sur la plaie. Dans le cas de Sarah, heureusement, cela a été fait. Nous avons exploré sa gorge pour nous assurer que ni la carotide, ni la trachée, ni l'œsophage n'avaient été atteints, mais seule cette veine extérieure a été touchée. Malgré tout ce sang que vous avez vu, la blessure reste assez superficielle. Quelques points de suture ont suffi.

Malgré moi, j'attends encore une terrible nouvelle qu'il aurait gardée pour la fin.

— Et le reste ? demandé-je, en me préparant au pire.

— Apparemment, elle est tombée en arrière et a dû se heurter la tête assez fort contre quelque chose...

— Le lavabo... Dans les toilettes. Il y avait du sang sur le rebord du lavabo.

— Oui, ça colle avec ce type de blessure. Elle s'est bien amoché la base du crâne. Belle lacération du cuir chevelu, léger traumatisme crânien, mais ça va. Les plaies à la tête saignent toujours beaucoup, comme vous avez vu... Mais, encore une fois, rien de grave si le saignement est rapidement arrêté par pression, comme ça a été fait.

Il a un petit rire et reprend :

— Entre la jugulaire et le cuir chevelu, j'imagine que ça devait ressembler au final de *Carrie*, mais on a recollé les morceaux et tout va rentrer dans l'ordre.

— Devra-t-elle subir une opération ?

— Non, répond-il en souriant. On a tout de suite posé des agrafes pour la plaie au crâne, et le coup de couteau à la cage thoracique n'a touché aucun organe vital. Elle a vraiment eu de la chance. Donc, on l'a recousue et elle est comme neuve. On la garde en observation cette nuit et, si tout va bien, s'il n'y a aucun signe d'infection, elle peut sortir demain. Bien sûr, ce sera repos absolu pendant deux ou trois jours, mais après ça, je pense qu'en une semaine tout sera rentré dans l'ordre.

Je suis euphorique. Sous le choc. Incrédule.

— Elle avait l'air complètement perdue, dans l'ambulance, bafouillé-je. Est-ce que le cerveau... ?

J'ai presque du mal à terminer ma phrase.

— Le scanner était normal. Sa confusion peut résulter du choc ou du traumatisme crânien... Sans doute un peu des deux à la fois. C'est normal, après un traumatisme. Elle semble avoir retrouvé ses esprits. Un inspecteur est en train de l'interroger.

Je pousse le plus gros soupir de ma vie.

— Je peux la voir ?

— Dès que la police aura fini, on vous appelle.

Je frissonne de soulagement, ce qui fait sourire le médecin.

— Elle va bien, me répète-t-il gentiment en me prenant l'épaule.

— Merci, docteur.

Je me redresse sur ma chaise, le visage caché dans mes mains, dans l'espoir de contrôler un peu mes pensées tourbillonnantes. À quoi bon... Mon esprit est comme un cheval qui vient de s'échapper de son écurie. Impossible de lui faire entendre raison tant que je n'aurai pas vu de mes propres yeux que ma belle est vivante.

Jonas

— Mademoiselle Westbrook ? Est-ce que Jonas peut aller aux toilettes ? demande Josh en levant la main.

Il m'a suffi de regarder Josh d'un drôle d'air pour qu'il comprenne aussitôt. Il parle à ma place depuis si longtemps que j'ai l'impression qu'il habite dans mon cerveau.

— Est-ce que Jonas pourrait aller aux toilettes, s'il vous plaît, corrige Mlle Westbrook.

— Est-ce que Jonas pourrait aller aux toilettes, s'il vous plaît ? répète Jonas.

Mlle Westbrook me regarde.

— As-tu besoin d'aller aux toilettes, Jonas ?

Je hoche la tête. Je ne sais pas pourquoi Mlle Westbrook prend toujours la peine de vérifier auprès de moi quand Josh parle à ma place : il ne se trompe jamais. Ça ne me dérange pas, cela dit. J'aime bien quand Mlle Westbrook me parle. Elle est jolie. Vraiment, vraiment jolie. Elle a des cheveux bruns super brillants que j'aimerais bien toucher. Et puis, j'aime la façon dont elle parle à la classe. Elle sourit tout le temps, même quand elle nous reprend ou quand elle nous demande d'arrêter de bavarder. Évidemment, cela n'arrive jamais avec moi, parce que je n'ai pas dit un mot depuis plusieurs mois. Depuis le jour où j'ai dit « Je t'aime, maman » et que maman n'a pas répondu. La fois où j'ai parlé en espagnol avec Mariela ne compte pas, parce que l'espagnol, ça n'existe pas vraiment.

Quand je reviens des toilettes, toute la classe est en train de faire une fiche de mathématiques. Celle-là, je l'ai déjà finie. En fait, j'ai terminé tout le cahier d'exercices. Je m'apprête à regagner mon bureau quand Mlle Westbrook m'appelle.

— Jonas..., commence-t-elle doucement, en me regardant de ses yeux qui scintillent.

Oh là là, elle a vraiment les plus jolis yeux du monde. On dirait des chocolats qui se mettent à briller chaque fois qu'elle sourit.

— J'aurais vraiment besoin d'un peu d'aide, tous les après-midi, pendant une heure environ, poursuit-elle. Quelqu'un pour m'aider à tout préparer pour les leçons du lendemain. Crois-tu que tu pourrais être mon assistant ?

Sans hésiter une seconde, je hoche la tête. Mlle Westbrook m'adresse son sourire qui pétille, tellement joli que j'ai moi aussi presque envie de sourire.

— Merveilleux, Jonas. Quand ta gouvernante viendra vous chercher ce soir, je lui en toucherai

deux mots. Peut-être pourrait-elle aller se promener un moment avec Josh, pendant que tu restes ici avec moi.

Je hoche de nouveau la tête, tout excité.

À la sortie, Mlle Westbrook discute avec Mme Jefferson de son idée ; à l'entendre, on dirait qu'elle a vraiment besoin de mon aide, comme si je lui rendais un immense service. Je scrute le visage de Mme Jefferson pour essayer de savoir ce qu'elle en pense, mais sans résultat. J'ai l'estomac noué, tellement j'ai envie qu'elle accepte.

— Le problème, répond Mme Jefferson, c'est que Josh et Jonas ont rendez-vous chez le médecin deux fois par semaine après l'école. Vous savez... Le psychothérapeute, ajoute-t-elle à mi-voix.

Josh me regarde et fait la grimace, mais je suis trop excité à l'idée d'aider Mlle Westbrook pour lui prêter attention. Pourtant, je comprends bien sa réaction : moi aussi, je déteste aller chez le docteur Silverman. Tout ce qu'on fait avec lui, c'est des coloriages dans ce cahier débile sur les sentiments. Ou bien on lit un livre carrément naze qui s'appelle *Exprimons nos sentiments*. « La parole permet de libérer les sentiments et nous aide à nous sentir mieux », trouve-t-on sur l'une des pages. Un peu plus loin, ça dit : « Tout le monde ne ressent pas les choses de la même façon... et c'est très bien comme ça. » Ou bien : « La discussion n'est pas synonyme de désaccord. » Celle-là fait toujours beaucoup rigoler Josh, qui ajoute : « Non, ça veut juste dire que je vais te mettre un coup de boule, patate. »

Chaque fois qu'on va voir le docteur Silverman, c'est Josh qui parle à ma place. Enfin, il parle pour nous deux. Il parle encore et encore, de tout et de rien : il raconte ce qu'on a mangé au petit déjeuner ou qu'il veut devenir joueur de base-ball professionnel quand il sera grand, ou encore un rêve qu'il a fait la nuit précédente. Parfois, il parle de maman. Il dit qu'elle lui manque et qu'il voudrait bien qu'elle soit avec nous, au lieu de flotter là-haut, dans les nuages et les étoiles. Josh pleure toujours quand il parle de maman, mais pas moi. Peu importe de quoi Josh parle, même si c'est de maman, je reste simplement assis sur ma chaise à faire mes coloriages débiles ou à feuilleter *Exprimons nos sentiments*.

Il y a une chose que j'aime bien chez le docteur Silverman, c'est qu'il nous passe toujours de la musique géniale. Le genre de musique qui me donne l'impression que mon esprit flotte parmi les nuages ou descend des montagnes russes. Parfois, la musique du docteur Silverman peut même me faire oublier que je suis triste pendant quelques minutes.

Le docteur Silverman m'a conseillé d'écouter de la musique chaque fois que j'ai l'impression d'avoir trop de sentiments à l'intérieur de moi. « La musique peut être comme une fenêtre qu'on ouvre pour laisser s'écouler les sentiments », m'a-t-il expliqué une fois. Ça m'a donné la chair de poule. *La musique peut être comme une fenêtre qu'on ouvre pour laisser s'écouler les sentiments*. C'est la première fois qu'il me disait quelque chose qui avait vraiment du sens. Depuis, j'écoute beaucoup de musique, surtout quand j'ai envie de me taper la tête contre les murs. Ça me calme et m'aide à avoir les idées claires. Alors, même si je déteste aller au cabinet du docteur Silverman, je crois que j'aime bien quand même un peu.

Après nos rendez-vous avec le docteur Silverman, Josh me dit toujours :

— Tu n'es pas obligé de parler, si tu n'as pas envie, Jonas. Je parlerai pour toi, si tu veux.

Mais hier, Josh a essayé de me faire parler, comme tous les autres.

— Peut-être que si tu parlais, même un tout petit peu, papa ne nous forcerait plus à aller voir le docteur Silverman. Allez, Jonas, tu n'as qu'à inventer un truc. Moi, c'est ce que je fais à chaque fois.

Au début, j'étais très fâché que Josh essaie de me forcer à parler. Mais aujourd'hui, je crois que je comprends. Après tout, ce n'est pas lui qui a besoin de la musique.

Plus j'y réfléchis, plus je suis sûr que Josh a raison : si je disais quelque chose, n'importe quoi, on ne serait plus obligés d'aller voir le docteur Silverman. Ce que Josh ne comprend pas, ce que personne ne comprend, c'est que je n'ai plus jamais le droit de parler de toute ma vie. C'est comme

ça et je n'y peux rien.

Pendant que Mlle Westbrook continue à discuter à voix basse avec Mme Jefferson, j'ai l'impression que ma tête va exploser, tellement j'ai envie de rester l'aider. Finalement, Mme Jefferson hoche la tête et dit : « Bon, ça ne coûte rien d'essayer. »

De retour à la maison, Mme Jefferson explique à papa ce que Mlle Westbrook a dit et, à ma grande surprise, papa accepte.

— Josh n'a plus besoin de voir le docteur Silverman, de toute façon. Et j'imagine que Jonas peut bien faire une coupure d'une ou deux semaines pour essayer. Mais si ça ne marche pas, Jonas devra retourner voir le docteur. À moins que je ne le renvoie au centre de soins, hein ?

Quand j'entends ça, j'ai presque envie de crier de joie, mais je me retiens, évidemment. Je suis tellement excité à l'idée d'aider Mlle Westbrook que la menace de papa ne m'inquiète même pas.

Ce soir-là, Josh saute comme un fou sur son lit en riant. Il me traite d'andouille et n'en revient pas de sa chance.

— Mme Jefferson va m'emmener manger une glace tous les après-midi, pendant que toi, tu restes à l'école avec Mlle Westbrook ! Quel crétin !

Je me tourne sur le côté en souriant. Cet idiot de Josh peut bien rigoler tout ce qu'il veut. Mlle Westbrook est vraiment jolie et ses yeux pétillent quand elle me parle. Moi, j'échangerais toutes les glaces du monde contre une heure avec Mlle Westbrook.

Jonas

Devant la chambre de Sarah, je croise un policier. Je tremble comme une feuille. Pourra-t-elle me regarder de nouveau dans les yeux ? Va-t-elle décider qu'elle ne veut plus jamais me revoir ?

Je m'arrête sur le seuil, osant à peine respirer. Dans son lit, Sarah me paraît incroyablement menue. Elle a un bandage autour de la tête, comme un blessé de guerre, et un autre autour du cou. Elle est vêtue d'un pyjama d'hôpital, qui cache certainement d'autres pansements. Elle est tellement pâle ! Pas autant que lorsque je l'ai trouvée allongée sur le sol des toilettes, heureusement. Je ne veux plus jamais repenser à cette image. Je me mords la lèvre pour contrôler les émotions qui me submergent.

Elle ne porte plus son bracelet en coton. On a dû le couper. L'espace d'une seconde, le symbolisme de son poignet nu menace de me faire perdre la tête, mais je reste fort. Je suis un putain de roc, maintenant. Je ne suis plus aussi faible qu'autrefois.

— Allez, les Seahawks ! Ouaiiis ! coasse-t-elle de sa voix rauque.

Hein ?

— C'est vraiment le moment de jouer les fans en furie...

Ah oui, c'est vrai : le T-shirt. Cette fille a la tête bandée, le corps couvert de bleus et elle vient littéralement d'échapper à la mort, mais elle a encore assez de jus pour me vanner. Je l'aime comme un fou. Riant et pleurant à la fois, je me précipite vers elle pour la serrer maladroitement contre moi, craignant de la briser en deux.

Et maintenant ? Comment ça se passe ? La dernière fois que j'ai assisté à un tel bain de sang, cela a marqué la mort d'un proche et la fin de ma santé mentale. Se peut-il que cela finisse autrement qu'en tragédie ?

— Je suis désolé, Sarah, balbutié-je en embrassant doucement ses lèvres précieuses. Vraiment désolé, bébé.

— C'est moi qui suis désolée, marmonne-t-elle.

— Désolée de quoi, patate ?

Je l'embrasse de nouveau.

— Jonas...

— J'ai cru que je t'avais perdue.

J'embrasse chaque centimètre de son visage.

— Oh, bébé. J'ai cru que je t'avais perdue.

— Jonas..., chuchote-t-elle encore d'une voix presque inaudible.

— Tout est ma faute. Je suis vraiment, vraiment désolé. J'ai merdé grave.

— Tu m'as sauvé la vie, murmure-t-elle.

Elle doit délirer.

— Tu m'as sauvé la vie, répète-t-elle, à peine plus fort.

Quoi ? Ils l'ont droguée ou quoi ? C'est quand même moi qui l'ai laissé aller aux toilettes toute seule. J'ai mille questions à lui poser, mais sa mère fait irruption dans la chambre. En sanglotant, elle embarque Sarah dans un tourbillon d'espagnol et de larmes hystériques.

— En anglais, maman, chuchote Sarah. Il y a Jonas.

D'ordinaire, je me débrouille plutôt bien en espagnol, mais Mme Cruz parle si vite que je ne comprends pas un traître mot de ce qu'elle raconte.

— Jonas ! s'écrie-t-elle en se jetant sur moi pour me serrer avec force dans ses bras.

J'ai tellement honte d'avoir mis en danger sa fille que j'ose à peine la regarder dans les yeux.

— Sarah m'a tellement parlé de vous, Jonas, poursuit Mme Cruz en posant une main sur ma joue. Merci beaucoup pour votre don. Nous avons reçu le virement ce matin. C'est dix fois plus que tout ce que nous avons jamais reçu. J'ai essayé d'appeler Sarah pour avoir votre numéro et vous remercier de vive voix, mais elle ne répondait pas...

Elle se tourne vers sa fille et fond en larmes. Sarah me regarde sans comprendre. Elle n'est pas encore au courant de ce don que j'ai fait à l'association de sa mère. Mme Cruz s'approche de sa fille en pleurant à grands bruits :

— ¿ *Qué pasó, mi hijita* ?

— En anglais, maman, répète Sarah d'une voix douce. Un type m'a agressée avec un couteau dans les toilettes de la fac.

Mme Cruz laisse échapper un sanglot déchirant.

— Mais qui ? Pourquoi ?

— Je ne l'avais jamais vu. C'était mon sac à main qui l'intéressait. J'ai donné son signalement à la police. Je suis sûre qu'ils vont l'attraper. Ne t'inquiète pas.

C'est donc ça, la version que Sarah a servie à la police ? Que diable peut-il bien se passer dans sa petite tête ? Voyant que je la regarde avec insistance, elle baisse les yeux.

— Je reste ici avec toi cette nuit, annonce sa mère en tirant une chaise près du lit.

Elle s'assied et se couche à moitié sur le corps allongé de sa fille, comme pour la protéger.

— Sarah, murmure-t-elle, la voix nouée par les larmes. *Mi hijita*.

Je voudrais prendre sa place, faire un rempart de mon corps, mais, visiblement, l'amour d'une mère est plus fort que celui d'un petit ami. Surtout quand le petit ami en question a merdé au point d'envoyer sa chérie à l'abattoir.

— Avez-vous besoin de quelque chose ? demandé-je. Madame Cruz ? Vous voulez manger ou boire quelque chose ?

Elle ne répond rien. La tête posée sur le ventre de sa fille, elle pleure toutes les larmes de son corps.

J'ai déjà vécu ça aussi.

Je me réveille sur une chaise, dans un coin de la chambre d'hôpital de Sarah. Je ne me souviens pas de m'être endormi. J'ai fait un rêve complètement dingue, avec Mlle Westbrook. C'est du délire. Je n'avais pas repensé à Mlle Westbrook depuis une bonne quinzaine d'années.

La chambre est silencieuse. On n'entend que les cliquetis et les bips des appareils médicaux. Sarah dort profondément, sa mère toujours à moitié allongée sur elle. Assise sur une autre chaise en face de

moi, Kat dort elle aussi. Je ne l'ai même pas vue entrer. Une infirmière est en train de changer la perfusion de Sarah. Je contemple le moniteur pendant quelques minutes, pour m'assurer que son pouls est régulier et fort, puis je referme les yeux.

Je redresse brusquement la tête. Combien de temps ai-je dormi ? Bon sang, ces rêves à la con refusent de me laisser en paix. Je perds la tête ou quoi ?

La mère de Sarah est réveillée et tient la main de sa fille toujours endormie. Kat est repartie. Sur la pointe des pieds, je m'approche de Sarah et l'embrasse doucement sur les lèvres. J'ai le cœur lourd. Je suis même surpris qu'il puisse encore battre, avec le poids de cinquante kilos qui pèse sur lui.

— Je suis désolée, chuchote Sarah quand j'écarte mes lèvres.

Je ne voulais pas la réveiller, mais je dois avouer que je suis soulagé d'entendre sa voix.

— Non, c'est moi qui suis désolé.

— Tu m'as sauvé la vie, murmure-t-elle en refermant les yeux.

Une larme coule au coin de sa paupière. Je ne comprends pas pourquoi elle persiste à dire ça. Ce doit être les antalgiques, parce que tout ce qui est arrivé à Sarah, c'est ma faute.

Jonas

Le premier soir que je reste après l'école, Mlle Westbrook ne dit pas grand-chose, sauf pour m'expliquer ce qu'elle attend de moi. Je nettoie le tableau blanc, en m'appliquant à effacer la moindre trace de feutre, même dans les coins. Après, je taille ses crayons de couleur pour qu'ils soient tous exactement de la même longueur, puis j'agrafe trente liasses de feuilles d'exercices, en veillant bien à positionner les agrafes exactement au même endroit, dans le coin supérieur gauche.

Selon Mlle Westbrook, je m'en sors très bien et je fais « très attention aux détails ». Personne ne m'a jamais dit ça avant. Quand je souris timidement, elle a un si grand sourire que j'ai presque envie de rigoler. Presque.

Le deuxième jour, c'est pareil, sauf que je fais encore plus « attention aux détails », en espérant qu'elle me fera de nouveau des compliments. Ça ne rate pas.

— Excellent, Jonas. N'importe qui peut faire du bon travail, mais rares sont ceux qui ont la patience de faire un excellent travail. Merci de viser l'excellence.

Je me sens tout chaud et bizarre, à l'intérieur. C'est la dame la plus jolie que j'aie jamais vue et j'aime qu'elle me dise des choses gentilles.

Le troisième jour, comme je sais ce que j'ai à faire, il me faut deux fois moins de temps que d'habitude, si bien que Mlle Westbrook me donne d'autres missions. Et ce jour-là, youpi !, elle se met à bavarder avec moi. Elle me montre la bague qu'elle porte à son doigt, ornée d'un diamant tellement minuscule qu'on dirait un grain de sable, en m'annonçant qu'elle va se marier. J'ai déjà vu cette bague, mais je pensais que c'était simplement pour faire joli.

Mlle Westbrook m'explique que, dans quelques semaines, elle va s'appeler Mme Santorini et que l'homme qu'elle va épouser est dans la Marine. Elle me raconte que les soldats de la Marine se battent pour défendre notre pays et nos libertés. Elle dit que toutes les libertés aux États-Unis ne seraient pas possibles sans des gens comme M. Santorini. J'écoute avec attention. J'aime le son de sa voix. Elle sent bon, aussi. J'aime particulièrement son cou. Elle porte une petite croix au bout d'une chaîne et je ne peux m'empêcher de regarder. Son cou, pas sa croix. Mais je fais semblant de fixer la croix, juste au cas où je ne serais pas censé regarder autant son cou.

Le quatrième jour, avant même que je commence, Mlle Westbrook me fait asseoir à l'une des tables.

— J'ai un petit cadeau pour toi, Jonas, annonce-t-elle en déposant un énorme cookie devant moi. Je l'ai fait pour toi hier soir.

C'est un énorme cookie au chocolat, le plus gros que j'aie jamais vu, avec des M&M's en forme de cœur dedans. Je ne sais pas pourquoi, mais je sens ma lèvre inférieure se mettre à trembler quand je regarde les M&M's en cœur. Mlle Westbrook reste un long moment silencieuse, puis elle dit :

— Vas-y, Jonas. Goûte-le.

Je grignote un petit bout. C'est le meilleur cookie que j'aie jamais mangé.

— Jonas..., reprend-elle doucement. Si tu ne veux pas parler, ce n'est pas grave. Mais, parfois, je me sens un peu seule dans la classe et j'aimerais bien avoir quelqu'un avec qui bavarder un peu. Crois-tu que tu pourrais me parler à moi ? Tu ne serais pas obligé de parler en dehors de la classe, si tu n'en as pas envie... et tu ne serais pas obligé de parler quand tes camarades sont là. Mais quand il n'y a que nous deux, après la classe, ce pourrait être notre petit cocon. Un petit cocon pour deux, un endroit magique où tu as le droit de parler, mais rien qu'à moi.

On a étudié les chenilles et les papillons, le mois dernier. On a mis dans une grande boîte plusieurs chrysalides qui devraient éclore d'un jour à l'autre. On a appris que les chenilles possèdent en elles une sorte de magie, mais qu'elles doivent s'enfermer dans un cocon pour que la magie opère.

Peut-être que parler à Mlle Westbrook dans notre petit cocon pour deux pourrait être une autre exception à la règle ? Comme quand j'ai parlé en espagnol avec Mariela. Peut-être que, même si je parle avec Mlle Westbrook à l'intérieur de notre petit cocon magique, mes dernières paroles officielles dans le monde réel pourraient rester « Je t'aime, maman ».

— Est-ce que je pourrai encore vous appeler Mlle Westbrook quand vous serez mariée ? demandé-je soudain.

Cela fait tellement longtemps que je n'ai pas parlé que j'ai oublié le son de ma propre voix. Mlle Westbrook a l'air vraiment surprise. Elle s'éclaircit la voix avant de répondre :

— Bien sûr, Jonas. Ça ne me dérange pas.

La semaine suivante, je suis un vrai moulin à paroles. Je raconte à ma jolie Mlle Westbrook à quel point je déteste aller chez le docteur Silverman, sauf quand il me fait écouter de la musique qui m'aide parfois à me sentir mieux. Je lui parle de Josh, qui se donne des claques quand je suis triste, juste pour me faire rire, et que ça marche toujours. Je lui parle du livre sur la mythologie grecque que je viens de lire, et des dieux et déesses grecs qu'on appelle les douze olympiens, parce qu'ils vivent sur le mont Olympe. Enfin, le dixième jour, je lui explique que, un jour, je vais escalader la plus haute montagne du monde.

— Vraiment ? C'est intéressant.

— Oui, le mont Everest, précisé-je depuis le tabouret où je suis perché pour atteindre le sommet du tableau. Parce que c'est le plus haut. Je vais grimper tout en haut, tout en haut, et tendre la main vers le ciel pour toucher ma maman qui est dans les nuages. Alors, elle va me prendre par la main pour me hisser jusqu'à elle et on s'allongera tous les deux sur un de ces gros nuages gonflés, comme dans un hamac, et je lui masserai les tempes pour chasser la douleur, comme je le faisais toujours.

Quand je me retourne, Mlle Westbrook est toujours assise à son bureau, mais ses yeux sont pleins de larmes. Sans même réfléchir, je descends de mon tabouret, pose la brosse et m'approche d'elle pour chasser ses larmes du bout des doigts. Mlle Westbrook s'essuie les yeux en souriant, puis elle fait un geste qui me donne envie de me pelotonner contre elle : elle pose la main sur ma joue, exactement comme maman et Mariela le faisaient. J'adorais ce geste.

Depuis que maman est partie, beaucoup d'adultes m'ont pris dans leurs bras, m'ont tapoté la tête ou ont posé la main sur mon épaule. Mais pas un seul ne m'a touché la joue. Depuis que maman est partie, je rêve souvent qu'elle me touche la joue – ou Mariela. Mais ensuite, je me réveille toujours tout seul et je dois toucher ma propre joue, ce qui n'est pas du tout pareil. Surtout quand c'est

quelqu'un d'aussi joli que Mlle Westbrook qui le fait.

Je ferme les yeux et pose ma main sur celle de Mlle Westbrook, pour être sûr qu'elle ne la retire pas. Elle a la peau douce.

— Tu es un petit garçon vraiment spécial, affirme-t-elle. J'espère qu'un jour j'aurai un petit garçon comme toi.

Quand Mme Jefferson et Josh viennent me chercher, je me dis que, peut-être, je pourrais dire bonjour à Josh, juste cette fois, sans enfreindre la règle. Parce que Josh, c'est comme moi, mais dans un autre corps. Il ne peut pas y avoir de mal à se parler à soi-même, non ?

— Salut, Josh.

Mon frère est scié. Il a l'air vraiment content, encore plus content que d'avoir mangé une glace avec Mme Jefferson. Alors, quelques minutes plus tard, alors que nous sommes assis dans la voiture et que Josh chante à tue-tête pour accompagner la radio, je parle de nouveau :

— Ferme ta gueule, Josh. Tu beugles tellement que je n'entends même plus la musique.

Sur le siège avant, Mme Jefferson pousse un petit cri.

— Ferme ta gueule toi-même, Jonas, répond Josh, avant de se couvrir brusquement la bouche à deux mains. Euh non... Je veux dire : vas-y, Jonas, continue à parler.

Que Josh me demande de la fermer, alors que je n'ai pas parlé depuis si longtemps, ça nous fait beaucoup rire tous les deux. À moins que ce ne soit parce qu'on a dit des gros mots, comme papa.

— Quel crétin tu fais..., lancé-je.

— Tu t'es vu ? Quel genre de couillon ne parle pas pendant un an ? Franchement...

Quelque temps après, Mlle Westbrook est devenue Mme Santorini et elle annonce à la classe qu'elle déménage à San Diego, car M. Santorini est dans la Marine. Tous les enfants semblent tristes de la voir partir, mais pour moi, c'est encore pire. J'ai l'impression que quelque chose vient de mourir en moi.

Puis Mlle Westbrook demande à la classe de lire la page cinquante-quatre de notre manuel de mathématiques et elle m'appelle à son bureau.

— Jonas, mon petit, il fait toujours beau, à San Diego. J'espère que tu viendras me rendre visite.

Comment le pourrais-je ? Je ne suis qu'un gosse. Je n'ai pas de voiture ni d'avion. Je baisse la tête pour ne plus voir ses beaux yeux marron, de peur de me mettre à pleurer.

— Et je reviendrai te rendre visite à Seattle dès que je pourrai, reprend-elle, les larmes aux yeux. C'est promis.

Elle ne devrait pas promettre une chose pareille. Tout le monde m'abandonne. Tout le monde. Et personne ne revient jamais. Je préférerais qu'elle me dise la vérité : elle part comme tous les autres et je ne la reverrai plus. En regardant son beau visage, j'ai l'impression qu'un grand drap noir vient de tomber du ciel pour couvrir mon corps tout entier.

— Je vous aime beaucoup, mademoiselle Westbrook, dis-je, en essayant de retenir mes larmes.

C'est la première fois que je lui parle en présence des autres. Mais c'est plus fort que moi : je dois lui dire ce que je ressens avant qu'elle ne me quitte. En fait, j'aimerais pouvoir lui expliquer mes véritables sentiments pour elle, mais je n'ai pas le droit de dire ces mots à quelqu'un d'autre que maman.

Ses yeux se plissent quand elle sourit.

— Moi aussi, je t'aime beaucoup, mon chéri. Je viendrai te rendre visite bientôt, Jonas. C'est promis.

Jonas

Quand j'ouvre les yeux, le soleil entre à flots par la fenêtre de la chambre d'hôpital. Debout près du lit, une infirmière prend la tension de Sarah.

— Tout va bien, annonce-t-elle. Aucun signe d'infection. Le médecin va bientôt passer pour décider si vous pouvez rentrer chez vous.

Mon téléphone vibre. C'est un texto de Josh, qui vient d'atterrir à Seattle et veut savoir si nous sommes au UW Medical Center. Je lui réponds de ne pas venir à l'hôpital, mais de nous attendre chez moi. Je lui demande aussi s'il peut passer faire quelques courses pour la convalescence de Sarah : crackers, boissons isotoniques, bouillon de légumes, etc.

Et des Oreo. Sarah adore les Oreo.

Il me répond :

C'est comme si c'était fait.

Merci.

Tiens bon, frangin.

Merci. Ça va aller.

Je m'apprête à ranger mon téléphone, mais il vibre de nouveau.

Je t'aime, frangin.

Josh ne m'a jamais dit une chose pareille. Ni en face ni par texto. Jamais. Je contemple l'écran de mon téléphone un long moment, tellement j'ai du mal à y croire.

Merci.

Je ne sais pas quoi répondre d'autre.

Je range le téléphone dans ma poche. Si Josh était là, il se collerait sans doute une bonne gifle, comme il se doit.

Quand le médecin arrive et confirme que Sarah peut sortir, mon cœur bondit de joie. Oh oui, je vais prendre bien soin de ma belle. Quoi qu'il en coûte, on va s'en sortir. Ensemble.

Mme Cruz pousse un petit cri de joie et commence à poser des questions au médecin concernant la convalescence, visiblement persuadée que sa fille rentre avec elle. Je regarde Sarah, pensant qu'elle va la contredire et lui expliquer gentiment, mais elle reste silencieuse. Pire, elle acquiesce à tout ce que dit sa mère. Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? Pas de « Non, maman, je vis avec Jonas,

maintenant ». Merde. Apparemment, ce n'est pas Mme Cruz qui est à côté de la plaque.

Je ravale ma déception. Tant pis. Tout ce qui compte, à présent, c'est Sarah. De toute évidence, ce n'est pas de moi qu'elle a besoin.

— Je peux vous déposer, proposé-je. Et si vous avez besoin de quoi que ce soit...

— C'est bon, ma mère s'en occupe, répond Sarah. De toute façon, je vais surtout dormir. Prendre mes antalgiques et dormir. Tu devrais en profiter pour faire ce que tu as à faire. Au moins, je ne serai plus dans tes pattes, ajoute-t-elle avec un sourire sans joie. Ça va aller pour moi.

Je reste muet.

— J'ai juste besoin d'un peu de temps avec ma « môman », ajoute-t-elle doucement, comme si elle s'excusait.

C'est pourtant inutile. Je comprends parfaitement. Dès que je touche quelque chose, ça vire au bain de sang : draps ensanglantés, tapis ensanglanté, murs ensanglantés, carrelage ensanglanté. Sarah a raison : pour sa propre sécurité, il vaut mieux qu'elle garde ses distances.

Une infirmière entre avec un fauteuil roulant.

— Je peux marcher, proteste Sarah.

— C'est le règlement, insiste l'infirmière.

Une fois dehors, Mme Cruz me confie Sarah quelques minutes pendant qu'elle va chercher sa voiture sur le parking.

Sarah est silencieuse. Moi aussi. Il y a tant de choses que je voudrais dire, mais pas ici, pas maintenant. Peut-être le moment ne viendra-t-il jamais. Peut-être est-ce la fin. De toute évidence, Sarah a besoin de prendre un peu le large. J'espère juste qu'elle ne va pas décider de larguer les amarres pour de bon. Mon cœur pèse une tonne dans ma poitrine.

— Je vais embaucher des gars pour surveiller la maison de ta mère, lâché-je soudain. Je ne peux pas te laisser partir sans protection.

— Non, je ne risque plus rien... pour l'instant. À leurs yeux, j'ai plus de valeur vivante.

Que veut-elle dire ?

— Jonas... J'ai quelque chose à te dire.

Elle s'interrompt, cherchant apparemment le courage de poursuivre. Malheureusement, Mme Cruz arrive avec sa voiture et l'empêche de finir. Sarah me regarde, les yeux pleins d'angoisse. Merde, la dernière fois qu'elle m'a regardé comme ça, c'était pendant notre vol pour le Belize, quand elle cherchait le courage de m'avouer la vérité sur le Club.

J'ouvre la portière et Sarah s'installe tant bien que mal sur le siège avant. Moi, j'ai le cœur qui se brise en un milliard de morceaux. Je crois que je suis vraiment en train de mourir, tellement j'ai mal. Je me penche vers la fenêtre :

— Je ne peux pas te laisser partir...

Mon cerveau voulait envoyer le message : « Je ne peux pas te laisser partir sans protection », mais ma bouche n'a pas terminé le boulot. *Je ne peux pas te laisser partir.*

Oui, finalement, ça résume plutôt bien la situation.

— C'est juste pour quelques jours, répond Sarah. Ma mère a besoin de s'occuper de moi... et j'ai besoin d'elle, aussi. De toute façon, je vais passer mon temps à dormir.

Elle secoue la tête pour chasser les larmes qui lui montent aux yeux.

— Je ne suis pas dans mon assiette, Jonas. Je suis un peu dépassée. C'est un peu trop, tout ça. Et j'ai mal.

Elle fait une grimace de douleur.

— Ne t'inquiète pas, bébé, reprend-elle. Je t'appelle. Promis. C'est juste pour quelques jours. J'ai surtout besoin de me faire dorloter.

Je fais signe que je comprends, mais je ne comprends rien. Si elle me quitte pour de bon, je

préfèrerai qu'elle me dise la vérité, au lieu de me faire une promesse qu'elle n'a pas l'intention de tenir. Si elle ne doit pas revenir, je veux qu'elle me le dise.

— Es-tu sûre que tu ne risques rien ?

— Sûre et certaine. Ils n'ont aucune raison de s'en prendre à moi. S'ils m'ont laissée en vie, ce n'est pas pour rien. Je t'expliquerai plus tard, promis.

— Je vais faire surveiller la maison quand même, juste pour être sûr.

— Non, Jonas. Ça va faire flipper ma mère. Fais-moi confiance. Ne t'en mêle pas.

Je suis scié. Ils viennent d'essayer de la tuer et je suis censé « ne pas m'en mêler » ? J'ai raté une marche ou quoi ?

— ¿ *Lista* ? demande Mme Cruz.

— *Sí, Mama.*

— Je t'apporterai tes vêtements... tout ce dont tu peux avoir besoin, commencé-je vaguement.

Je ne comprends pas ce qui se passe. Est-ce fini entre nous ?

— J'ai de vieux habits chez ma mère. Ça ira.

Je ne sais plus quoi dire. Elle ne veut même pas que je lui dépose un sac ?

— Je t'appelle, répète-t-elle.

Moi, tout ce que j'entends, c'est : « Surtout, ne m'appelle pas. »

Je referme la portière. Sarah incline son dossier et ferme les yeux. La voiture s'éloigne. Je la regarde disparaître, puis je me passe la main dans les cheveux et ravale mes larmes.

Jonas

Presque toute la classe est concentrée sur le contrôle du jour, un truc vraiment facile. Mme Dinsdale a dit que ceux d'entre nous qui avaient fini pouvaient lire en attendant les autres. Du coup, j'ai ouvert un livre sur l'alpinisme, qui consacre un chapitre entier à l'Everest. Ce doit être quelque chose, l'ascension de l'Everest. Il paraît que plein de gens sont morts en essayant et que les enfants n'ont pas le droit de monter. Je vais donc devoir me contenter de rochers, d'arbres et de cordes en attendant, et faire des abdos et des pompes dans ma chambre afin de me préparer pour plus tard. J'ai aussi entendu parler d'une salle d'escalade qui s'est ouverte à Bellevue. Vous imaginez ? De l'escalade en intérieur ! Ça a l'air tellement cool que je n'en ai pas dormi de la nuit. Peut-être papa acceptera-t-il que le chauffeur nous y conduise, Josh et moi, ce week-end.

La porte de la classe s'ouvre et... Bordel de merde ! Je n'en crois pas mes yeux ! Mlle Westbrook entre. On dirait un rêve, car elle me semble encore plus belle que dans mes souvenirs. Cela fait déjà quatre ans. La vache...

Pour être honnête, j'avais un peu oublié à quoi elle ressemblait. Elle était devenue un simple fantôme brumeux auquel j'aimais bien penser le soir, tout seul dans mon lit. Pourtant, à l'instant même où elle franchit la porte, tous mes souvenirs refont surface dans ma tête, mon cœur et mon corps. Surtout dans mon corps, d'ailleurs.

Franchement, Mlle Westbrook est aussi jolie qu'autrefois. Plus, même. Je dirais même qu'elle est belle. Ses cheveux sont plus brillants et un peu plus sombres que dans mon souvenir, ce qui me plaît beaucoup. Ses lèvres sont bien plus pleines, aussi. Oh là là, je donnerais cher pour embrasser les lèvres de Mlle Westbrook. Cette pensée déclenche une sorte de décharge électrique entre mes jambes. Dois-je aller à sa rencontre ? Ou bien lui faire signe de ma chaise ? Je ne bouge pas d'un cil. Peut-être est-ce une simple coïncidence. Peut-être n'est-ce pas moi qu'elle est venue voir. Oui, je suis sûre qu'elle m'a complètement oublié.

Mlle Westbrook parcourt la salle du regard et, quand ses yeux se posent sur moi, elle sourit. Oh bon sang, c'est à moi qu'elle sourit ! J'en suis sûr. Quand je lui fais un petit signe de la main, elle me répond.

Oh là là...

Soudain, Mlle Westbrook se tourne légèrement sur le côté et... oh bordel ! Impossible de se

tromper : Mlle Westbrook attend un bébé. Quand elle est entrée, je devais être trop occupé à regarder son visage magnifique et à m’imaginer en train d’embrasser ses lèvres pour remarquer son gros ventre. Wouah ! La belle Mlle Westbrook est revenue. Je n’en crois pas mes yeux. Et elle attend un bébé.

— Jonas ? appelle Mme Dinsdale. Tu as de la visite. Vous devriez aller dehors un moment, tous les deux. Prenez votre temps.

Nous allons nous asseoir sur un banc dans la cour. Mlle Westbrook me serre dans ses bras et dépose un baiser sur le sommet de mon crâne.

— Jonas ! Comme tu as grandi ! C’est incroyable !

Je souris tellement que j’en ai mal aux joues. Mon corps tout entier fourmille de frissons.

— Vous êtes revenue.

— Bien sûr. Pour te voir.

Elle me fait un clin d’œil.

— Je tiens toujours mes promesses.

Je n’en crois toujours pas mes yeux. J’ai l’impression que ma peau est parcourue par un courant de mille volts. J’aimerais bien qu’elle me touche la joue, comme autrefois. Ou bien qu’elle m’embrasse encore sur la tête, comme elle vient de le faire. Ou mieux encore, qu’elle m’embrasse sur les lèvres. Je donnerais n’importe quoi pour un baiser, un vrai baiser avec la langue et tout. Ouh là... Cette pensée déclenche des frissons dans tout mon corps, mais surtout entre mes jambes.

Nous bavardons pendant une vingtaine de minutes. Elle me pose des questions sur l’école, mon frère, les sports que je pratique. Elle me raconte que San Diego est une ville aussi belle et ensoleillée qu’elle l’avait espéré, qu’elle y enseigne en CE1, et que M. Santorini et elle sont très impatients de faire la connaissance du bébé qui doit arriver quelques mois plus tard.

— Oh ! s’écrie-t-elle soudain en posant la main sur son ventre. Il vient de me donner un coup de pied. Tu veux sentir ?

Je ne sais pas trop. L’idée de lui toucher le ventre me fait un peu flipper, mais, sans attendre ma réponse, elle s’empare de ma main et la pose sur le côté de son ventre dur. Deux secondes plus tard, c’est comme si quelqu’un me donnait un coup de pied de l’intérieur.

— Oh là ! m’écricrié-je en riant.

Je n’ai jamais rien senti de semblable de ma vie.

— C’est un garçon, m’annonce-t-elle avec un sourire radieux.

— C’est super, mademoiselle Westbrook.

— Sais-tu comment je vais l’appeler ?

Comment veut-elle que je le sache ?

— Jonas.

Il y a un long silence bizarre. Vient-elle de prononcer mon nom pour s’assurer que j’écoute bien ? Ou bien essaie-t-elle de m’annoncer que son bébé va s’appeler Jonas ? Ce serait quand même une sacrée coïncidence, non ? Ce n’est pas un prénom très courant. Pas comme Josh, par exemple.

— Oui ? dis-je, à tout hasard.

Mlle Westbrook éclate de rire.

— Mais non ! Il s’appellera Jonas, en souvenir de toi.

Je n’en crois pas mes oreilles.

— Parce que j’espère qu’il sera comme toi, un jour, ajoute-t-elle en souriant. Gentil, intelligent et bon.

Je crois que mon cœur n’a jamais battu aussi vite de toute ma vie.

Le soir, à table, je raconte à papa et Josh la visite surprise de Mlle Westbrook et leur explique

qu'elle va appeler son bébé Jonas, comme moi. Je flotte sur un petit nuage en racontant mon histoire, mais j'ai à peine fini que je m'en mords les doigts. De toute évidence, papa a bu – beaucoup – et ce n'est jamais un bon moment pour lui raconter quoi que ce soit. Surtout pas quelque chose d'important.

Je serre les dents, prêt à encaisser tout ce qu'il va pouvoir inventer pour que je me sente comme une merde. Je n'ai pas à attendre longtemps.

— Elle espère que son bébé te ressemblera ? demande-t-il, le nez dans son verre. Faut pas être bien. Elle rêve d'une vie de malheur et de déception ou quoi ?

Josh me lance son regard habituel de compassion. Traduction : « Laisse tomber, c'est un connard. » Plus facile à dire qu'à faire.

— Si son gosse devient comme toi, alors M. Santorini ferait bien de surveiller ses arrières ! s'exclame papa en riant. Conseil d'ami !

Sarah

Jonas avait vu juste : le John Travolta ukrainien me suivait bel et bien à la trace. Mais non, plutôt que croire mon somptueux sapajou d'amour, qui était « sûr à cent pour cent », j'ai préféré me convaincre qu'il se la jouait ultraprotecteur et hypersensible, voire un poil parano.

J'ai fait preuve d'un cruel manque de bon sens.

Domage pour moi. La honte.

À cause de ma fichue incapacité à faire confiance à qui que ce soit, j'ai non seulement été soulagée d'une bonne partie de mon volume sanguin, mais j'ai aussi fait subir un véritable enfer à l'homme de ma vie en le forçant à revivre la tragédie qui a marqué son enfance. Histoire de faire les choses bien, je l'ai aussi mis en danger. Bon sang de bois, mais qu'est-ce qui m'a pris d'affirmer aux gars du Club que je pouvais soutirer davantage d'argent à Jonas, ainsi qu'à d'autres ! Attendez, ce n'est pas tout ! Juste au cas où cela ne suffirait pas, j'ai aussi donné à ces salauds le chèque de Jonas – une coquette somme, évidemment.

Bien sûr, Jonas va me jurer qu'il se fout de l'argent, qu'il est prêt à déboursier n'importe quelle somme pour ma sécurité. Le problème, c'est que cet argent ne m'appartenait pas. C'est un bazar colossal. Un sacré sac de merde, comme dirait Jonas.

M'extirpant péniblement de mon lit, je vais écarter les rideaux pour regarder dans la rue. Ouais. Toujours là : deux gars assis dans une voiture. Cela fait déjà trois heures qu'ils poireautent devant chez ma mère. J'attrape mon portable sur la table de nuit pour envoyer un SMS à Jonas :

S'il te plaît, dis-moi que les deux types plantés devant chez ma mère sont des gars à toi. Sinon je vais faire pipi dans ma culotte.

La réponse ne se fait pas attendre :

Oui. Désolé de t'avoir inquiétée. J'aurais dû te prévenir.

Je suis sur le point d'écrire que cette surveillance est inutile, que son chèque m'a sans doute acheté une petite marge de manœuvre, que je n'ai plus trop à craindre que les méchants viennent me faire la peau, mais je me ravise. Mieux vaut attendre d'avoir Jonas en face à face pour lui raconter ma rencontre d'hier avec le Travolta ukrainien.

Merci de prendre soin de moi.

C'est normal, bébé. Tu me manques tellement. Comment ça va ?

Je plane grave. Seul avantage quand on se fait poignarder : les cachetons de l'hôpital.

Après un long silence, il répond enfin :

Tu me manques beaucoup.

Toi aussi.

Cela fait quatre heures que nous sommes séparés et je suis déjà en manque. Je tape :

J'espère que tu comprends. Ma mère a besoin de s'occuper de moi.

Je suis sur le point de rajouter : « Tu sais comment sont les mères », mais je me souviens de ce qui est arrivé à la sienne et je m'abstiens.

Pour être honnête, ce n'est pas la seule raison qui me pousse à rester cloîtrée quelques jours chez ma mère. La vérité, c'est que j'ai besoin d'un peu de temps pour me reprendre et décider de ce que je vais faire. Je suis un peu dépassée. J'ai honte. Je suis rongée par la culpabilité. Je souffre, physiquement et émotionnellement. Et surtout, j'ai encore du mal à accepter tout ce que j'ai fait endurer à Jonas. Tout ça, parce que je ne l'ai pas cru. Tout à l'heure, quand ma mère a démarré, je pouvais à peine regarder Jonas en face, tellement je culpabilisais.

Je comprends. Je suis désolé.

Pourquoi répète-t-il ça ? C'est moi qui lui dois des excuses. Si j'avais eu confiance en lui, si je m'étais fiée à son intuition, si je l'avais cru, alors rien de tout cela ne serait arrivé. Je n'ai aucune excuse.

Tu n'as pas à être désolé, Jonas. C'est moi qui ai merdé.

Je peux t'appeler ? Il faut qu'on parle. J'ai envie d'entendre ta voix.

Je ne suis pas encore prête. Pour commencer, je ne suis pas sûre de pouvoir expliquer ce que je ressens. Et puis je pique littéralement du nez.

Je viens de prendre un cachet. Je dors debout. On se parle plus tard ?

Il y a de nouveau une longue pause, puis il répond enfin :

Tout ce que tu veux. Je suis là pour toi.

Merci. À très vite.

Au bout d'une minute, j'ajoute :

Folie.

Je suis perdue, assommée, submergée par la douleur et les remords. Évidemment. Pourtant, rien, pas même ces antalgiques, pas même la culpabilité ou la fatigue émotionnelle, pas même plusieurs coups de couteau ou un traumatisme crânien ne peuvent ébranler le fait que j'aime Jonas Faraday de tout mon cœur.

Il répond aussitôt :

Folie. Grave.

Je ferme les yeux et m'endors aussitôt.

Sarah

Le médecin qui avait prédit que trois jours de repos suffiraient à me remettre sur pied connaissait son affaire ! Je me sens de nouveau moi-même. Enfin, une version légèrement contusionnée de moi-même, mais c'est déjà ça. J'ouvre mon ordinateur portable. Hier, j'ai reçu un SMS d'un copain de fac, m'annonçant qu'il m'avait envoyé par mail toutes ses notes des cours que j'ai ratés. Aujourd'hui, je me sens assez en forme pour y jeter un coup d'œil. Cependant, quand j'ouvre ma boîte mail, mon cœur se prend les pieds dans le tapis. J'ai reçu un courriel du Club.

« Chère mademoiselle Cruz,

Il semblerait que nous ayons été victimes d'un regrettable malentendu. Nous déplorons l'inconfort que nous avons pu vous occasionner. Soyez assurée que nous avons à présent en notre possession toutes les informations nécessaires et que nous nous réjouissons d'avance de laisser le passé derrière nous.

Votre récente proposition a éveillé notre intérêt et nous pensons que vous pourriez représenter un atout de valeur pour notre entreprise, dans le cadre des fonctions étendues suggérées par vous-même. Toutefois, le partage se fera à 70-30 en notre faveur, et non pas 50-50, comme vous l'avez initialement proposé. Ces termes non négociables nous semblent en effet plus équitables, étant donné que nous fournirons les clients.

Nous vous transmettrons des détails supplémentaires dans les jours qui viennent, *via* un compte Dropbox. Avant toute chose, merci de confirmer par retour de ce mail que vous n'avez pas diffusé le rapport décrit à notre associée. La diffusion dudit rapport à un tiers, notamment les agences que vous avez évoquées, rendrait bien évidemment caduque toute collaboration future entre nous.

Bien cordialement,
Le Club. »

J'ai presque de la peine à lire le mail tellement je suis furieuse. Bande d'enfoirés ! Ils osent parler de « regrettable malentendu » alors qu'ils m'ont saignée à blanc ? Vraiment ? Et si on se mettait à table pour discuter, hein ? *La discussion n'est pas synonyme de désaccord. En revanche, l'usage d'un couteau...* Si Jonas était là, ça le ferait bien rire. Ou pas, en fait. On ne sait jamais, avec lui.

Jonas. Comme il me manque. Ces trois jours passés chez ma mère m'ont semblé une éternité, même dans cette brume médicamenteuse. J'ai l'impression qu'on m'a coupé un bras ou une jambe. Non, c'est inexact : j'ai l'impression qu'on m'a amputée d'une partie de mon cœur. Je n'ai jamais rien ressenti d'aussi douloureux pour un autre être humain. J'ai physiquement besoin de lui.

Quand on parle du loup... Mon téléphone vibre. C'est un SMS de Jonas :

Salut bébé.

Je réponds aussitôt :

Salut, chéri. Je pensais justement à toi.

On s'est échangé de nombreux textos, ces derniers jours, et on s'est même parlé à plusieurs reprises, mais toujours rapidement. Chaque fois, je lui ai répété qu'il me manquait et que j'avais hâte de le revoir. Chaque fois, il m'a répété qu'il était désolé. Pourquoi ? Je ne sais pas.

J'enchaîne :

Emploi du temps chargé ?

Oui. Escalade avec Josh hier. Un business plan pour Le Sommet du monde. J'ai du mal à me concentrer. Tu me manques trop.

Pareil.

Pourquoi est-ce que je lui fais subir ça ? Pourquoi est-ce que je me fais subir ça à moi-même, d'ailleurs ?

Tu as besoin de quelque chose ?

Non. Ma mère s'occupe super bien de moi.

J'entends presque son cœur se briser. Je sais qu'il voudrait simplement être avec moi. J'écris :

Je peux t'appeler plus tard ? Je suis en train de finir un truc.

Pas de problème.

Sa tension est palpable entre ces lignes virtuelles.

Promis, tu appelles ?

Promis.

C'est une torture pour lui. Je sais que je lui fais du mal. Bon sang, c'est douloureux pour moi aussi, mais je ne sais pas comment lui exprimer ce que je ressens. Je me sens coupable. J'ai honte. Je suis complètement déprimée. J'ai fait vivre un enfer à l'homme que j'aime. Je l'ai impliqué dans un truc horrible et énorme. À présent, il faut que je répare mes bêtises toute seule. Le problème, c'est que je ne sais pas comment m'y prendre. Une partie de moi-même rêve de mettre la tête dans le sable en espérant que tous mes ennuis disparaissent.

À cet instant, ma mère entre dans ma chambre avec un bol de soupe et un grand verre d'eau fraîche. Je referme rapidement mon ordinateur.

— La soupe est brûlante, annonce-t-elle en espagnol. Tu ferais mieux de la laisser refroidir une minute.

— D'accord. Merci, M'man.

— C'est l'heure de ton antibiotique, ajoute-t-elle en consultant sa montre. Tu peux aussi reprendre un autre cachet pour la douleur, si tu veux.

— Non. Ça suffit, les calmants. Un ibuprofène suffira.

— Tu es sûre ?

— Oui, je me sens un million de fois mieux. Ces calmants m'assomment complètement.

— Le sommeil permet à ton corps de guérir, rappelle-t-elle en me recoiffant. Cela dit, c'est vrai que tu as meilleure mine, aujourd'hui.

— Je me sens beaucoup mieux.

— Tu travailles pour l'université ?

— Non, je regardais juste mes mails.

— Ne te fatigue pas trop. Il te faut du repos.

— Je ne fais que dormir depuis trois jours. Je commence à devenir dingue.

— Tu veux que je te tienne un peu compagnie ? On pourrait regarder un film.

Argh. J'adore ma mère. Vraiment. C'est la meilleure maman du monde et cette situation doit être un cauchemar pour elle. Pire même que ce que mon père lui a fait subir. Mais bon sang, je pète un câble à rester avec elle ici ! Elle m'étouffe avec son amour maternel. À moins que ce ne soit simplement Jonas qui me manque.

— D'accord, maman. Bonne idée. Donne-moi une vingtaine de minutes, le temps de finir un truc. Ensuite, on choisira un DVD.

— Ne travaille pas trop. N'oublie pas ce que le médecin a dit.

Elle sort après m'avoir déposé un baiser sur la joue. Dès que la porte est refermée, je rouvre mon ordinateur portable. Qu'est-ce que je vais bien pouvoir répondre à ces ordures ? Une chose est sûre : je ne dois pas faire preuve de la moindre faiblesse. Je dois gagner du temps pour mettre au point un plan d'action. Je positionne mes mains au-dessus du clavier en me mordant la lèvre.

« Madame, Monsieur... »

Mon téléphone vibre de nouveau. C'est Georgia. Yes ! Je ne m'attendais pas qu'elle rappelle si vite, après notre coup de fil d'hier. C'est génial.

— Salut Georgia ! Ça va ?

— C'est plutôt à toi qu'il faut demander ça. Comment te sens-tu aujourd'hui ?

— Beaucoup mieux. La douleur s'estompe de jour en jour.

— Ravie de l'entendre, répond-elle avec un soupir de soulagement. Sinon, j'ai les renseignements que tu m'as demandés. Ça n'a pas été bien compliqué.

Elle semble tout excitée. Hier, je l'ai appelée sous prétexte de lui raconter notre voyage au Belize. J'en ai profité pour lui demander si elle accepterait de faire quelques recherches d'ordre postal pour moi. Quand elle a voulu savoir pourquoi, je lui ai raconté une version des faits, certes édulcorée, mais véridique. J'ai expliqué comment j'avais récemment découvert que l'agence de rencontres en ligne qui m'emploie trempait dans des activités illégales (sans en préciser la nature) et que je craignais que l'agression dont j'ai été victime ne soit liée à mes découvertes. « Du coup, je mène ma petite enquête... », ai-je ajouté en riant.

Bien sûr, Georgia a accepté de m'aider, dans la mesure du possible, même si elle était légitimement inquiète.

— Voici ce que j'ai pu trouver, annonce Georgia. Il y a douze boîtes postales enregistrées au nom d'une Oksana dans l'agglomération de Las Vegas. Cela regroupe les villes de Las Vegas, Henderson, Winchester, etc. J'ai le nom complet, plus les adresses fournies par chacune des personnes au moment de l'ouverture de la boîte postale.

— Tu me rends un grand service, Georgia. Je te revaudrai ça. Merci. Tu peux m'envoyer la liste par mail ?

— Bien sûr. Mais... tu ne crois pas que tu devrais aller voir la police avec ça ?

— J'ai déjà parlé à la police quand j'étais à l'hôpital.

C'est la vérité.

— Ils pensent que mon agression était un acte aveugle.

Ça aussi, c'est la vérité. Mais surtout parce que c'est ce que j'ai cherché à leur faire croire.

— Avec un peu de chance, ces informations vont leur ouvrir de nouvelles pistes pour leur enquête.

Vrai également. Mais utiles pour qui et pour quelle enquête ? Ça, je l'ignore encore.

— D'accord. Sois prudente, c'est tout.

Après avoir abondamment remercié Georgia et lui avoir assuré que je me montrerais prudente, je raccroche et réfléchis un moment. Douze Oksana ? Comment vais-je retrouver la bonne ? Je ne vais quand même pas frapper à la porte de chacune en disant : *Salut ! C'est vous l'Oksana qui a essayé de me tuer ?*

Le plus sage semble encore de gagner du temps. Que puis-je faire d'autre ? Je dois réfléchir à ce que je vais faire ensuite, car l'argent que je leur ai donné ne va pas me protéger indéfiniment. Je reprends mon mail :

« Je déplore tout autant que vous l'inconfort causé par notre “regrettable malentendu”... étant donné qu'il m'a laissée baignant dans mon propre sang sur le sol des toilettes de mon université. Pour répondre à votre question : je n'ai pas transmis le rapport à qui que ce soit, même si cela m'a demandé un effort herculéen d'empêcher sa transmission automatique à plusieurs agences, comme je l'avais prévu. Par chance, je suis cette fois parvenue à arrêter la machine à la dernière minute, mais je ne serai pas en mesure d'empêcher sa diffusion immédiate et à grande échelle la prochaine fois. D'ailleurs, je n'essaierai même pas. Il vaudrait donc mieux qu'il n'y ait pas de prochaine fois.»

J'hésite un instant à effacer la dernière phrase. C'est assez gonflé, quand même. Bah, tant pis. Je suis gonflée à bloc. Qui ne risque rien n'a rien, comme dit toujours Jonas. Je continue :

« Merci de votre intérêt pour ma proposition. Je suis moi aussi impatiente de finaliser notre arrangement. En revanche, j'insiste sur le partage 50-50. Certes, vous fournissez les clients, mais c'est moi qui les ferai cracher. Vous pouvez mener un cheval à l'abreuvoir autant que vous voulez, mais c'est moi qui le ferai lamper des litres et des litres d'eau. D'ailleurs, je me suis récemment découvert un talent unique pour abreuver les chevaux. Donc, 50-50. C'est à prendre ou à laisser. Un avertissement, cependant : en cas de refus de votre part, mon rapport sera largement diffusé. Pas de seconde chance. Fini les conneries.

Les médecins dont j'ai récemment fait la connaissance grâce à vous – ai-je mentionné que notre regrettable malentendu m'a laissée dans une mare de sang ? – m'ont prescrit deux semaines complètes de repos absolu. Je vous tiendrai au courant dès que je serai en état de marcher, mais surtout de monter ces chevaux que vous prévoyez de mener à notre abreuvoir commun. Soyez assurés que j'ai comme vous à cœur de faire de notre entreprise un succès. Nos intérêts sont parfaitement raccord. Mais je suis humaine, après tout. Des coups de couteau au torse et des agrafes à la tête ne me semblent guère propices à des situations coquines.

Bien cordialement,

Votre dévouée chargée d'admission, Sarah Cruz

P.-S. : Au passage, j'ai décrit notre “regrettable malentendu” à la police comme étant une agression aveugle. Je ne suis pas complètement débile. »

J'envoie le tout avant de changer d'avis.

Merдум de merдум. Qu'est-ce que je viens de faire ? Je suis folle. Je ne suis pas James Bond. Je ne suis pas un superhéros. Je peux bien me prendre pour Orgasma la Toute-Puissante, mais je reste ce que je suis. Une fille de chair et d'os... et de sang, comme mon corps vient de me le prouver abondamment. Je ne sais pas ce qui me prend.

Merde.

J'ai besoin d'aide.

J'ai besoin de Jonas.

À moins de jeter l'éponge et d'appeler le FBI tout de suite ? Et tant pis si je dois me faire recalier par le comité d'éthique pour mon diplôme de droit. Il faudra bien que je vive avec. Mais je ne veux pas renoncer à ma carrière. Les larmes me montent aux yeux. J'ai tant fait pour arriver jusqu'ici. Ma mère compte sur moi, tout comme des centaines de femmes de son association. Je ne peux pas les laisser tomber. Je dois trouver une solution. Je m'essuie les yeux.

J'ai besoin de Jonas.

J'ai mal au ventre.

J'ai besoin de Jonas.

Jonas. Jonas. Jonas. Oh mon Dieu, Jonas ! Mon cœur, mon corps et mon âme se languissent de lui. Il avait l'air tellement triste quand j'ai quitté l'hôpital que j'ai eu envie de sauter de la voiture pour me jeter dans ses bras. Mais je n'ai rien fait. J'ai fermé les yeux sur les larmes qui coulaient, trop submergée par les émotions et la douleur, trop chamboulée et déprimée pour faire autre chose.

J'ai besoin de Jonas.

Mon cœur bat sourdement. Il me manque. Je ne peux pas être loin de lui une minute de plus. J'ai cru que j'avais besoin d'être seule pour me retrouver, sans être étourdie par sa présence enivrante. Pour combattre ma dépendance, reprendre en main mes études, faire le point et permettre à mon corps de guérir sans distraction. J'ai cru que j'avais besoin de faire une pause dans toute cette folie. Mais je me suis plantée. Complètement. J'ai besoin de lui. Très cher Jonas. L'homme que j'aime de tout mon cœur et de toute mon âme. Pour le meilleur et pour le pire. Je m'empare de mon téléphone pour l'appeler. Il décroche aussitôt.

— Sarah, dit-il doucement, le souffle court, comme si mon appel l'avait pris par surprise.

En entendant sa voix, je perds les pédales et fonds en larmes.

— Jonas...

— Que se passe-t-il, Sarah ? s'écrie-t-il d'un ton déchirant. Quoi qu'il arrive, on va s'en sortir. Il semble prêt à bondir dans son téléphone pour me rejoindre.

— Viens me chercher, Jonas. Je te veux. J'ai besoin de toi. S'il te plaît, Jonas. Je veux rentrer.

Sarah

— Je peux marcher, tu sais.

Comme d'habitude, il m'ignore et me prend dans ses bras pour me porter de la voiture à sa maison, direction la chambre, où il me pose sur les draps blancs comme si j'étais une poupée de porcelaine.

— Bienvenue à la maison, dit-il doucement.

Il triomphe. Il est la joie incarnée. Je lui souris.

— C'est bon de rentrer chez soi.

— Vas-y, redis-moi ça ?

— Chez soi.

— Je t'interdis de repartir. Plus jamais. Je vais faire installer des barreaux aux fenêtres et aux portes.

— Je suis tellement contente d'être là que ça ne me fait même pas flipper quand tu dis des trucs aussi chelou.

Il s'allonge à côté de moi.

— Tu es tellement belle, chuchote-t-il en suivant du doigt la courbe de mon sourcil. Tu m'as tellement manqué. Je ne veux plus jamais que tu me quittes.

— D'accord.

— Plus jamais, jamais, jamais.

— Compris.

— Jamais.

— J'ai retenu la leçon. C'était physiquement douloureux d'être séparée de toi. Attends... À moins que ce ne soit à cause du coup de couteau ?

Ça ne fait pas rire Jonas. Bon, apparemment, il est un peu têt pour les blagues potaches du genre « M. et Mme Reçu-un-coup-de-couteau ont un fils, comment s'appelle-t-il ? Roger ».

— Quand... (Sa voix se brise.) Quand je t'ai vue par terre, j'ai cru que tu étais morte.

— Oh, Jonas, je suis désolée.

J'ose à peine imaginer ce qu'il a dû ressentir. Il m'embrasse doucement.

— J'ai cru t'avoir perdue.

Lorsqu'il me prend dans ses bras pour m'embrasser partout sur le visage, je me rends compte à quel point il est tendu. Je ferme les yeux.

— Je suis désolée, murmuré-je en laissant errer mes doigts vers les muscles de ses bras.

— Arrête de dire ça. C'est moi qui suis désolé. Sarah, je dois...

— Jonas, attends. Écoute-moi.

Il s'écarte pour me regarder.

— Je sais qu'on doit discuter de tonnes de trucs. Genre, vraiment. Mais comme on risque d'en avoir pour des heures, je veux te demander quelque chose avant.

— Tout ce que tu veux, ma belle, ma précieuse chérie. Pour toujours et à jamais, tout ce que tu veux.

Il me caresse la joue. Je ne dis plus rien. C'était une sacrée déclaration, quand même. Wouah ! J'en ai le cœur tout affolé. Je m'éclaircis la voix.

— Dis-moi tout, bébé, dit-il en m'embrassant sur la joue. Quoi que ce soit, c'est à toi. Je suis à toi. Pour toujours et à jamais. Tu peux me demander tout ce que tu veux.

Il m'embrasse le nez.

J'en ai la tête qui tourne. Et ça m'excite tellement que je n'arrive presque plus à parler.

— Alors ?

— Je veux que tu embrasses tous mes bobos.

— Tes... bobos ? répète-t-il en souriant.

Je souris à mon tour. C'est hilarant d'entendre ce mot stupide sortir de sa bouche.

— Ouais. Je veux que tu fasses des *besitos* sur mes bobos pour les guérir.

— *Besitos* ?

Jonas adore quand je parle espagnol.

— Mmh-mmh. Des petits bisous. Sur mes bobos.

— Des *besitos* sur tes bobos, hein ?

— Mmh-mmh.

Il se mord la lèvre.

— À vos ordres, ma précieuse, ma magnifique Sarah.

Il a les joues rouges, soudain. Comment avons-nous fait pour survivre pendant trois jours ? Pourquoi ai-je ressenti le besoin de m'éloigner de lui ? Je n'arrive même plus à m'en souvenir. Je me redresse pour lever les bras et Jonas me retire mon débardeur.

— Oh..., chuchote-t-il, la gorge nouée, en découvrant mon torse.

Je baisse les yeux et hausse les épaules. La blessure sur ma cage thoracique était encore plus impressionnante il y a quelques jours, mais j'imagine que Jonas ne peut pas s'en rendre compte. Il ne voit que mon état de délabrement actuel, pas le chemin déjà parcouru vers la guérison. Je me rallonge sur le lit, l'invitant à embrasser mon corps.

— C'est moins douloureux que ça en a l'air, je t'assure.

Il se penche pour déposer un doux baiser sur mon torse.

— Ce bobo-là, par exemple ?

Aussitôt, j'ai la chair de poule.

— Oui, celui-là.

Il passe le doigt sur les points de suture, puis sur les hématomes bleuâtres et jaunâtres qui entourent la plaie.

— Ça fait mal ?

— Ça va.

Quand il embrasse de nouveau ma blessure, je frissonne et ma peau explose de vie sous sa caresse. Ses lèvres remontent vers la plaie à mon cou.

— Et ce bobo-là aussi ?

— Mmh-mmh.

Je frissonne de nouveau. Mon corps n'en peut déjà plus d'attendre.

— Ça fait mal quand je t'embrasse ?

— Non, c'est très agréable. Tes *besitos* me font le plus grand bien.

— Je peux voir l'arrière de ta tête ?

Je m'assieds et lui tourne le dos. Quand il écarte mes cheveux, il laisse échapper un cri étouffé.

— C'est Frankenstein ? demandé-je, un peu inquiète.

Je n'ai pas osé aller voir par moi-même.

— Oh merde... gémit-il avec compassion. Ils t'ont carrément agrafé la tête. Genre avec une agrafeuse de chantier, façon BricoDépôt.

— Tu n'es pas obligé d'embrasser ce bobo-là, tu sais. Je ne suis pas sadique.

Je veux me tourner vers lui, mais il me retient par l'épaule.

— Hé, ne bouge pas, Frankenstein. Je veux embrasser tous tes bobos. Surtout celui-là.

Je me fige, le cœur battant. Je ne sais pas à quoi ça ressemble, par là-bas, mais ça ne doit pas être joli à voir.

— Laisse tomber. Je ne veux pas te dégoûter.

— Tu ne me dégoûtes pas, dit-il en me tournant vers le mur. J'aime chaque parcelle de ton être, Sarah. Même les plus dégoûtantes.

Je fais volte-face. Est-ce qu'il vient de dire qu'il *aimait* chaque parcelle de mon être ?

— Allez, ordonne-t-il, une lueur de feu dans les yeux. Laisse-moi te montrer à quel point j'aime chaque parcelle de ton être.

J'en reste sans voix.

Il me force à tourner la tête, dégage les cheveux de ma nuque et, doucement, pose les lèvres contre la plaie agrafée à la base de mon crâne.

— C'est agréable ?

Je frissonne.

— Mmh-mmh.

Le contact de ses lèvres sur mes agrafes m'excite tellement que je n'arrive pas à formuler la moindre parole. Ses lèvres douces migrent vers ma nuque, jusqu'à mon épaule nue. Sa main se glisse devant moi pour envelopper un de mes seins.

Derrière moi, je le sens brûler du même désir que moi. Lorsque je m'allonge sur le dos, il commence aussitôt à lécher mes tétons érigés, puis mon cou. Mon oreille. Mes lèvres. Sa langue s'aventure dans ma bouche tandis qu'il me caresse la joue.

Oh, seigneur, je vais prendre feu. Dans les toilettes de la fac, j'ai vu ma vie défiler devant mes yeux et j'ai cru que c'était fini, que j'étais fichue. Et savez-vous ce que j'ai pensé, alors ? *Je t'aime, Jonas*. Parmi toutes les pensées que mon cerveau aurait pu formuler dans cet instant de vulnérabilité intense, ce moment crucial, c'est mon amour pour Jonas qui a pris le dessus.

— Sarah, chuchote-t-il dans un baiser. J'ai cru que je t'avais perdue.

Il ravale son émotion.

— Sarah...

— Fais-moi l'amour, demandé-je.

Il s'écarte, indécis.

— Le médecin a dit que je pouvais faire l'amour au bout de trois jours, assuré-je.

Bon, techniquement, je n'ai pas demandé au médecin quand je pouvais reprendre une activité sexuelle. Mais le docteur Sarahici présente m'assure que ça ne pose aucun problème. Je suis de nouveau moi-même et je veux le sentir en moi. Oh oui. Je veux être aussi proche de lui qu'il est

humainement possible. Ce type vient quand même de m'assurer qu'il aimait chaque parcelle de mon être et j'ai soudain furieusement envie qu'il me le prouve, de l'intérieur.

— Je ne veux pas te faire de mal, chuchote-t-il en me caressant le visage.

— On n'a qu'à y aller doucement.

— Tu es sûre ?

— Certaine.

Impatiente, je retire le pantalon de mon pyjama. Jonas ôte ses vêtements et s'allonge sur moi, son érection insistante contre mon ventre, sa peau douce et chaude contre la mienne.

Je tremble. Il me serre un instant contre lui en me regardant droit dans les yeux.

— Quand je t'ai vue étendue sur le carrelage...

Il s'arrête, incapable de poursuivre.

— Je suis désolée, dis-je. Ça a dû être horrible.

— J'ai cru que tu étais morte.

— Je suis désolée, Jonas.

Il ne dit rien pendant de longues secondes, mais il y a quelque chose dans son regard qui me laisse muette. Finalement, il prend une profonde inspiration et murmure :

— Je t'aime, Sarah.

Pardon ?

Je ne respire plus. Je ne suis pas sûre d'avoir entendu correctement.

— Je t'aime tellement, reprend-il, les yeux brillants de larmes.

Du coup, j'en profite pour ouvrir les vannes à mon tour.

— Je t'aime, répète-t-il d'une voix douce en essuyant mes joues.

Il m'embrasse. Je sais que c'est le moment où je suis censée lui répondre que je l'aime aussi, mais je n'ai plus de voix. Je n'en crois pas mes oreilles. Je reste là, sidérée, hypnotisée. Je lui rends son baiser avec fougue, une jambe enroulée autour de son bassin pour l'inviter à m'emplir. Lorsque son corps pénètre le mien, nous poussons tous les deux un long gémissement d'intense soulagement.

— Je t'aime, dit-il encore d'une voix rauque.

J'ouvre la bouche pour répondre, mais rien ne sort. C'est trop, pour moi.

— Je te fais mal ? demande-t-il soudain.

Je fais signe que non. Dans un baiser, il commence ses va-et-vient en moi, tout en me caressant le dos et les fesses. Je ne ressens plus rien d'autre que du plaisir, de l'amour et de l'euphorie, tandis qu'il impose son rythme. Toute douleur a quitté mon corps meurtri, pour être remplacée par un plaisir sublime.

— Je t'aime, répète-t-il, ponctuant ses paroles des mouvements enthousiastes de son corps.

— Oh, Jonas, parviens-je enfin à articuler. Je t'aime aussi.

Il soupire en tremblant.

Ses lèvres cherchent de nouveau les miennes, puis il me chuchote à l'oreille :

— Je t'aime, bébé.

Je me presse avec ferveur contre lui. Je n'aurais jamais cru que cela puisse être aussi agréable d'entendre ces simples mots.

— Je t'aime, Jonas, dis-je dans un gémissement.

Mon cœur éclate de joie. Je n'arrive pas à y croire.

Jonas se retire, presque à bout de souffle.

— J'aime chaque parcelle de ton être, Sarah Cruz. J'aime tout de toi.

Il me repousse gentiment sur le dos et commence à embrasser mon corps, en commençant par le sommet de mon crâne. Il embrasse ensuite la blessure à mon cou, mes bras, puis mes seins, la plaie sur mon ventre, avant de descendre vers mes hanches, mes cuisses, mes jambes et mes orteils. Puis il

remonte lentement le long de mes jambes, vers l'intérieur de mes cuisses, jusqu'à atteindre le repli sensible caché au creux de mon sexe. Lorsqu'il effleure enfin mon clitoris de sa langue douce et humide, je suis à deux doigts de perdre la tête. Je me cambre vers lui en serrant le drap dans mes poings, parcourue de violents tremblements. Je ne sais pas trop si je vais me mettre à crier, éclater en sanglots ou être victime de combustion spontanée. À moins que tous mes points de suture ne pètent brusquement et ne soient projetés dans toute la chambre comme des petits missiles. Quoi qu'il en soit, quelque chose est en train de céder, car je ne peux plus supporter cette pression qui monte en moi.

Un gémissement guttural s'échappe de ma gorge. Je n'en peux plus. Le plaisir est tel qu'il en devient insupportable. Il m'aime ! J'ai l'impression qu'il m'enveloppe de son amour, de la tête aux pieds, comme dans un rêve. Pourtant, c'est bien mieux qu'un rêve, même celui que j'ai fait où Jonas devient un nuage sensuel et ondulant. Il m'aime. Et moi aussi, je l'aime.

Lorsque sa langue douce abandonne mon point sensible, je pousse une clameur de protestation, mais il m'ignore pour remonter en m'embrassant vers mon buste, puis mon visage. Arrivé à ma bouche, il me dévore les lèvres, pressant avant insistance le bout de son sexe érigé contre mon clitoris. Il m'embrasse avec voracité, sans cesser de frotter l'extrémité de son pénis contre ce point de mon corps déjà survolté. Oh bon sang, c'est trop, je n'en peux plus ! Je gémiss, je crie.

— Je t'aime, Sarah Cruz, continue-t-il à me murmurer à l'oreille.

Sa voix et le bout de son sexe s'unissent pour achever de me pousser vers l'abîme.

— Je t'aime tellement, bébé, répète-t-il d'une voix de plus en plus rauque.

Ses mouvements de bassin me font onduler d'extase.

— Je t'aime de tout mon cœur.

Lorsque mon corps explose dans une libération glorieuse, je crispe son nom. Un orgasme ravageur me consume, se répandant en moi en une multitude de répliques. À cet instant précis, Jonas se glisse en moi, au plus profond de moi, et, au bout de quelques instants, c'est aussi la libération pour lui.

— Je t'aime, chuchote-t-il encore dans un dernier soupir.

— Je t'aime, Jonas, réponds-je en frissonnant.

Nous restons allongés pendant plusieurs minutes, sans parler.

Mon Dieu, c'était tellement bon ! Tant pis si mes blessures me rappellent maintenant à l'ordre. Je sens le sang battre furieusement dans mes plaies. Je me fiche bien d'avoir mal. On a inventé les antalgiques pour ça, non ? Je viens juste de connaître une extase sans mélange. Une euphorie à faire trembler la terre, à retourner le ciel, à ravager un cœur. Bon sang, cet homme sublime m'aime ! Et moi, je l'aime aussi. Et on se l'est dit en face.

Jonas m'embrasse la joue et roule sur le dos avec un soupir ravi.

— Le summum de l'expérience humaine, chuchote-t-il avec un sourire radieux.

Il nage en pleine euphorie. Jamais je ne l'ai vu sourire avec une telle joie. Jamais je n'ai vu ses yeux pétiller avec autant de ferveur. C'est comme si une ombre pesante venait de s'envoler, le libérant d'un poids énorme et le laissant aussi léger qu'une plume. Très cher Jonas.

Je l'aime de tout mon cœur.

Et, miséricorde, il m'aime aussi.

Sarah

Installés sur le balcon qui surplombe la ville, Jonas et moi sirotions un verre. Du vin pour moi et une bière pour lui. Nous avons enfin abordé de front cette conversation que j'évitais depuis trois jours. Je viens de lui raconter dans les moindres détails ma rencontre avec le John Travolta ukrainien dans les toilettes de la fac, et je lui ai également fait lire mes échanges de mails avec le Club. Il m'a écoutée avec attention, osant à peine respirer.

— Tu es tellement maligne, soupire-t-il enfin. Quelle chance que tu aies eu ce chèque dans ton sac.

— La chance n'y est pour rien. C'est grâce à toi. Si j'avais ce chèque en ma possession, c'est simplement parce que tu me l'avais donné, Jonas. Tu m'as sauvé la vie.

Il hoche la tête, dubitatif. C'est pourtant indéniable.

— Jonas, écoute-moi. Il y a deux choses qui m'ont sauvé la vie : le prénom d'Oksana et ce chèque. Et c'est grâce à toi que j'avais les deux. Tu vois ? Tu m'as sauvé la vie.

Jonas boit une longue gorgée de bière, l'air songeur. Je peux presque entendre les rouages de son cerveau se mettre en branle.

— Au fait, dis-je soudain. Tu peux peut-être faire opposition sur ce chèque. Je ne sais pas pourquoi je n'y ai pas pensé plus tôt.

— Oh non, surtout pas. Il faut qu'ils l'encaissent, au contraire. C'est notre missile à tête chercheuse. On n'aurait pas pu rêver mieux. Un coup de génie, Sarah Cruz, ajoute-t-il en levant son verre.

— Je ne comprends pas.

— Quand ils vont encaisser le chèque, on connaîtra le nom de leur banque... et cette information nous permettra de les localiser.

— Wouah ! Je n'y avais pas pensé... Encore faut-il qu'ils l'encaissent, ajouté-je en faisant la moue. Il a été établi à mon nom, n'oublie pas.

Jonas laisse échapper un rire.

— Le premier gangster venu saurait se débrouiller pour changer le nom de n'importe quel chèque.

— Vraiment ? La vache, c'est flippant. Pour une fille employée par des malfaiteurs internationaux, je n'y connais pas grand-chose.

— Sarah...

— Quoi ?

Il me regarde, les yeux brillants.

— Je suis tellement fier de toi.

Je balaie l'air d'un geste.

— Tout ce que j'ai fait, c'est gagner un peu de temps. Ce qui m'inquiète, en revanche, c'est ce qui va se passer si je ne leur fournis pas les tonnes de fric que j'ai promises. (Je secoue la tête en repensant à tout ce que je leur ai fait miroiter.) Combien de temps avant qu'ils se rendent compte que ce n'est que du vent ? Avant qu'ils décident de terminer ce qu'ils ont commencé dans les toilettes de ma fac ?

J'ai l'estomac noué.

— Oh, ne t'inquiète pas, ma belle. On va être bien plus rapides qu'eux.

Il pose une main sur ma cuisse ; sa paume est chaude dans l'air du soir.

— Continue simplement à leur faire croire que je te mange dans la main. On va se servir de leur cupidité pour les baiser comme il faut.

— Je suis désolée de t'avoir mis en première ligne comme ça. Si seulement j'avais pu imaginer un moyen de sauver ma peau sans te mouiller.

— Tu plaisantes ? C'était un coup de génie. Tu as dit exactement ce qu'il fallait.

J'abandonne mon verre de vin et viens m'asseoir sur ses genoux. Jonas pose sa bouteille de bière, passe les bras autour de moi et frotte son nez contre le mien.

— Alors, c'était quoi ces autres trucs horribles dont tu voulais me parler, ma précieuse chérie ? demande-t-il.

Au début de notre grande conversation, j'ai prévenu Jonas que j'avais cinq choses à lui annoncer, dont certaines n'étaient pas folichonnes.

— Quoi que ce soit, je te jure que ça ne va pas m'énerver.

Ça reste à voir. Je ne lui ai pour l'instant avoué que deux choses sur ma liste de catastrophes. Premièrement, j'ai donné aux méchants le chèque de deux cent cinquante mille dollars. Deuxièmement, je leur ai raconté que j'étais en train d'arnaquer Jonas pour lui soutirer un maximum de fric. Jusqu'ici, tout va bien. Jonas semble penser que j'ai géré comme une pro. Mais il reste encore trois éléments sur ma liste.

— Numéro trois... J'ai obtenu une liste de douze Oksana ayant ouvert une boîte postale dans l'agglomération de Las Vegas, ainsi que les adresses postales liées à chacune, fournies au moment de l'ouverture.

Il en reste bouche bée.

— Wouah, je suis scié ! Pourquoi voudrais-tu que je... ?

Soudain, son visage s'assombrit.

— Sarah ? Comment as-tu obtenu ces informations ?

J'inspire profondément.

— J'ai demandé de l'aide à Georgia.

Son visage devient tout rouge et je sens son corps tressaillir sous moi, comme s'il essayait de me chasser. Je me lève aussitôt, le feu aux joues.

— Comment as-tu pu envisager une seconde de mêler Georgia à tout ça ?

Il se passe la main dans les cheveux, cherchant visiblement à contenir sa colère.

Oh oh... Il est furax.

— Je... Je n'arrive pas à y croire.

Il semble se retenir pour ne pas en dire davantage. Je savais que cette nouvelle ne lui plairait pas, mais je n'avais pas imaginé qu'il en ferait tout un plat. Sa mâchoire se crispe nerveusement.

— Je veux que Georgia et Trey restent en dehors de tout ça, reprend-il en tentant de contrôler la

colère de sa voix. Qu'est-ce qui t'a pris ?

Qu'est-ce qui m'a pris ? Oh, on peut résumer ça comme ça : primo, j'ai bien l'intention de faire tout ce qu'il faut pour retrouver ces fils de pute. Je ne vais pas rester assise sur mon cul en attendant qu'ils reviennent terminer le boulot. Deusio, je reste persuadée que je n'ai pas mis Georgia en danger, sinon je ne lui aurais jamais demandé de l'aide. Quand même ! Je ne suis pas complètement tarée !

Mon indignation doit se lire sur mon visage, car Jonas se lève à son tour en soupirant.

— Bon sang... Qu'est-ce que tu lui as dit, exactement ?

D'une voix tendue, j'explique à Jonas la version que j'ai donnée à Georgia. Il reste silencieux pendant une bonne minute, face à la ville.

Les bras croisés sur la poitrine, j'attends que le seigneur, le dieu, le maître suprême daigne m'honorer de son verdict. Est-ce qu'il veut retrouver ces ordures, oui ou non ? Pour moi, la réponse est claire. C'est tout ce que j'essayais de faire, bon sang ! Je me rassieds avec un soupir indigné et reprends mon verre de vin. Je vois rouge, moi aussi. Enfin, Jonas se retourne et s'adosse à la rambarde.

— Tu fourres vraiment ton nez partout, hein ?

Je pince les lèvres pour les empêcher de trembler. Oui, je sais. Une vraie fouineuse. C'est un fait, j'avoue. Si ça ne lui plaît pas, alors il va prendre cher.

— C'est plus fort que toi, hein ?

J'acquiesce de nouveau. C'est vrai. Et alors ? J'ai toujours été comme ça. Je n'y peux rien. S'il a un problème avec moi, avec celle que j'ai toujours été au plus profond de moi, alors ça ne va peut-être pas coller entre nous, finalement. Que voulait-il que je fasse ? Que j'attende gentiment, les bras croisés, que ces types reviennent me faire la peau ?

— Viens ici, demande-t-il d'une voix pleine d'émotions, la main tendue vers moi.

Je ne bouge pas. J'ai les joues en feu. Je me suis monté le bourrichon et, maintenant, j'ai besoin d'une minute pour me calmer. Qu'attendait-il de moi ? Je n'allais quand même pas rester à me tourner les pouces ! Pas mon genre, vraiment.

Il s'avance vers moi et me prend par la main pour m'aider à me relever. Je lui résiste pendant trois bonnes secondes, puis je me blottis contre son torse.

— À partir de maintenant, on fait équipe, annonce-t-il en m'embrassant sur le sommet du crâne. Fini Sarah la fouine qui part conquérir le monde toute seule comme une grande, d'accord ?

Je ne réponds rien, préférant savourer le contact de ses bras autour de moi.

— On prend nos décisions ensemble sur cette affaire. C'est valable aussi pour moi. Deux cerveaux et demi valent mieux qu'un.

— Deux cerveaux et demi ? C'est qui, le demi-cerveau de plus ? Josh ?

Il éclate de rire.

— Non, mais je ne manquerai pas de lui rapporter ce que tu penses de lui ! Non, c'est plus toi que j'envisageais avec un demi-cerveau supplémentaire, tellement tu es futée.

Je blottis le visage contre son cou. Il sent tellement bon.

— Je suis désolée, Jonas.

Il me prend le menton.

— Que vais-je bien pouvoir faire de toi, ma belle ? Mmh ?

Je fais la moue.

— Tu pourrais m'embrasser, pour commencer.

Il sourit et m'embrasse.

— Bon, ça, c'est fait. Ensuite ? Qu'avais-tu d'autre à m'annoncer ?

Il a l'air bien plus méfiant qu'il y a quelques minutes. Je soupire.

— Je ne t'ai pas cru quand tu m'as affirmé avoir vu le Travolta ukrainien. J'ai pensé que tu étais hyper-protecteur et ultra-sensible... Peut-être même un peu parano. J'ai été idiot. J'aurais dû te faire confiance.

Il me regarde longuement, ouvre la bouche pour répondre, mais se ravise à la dernière seconde.

— Je comprends, répond-il enfin. Ce n'est pas grave.

J'attends la suite, mais il semble vouloir en rester là.

— Quoi d'autre ?

Quoi ? Le sujet est clos ? Je ne pensais pas m'en tirer à si bon compte.

— Euh... Ah oui, le meilleur pour la fin : je crois qu'il est important que nous discutons de la façon dont toute cette histoire t'a affecté.

Il serre les dents. Soudain, j'ai les larmes aux yeux.

— Je m'en veux tellement de t'avoir fait revivre un pareil traumatisme, alors que c'était la dernière chose que je voulais t'infliger. Cela a dû être une torture atroce pour toi de me trouver comme ça, dans une mare de sang. Ça a dû faire remonter des tas de trucs horribles concernant l'assassinat de ta mère. Je suis vraiment, vraiment désolée...

— Non, c'est moi qui suis désolé, m'interrompt-il d'une voix rongée par l'angoisse.

Il se rassied dans sa chaise et se prend la tête à deux mains.

— J'avais promis de te protéger, et puis je t'ai laissée partir aux toilettes toute seule, pendant que je restais là, à écouter de la musique dans ce putain d'amphi...

Il laisse échapper un long sanglot.

— Tu écoutais de la musique ? Est-ce que c'était la playlist que je t'avais préparée ?

Jonas me regarde, complètement perplexe. Je m'assieds sur ses genoux et passe les bras autour de son cou.

— As-tu réussi à déchiffrer le super message secret caché dans les chansons ?

Apparemment, ça ne le fait pas rire. Et soudain, ça me tombe dessus comme une masse. *Boum*. Cet instant précis, c'est exactement ce que je cherchais à éviter depuis trois jours. C'est exactement ça qui m'a poussée à prendre un peu le large. Exactement ce que je fuyais. Je savais au plus profond de moi que Jonas se sentirait responsable. Pour lui, mon agression serait comme une preuve supplémentaire qu'il n'est pas capable de protéger ceux qu'il aime. Je savais qu'il verrait tout à travers le voile atroce du meurtre de sa mère et qu'il mêlerait les deux événements pour former une énorme pelote inextricable de culpabilité. Franchement, c'est trop pour moi. Je n'ai pas la force émotionnelle de le voir partir en vrille et se lancer dans un de ces délires torturés de dégoût de lui-même.

Cela fait vingt-trois ans que cet homme merveilleux s'accuse du meurtre de sa mère. Va-t-il se sentir coupable pendant les vingt-trois prochaines années de l'agression dont j'ai été victime ? Et à quel prix pour son âme ? Et pour la mienne ? Et pour notre relation ? Je veux bien faire preuve de compassion, mais bordel ! Je ne suis pas une sainte. Je refuse de gérer ce genre de conneries. Je n'ai ni le temps ni la patience.

— Pourras-tu me pardonner un jour ? demande-t-il, le visage enfoui dans ses mains.

Je bondis de ses genoux pour arpenter le balcon, réfléchissant à toute allure, saturée d'adrénaline.

— Jonas... Stop.

Il lève les yeux vers moi, puis se redresse et croise les bras, se préparant au pire. J'inspire profondément.

— Non, non, non. Toute ta vie, tu t'es cru responsable de la mort de ta mère. Alors que ce n'était pas ta faute. Ton père peut bien aller se faire foutre, Jonas. Ce n'était pas ta faute.

Il a l'air surpris. Apparemment, il ne s'attendait pas à ça.

— Si toi et moi voulons avoir la moindre chance, tu ne peux pas te sentir responsable de ce qui m'est arrivé, comme pour la mort de ta mère. Je peux t'affirmer tout de suite que si tu t'accuses cette

fois, cela va tout empoisonner. Toi. Moi. Nous deux.

Il me regarde d'un air ébahi. Et blessé.

Domage. Rien ne m'arrête.

— Tu m'as sauvé la vie, Jonas. Fourre-toi ça dans ton crâne épais et torturé. Tu es mon héros, bébé. Mon sauveur. C'est la vérité objective, mais aussi celle que je choisis de croire. Tu ne comprends pas ? Je choisis d'être avec l'homme qui m'a sauvé la vie, pas celui qui essaie en permanence de réparer un « horrible échec » dont il n'est même pas responsable. Ça suffit, le coup du mec tourmenté. Assez de culpabilité, de *mea culpa* à la con. Dans ce conte de fées... notre conte de fées, Jonas... tu es le gars qui se pointe sur son cheval blanc pour casser la gueule aux méchants et m'aimer comme jamais personne ne m'a aimée. C'est toi, Jonas. Ça ne peut pas marcher si tu continues à implorer mon pardon pour l'éternité pour quelque chose que tu n'as pas fait.

Il déglutit avec peine.

— Si tu veux parler de culpabilité, d'accord. On va en parler. Une bonne fois pour toutes.

Il ouvre la bouche pour répondre, mais je lève un doigt pour l'en empêcher.

— S'il y a une coupable ici, c'est moi. C'est moi qui ai enfreint les règles en te contactant, pour commencer. Moi qui suis allée t'espionner, ainsi que l'ingénieur informaticien, ce qui a grandement facilité la tâche à Stacy pour me repérer. Moi qui ai refusé que tu m'accompagnes dans les toilettes, parce que c'est moi qui pensais que mon petit copain génial et sensible se la jouait parano. Voire qu'il hallucinait.

Il accuse le coup.

— Tout ça, c'est ma faute. Ma faute, Jonas. Ma faute. Quand je pense à la scène que je t'ai faite parce que tu ne m'as pas fait complètement confiance. Tout ça pour faire exactement pareil après.

Il semble sur le point de pleurer.

— Mais je me pardonne pour tout ça, Jonas, et j'espère que toi aussi, tu me pardonneras, parce que sinon, cela va me ronger jusqu'à l'os et plomber notre relation.

L'expression sur son visage me brise le cœur, mais je continue, vaille que vaille.

— Jonas, je comprends toute cette culpabilité que tu as ressentie quand tu avais sept ans. Et aussi, parce que ton père t'en a fait chier des ronds de chapeau toute ta vie. Mais en ce qui nous concerne, si nous voulons avancer en tant qu'adultes, en tant qu'égaux, le trip du gars torturé, je te garantis que ça ne va pas bien se terminer.

Je me tais une seconde.

— Je refuse de m'engager dans une relation avec un homme qui pense que tout est sa faute. Alors, d'accord, tu fais un beau complexe de toute-puissance, mais là, tu pousses le bouchon un peu loin.

Il cligne des yeux comme un hibou.

— Ça suffit, la culpabilité, Jonas. Fini les conneries du genre « pourras-tu jamais me pardonner ? ». On avance sans culpabilité ou pas du tout.

Je redresse le menton.

— Parce que je suis prête, mon gars. Prête à leur botter le cul.

Jonas me regarde, les yeux brillants, aussi essoufflé que moi.

— Enfin, dès qu'on m'aura retiré ces agrafes, évidemment.

L'ombre d'un sourire se dessine sur ses lèvres.

— Alors, qu'est-ce que tu décides, « chéri » ? Tu es dans le coup ou pas ?

Jonas se lève. Son regard brûle comme la braise quand il passe ses bras musclés autour de moi. Il lui suffit d'un baiser et, soudain, c'est l'attentat à la pudeur. Nous sommes déjà en train de nous déshabiller, consumés par l'électricité qui court dans nos veines. Sans la moindre hésitation, sans même se poser de questions, il me pousse contre la rambarde du balcon, plonge deux doigts en moi pour trouver sa cible, puis me pénètre en chuchotant « je t'aime » et « tellement bon » et d'autres

douceurs.

Oh mon Dieu. C'est divin.

Je me trompe peut-être – je peux être complètement à côté de la plaque –, mais j'ai comme l'impression que ce type est en train de me dire, de façon très claire, que oui, oui, oui, il est dans le coup.

Complètement dedans. Jusqu'au bout, même. Aussi profondément que possible.

Oui, oui, oui.

Sarah

Un bruit près du lit me réveille en sursaut. Je scrute l'obscurité de la chambre, laissant à mes yeux le temps de distinguer les formes. Soudain, mon cœur bondit. Oh non. John Travolta de *Pulp Fiction* se tient dans un coin, un couteau à la main. Lorsque nos regards se croisent, il m'adresse un grand sourire. J'ouvre la bouche pour crier, mais aucun son ne sort. Il s'avance vers moi à pas lents, son méchant sourire aux lèvres. Dans sa main, la lame luit dans la pénombre. Enfin, je retrouve ma voix et hurle :

— Oksana !

— Ça ne marche pas cette fois, salope.

Il lève son couteau au-dessus de sa tête, le regard froid, et plonge la lame dans mon cœur.

Je m'assieds brusquement dans mon lit en hurlant à pleins poumons, me tenant la poitrine à deux mains.

— Chuuuut, me murmure Jonas en serrant mon corps tremblant. Tout va bien.

Je me débats. J'ai la gorge en feu.

— C'était un rêve, Sarah. Juste un rêve.

J'éclate en sanglots et m'effondre dans ses bras comme une poupée de chiffon. Mon corps tout entier est parcouru de violents tremblements. Jonas me serre avec force. Je tente en vain de retenir les sanglots déchirants qui jaillissent de ma gorge.

— C'était juste un cauchemar. Chuuut.

Une pluie légère martèle le toit. J'ai le cœur qui bat à cent à l'heure.

— Je suis là, dit Jonas. Je suis là, bébé. C'était juste un cauchemar. Je suis là.

Son corps est chaud contre le mien. Il embrasse mes joues baignées de larmes. Je n'arrive pas à arrêter de trembler.

— Il faut qu'on aille à Vegas, dis-je soudain d'une voix brisée. Il est temps d'aller botter quelques culs. Je ne peux plus rester passive. Je dois agir. Faire quelque chose.

Jonas repousse une mèche de mes cheveux et m'embrasse de nouveau sur la joue.

— Demain, on me retire mes agrafes et après... on y va.

Jonas ne dit rien. Pendant un moment, on n'entend que le tambourinement de la pluie sur les vitres.

— Et tes cours ? demande-t-il enfin.

— Les examens sont dans cinq semaines. De toute façon, j'ai déjà pris tellement de retard que je ne serai jamais dans les dix premières.

Je ne parviens pas à cacher ma déception.

— Le côté positif, c'est que j'ai tellement bossé pendant l'année que si les examens avaient lieu demain j'obtiendrais la moyenne sans problème.

Je pousse un profond soupir pour reprendre le contrôle de mes émotions.

— Je crois que je vais devoir accepter l'idée de ne pas me classer parmi les meilleurs.

Jonas soupire à son tour.

— Tu sais que tu n'as pas besoin de cette bourse. Je prendrai soin de toi, quoi qu'il advienne.

J'enfouis le visage dans son cou.

— Je sais. Merci.

J'ai envie de lui répéter que je l'aime, mais je me retiens. Pour l'instant, nous n'avons prononcé ces mots qu'en faisant l'amour et je ne veux pas en demander trop. C'est une grande étape pour lui. Je décide de me contenter de mes petits mots doux habituels :

— Très cher Jonas...

Il me serre dans ses bras.

— Tu es sûre que tu te sens d'attaque ?

— Oui, je suis prête. Il est temps d'aller botter quelques culs.

— Alors, c'est d'accord. Allons botter le cul aux gangsters. Demain matin, j'appelle Josh pour qu'il nous rejoigne avec son copain hacker à Sin City.

— On a besoin de Josh ?

— Josh et moi n'avons qu'un cerveau pour deux. Et puis, le hacker est un copain à lui et nous avons besoin de ce type.

Il n'a pas tort. Hier, nous avons découvert que les méchants avaient encaissé le chèque de deux cent cinquante mille dollars dans une petite banque d'Henderson, dans la banlieue de Las Vegas. Immédiatement, Jonas a mis le hacker sur le coup pour fouiner dans les serveurs de la banque. Si on touche le gros lot, si l'une des Oksana de ma liste possède un compte dans cette banque-là, alors ça va chauffer.

— D'accord, ça me va. Je vais appeler Kat et on va leur refaire *Ocean's Eleven* rien que pour eux.

— Pourquoi Kat ?

— C'est toujours bien d'avoir Kat avec soi, dans ce genre de situation. Tu verras. On ne sait peut-être pas encore pourquoi ni comment, mais elle nous sera utile.

— Pourquoi la mouiller dans cette affaire ? Je suis presque sûr d'avoir convaincu Stacy que Kat n'est absolument au courant de rien. Il y a de grandes chances qu'elle ait remonté l'info. Il vaudrait peut-être mieux ne pas remettre Kat sur leur radar.

— Non, tu ne comprends pas. Kat, c'est toi, mais en fille. Les gens sont prêts à se plier en quatre dès qu'elle bat des cils. C'est une arme puissante. Et puis, quand même : il faut bien qu'on ait quelques canons dans notre équipe, si on veut faire un coup à Las Vegas. Tu n'as pas vu *Ocean's Eleven* ?

Il pousse un soupir.

— On ne devrait pas mêler Kat à tout ça.

— J'ai besoin d'elle. Toi, tu as besoin de ton petit Joshounet. Moi, j'ai besoin de ma Kat Woman.

— D'accord, cède-t-il, l'air faussement agacé. Josh, le hacker et Kat. Qui d'autre, boss ? George Clooney ? Brad Pitt ? Matt Damon ?

— Oh oui ! Les trois. Don Cheadle, aussi. J'adore ce type. Et puis, Ben Affleck, juste pour tenir compagnie à Matt Damon. Si toi et moi pouvons amener nos meilleurs potes, alors il me semblerait juste que Matt aussi.

— Comme tu es gentille.

— Eh oui ! Toujours généreuse. Je suis comme ça, que veux-tu.

Jonas rit.

— Même quand tu es en train de mettre sur pied un plan pour dominer le monde, tu arrives à me faire rire.

— Mieux vaut en rire qu'en pleurer...

— Il n'y a aucune raison de pleurer, bébé, me rassure-t-il tendrement. On gère. Toi et moi. Enfin...

Toi, moi et George Clooney.

— N'oublie pas Brad Pitt.

— Ni Matt et Ben.

— Ni Don Cheaddle. Et Joshounet et Kat Woman. Et le hacker.

— Tu parles d'une fine équipe.

— La crème de la crème. Rien que des canons, en plus.

— Rien ne pourra nous arrêter.

Nous écoutons la pluie qui tombe.

— Bon sang, je déteste Vegas, marmonne Jonas.

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? répète-t-il comme si je venais de lui demander pourquoi il déteste le virus Ebola.

Pour tout. La foule. Les néons. La fumée de cigarette. De la techno partout. Les boîtes de nuit.

Il grimace comme si ce dernier mot était le pire de tous.

— Sans parler de ces zombies décérébrés qui jettent par la fenêtre le fruit de leur labeur, dans un espoir désespéré de ressentir quelque chose, même le temps d'une seconde fugace, avant de retourner lourdement à la morne réalité de leur véritable vie, sans plus avoir de quoi payer leur loyer.

Il pousse un grognement.

— Je déteste tout dans cette ville maudite.

Tout ça, dans la bouche d'un gars qui a récemment jeté par la fenêtre le fruit de son labeur dans un espoir désespéré de ressentir quelque chose, même le temps d'une seconde fugace. Franchement, j'adore ce garçon, mais parfois, il manque tellement de recul que ça me tue. Toutefois, comme je suis d'humeur magnanime, je me garde bien de lui faire la remarque.

— Moi qui croyais qu'on s'amusait bien, à Vegas, dis-je simplement avec un petit soupir. Quelle gourde.

— Tu n'es jamais allée à Las Vegas ? s'étonne-t-il.

— Tout le monde n'a pas la chance d'avoir parcouru le monde, monsieur le millionnaire.

— Las Vegas, ce n'est pas non plus le summum de l'exotisme. Le Belize, je comprends. Mais Vegas ? Tout le monde a été à Vegas.

— Visiblement, non.

— Hum.

Il rumine un instant.

— Dans ce cas... Je vais devoir prendre sur moi pour que ma chérie puisse s'amuser comme une petite folle, mmh ?

— J'aime mieux ça. Ce n'est pas parce qu'une fille est occupée à faire tomber une bande de gangsters qu'elle n'a pas envie de s'amuser un peu en passant.

— D'accord. C'est entendu. Demain, on rassemble notre équipe, certes disparate, mais incroyablement sexy, pour essayer de trouver un moyen de baiser ces fils de putes.

— Ça m'a l'air d'un sacré bon plan, réponds-je.

Il m'embrasse dans le cou.

— Ne mettons pas la charrue avant les bœufs, si tu veux bien. D'abord, il faut s'occuper de ces agrafes demain.

— Oh oui. Ouf !

— Même si je dois avouer que j'ai fini par trouver ça carrément sexy.

Je sens son érection contre ma cuisse.

— Beurk. Quel gros dégoûtant tu fais, Jonas !

Il me grignote l'oreille.

— Tout est sexy, chez toi. Même ce qui est répugnant.

— Répugnant ? Il n'y a rien de répugnant chez moi.

— Mais si. Par exemple... cette agrafe... Et aussi, celle-là. Et celle d'à côté. La liste est longue.

Il m'embrasse de nouveau.

— Oh ! Encore une, là.

Sa main se pose sur ma hanche.

— Et j'allais oublier cette agrafe-là.

Il m'empoigne les fesses avec ferveur.

— Et si je m'offrais une dernière tranche de Frankenstein avant qu'il ne soit trop tard ?

— Tu es complètement malade, tu sais ? réponds-je en riant. J'adore.

Jonas

Sarah traverse en courant notre suite de Las Vegas, en poussant des cris aigus.

— Tu as vu ça ? s'écrie-t-elle. Vise un peu le panorama ! Youhou !

Quand elle entonne *Fancy* d'Iggy Azalea à pleins poumons, j'échange un petit sourire contrit avec le garçon d'étage qui porte nos bagages.

— Par ici, monsieur.

— Cet endroit est trois fois plus grand que mon appartement ! hurle Sarah en tourbillonnant sur elle-même. C'est du déliiiiiire !

— Ça ira, dis-je au type. Merci.

— Jonas ! appelle Sarah depuis les profondeurs de la suite. Viens voir !

Je tends un pourboire au garçon.

— Merci, monsieur, répond celui-ci avec un large sourire. Voulez-vous que j'ouvre la bouteille de champagne ?

— Non, c'est bon. Je m'en occupe.

— Voulez-vous que je vous explique les nombreux agréments dont dispose la suite royale ou bien l'hôtel en général ?

— Non, merci. On se débrouillera.

— Très bien, monsieur. Bon séjour à vous.

— Jonas Faraday ! s'époumone Sarah. Ramène ton adorable petit cul par ici !

Je kiffe cette fille. Me guidant au son de sa voix, je gagne la salle de bains, où je découvre une Sarah tout habillée et souriant jusqu'aux oreilles, assise dans une baignoire de la taille d'un petit jacuzzi.

— C'est hallucinant ! À quoi peut bien servir une baignoire de cette taille ?

Je ne peux retenir un sourire concupiscent.

— Oh, je vois, murmure Sarah, soudain aussi allumée que moi. Pas si mal, finalement. (Ses yeux brillent.) Je te préviens : cette ville est déjà en train de faire ressortir la vilaine fille qui dort moi.

— Tant mieux. J'aime bien la vilaine fille qui dort en toi.

— Et elle te le rend bien. Je crois qu'on va pouvoir rajouter une ligne à ma liste de préférences sexuelles.

— Tant que ça n'implique pas des cravates nouées autour de mes poignets.

— J'ai retenu la leçon, pas de soucis.

Lorsque je grimpe à mon tour dans la baignoire vide, elle se jette aussitôt sur moi pour m'embrasser.

— Je m'amuse déjà comme une folle.

— On a juste pris le taxi de l'aéroport et on est assis tout habillés dans une baignoire vide.

— Je sais... Qu'est-ce qu'on rigole, hein ?

— En effet.

Je ne peux m'empêcher de rire. Elle m'embrasse de nouveau.

— Hé ! Tu crois qu'on a le temps de s'amuser un peu avant que les autres arrivent ?

— Oh oui, plein de temps, assuré-je en l'embrassant.

— Et si on remplissait cette baignoire pour savoir qui peut rester le plus longtemps sous l'eau ?

— Pas vraiment ce que j'avais en tête, mais...

— Attends ! Je ne t'ai pas encore dit ce que j'avais l'intention de te faire pendant que j'ai la tête sous l'eau...

Mon sexe se met au garde-à-vous.

— Va pour un concours d'apnée. Tu veux du champagne ?

— Tu sais que je ne refuse jamais une coupe de champagne.

— C'est parti !

Je sors de la baignoire tant bien que mal, à cause de mon érection. Finalement, ce n'est peut-être pas si mal que ça, Las Vegas...

— Je me sens tellement seeeeeexy, bébé !

La voix de Sarah résonne sur la faïence de la salle de bains.

— Je suis tout exciiiiiiiitée mon beau sapajouuuuu ! Balance le champ' et je te jure que la vilaine fifille va pointer le bout de son neeeez...

Oh bordel. Je fais sauter le bouchon de la bouteille en un temps record et m'empare de deux verres.

À cet instant, on frappe à la porte.

— Toc toc ! lance une voix.

Non. Pas ça. S'il vous plaît. Pas maintenant. Pas déjà.

— On est à Vegas, ma belle ! hurle Kat, derrière la porte de notre suite.

Et merde...

Sarah jaillit de la salle de bains comme une fusée pour ouvrir.

— Yiiiha ! s'écrie Kat en la voyant.

Les deux filles tombent dans les bras l'une de l'autre en criant comme si elles venaient de remporter le million. Malgré mon intense déception pour le concours d'apnée, je ne peux m'empêcher de rire. Elles sont vraiment adorables.

— Wouah ! Jonas, tu t'es lâché, sur ce coup-là ! me lance Kat en relâchant Sarah pour admirer la suite. Je suis sûre que des rock stars ou le prince Harry viennent dormir ici. Le coup de l'ascenseur privé, c'est la grande classe.

— Je voulais que ma précieuse chérie s'amuse comme une folle, pour son premier séjour à Las Vegas.

Kat et Sarah échangent un regard étonné. À vrai dire, je suis moi-même surpris d'avoir employé des termes comme « ma précieuse chérie » en présence de Kat. C'est sorti tout seul.

— Oh, Jonas, roucoule Sarah en rougissant. Tu es tellement adorable.

Le rouge me monte aux joues.

— Et merci pour ma chambre aussi, reprend Kat.

— Tu es bien installée ?

— Oui. Merci.

Sarah m'adresse un sourire radieux, auquel je réponds par un regard de désespoir impatient. Je me fiche bien de papoter avec Kat, pour l'instant. Je veux être tout seul avec Sarah et défendre mon honneur dans notre championnat d'apnée subaquatique.

— Et cette vue ? s'écrie Kat en attrapant Sarah par la main pour la conduire jusqu'à la baie vitrée qui occupe tout un pan de mur. Attends de voir le Strip de nuit. C'est hallucinant, toutes ces lumières. Oh... J'adore Las Vegas, ajoute-t-elle avec un soupir d'aise.

Je ne sais pas pourquoi, mais ça ne me surprend pas.

— J'ai déjà vu le Strip dans des films, répond Sarah, mais je suis sûre que c'est encore plus beau en vrai.

— Du champagne ! s'exclame Kat en découvrant la bouteille sur le bar. Génial !

— Je vais te chercher un verre, marmonné-je en coulant un regard déçu à Sarah, qui éclate de rire.

Super. Ravi qu'elle trouve ça drôle, au moins.

On tambourine encore à la porte.

— Sors de ton antre, vieille bête !

Dans le couloir, Josh est accompagné d'un type mi-geek mi-hipster avec un bouc. Après une accolade fraternelle, Josh me présente son pote Hennessey. Je ne sais pas trop s'il s'agit de son nom ou de son prénom.

— Tout le monde m'appelle Henn, précise le type en me serrant la main avec chaleur.

— Ou bien « Putain de Génie », ajoute Josh.

— Tu es le seul à m'appeler comme ça, Josh.

— Pourtant, tu es bel et bien un putain de génie.

— C'est toi qui m'as aidé à retrouver Sarah ? demandé-je.

— À ton service.

— Alors, pour moi aussi tu es un putain de génie.

Sarah et Kat arrivent en riant.

— Hé, mais c'est la grosse fêtarde ! lance Josh, le regard brillant.

— Salut, playboy. Le monde est petit. Qui aurait cru qu'une grosse fêtarde et un playboy se croiseraient à Vegas, hein ?

Ils éclatent de rire tous les deux.

— Content de te revoir, lance enfin Josh en la serrant avec enthousiasme dans ses bras.

Kat l'embrasse doucement sur la joue. Il semblerait que les relations se soient franchement réchauffées entre ces deux-là.

Hmm. Intéressant.

Kat se présente ensuite à Henn, qui ne parvient soudain plus à aligner deux mots cohérents. Ce type-là est peut-être un surdoué de l'informatique, mais ce n'est apparemment pas un génie avec les jolies femmes.

Après que les filles ont de nouveau rempli leur coupe de champagne et que les gars ont pris une bière dans le réfrigérateur, nous nous installons tous confortablement sur le canapé en cuir noir du salon.

— Je suis outré des dépenses que tu as faites pour ce voyage, frangin, me dit Josh en admirant la splendeur de la suite. Ça n'est pas du tout ton genre.

— Tu veux bien arrêter de décider de ce qui est mon genre ou pas ? J'ai comme l'impression que tu ne me connais pas du tout.

— Effectivement, répond Josh en riant.

Le hacker ouvre son ordinateur portable.

— Bon, les gars... et les filles. Voici les dernières nouvelles concernant cette Oksana sur laquelle vous m'avez fait travailler.

— Fantastique, dis-je en me frottant les mains.

En dehors d'un championnat d'apnée subaquatique en baignoire avec Sarah, il n'y a rien qui ne m'intéresse autant que de botter le cul de ces fumiers le plus tôt possible. Ces salauds ont failli me prendre ma belle, ce qui veut dire qu'ils ont failli me tuer aussi. Alors, maintenant, non seulement je veux les faire tomber, mais en plus il faut que ça saigne.

Nous nous rassemblons tous autour du portable de Henn.

— J'ai réussi à pirater cette banque de Henderson où le chèque a été déposé. Les doigts dans le nez, en fait. Je suis toujours surpris par la médiocrité des mesures de sécurité numérique mises en place par les banques. Je vous recommande d'ailleurs chaudement de garder votre argent sous votre matelas. Bon, bref, je suis entré dans la base de données de la banque pour y jeter un œil et j'ai pu recouper le nom des clients avec ceux de la liste des Oksana que tu m'as envoyée. Et bingo ! Qui veut gagner des millions ? J'ai trouvé.

Sarah pousse un cri de joie.

— Notre Oksana s'appelle Oksana Balenko. Ça fait patineuse artistique, je trouve... Elle possède un compte à la banque d'Henderson et une boîte postale dans la même ville. *Tadam !*

— Qu'est-ce que j'avais dit ? me dit Josh. Un putain de génie.

— Tu es sûr que c'est elle ? demande Sarah.

— Ouais. J'ai vérifié l'adresse physique fournie pour l'ouverture de la boîte postale. Évidemment, c'est bidon. Mais il existe une Oksana Belenko enregistrée dans l'État du Nevada pour une SARL qui gère depuis une vingtaine d'années deux ou trois maisons closes légales. Et l'adresse de cette société est la même que celle qui figure au registre de la chambre du commerce.

— Donc, cela signifie que nous avons une vraie adresse ? s'enquiert Sarah.

— Affirmatif.

— Wouah...

Sarah réfléchit un instant.

— Il semblerait donc qu'Oksana fournisse les filles pour le Club... ou les montagnes russes Mickey, ajoute-t-elle avec un regard malin vers Josh.

Kat et elle éclatent de rire.

— C'était une analogie, proteste Josh, vexé.

— On sait, Joshounet, on sait, dit Sarah, avec un clin d'œil. Mais c'est drôle quand même.

Je pose une main sur la cuisse de Sarah. Cette fille m'excite quoi qu'elle fasse, mais surtout quand elle vanne les gens.

— Bon, cette Oksana est donc une tenancière de bordel à l'ancienne, reprend Henn. Mais ce n'est sans doute pas elle qui gère tout l'aspect technologique.

— Elle doit avoir un associé, dis-je.

— Absolument, approuve Henn. Et qui que ce soit, il ou elle connaît parfaitement son affaire, parce qu'il est impossible de trouver ces gens par hasard.

Hum. Comment Josh a-t-il entendu parler du Club ? À l'époque, tout ce qu'il m'avait dit, c'était qu'un de ses potes sportifs de haut niveau lui en avait parlé, sans me donner plus de détails. « Le meilleur investissement de ma vie », m'avait-il affirmé en m'expliquant le fonctionnement du Club.

— De toute façon, poursuit Henn en sirotant sa bière, leur société n'est qu'une couverture. Leur vrai business doit être enfoui dans les méandres du Deep Web. Et là, ça fout les boules.

— C'est quoi, le Deep Web ? demande Kat.

Henn lui adresse un grand sourire.

— Quoi ? demande Kat. C'est une question stupide ?

— Oh non, pas du tout. C'est juste que j'ai tellement l'habitude de traîner avec des geeks toute la journée que j'oublie que les gens normaux ne connaissent pas tous ces trucs.

Il lui sourit encore.

— Je suis content que tu ignores ce que c'est. Cela signifie que tu es sans doute une personne heureuse et bien intégrée socialement.

Kat éclate de rire.

— Ben... oui, en fait !

— Ça se voit, répond Henn. La joie de vivre est une qualité très séduisante.

— Merci ! répond Kat, en rougissant un peu.

Josh toussoie.

— Avant que Henn ne se lance dans la grande histoire du Deep Web, que diriez-vous d'un shot de tequila ? Après tout, on est à Las Vegas...

— C'est une très bonne idée, répond Kat, dont le visage s'illumine. Il y a ce qu'il faut, au moins ?

— Évidemment, dis-je. Je m'en suis personnellement assuré. Mon frère est quelqu'un de très prévisible.

Josh se lève.

— Je vais te donner un coup de main, playboy, propose Kat en se levant rapidement pour le rejoindre.

— Mais... avec plaisir, la fêtarde.

Je me penche vers Sarah pour lui chuchoter à l'oreille :

— C'est quoi le plan, entre ces deux-là ?

Sarah retient un gloussement.

— Je leur donne quarante-huit heures, grand maximum.

Jonas

Henn se cale dans son fauteuil en se frottant la barbichette, comme un grand-père se préparant à raconter une histoire incroyable à ses petits-enfants.

— Le Deep Web... C'est un endroit carrément flippant, messieurs... Et mes jolies demoiselles, ajoute-t-il en coulant un regard vers Kat.

J'ai déjà vaguement entendu parler du Deep Web et je pense que Josh aussi, mais je n'y ai jamais été confronté directement. Je regarde Sarah, qui me fait une moue indiquant qu'elle n'a pas la moindre idée de ce dont nous allons parler.

— Commençons la leçon du jour par le Web de surface, poursuit Henn en articulant, en bon pédagogue, version hipster.

— Le Web de surface, ânonne Sarah, parfaite zélote.

— Parfait, parfait, répond Henn, en endossant spontanément le costume du gourou.

Ils échangent un petit sourire.

— Le Web de surface, c'est l'Internet que nous connaissons et aimons tous. Les résultats qui s'affichent quand vous demandez à Siri les horaires de votre prochaine séance de cinéma, ou à Google l'adresse d'un bon petit restau japonais. Toutefois, ajoute-t-il avec un sourire diabolique, Internet ne se limite pas au Web de surface. Loin de là.

— Tu me fais flipper, Henn, dit Kat.

— Tu as raison de flipper. Le véritable Internet, et je veux parler de la chose dans sa totalité, est comme un océan infiniment profond, dont le Web de surface ne serait que... la surface. Tout ce qui se trouve en dessous flotte dans les eaux noires du Deep Web.

— Oh là là ! s'exclame Kat. Pourquoi est-ce que je n'en ai jamais entendu parler avant ? Tu connaissais, Sarah ?

Celle-ci fait signe que non.

— C'est vrai que c'est plutôt flippant, la première fois qu'on en entend parler, dit Henn.

— Carrément, approuve Kat. Ça me rappelle la fois où j'ai appris que des milliards de milliards de microbes se baladent en permanence sur notre peau. Brrr.

Josh pousse un gémissement.

— Arrête ! Ne parle pas de ça, s'il te plaît. Ça me fout toujours les boules.

Le playboy et la fêtarde éclatent de rire en même temps. Sarah se penche pour me murmurer à l'oreille :

— Je reviens sur ce que j'ai dit : vingt-quatre heures, maxi.

Je souris.

— La question est la suivante, reprend Henn. Si un moteur de recherche normal ne peut pas trouver d'information dans le Deep Web, alors comment peut-on savoir ce qui s'y trouve ? Pour résumer : il faut savoir exactement ce qu'on cherche. E-xa-cte-ment. Les seules personnes qu'on y croise, en dehors de gars comme moi, sont soit membres d'un gouvernement, soit des criminels. Et quand je parle de criminels, j'entends des djihadistes, des chefs de cartel et des trafiquants d'humains.

— Tu ne te considères pas comme un criminel ? demande Kat, sans le moindre soupçon de jugement dans sa voix, juste de la curiosité.

— Oh non, je n'ai rien d'un criminel, lui assure Henn. Je suis toujours vêtu de blanc et de lumière. Les seules fois où j'enfreins la loi, c'est pour le bien de l'humanité ou quand je considère qu'une loi est dépassée...

Il réfléchit un instant.

— Ou bien inutile, ajoute-t-il. Ou débile.

Il réfléchit encore.

— Ou quand cela ne fait de tort à personne.

Il éclate de rire.

— Bon, d'accord. Maintenant que j'y réfléchis, je passe sans doute mon temps à enfreindre la loi. Mais je ne suis pas un criminel. Je fais partie des gentils.

Je jette un coup d'œil à Sarah. Les activités illégales de Henn ne semblent pas la faire tiquer. En fait, elle a même l'air de trouver ça drôle. À vrai dire, personne autour de cette table n'a de raison d'être surpris par le côté hors-la-loi de Henn, car nous savons déjà tous que c'est lui qui a piraté le serveur de l'université de l'État de Washington pour retrouver Sarah. Dans le genre illégal...

— Mes clients me paient pour régler un problème spécifique, poursuit Henn. C'est mon boulot. Mais je ne laisse aucune trace, je ne prends rien, je ne fais de mal à personne... à moins, bien sûr, que je ne sois payé pour laisser une trace, prendre quelque chose ou faire du mal.

Il nous regarde tour à tour avec un petit sourire.

— Mais ça, ça arrive uniquement quand je suis sûr à cent pour cent de travailler pour des gentils.

Sarah me serre la main, m'indiquant clairement que je fais partie des gentils.

— Par exemple, quand j'ai mis le nez dans le serveur de cette banque pour retrouver Oksana, j'ai découvert tout un tas de comptes non sécurisés. J'aurais pu prendre quelques millions de dollars au passage, si j'avais voulu. Les doigts dans le nez, même. Mais je ne ferais jamais une chose pareille. Pourquoi ? Parce que je ne suis pas un voleur.

Josh sourit en hochant la tête. De toute évidence, il a une confiance totale en Henn.

— Mais tu pourrais travailler pour des voleurs, intervient Sarah. Tu as déjà envisagé la question sous cet angle ?

— Non. Si mes clients m'embauchent pour prendre quelque chose, c'est toujours pour une très bonne raison. Je le répète : je ne travaille que pour les gentils.

— Mais comment fais-tu pour savoir que tu travailles pour les gentils ? demandé-je.

J'ai une dette énorme envers Henn, car c'est grâce à lui que j'ai retrouvé Sarah. Cependant, embaucher un hacker professionnel pour faire tomber le Club, c'est une autre paire de manches. Suis-je complètement irresponsable en confiant à ce quasi-inconnu en jean skinny la mission la plus importante de ma vie ?

— Tout le monde est persuadé que sa propre cause est juste, ajouté-je. D'où le concept de guerre...

— Mmh... Oui, évidemment, répond Henn.

Puis il lance un petit sourire en coin destiné à Kat, comme s'il était sur le point de raconter la meilleure blague du siècle.

— Je vais t'expliquer comment je fais pour distinguer les gentils des méchants. C'est imparable. (Il regarde Sarah droit dans les yeux et demande :) Sarah, fais-tu partie des méchants ou des gentils ?

— Des gentils, répond Sarah.

— Et voilà !

— Et voilà, répète Sarah, comme si c'était parfaitement logique.

J'éclate de rire.

— Mais qui admettrait faire partie des méchants ? Qui accepterait seulement de se considérer comme tel ? Les gens sont capables de déployer des trésors d'ingéniosité quand il s'agit d'apaiser leur propre conscience. Je sais de quoi je parle...

— C'est vrai, concède Henn. Mais je ne crois pas toujours ceux qui affirment faire partie des gentils. En fait, ça m'arrive rarement. En revanche, si je les crois, comme cela vient de se produire avec Mlle Cruz ici présente, alors ça me suffit.

— Oh... Tu me fais confiance, Henn ? demande Sarah, touchée.

— Oui. Indéniablement.

— C'est trop gentil. Merci.

— Je t'en prie.

Difficile de discuter une telle logique, en vérité. Si je ramène ma propre philosophie de travail à son essence la plus stricte, j'imagine que je fonctionne exactement de la même façon. D'ailleurs, je n'ai pas vraiment le choix. Et si Josh fait confiance à ce gars, alors moi aussi.

— Parfois, la question ne se pose même pas, continue Henn. Par exemple, quand je bosse pour quelqu'un comme Josh, je sais toujours que je me bats pour la vérité, la justice et les valeurs américaines. On peut se fier à la moralité de Josh. Il est du côté des gentils, quoi qu'il arrive.

— Merci, vieux, dit Josh.

— C'est la vérité.

— Eh bien, eh bien, eh bien ! s'exclame Kat en lançant un regard pyromane à Josh. On dirait que le playboy est un gentil, finalement. Si on ferme les yeux sur les montagnes russes Mickey.

Je me penche vers Sarah et lui chuchote à l'oreille :

— Seize heures, maxi.

— Maxi, répond-elle en riant sous cape.

— Dis-moi, Henn, dis-je à voix haute pour recadrer un peu le débat. Si les gars du Club fraient dans le Deep Web, comment on fait pour les retrouver ?

J'ai hâte de distribuer quelques claques.

— Il nous faut une carte, répond Henn. Une carte détaillée qui nous indique un repère précis. Dès que j'aurai ça, je pourrai m'introduire en douce et plonger dans les profondeurs.

Je pose la main sur la cuisse nue de Sarah. J'ai hâte de plonger dans les profondeurs du jacuzzi avec elle ce soir.

— Et comment obtient-on cette carte ? demande Sarah en me serrant la main.

— On commence par notre amie la maquerele en chef, Oksana Belenko. Qui que soit son associé technique, ils vont communiquer. À moins qu'elle ne se connecte personnellement à leur interface. D'une façon ou d'une autre, c'est elle qui me conduira droit à eux.

— De quoi as-tu besoin ? Qu'est-ce qu'on peut faire ? demande Sarah.

— Il me faut une adresse mail personnelle. Un lien direct avec elle.

Sarah me lance un regard coupable, car c'était ce que j'étais sur le point d'obtenir de Stacy quand elle a interrompu ma grande stratégie au Pine Box.

— On n'a pas ça en stock, répond Sarah, avec un petit sourire crispé qui me fait rire. Parce qu'il

faut toujours que je contrôle tout.

— C'est pourtant ce qu'il va falloir trouver, reprend Henn. Je vais envoyer à Oksana un malware, un logiciel malveillant qui me donnera accès à son ordinateur. Et puis je vais aussi installer un bon vieux logiciel espion. Mais pour ça, il faut qu'elle ouvre un mail.

— C'est quoi un logiciel espion ? demandé-je.

— Ça permet de surveiller à distance toutes les touches sur lesquelles quelqu'un appuie sur son clavier. Très pratique pour obtenir des mots de passe.

— Excellent ! m'écrié-je en me frottant les mains d'un air machiavélique.

— Tu dois donc faire trois choses, résume Henn en s'adressant directement à Sarah. Primo, obtenir son adresse mail. Deusio, évidemment, lui envoyer un mail. Et tertio, t'assurer qu'elle l'ouvre, de préférence en ta présence afin de ne rien laisser au hasard. C'est possible ?

— Pas moyen ! intervins-je, d'une voix un peu plus forte que nécessaire.

Sarah me regarde, bouche bée.

— Si, Jonas. De toute façon, je dois la rencontrer pour négocier ma part. J'en profiterai pour lui envoyer quelque chose par mail, afin de garder une trace écrite de notre accord.

— Pas moyen, répété-je en maîtrisant cette fois le volume de ma voix. Hors de question que tu rencontres Oksana ou quiconque de ce Club toute seule.

— Jonas, ça ira...

— Je viens avec toi.

Elle lève les yeux au ciel.

— Ils pensent que je suis en train de t'arnaquer, tu te souviens ? Pourquoi est-ce que je te laisserais m'accompagner ?

— Je ne sais pas. Sers-toi de ton cerveau magique pour trouver une histoire crédible.

Elle soupire, agacée.

— Je ne rigole pas, Sarah. C'est ensemble ou pas du tout.

— Pourquoi est-ce que je t'emmènerais rencontrer Oksana ? Ça n'a aucun sens.

Je réfléchis, mais rien ne me vient. Le silence se fait. Apparemment, tout le monde se creuse la tête.

— Ils pensent que je suis en train de t'arnaquer..., reprend Sarah lentement, comme si elle réfléchissait à voix haute. Qu'est-ce qui pourrait justifier que tu m'accompagnes ?

— Je ne sais pas, mais c'est non négociable.

— Je t'ai entendu la première fois, ô mon seigneur, mon dieu, mon maître.

Elle croise les bras. Au bout d'un moment, elle s'empare de sa coupe de champagne et se dirige vers la baie vitrée. Le soleil s'est couché pendant notre conversation et les néons du Strip ont pris le relais dans un scintillement presque aveuglant.

— Wouah ! s'exclame doucement Sarah en regardant cette mer de lumière qui s'étend à ses pieds. C'est magnifique.

Tout le monde se lève pour admirer la vue, un verre à la main. Je passe un bras autour de ses épaules et elle se blottit contre moi.

— On va prendre une photo, Sarah ! annonce soudain Kat en brandissant son téléphone.

Les deux filles posent en souriant pour un *selfie*, devant les lumières légendaires.

— Et aussi une de toi et Jonas ! ordonne Kat, en nous faisant signe de nous mettre en place.

Sarah et moi nous serrons l'un contre l'autre. Tout cela semble très naturel et ça me plaît beaucoup. Kat regarde la photo qu'elle vient de prendre.

— Vous allez tellement bien ensemble, tous les deux, dit-elle avec un demi-sourire. Vraiment bien.

Mon cœur bondit. La plus féroce protectrice de Sarah viendrait-elle de me juger digne de sa meilleure amie ?

— Ne poste pas ces photos, Kat, l'avertit Henn. Il ne faut pas que les méchants apprennent qu'on est

sur leur territoire.

— Ne t'inquiète pas. C'est juste un souvenir de mon premier voyage à Vegas avec ma meilleure copine.

Elle prend soudain Sarah dans ses bras avec émotion.

— Quel soulagement que tu ailles mieux ! J'ai eu tellement peur pour toi. Je t'aime tellement.

— Je t'aime aussi, répond Sarah en la serrant contre elle.

— Je ne sais pas ce que j'aurais fait si tu ne t'en étais pas sortie.

— Je vais bien. C'était juste une petite blessure, Kat Woman.

Je les regarde, fasciné. Leur affection est si naturelle et spontanée que ça me rend presque envieux.

Je voudrais être capable de prendre Sarah dans mes bras et lui déclarer mon amour avec une pareille aisance.

Soudain, Sarah s'écrie :

— J'ai trouvé !

— Quoi ? demande Kat.

— On va se servir de leur cupidité.

— Je savais bien que tu trouverais quelque chose, dis-je.

Sarah bondit sur moi pour me serrer dans ses bras.

— Ça va marcher.

— Bien sûr. On forme une équipe formidable. Rien ne peut nous arrêter.

Je l'embrasse avec douceur.

— D'accord, dit Henn en consultant sa montre. Je vous laisse régler les détails et on met le plan en action dès demain matin. Moi, je vais bosser toute la nuit sur mon logiciel malveillant. Je veux que tout soit bétonné au maximum.

Il s'empare de son ordinateur portable avec enthousiasme. Sarah et moi échangeons un regard : nous jouons gros, sur cette affaire.

— Bon, marmonne Kat, les poings sur les hanches. Pendant que Henn travaille dur à nous mitonner un super virus, il va falloir trouver un moyen de s'occuper à Las Vegas. Hum...

Elle se tapote le menton, comme si elle se creusait vraiment les méninges.

— Qu'est-ce qu'on pourrait bien faire à Las Vegas ? Voyons voyons...

Je regarde Sarah, espérant qu'elle ne soit pas plus que moi intéressée par une virée à quatre.

Raté. Au contraire, même.

— Tu aimes jouer, Kat ? demande Josh.

— J'adore.

— Tu joues à quoi ?

— Black Jack.

— Pff... Fillette, répond Josh.

— Pardon ?

— Le craps, c'est beaucoup plus drôle.

— Je n'y ai jamais joué, avoue Kat. Ça a l'air compliqué.

— Nan, c'est facile. Je te file dix mille et je t'apprends.

Kat a les yeux qui semblent sur le point de lui sortir de la tête.

— Je ne peux pas accepter ton argent. Je me contenterai de te regarder jouer.

— Non, tu dois lancer le dé pour moi, la fêtarde. Tu as la chance du débutant et la chance des filles pour toi. Et on ne te laissera lancer le dé que si tu paries.

— Dans ce cas, je parierai mon propre argent.

— Kat, intervient-je. Laisse mon frère t'offrir un peu de bon temps. S'il y a une chose que Josh Faraday adore, c'est gaspiller son argent en conneries.

— Merci pour le couteau dans le dos, frangin...

Je ris.

— En fait, tu me rends service, Kat, reprend Josh. Parier avec un novice, c'est le rêve de tous les joueurs de craps. Il n'y a pas plus excitant. Et moi, j'aime l'excitation ! ajoute-t-il avec un sourire.

De là où je me tiens, je peux même voir l'étincelle dans son regard quand il prononce ce dernier mot.

— D'accord, playboy, répond Kat en souriant. Je suis partante. Tu m'as convaincue. Mais... on y va tous, non ?

Elle interroge Sarah du regard.

— Bien sûr, répond celle-ci.

Merde. J'espérais qu'elle répondrait que son carnet de bal était déjà plein pour ce soir, avec notre petite rumba de salle de bains. Je me racle la gorge, espérant attirer son attention. Un regard devrait suffire à lui faire comprendre que je n'ai pas très envie de sortir.

Cependant, l'expression sur son visage me fait fondre. Oh bon sang, elle est carrément adorable, tellement elle frétille d'impatience d'aller faire les quatre cents coups en ville. Où avais-je la tête ? Sarah et moi pouvons faire l'amour dans une chambre d'hôtel quand on veut. Je peux bien serrer les dents et laisser ma chérie s'amuser un peu dans le septième cercle de l'enfer, non ?

— Où va-t-on emmener ces jolies demoiselles à dîner ? demandé-je à Josh.

— Je crois que j'ai exactement l'endroit qu'il nous faut.

— Je n'en attendais pas moins de toi.

— Mesdemoiselles ? Vous sentez-vous d'attaque pour une soirée avec les frères Faraday ? demande Josh.

Les deux filles poussent des cris de joie en réponse et Sarah se jette à mon cou.

— Merci, Jonas.

— Pas de souci, dis-je en déposant un petit baiser dans son cou. Tu vas passer une soirée d'enfer, comme tu le mérites.

— Et puis, en rentrant, on passera ensuite une nuit divine..., me chuchote-t-elle à l'oreille. Dans la baignoire jacuzzi, rien que nous deux.

J'adore cette fille.

— Henn ? appelle Josh à travers la pièce. Tu te joins à nous pour le dîner ? Allô, Henn ?

Henn lève le nez de son ordinateur, l'air ahuri.

— Tu te joins à nous pour le dîner ? répète Josh.

— Voyons, Josh, répond Henn, l'air blasé. Combien de fois faudra-t-il que je te le répète ? Tu peux bien m'inviter mille fois au restau et me saouler la gueule avec le meilleur champagne du monde, mais je ne finirai jamais dans ton lit.

Jonas

D'accord, j'avoue : je m'amuse bien.

À Las Vegas.

L'Apocalypse est proche.

Sans doute puis-je m'éclater n'importe où, n'importe quand, même en enfer, du moment que Sarah est avec moi. Le restaurant que Josh a choisi était parfait – Sarah a employé le terme « hallucinant » au moins dix fois pour décrire la nourriture – et le spectacle du Cirque du Soleil sur lequel nous sommes tombés complètement par hasard après le dîner était délirant. Chaque fois que je regardais Sarah, son visage rayonnait d'une joie presque enfantine qui me faisait chaud au cœur. C'est donc ça, le bonheur, me disais-je.

Après le spectacle, les filles ont filé aux toilettes pour se refaire une beauté. J'en profite pour cuisiner Josh un peu sur Henn.

— Tu le connais bien, ce type ? Tu es certain qu'on peut lui faire confiance ?

— À cent pour cent.

— On met quand même les pieds dans un truc assez pourri. Tu es vraiment sûr de ton coup ?

— Oui, Jonas, j'en suis sûr. Je le connais depuis la fac. Il est comme un frère, pour moi.

Qu'est-ce que ça veut dire, ces conneries ? « Comme un frère » ? Depuis quand Josh a-t-il besoin d'un copain qui soit « comme un frère », alors qu'il en a déjà un ? Et comment se fait-il que je n'aie jamais entendu parler de Henn, si ces deux-là sont si proches ?

— Quand je suis arrivé à la fac, j'ai en quelque sorte pris Henn sous mon aile, m'explique Josh. Au début, je pensais que c'était moi qui menais la barque, mais j'ai fini par comprendre que je m'appuyais beaucoup sur lui.

Mon estomac se serre. Je sais exactement de quelle époque il parle. Juste après le suicide de papa. La Grande Dépression. Josh est parti à UCLA pour sa première année de fac, tandis que je restais à la maison pour tenter d'extirper mon esprit des ténèbres absolues.

— J'avais besoin de quelqu'un pour me soutenir, ajoute Josh. Et j'ai trouvé Henn.

— Je comprends.

Cela ne m'empêche pas d'être rongé par la culpabilité. Pour être honnête, je suis aussi un peu jaloux. Henn est comme un frère pour Josh ? Il était là pour lui quand je ne l'étais pas ? Bordel...

L'idée même que Josh ait pu avoir besoin de quelqu'un d'autre que moi me surprend, même si cela n'a rien d'étonnant, finalement. Bien sûr que Josh a eu besoin de soutien, quand il s'est soudain retrouvé tout à coup sans père et sans frère. Évidemment.

Et après la Grande Dépression ? Est-ce que Henn a continué à soutenir Josh ? J'ai sans doute toujours cru que c'était sur moi que Josh s'appuyait, malgré toutes mes faiblesses, mes défauts, mes tares, de la même façon que je m'appuyais sur lui. J'aurais dû comprendre qu'on ne peut pas s'appuyer sur un type qui a deux jambes cassées, sinon on risque de se vautrer. Je baisse les yeux, sentant l'émotion menacer de me submerger.

— Hé, dit doucement Josh. Tu es là pour moi, frangin. Tu me soutiens. Plus que tu le crois. C'est toi le meilleur.

Je lève les yeux vers lui. Maintenant que j'y pense, je ne me souviens pas d'une seule fois où Josh a pu compter sur moi. Je me souviens simplement des innombrables occasions où il a volé à mon secours quand j'avais vraiment besoin de lui.

— J'ai toujours besoin de toi. Toujours.

— Tu sais que tu peux compter sur moi, dis-je. Quand tu veux.

— Je sais. Tu es la moitié de mon cerveau. Et la meilleure moitié, en plus. Sauf quand tu es complètement à la ramasse.

— Je suis fort, maintenant. Tu n'as plus besoin de t'inquiéter. Et je peux aussi te soutenir, des fois. Je suis fort, maintenant.

— Je sais, mon vieux. Un vrai fauve.

— Toi aussi.

Je me souviens soudain du SMS envoyé par Josh, lorsque je veillais Sarah, à l'hôpital. *Je t'aime, vieux.* J'avais simplement répondu : *Merci*, comme un gros handicapé émotionnel que je suis.

— Merci pour ton SMS de l'autre jour, dis-je. Quand j'étais avec Sarah à l'hôpital...

Il hoche la tête. Il comprend de quoi je parle. Je me mords la lèvre.

— Ça me touche beaucoup.

Il y a un silence étrange pendant lequel aucun de nous ne sait trop quoi faire. Je devrais peut-être en dire davantage, mais c'est tout ce dont je suis capable. Josh tente un sourire, mais ce n'est pas très convaincant. Il a les yeux humides.

Oh, fait chier. C'est vraiment trop bizarre.

Je me gifle avec force. Josh sursaute, puis éclate de rire. Je ne me gifle jamais en premier. Jamais.

— On est quittes, espèce de crevure ? demandé-je.

— Ouais, c'est bon, sacré fumier, répond Josh en riant.

En entendant le rire de Sarah, je me retourne : Sarah et Kat s'avancent vers nous à grand bruit. Toutes deux sourient jusqu'aux oreilles.

— Hé ! dis-je rapidement à Josh, avant que les filles nous rejoignent. Si Henn est comme ton frère, alors c'est pareil pour moi. Je suis content qu'il ait été là pour toi.

Jonas

Cela fait une heure que le playboy et la fêtarde explosent tous les records à la table de craps. Josh avait raison : impossible de perdre quand c'est Kat qui lance le dé. J'ai l'impression que ça fait une éternité que Sarah et moi les regardons jouer, partageant chaque victoire avec enthousiasme. Nous avons même parié plus d'argent que de raison. Cependant, mon cerveau a depuis longtemps perdu tout intérêt pour le jeu. Aussi, lorsque Sarah me murmure à l'oreille : « Et si on allait voir ailleurs ? », chaque centimètre carré de ma peau se met à picoter.

— Tu lis dans mes pensées, bébé, dis-je, en poussant tous mes jetons vers la pile déjà énorme de Kat. À plus tard, vous deux !

Je prends Sarah par la main.

— En route, ma belle.

Mon sexe frémit déjà d'une délicieuse impatience.

En réalité, Sarah n'a pas du tout lu dans mes pensées et n'a pas l'intention de rentrer en quatrième vitesse à la chambre pour pratiquer des sports aquatiques avec moi. Non, elle file droit vers la boutique d'un tatoueur, à l'autre bout du casino, pour s'offrir son tout premier tatouage.

Assise sur la table du tatoueur, Sarah est en train d'expliquer au gars ce qu'elle veut exactement. Je l'observe, captivé et excité comme un fou. Je n'ai qu'une idée en tête : la goûter, lui faire l'amour et la sauter comme un malade dans le jacuzzi.

— Aucun problème, répond le gars. Montrez-moi exactement où vous le voulez.

Sarah s'allonge et, sans hésiter, remonte sa robe pour révéler un string léopard. Oh là ! Apparemment, la pudeur n'est pas un problème pour elle, ce soir. L'influence de Vegas, sans doute... À moins qu'elle ne soit un peu bourrée. Ou peut-être a-t-elle enfin accepté qu'elle était carrément sexy et qu'elle se fiche bien de le montrer aux autres. Parce que, la vache ! Cette fille est un volcan sur pattes. Je jette un coup d'œil au tatoueur, qui a visiblement l'air d'apprécier les tons cuivrés de la toile sur laquelle il s'apprête à travailler.

Mais qu'est-ce qu'elle fout ? En la voyant tirer sur l'élastique de son minuscule string, je ne peux m'empêcher de retenir sa main. Est-elle ivre à ce point ? Heureusement, elle s'arrête d'elle-même, juste avant de déballer la marchandise, et indique une minuscule portion de peau cuivrée,

normalement recouverte par sa culotte.

— Juste ici, annonce-t-elle en touchant du doigt l'endroit exact. Bam.

C'est plus fort que moi, il faut que je touche aussi et Sarah frissonne visiblement au contact de mes doigts. Bon sang, mais qu'est-ce qu'on fiche encore ici ? On devrait déjà être dans ce jacuzzi.

— Tu es sûre, bébé ? demandé-je, complètement allumé par le contact de sa peau sous mes doigts.

— Oh oui. Le tatouage sera caché par ma culotte ou mon maillot de bain. Il ne sera visible que quand je suis toute nue. Du coup, personne d'autre que moi ne pourra le voir. Et toi, bien sûr.

Je sens le sang battre à mes tempes. Sarah se passe la langue sur les lèvres.

— Tu seras le seul homme qui verra ce tatouage, Jonas.

Je hoche vaguement la tête, au bord de l'asphyxie.

— Le seul, répète-t-elle avec un clin d'œil langoureux.

— Pour toujours ?

Oh là. Je n'arrive pas à croire que je viens de demander ça. Mais tant pis, c'est fait. Impossible de le retirer. Pour toujours. Oui. C'est exactement ce que je veux avec elle. Soudain, ses joues prennent une jolie teinte écarlate. Elle hausse timidement les épaules en se mordant la lèvre.

— Ça me plaît d'être le seul homme à voir ce tatouage, dis-je à voix basse. À part lui, ajouté-je en désignant le tatoueur.

Sarah acquiesce lentement. J'ai très chaud, tout à coup. Si seulement je pouvais consommer le pacte que nous venons de passer tout de suite, là, sur cette table. Comme cela n'est évidemment pas envisageable, même dans une ville de débauche comme Las Vegas, je choisis la seconde meilleure solution : je prends son visage à deux mains et l'embrasse avidement, comme pour marquer mon territoire. Notre baiser est tellement brûlant, si délicieusement excitant que je ne parviens plus à trouver la volonté de m'écarter d'elle. Je sais que le tatoueur attend, assis à côté de nous, mais mon corps s'en fiche. Cette fille est ma drogue. Mon crack. Et j'ai besoin d'un fix. Tout de suite.

D'un geste appuyé, je redescends la robe de Sarah sur ses cuisses. *Pas touche. Je suis le seul autorisé à voir la culotte de ma belle, salopard. Elle est à moi.*

— Désolé, mon vieux, lancé-je au tatoueur en prenant Sarah dans mes bras. On reviendra.

Je regarde Sarah :

— Tu auras ton tatouage avant qu'on quitte cette ville maudite. Je te le promets, bébé. Mais pour l'instant, je te ramène à notre chambre. Direct dans le jacuzzi.

Je me penche pour lui murmurer à l'oreille, afin que le tatoueur n'entende pas la suite :

— Et là, je vais festoyer d'une délicieuse chatte au bain-marie.

Son visage vire au cramoisi.

J'essaie d'atteindre mon portefeuille dans la poche de ma veste, mais c'est trop dur avec Sarah dans mes bras.

— S'il te plaît, donne quelque chose à ce monsieur, ma chérie. Pour le dérangement.

Sarah sort mon portefeuille et jette pratiquement un billet de deux cents dollars au tatoueur. Elle aurait pu lui filer mille dollars, ça ne m'aurait fait ni chaud ni froid. Je suis prêt à payer n'importe quoi pour sortir d'ici et goûter la belle et douce chatte de ma chérie dans une baignoire d'eau chaude.

— Tu es tellement sexy, chuchoté-je en l'embrassant de nouveau.

Elle halète.

Je sors en trombe de la boutique et traverse le casino pour rejoindre les ascenseurs situés au bout du grand hall. Lorsqu'il devient impossible d'avancer avec Sarah dans mes bras entre les rangées de machines à sous, elle grimpe d'un bond sur mon dos. Je continue ma route entre les tables de jeu, les serveuses, les étudiantes pompettes, sans jamais lâcher ses cuisses crémeuses.

Mon sexe est tellement impatient que ça en devient douloureux. Je suis mû par une énergie qui me dépasse, mes jambes avancent toutes seules, mon cœur bat à cent à l'heure. J'entends le rire enivré de

Sarah dans mon dos. Eh oui, ma jolie, je suis un cheval fou qui sent l'écurie et la douce promesse du sexe. Rien ne pourra m'empêcher de goûter ma pouliche en chaleur aussi vite que possible.

Soudain, mes jambes s'arrêtent et je reste planté là. Que se passe-t-il ? Apparemment, mon corps a une volonté propre, parce que je n'ai jamais donné une pareille instruction.

Lorsque je lève les yeux, je me rends compte que je me suis arrêté devant une chapelle décorée sur le thème d'Elvis. Une véritable absurdité digne de Las Vegas, mais on n'y célèbre pas moins de légitimes mariages dans cette ville de fous. Je sens le cœur de Sarah battre contre mon dos, mais elle ne dit rien. Moi non plus.

Merde. Je n'aurais pas dû m'arrêter. Pourquoi mes jambes ont-elles fait ça ? Je ne leur ai rien demandé. Si ? Elles m'ont court-circuité et pris le pouvoir. Merde. Le silence de Sarah derrière moi est aussi épais que de la poix. Je la sens haleter dans mon dos. Pourquoi me suis-je arrêté ?

Parce que je veux épouser cette fille.

Quoi ?

Je veux épouser cette fille.

Oh seigneur... Je veux épouser Sarah. Je veux qu'elle soit mienne. À moi, rien qu'à moi et à personne d'autre. Pour toujours. Je veux qu'elle devienne ma femme.

C'est impossible.

Jamais je ne pourrais exiger d'elle un engagement éternel, sans lui dévoiler l'infranchissable néant qui s'étend en moi, ce royaume de délires et de névroses que j'ai jusqu'ici réussi à cacher. Je ne peux pas lui demander de m'aimer pour toujours avant de lui avoir raconté la Grande Dépression.

Le problème, c'est que je ne suis pas prêt.

Sans un mot, je me remets en marche, laissant derrière nous la chapelle. Quand je reprends de la vitesse, je sens Sarah se détendre dans mon dos. Elle dépose un baiser très doux sur ma nuque. Enfin, j'aperçois l'ascenseur privé qui monte à notre suite, sur la droite. Au dernier instant, cependant, je vire à quatre-vingt-dix degrés à gauche.

— Vous désirez, monsieur ? me demande la vendeuse de la bijouterie.

— Oui, bonsoir. Nous cherchons des bracelets.

Sarah descend de mon dos et glisse sa main dans la mienne.

— Celui du Belize était plein de sang, lui chuchoté-je. J'ai dû l'enlever.

Ses grands yeux bruns sont d'une douceur infinie.

— Ils ont coupé le mien à l'hôpital. Je ne sais pas ce qu'il est devenu.

— Regardez si vous trouvez votre bonheur là-dedans, dit la vendeuse en plaçant deux présentoirs de bracelets sur le comptoir devant nous. Celui-ci, c'est pour les hommes, et celui-ci, les femmes.

Je m'empare d'un bracelet manchette en platine très sobre. On ne peut pas faire plus simple.

— Est-il possible de faire graver quelque chose à l'intérieur ? demandé-je.

— Bien sûr.

— Sarah, dis-je en lui tendant le bracelet. S-A-R-A-H.

— Très bien, répond la vendeuse. Et pour vous, mademoiselle ?

Le choix est bien plus vaste, avec toutes les variantes possibles : formes, diamants, chaînes, pierres précieuses multicolores. C'est beaucoup plus élaboré que le simple cercle que j'ai choisi pour moi.

— Tu vois quelque chose qui te plaît, bébé ?

Elle me désigne la version féminine du mien : un bracelet manchette tout simple, en platine, sans aucun ornement.

— Non, bébé. Prends quelque chose de joli, avec des diamants, par exemple. Choisis ce que tu veux.

Elle s'empare du bracelet et le tend à la vendeuse.

— Jonas, annonce-t-elle. J-O-N-A-S.

— Écoute, bébé. Prends-en un avec des diamants.

J'en choisis un pour elle sur le présentoir. Contrairement au mien, c'est un cercle parfait, bordé d'une rangée de diamants étincelants.

— Il est joli, celui-là. Ou bien tu préfères celui-ci ?

Je lui tends un somptueux bracelet de tennis en diamants.

— Il est superbe, celui-là.

La vendeuse repose nos bracelets sur le comptoir, attendant notre décision finale.

— Je veux le même que le tien, répond simplement Sarah.

— Oui, mais...

— Jonas, écoute-moi bien.

Son ton ne laisse aucune place à la discussion. Elle s'empare des deux bracelets sur le comptoir et me les présente.

— Je suis la seule membre du Club Jonas Faraday. Et toi, le seul membre du Club Sarah Cruz. C'est tout ce qui compte pour moi. Pas des diamants ou je ne sais quoi. Nos bracelets doivent être assortis, car nous sommes assortis. Nous sommes faits l'un pour l'autre. (Elle redresse la tête et ajoute :) Le débat est clos.

Sarah

Nue dans la baignoire, je suis au bord de l'explosion. Je regarde l'eau couler en attendant que Jonas revienne avec du champagne et caresse du doigt l'inscription sur mon nouveau bracelet.

Jonas.

Peut-être vaudrait-il mieux que je le pose sur le rebord, afin de ne pas le mouiller, mais je ne veux pas l'enlever. Jamais.

Mon corps palpite si douloureusement que j'en deviens dingue. Tout ce que je veux, c'est offrir à cet homme magnifique la fellation de sa vie. Bien sûr, je veux aussi lui faire l'amour. Et l'embrasser. Et le toucher. Et le sentir au plus profond de moi. Et aussi, j'ai hâte de lui dire que je l'aime, ces petits mots magiques, sacrés, que nous ne nous autorisons pour l'instant que pendant l'amour. Cela dit, ma priorité absolue, c'est cette fellation. Je crois que je vais piquer une crise si je ne le prends pas dans ma bouche pour le faire loucher d'extase. Ça l'excite comme un fou de me donner du plaisir ? Eh bien, j'ai découvert que, moi aussi, ça m'excitait un max de lui en donner.

Comme ça, on est quittes.

Il n'y a pas si longtemps encore, j'ignorais ce détail sur moi-même et l'idée d'offrir un petit câlin buccal à un homme ne m'avait jamais transportée. Mais avec Jonas, j'ai découvert que, en libérant mon esprit et en me touchant, le simple fait de le sucer m'excite à un tel point que cela suffirait presque à me faire jouir. J'aime qu'il soit à ma merci. Au propre comme au figuré.

À l'instant même où il a dit « pour toujours » dans la boutique du tatoueur, j'ai eu envie de tomber à genoux pour prendre toute la longueur de son membre dans ma bouche. Toutefois, comme je suis une fille convenable (et pas une junkie qui fait le trottoir), il était hors de question d'envisager une fellation en public, même à Las Vegas. Lorsqu'il s'est arrêté devant la chapelle, merdum de merdum ! Il m'a fait connaître « l'extase la plus pure ». J'ai bien tenté de lui chuchoter « summum de l'expérience humaine » à l'oreille, mais rien n'est sorti. Je savais dans ma chair que Jonas avait fermé les yeux pour s'engager pour toujours avec moi et qu'il rêvait que je fasse de même. Alors, c'est ce que j'ai fait. J'ai fermé les yeux et j'ai pensé : « Je te promets l'éternité, Jonas. » C'était un instant tout aussi magique que notre baiser devant la grotte au Belize. Peut-être même plus.

Les yeux fermés, je touche de nouveau du doigt le bracelet.

Nous n'avons pas besoin de nous retrouver devant nos amis et notre famille, moi en robe blanche,

et lui, en costume noir, pour que notre amour prenne une dimension réelle et éternelle. Nous n'avons pas besoin d'un bout de papier. C'est aujourd'hui, notre mariage. Et cela me suffit largement.

L'eau chaude s'élève doucement autour de moi. Je suis à la fois infiniment détendue et excitée comme une folle. Avec un soupir d'aise, j'approche mon dos du jet d'eau chaude qui coule à grand bruit du robinet.

— Allez, mon beau ! crié-je à Jonas, qui se trouve dans l'autre pièce. Je t'atteeeeeends !

— Je suis en train d'ouvrir la bouteille ! répond-il.

Je n'en veux pas à Jonas de ne pas être très branché mariage. Franchement, ce n'est pas mon truc non plus. Qu'est-ce que je connais du mariage ? Rien de bon. Pour moi, le mariage, ça évoque surtout un homme qui frappe sa femme, à coups de poing, de ceinture ou de botte. Ou bien un homme qui hurle sans raison, allant parfois jusqu'à la traiter de « putain » ou de « salope ».

Cela signifie aussi qu'il peut revenir le lendemain avec un bouquet de fleurs en répétant qu'il est désolé, qu'il va changer, qu'il a arrêté de boire. Alors, la femme se met à pleurer de joie et de soulagement, et tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes pendant environ six semaines. Et puis elle finit inévitablement par dire un mot de trop ou par le regarder d'une façon qui ne lui plaît pas, et lui, il boit une bière, puis une autre, puis encore une autre, et tout recommence. Sauf que, cette fois, tout va pour le mieux pendant seulement quatre semaines, avec un peu de chance. Ou une seule, si c'est pas de bol.

Qu'est-ce que le mariage évoque d'autre pour moi ? Une petite fille de neuf ans qui passe ses nuits, blottie dans un placard avec une carte du monde, ou bien, quand les choses vont vraiment mal, allongée dans son lit, en train d'imaginer des façons de tuer son propre père sans se faire prendre. Ou bien cette même fillette âgée d'à peine dix ans qui, après avoir vu sa mère se faire battre presque à mort, écrase soigneusement vingt somnifères, glisse cette poudre dans la bière de son père et attend que ce fumier s'endorme. Ensuite, la petite fille traîne de toutes ses forces sa mère qui tient à peine debout hors de la maison, jusqu'à une sorte de cabane à moitié en ruine qu'elle a découverte, à quelques rues de chez eux. Une cabane dans laquelle cette petite fille stocke des provisions depuis près d'un mois. Elle peut alors s'occuper de sa mère pendant trois jours, lui répétant que tout va bien se passer, jusqu'à ce que la mère redresse enfin la tête, regarde sa fille avec un éclat dans le regard que celle-ci ne lui a encore jamais vu et dise : « *No más. De hoy en adelante, renazco.* » C'est terminé. À partir de maintenant, je revis.

L'eau m'arrive jusqu'aux épaules. Je ferme le robinet.

— La baignoire est pleine, Jonas ! C'est l'heure d'entrer en scène, mon beau !

— J'arrive !

Donc, Jonas n'est pas branché mariage, et c'est très bien comme ça. Parce que moi non plus. Je n'ai pas besoin d'une cérémonie pour me donner à Jonas Faraday. D'ailleurs, je me suis déjà donnée à lui. Et lui à moi. Pour toujours.

Le voilà enfin. Mon cher Jonas. Il entre dans la salle de bains avec deux coupes de champagne dans chaque main et une érection monumentale. Je ne me lasse pas de voir cet homme tout nu. En souriant, il me tend un verre, que je vide d'un trait.

— Doucement, bébé. C'est du bon.

— Ramène tes fesses ici, Jonas P. Faraday, dis-je en me tortillant comme une anguille.

Je suis tellement excitée que j'ai presque du mal à respirer. Jonas glisse son corps sublime dans l'eau chaude, le visage rayonnant d'excitation.

— Tu aimes vraiment le champagne, hein ?

— Tu veux savoir pourquoi ?

— Dis-moi...

Je glisse jusqu'à lui dans la baignoire et saisis à pleines mains son érection délectable.

— Parce que ça fait ressortir la vilaine fille qui dort en moi.

— J'aime beaucoup la vilaine fille qui dort en toi.

— Et elle t'aime beaucoup aussi, réponds-je en me passant la langue sur les lèvres.

Sans un mot de plus, je me penche vers la surface de l'eau, lentement, très lentement, prolongeant ainsi aussi longtemps que possible la délicieuse impatience de Jonas. Finalement, je prends une magistrale inspiration et, après un dernier clin d'œil de vilaine fille à Jonas, je plonge.

Sarah

— Je pense toujours qu’il y avait égalité, insiste Jonas.

— Oh, je t’en prie ! m’offusqué-je. J’ai carrément gagné.

— Ça doit être la prochaine à droite, dit Jonas en consultant Google Maps sur son téléphone.

— Bon sang, qu’il fait chaud !

— Bienvenue à Vegas.

— Henderson, tu veux dire.

— Henderson, Vegas, peu importe, c’est pire que l’enfer. Et puis tu n’as pas gagné. Si tu additionnes toutes les minutes que j’ai passées sous l’eau, j’ai carrément gagné. Haut la main.

— Peut-être, mais si tu as passé autant de temps sous l’eau c’est surtout parce que tu n’as pas réussi à conclure ton affaire avec autant d’efficacité que moi. Et ça, ce n’est pas une raison pour gagner.

Jonas éclate de rire.

— J’y crois pas ! C’est juste une question de physiologie. Les hommes et les femmes, tu vois ? Rien à voir avec mes compétences. D’ailleurs, si j’ai mis autant de temps, c’est peut-être à cause de tout ce champagne que tu as bu. Tu étais complètement anesthésiée.

— Des excuses, mon cher, des excuses.

— Absolument pas. J’ai réussi, oui ou non ?

— Oh oui, aucun doute là-dessus.

— Alors, ce n’est pas parce que tu m’as fait jouir plus vite qu’un adolescent boutonneux que tu as gagné quoi que ce soit. Il s’agissait de tenir le plus longtemps sous l’eau, pas d’arriver à ses fins le plus rapidement.

— Non, j’ai changé les règles. C’était à qui serait le plus efficace.

Il rit encore.

— Quelle tricheuse !

— Je n’ai dû reprendre ma respiration qu’une seule fois. Toi, genre quatre ou cinq fois. *Ergo*, j’ai gagné.

Jonas pousse un gémissement au souvenir de la soirée précédente.

— Bon sang, tu avais le feu aux fesses, hier soir. Tu sais que tu as un talent fou, Sarah Cruz ? Tu es la déesse et la muse. Mmmmh... !

— Peuh ! Je suis au service de l'amour, très cher.

— Ouais, ben quand même. Tu ne peux pas changer les règles du jeu quand ça t'arrange. Il n'a jamais été question de vitesse et tu le sais.

— D'efficacité.

— Alors là, c'est n'importe quoi. Dans ce cas, je n'avais aucune chance, parce que j'étais déjà à moitié parti, avant même que tes lèvres touchent ma queue.

— Des excuses, encore.

— Pas des excuses. Des faits.

— Serais-tu mauvais perdant, Jonas ?

— Ha ! Non. Je suis ravi d'avoir perdu, au contraire.

— Attends ! C'est là, non ? demandé-je en désignant un bâtiment anodin de l'autre côté de la rue.

Jonas vérifie l'adresse.

— Oui, ça devrait être là. Putain, qu'il fait chaud. Comment peut-on vivre dans cette chaleur, franchement ?

Nous avançons jusqu'en face du bâtiment, pour l'observer discrètement depuis la devanture d'un caviste. C'est un bâtiment en béton des années 1970, avec des stores à toutes les fenêtres et aucune pancarte. Le genre d'endroit tout à fait banal, où on s'attendrait à trouver le cabinet d'un kiné ou une agence immobilière. En tout cas, rien n'annonce que c'est le siège d'un réseau international de prostitution.

— Je ne m'attendais pas à un truc comme ça, marmonné-je.

— Tu t'attendais à quoi ?

— Un truc à la *Piège de cristal*, j'imagine. Un gratte-ciel en verre dépoli, rempli de méchants en costards avec oreillettes.

Jonas rit.

— Plutôt précis, dis donc. Tu t'attendais à tout ça de la part des salauds qui emploient le Travolta ukrainien ?

— Ouais, un truc comme le patron de Travolta dans *Pulp Fiction*. Il était plutôt cool, non ?

— Marsellus Wallace.

— Quoi ?

— C'est le nom du patron de Travolta dans *Pulp Fiction*. Marsellus Wallace. Et John Travolta, c'est Vincent Vega.

Je lui fais signe que je n'ai pas compris.

— Et Uma Thurman, c'est Mia Wallace, ajoute-t-il. Tu es sûre que tu as vu *Pulp Fiction* ? Je commence à me demander...

— Évidemment. Trop génial, ce film. Je ne t'ai jamais menti, ajouté-je avec une mine boudeuse. Jamais.

— Je sais... Tu sais que tu es mignonne quand tu es fâchée ?

Je fais la moue et me tourne délibérément vers le bâtiment. Il est temps de passer aux choses sérieuses.

— Prête à rencontrer notre copine Oksana Belenko ?

— Oui. Enfin... je crois.

Par réflexe, je touche mon poignet, mais bien sûr mon bracelet n'y est pas. Jonas et moi avons décidé de les enlever pour cette mission particulière.

— Tu sais ce que tu dois faire ? me demande-t-il.

— Oui, je suis juste un peu nerveuse, tout à coup.

Soudain, je sursaute :

— Et si le Travolta ukrainien est là ?

Comment ai-je pu ne pas envisager cette possibilité avant ?

— Dans ce cas, notre plan tombe à l'eau, parce que je vais tuer ce fils de pute à mains nues.

J'en reste bouche bée. J'attends que Jonas me rassure en disant qu'il plaisante, mais il reste silencieux.

— Jonas, non. S'il est là, tu dois trouver un moyen de garder ton calme. Promets-moi de ne tuer personne.

— Non. S'il est là, c'est un homme mort, et tant pis pour le plan. Si je te dis de te mettre à courir, tu cours. Et tu as intérêt à battre tous les records du cent mètres.

Mon cœur se serre et je sens une vague de panique me submerger. Pourquoi n'ai-je pas envisagé que Jonas réagirait de la sorte s'il rencontrait mon agresseur ? Et moi, comment vais-je réagir ? J'inspire profondément pour apaiser mes nerfs.

— Jonas, écoute. Si tu ne t'en tiens pas à ce qu'on a décidé, tu risques de nous faire tuer tous les deux. Ou pire.

— Qu'est-ce qui pourrait être pire que de se faire tuer tous les deux ?

— Tu pourrais te faire tuer et pas moi. Ou tu pourrais aller en prison. Ça, ce serait pire. Je préfère mourir que vivre sans toi.

— Dans ce cas, prions pour que ce fils de pute ne soit pas à l'intérieur, répond-il, le regard dur. Je ne l'ai jamais vu comme ça.

— Ce n'est peut-être pas une très bonne idée, finalement, dis-je d'une voix tremblante. On devrait trouver un autre plan.

— Bébé, écoute-moi, répond Jonas en m'attrapant par les épaules pour me regarder de ses beaux yeux bleus. On ne peut pas rester les bras croisés et passer le reste de notre vie à sursauter au moindre bruit. Tu le sais. Il est temps d'agir.

Je hoche la tête. Il a raison, bien sûr. Après tout, c'était mon idée de venir ici. J'inspire profondément. Je ne sais pas pourquoi je panique, soudain.

— Je refuse de passer ma vie à me demander s'ils ne vont pas s'en prendre à nous, poursuit Jonas. J'en ai marre de laisser ce genre de merde m'arriver. Alors, je prends les choses en main.

Ravie de l'apprendre.

— Alors, es-tu prête à leur botter le cul comme il faut avec moi, oui ou non ?

— Ouais, je suis prête.

Je m'ébroue.

— C'était un petit coup de flip. C'est passé. Je suis prête.

Jonas me serre la main.

— Tout ce qu'il faut, c'est qu'ils ouvrent un mail. Fastoche.

— D'accord. Tu as ton téléphone ?

Il me le montre.

— Et ton carnet de chèques ?

Il tapote la poche de sa veste. Il me prend la main pour traverser, mais je le retiens.

— Attends...

— Quoi ? Ça va ?

— Je viens juste d'avoir un pressentiment. Presque une prémonition.

Jonas me regarde en silence.

— Si jamais j'ai raison, je vais m'en vouloir à mort de ne pas y avoir prêté attention.

Jonas attend toujours.

— Tu pourrais me faire un chèque ? À mon nom ?

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas. C'est juste que, la dernière fois, ça m'a sauvé la vie. J'ai l'impression que je dois

aller les voir avec les mêmes armes, juste au cas où.

— Au cas où quoi ?

— Je ne sais pas trop.

Jonas a l'air inquiet.

— Je ne m'en servirai qu'en cas de besoin. Mais si notre plan ne fonctionne pas, je crois qu'il faudrait que j'aie sur moi un chèque de toi, comme roue de secours...

— Bébé, non. Il n'y a pas de roue de secours. On s'en tient à ce qu'on a dit.

— Ça ne coûte rien, non ? Si je n'en ai pas besoin, je le déchirerai après.

Je sens l'adrénaline dans mes veines. Plus j'y réfléchis, plus je suis persuadée qu'il me faut ce chèque.

— S'il te plaît, Jonas ?

Il me regarde longuement.

— Je ne vais pas te laisser seule avec eux. Pas une seconde. Tu comprends ? On s'en tient à ce qu'on a décidé.

— Bien sûr. Mais s'ils fouillent dans mon sac ou quelque chose dans ce genre ? Ce serait une bonne chose qu'ils trouvent ce chèque, non ? Cela confirmerait que tu es déjà complètement à mes pieds, comme je leur ai expliqué.

— Mais je suis vraiment à tes pieds, dit-il en souriant.

Je souris aussi. Bon sang, il est tellement beau.

— Ce chèque m'a sauvé la vie, l'autre jour, Jonas. Je suis peut-être parano, mais je ne veux pas y aller sans mon porte-bonheur.

Il sort lentement son carnet de chèques de sa poche.

— Ce n'est pas une invitation à changer nos plans, hein ? On s'en tient à ce qui a été décidé.

— Je sais.

Je sors un stylo de mon sac.

— Combien ? Deux cent cinquante ?

— Non, c'est trop. Cent mille peut-être.

Il rédige le chèque, puis me le tend.

— On fait comme on a dit, quoi qu'il arrive. C'est juste parce que je fais confiance à ton instinct. Parce que tu es un putain de cerveau, ajoute-t-il en déposant un baiser sur mes cheveux.

Je glisse le chèque dans mon sac.

— Merci. Je me sens plus rassurée.

Jonas me sourit.

— Notre plan est imparable, affirme-t-il avec confiance.

— Allons-y.

— Pas d'improvisation.

— Je sais.

— Répète-le.

— Pas d'improvisation.

— D'accord. C'est parti.

Jonas

La jeune femme de l'accueil semble un peu sur ses gardes.

— Je vais voir si c'est possible, annonce-t-elle. Si vous voulez bien patienter un instant. Puis-je vous offrir quelque chose à boire en attendant ?

— Non merci, c'est gentil.

— Pouvez-vous me redonner vos noms, s'il vous plaît ?

— Jonas Faraday et Sarah Cruz, pour voir Oksana Balenko, répété-je avec mon plus charmant sourire.

La jeune femme se détend visiblement.

— Un petit instant, je vous prie, lance-t-elle avant de disparaître dans la pièce voisine, en fermant la porte derrière elle.

Sarah et moi échangeons un regard. J'ai le cœur qui bat comme un tambour du Bronx. Plusieurs minutes s'écoulent. Je serre la main de Sarah. Je ne m'attendais pas à être aussi nerveux.

Enfin, la jeune femme revient, suivie par un type de notre âge vêtu d'un costume très classe, ses cheveux châtain clair coiffés en arrière. Je peux presque sentir Sarah sourire à côté de moi. Le voilà, son méchant digne des *Die Hard*.

— Vous désirez ? demande-t-il en gardant ses distances et en dévisageant Sarah avec insistance.

— Bonjour ! lancé-je d'un ton jovial, en faisant de mon mieux pour jouer les éléphants dans un magasin de porcelaine. Ravi de vous rencontrer.

Je lui tends la main comme si nous étions copains depuis toujours.

— Je suis Jonas Faraday... un des membres du Club. Un des membres très satisfaits du Club, précisé-je, en lançant un sourire béat à Sarah.

L'homme me serre la main, sans grand enthousiasme et en se gardant bien de se présenter à son tour.

— J'étais de passage à Vegas avec notre petite Sarah. Pour qu'elle s'amuse un peu, vous voyez. Alors, je me suis dit : autant en profiter pour faire d'une pierre deux coups et venir parler affaires avec vous.

Le type regarde de nouveau Sarah avec insistance. Je me tourne vers elle, craignant qu'elle ne panique, mais elle reste d'un stoïcisme admirable. À son tour, elle tend la main au type, avec un grand

sourire.

— Sarah Cruz. On ne s'est encore jamais rencontrés, je crois. Je travaille de Seattle, si bien que je n'ai pas encore croisé tout le monde au siège.

Le type jette un regard derrière nous, vers la porte d'entrée.

— Il n'y a que vous deux ?

— Oh oui, répond Sarah. Rien que nous deux.

— Sarah m'avait conseillé de vous envoyer un mail. Elle disait que ce serait plus simple, mais elle ne s'y connaît pas autant que moi en affaires. Pas vrai, Sarah ? ajouté-je en lui faisant un petit clin d'œil.

— Vrai...

— Elle manque de sens pratique, vous voyez ce que je veux dire ? Maligne comme un singe, mais pas un sou d'expérience. Elle ne comprend pas qu'en affaires une bonne poignée de mains est parfois plus efficace qu'un long mail. (Je l'attire contre moi et lui mets une monumentale main aux fesses en ajoutant :) Mais quelle fille exceptionnelle, sinon !

— Oh, Jonas ! s'écrie Sarah en riant aux éclats.

— Stacy de Seattle m'a conseillé de m'adresser à Oksana, si je voulais réserver une fille pour plusieurs jours. Alors, je me suis dit que je viendrais traiter directement avec vous pour acheter Sarah.

— Jonas ! proteste Sarah, d'une voix faussement outrée en me donnant une tape sur le bras.

— Le monsieur a très bien compris. C'est ton temps que j'achète, ma chérie. Évidemment que ce n'est pas toi que j'achète ! À moins qu'elle ne soit à vendre ? ajouté-je avec un clin d'œil appuyé en direction du type. Et là, je suis votre homme !

J'éclate de rire comme si j'étais persuadé d'avoir sorti la meilleure blague du siècle. Sarah rit aussi.

— Non, sérieusement. J'aimerais bien réserver cette fille sur une longue période de temps. Elle est tellement occupée avec vos dossiers d'inscription que je ne peux pas l'avoir autant que je voudrais. Et, croyez-moi, je veux beaucoup plus que ça.

Je pelote encore un peu Sarah, qui glousse en se trémoussant. Le type nous regarde longuement sans rien dire, l'air méfiant.

— Je reviens, annonce-t-il enfin en ouvrant une porte.

Sarah et moi échangeons un regard. Jusqu'ici, nous avons joué notre rôle à merveille. Mais qui est ce type ? Et où est Oksana ? Le méchant de *Die Hard* revient au bout de quelques minutes.

— Laissez vos téléphones et votre sac à Nina, ordonne-t-il en désignant la jeune femme de l'accueil.

Sans hésiter, Sarah obtempère, mais j'hésite.

— Monsieur Faraday, nous serions très heureux de discuter avec vous dans l'enceinte de nos bureaux, mais nous n'avons aucune envie que nos voix passent à la postérité dans un enregistrement importun.

Bon sang, c'est ce type qui rédige les courriels du Club, c'est obligé. Il parle exactement comme il écrit.

— Je comprends, dis-je en tendant mon téléphone à la femme. Pas de problème.

Lorsque *Die Hard* nous fouille au corps, je remarque qu'il prend son temps pour palper Sarah. Lui ferait-il moins confiance qu'à moi ? Ou bien est-ce juste pour le plaisir de la tripoter un peu ? Je serre les dents pour contenir mes pulsions meurtrières.

Une fois rassuré, *Die Hard* nous invite à le suivre. Dans l'autre pièce, une femme d'une soixantaine d'années, les cheveux blond platine et les yeux soulignés d'un trait d'eye-liner sévère, est assise derrière un large bureau. Une fois les présentations faites, nous comprenons qu'il s'agit de notre

amie Oksana et que *Die Hard* est son fils, Maksim, même s'il nous demande de l'appeler Max. Sarah et moi nous asseyons en face d'Oksana, tandis que Max s'installe un peu en retrait, sans jamais quitter Sarah des yeux.

— Ravie de vous rencontrer enfin, Oksana, commencé-je d'un ton enjoué. J'apprécie beaucoup les services du Club. Tout est vraiment nickel, jusqu'ici.

Max se racle la gorge.

— Je suis surprise de vous voir ici, répond Oksana d'une voix neutre ; malgré un très fort accent ukrainien, son anglais est parfait. Nous ne rencontrons jamais nos clients en personne et notre adresse n'est pas publique.

— Ah, je comprends. Désolé. C'est Stacy de Seattle qui m'a indiqué où vous trouver.

J'ai vaguement mauvaise conscience de mêler Stacy à tout ça, mais je ne vois aucun autre moyen d'expliquer notre présence dans leurs bureaux.

— J'espère que cela ne pose pas de problème. Je ne voudrais pas que Stacy ait des ennuis à cause de moi. C'est une fille en or. D'ailleurs, c'est elle que je voulais réserver, à l'origine. C'est une bombe atomique. Et bourrée de talents, avec ça...

Sarah se tortille sur son siège, comme si elle avait peine à contenir sa jalousie.

— ... Mais celle-ci, continué-je en désignant Sarah du menton, elle a littéralement pété un plomb quand j'ai osé poser les yeux sur une autre. Du coup, j'ai changé mes plans à la dernière minute.

Je souris à Sarah, qui hoche la tête sans rien dire.

— Elle est un peu du genre jalouse, si vous voyez ce que je veux dire. Pas très partageuse, quoi. Alors, un trio avec Stacy, c'était hors de question.

Je ris. Sarah serre les dents, jouant son rôle à merveille.

— C'est un sacré numéro, celle-là, ajouté-je en aparté. De la dynamite !

Sarah lance un grand sourire à Oksana, qui reste impassible.

— En effet, finit-elle par répondre en regardant Sarah comme si elle essayait de voir clair dans son jeu. Un sacré numéro.

— Voyons, Jonas, ronronne Sarah. Je suis quand même une gentille fille.

— Un vrai cœur.

Max dévore toujours Sarah des yeux. Bon sang, s'il la touche de nouveau, je ne vais pas pouvoir me retenir de l'étrangler. Je reprends le fil de la conversation :

— ... et Jonas dit toujours que je travaille trop, explique Sarah. Pas vrai, mon chéri ?

— Oh oui. Cette fille ne pense qu'à ça. Avec elle, c'est boulot, boulot, boulot. La pauvre, il faut bien qu'elle paie ses études, et puis avec le cancer de sa mère, c'est horrible. Vous êtes au courant, j'imagine...

Oksana et son fils échangent un regard.

— Et voilà que son père vient de se faire licencier, par-dessus le marché ! m'écrié-je en soupirant. Vous vous rendez compte du poids qui pèse sur ses épaules ? La pauvre... Pourtant, à peine sortie de l'hôpital après son agression par un taré... Sarah, tu leur as raconté ?

— Non, mon cœur. Ce n'était pas grand-chose.

— Tu plaisantes ? C'était sauvage. Difficile de croire qu'il existe sur cette terre des types assez tordus pour vouloir du mal à une gentille fille comme elle. J'espère que celui qui a fait ça finira en enfer, ajouté-je, en fusillant Max du regard.

— Jonas, intervient Sarah d'une voix pleine de reproches.

Merde. Je m'égare. Je respire calmement pour tenter d'apaiser les battements fous de mon cœur.

— Désolé d'apprendre que tu as été blessée, Sarah, dit Max lentement. Content que tu sois de nouveau en forme. Et quelle forme ! ajoute-t-il en la lorgnant sans vergogne.

Je me racle la gorge. Connard. Je serre tellement les poings que j'en ai mal.

— Apparemment, il y a eu une série de viols à l'université, explique Sarah d'une voix calme. La police pense que mon agression était peut-être une tentative de viol ratée. Peu importe, je vais mieux.

Elle me lance un regard noir. Promis, je reste dans les clous.

— Et puis, Jonas s'est montré vraiment adorable et m'a dorlotée pendant ma convalescence.

— La pauvre chérie était vraiment dans un piteux état. C'est d'ailleurs ce qui m'a donné envie de m'occuper d'elle, vous voyez ? Pour lui faciliter la vie, la soulager un peu. Elle ne peut quand même pas tout porter toute seule, hein ? Mais non, même après son agression, elle voulait retourner direct à la fac et au travail. Elle répétait qu'elle avait des factures à payer, des candidatures à examiner, et qu'elle ne pouvait pas prendre de congés.

Soudain, Sarah laisse échapper un sanglot. La vache, cette fille est douée ! J'ai beau savoir qu'elle joue la comédie, ça me brise le cœur.

— Hé, fais-je d'une voix douce en lui prenant la main. Ça va aller. Ne t'inquiète pas. Tout va s'arranger.

— Je suis désolée, dit Sarah. Ça va mieux. C'est juste que... ça a été très dur, ces derniers temps. C'est tellement gentil à toi de vouloir m'aider.

J'embrasse le dos de sa main, puis me tourne vers Oksana :

— Je ne devrais peut-être pas vous le dire, mais je répète sans cesse à Sarah que je suis prêt à prendre tous ses frais en charge, rien que pour qu'elle puisse quitter son boulot et se concentrer sur moi, vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Mais elle pense que ce ne serait pas juste pour vous autres. Que vous dépendez trop d'elle.

Oksana et Max échangent de nouveau un regard. Ils n'ont pas envoyé un dossier à Sarah depuis avant notre voyage au Belize.

— Quand même, quelle ironie... Dire que je me suis inscrit au Club pour ne plus me faire chier avec les sentiments et tout ça. Et voilà que je m'attache vraiment à cette fille.

Je pose une main sur sa cuisse.

— Aucun homme ne pourrait lui résister. Regardez-la. Elle est magnifique. Mais les affaires sont les affaires et je respecte ça. C'est pour ça que je suis ici.

— Que pouvons-nous faire pour vous, exactement, monsieur Faraday ? demande Max.

— J'espérais vous convaincre de me laisser acheter tous les créneaux de Sarah pendant... disons... un mois ? Elle disparaît à tout bout de champ pour aller traiter un dossier en cours quand j'ai envie de partir en voyage ou simplement de passer un peu de temps en tête à tête avec elle. Tout ça, parce qu'elle a peur de ne pas pouvoir joindre les deux bouts. J'ai donc pensé que si je parvenais à la convaincre de prendre un congé sans solde, elle serait plus disponible pour moi.

— Je ne peux pas quitter mon travail, Jonas, intervient Sarah, en se redressant avec fierté. Trop de gens dépendent de moi.

— Je sais, ma chérie. Mais tu dois apprendre à accepter qu'on t'aide. Je veux juste te faciliter un peu la vie.

— Merci, Jonas. Tu es tellement généreux.

— Je pense que nous pourrions trouver un arrangement, monsieur Faraday, annonce Oksana. Il est vrai que Sarah est l'un de nos meilleurs éléments et nous comptons beaucoup sur elle au quotidien. Cela dit, le client est roi...

— Fantastique ! Pour commencer, j'aimerais l'acheter pour un mois. Je ne peux pas m'engager pour plus longtemps. Du moins, pas pour l'instant.

— C'est exactement pour ça que je refuse de quitter mon travail ! s'exclame Sarah, en s'adressant à Oksana comme si elles étaient deux vieilles copines. Il refuse de s'engager.

Elle se tourne vers moi :

— Si tu ne peux pas t'engager avec moi, alors, moi non plus, Jonas.

Les yeux d'Oksana pétillent. Visiblement, elle apprécie la tactique astucieuse de Sarah.

— Cette fille me tue, je ne vais pas vous mentir, soupiré-je. C'est une lutte permanente, avec elle.

Je souris à Sarah, qui me sourit en retour.

— Évidemment, je pourrais avoir n'importe quelle autre fille du Club. Ou même n'importe quelle autre fille au monde, pour être honnête. Mais je n'arrive pas à me sortir Sarah de la tête. C'est dingue. Elle est tellement... Bon sang, c'est de la dynamite !

— Je suis honnête, c'est tout, répond Sarah avec un petit sourire. C'est comme ça. C'est à prendre ou à laisser.

— Oui, c'est ce qu'elle me répète toujours. Et moi, je la prends toujours !

J'éclate d'un bon rire gras.

— Mais elle refuse de quitter son boulot et elle insiste pour que je vous paie directement, si je veux l'avoir pour moi tout seul. Je respecte ça. C'est une fille loyale. Honnête. Moi, je dis toujours qu'en affaires tout doit se passer au grand jour et qu'il faut être intègre.

Sarah hausse les épaules.

— Jamais je ne les laisserais tomber comme ça, marmonne-t-elle.

Soudain, elle baisse la tête, comme si elle était de nouveau submergée par l'émotion.

— Désolée, articule-t-elle au bout de quelques instants. Je pensais encore à ma mère et à mon père. Ils ont tellement de soucis, en ce moment...

Bon sang, si ce petit numéro ne les convainc pas que Sarah est la crème des employées, je ne comprends plus rien. Cette fille mérite un Oscar.

— Ne t'inquiète pas, Sarah, murmuré-je.

Je jette un coup d'œil à Oksana. Oui, elle est tombée dans le panneau. J'en rajoute une couche :

— Je vais t'aider à joindre les deux bouts, ma chérie. Je te le promets. Mais faisons les choses dans l'ordre. Combien ça me coûterait de louer cette magnifique jeune fille pendant un mois entier ? Je veux l'avoir pour moi tout seul. Vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept.

Je me passe la langue sur les lèvres.

— Oh, Jonas ! s'extasie Sarah. Tu es adorable.

— Sept jours sur sept ? demande Oksana en levant les yeux au plafond pour faire un calcul. Je pense que trois mille par jour, ça devrait aller.

— Quatre-vingt-dix mille par mois ? demandé-je, indécis. C'est un peu salé.

Sarah croise les bras, l'air boudeur.

— Ça te paraît salé, Jonas Faraday ? Pour un mois entier avec moi, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept ? Où tu veux et quand tu veux, toujours à ta disposition ? Moi, je trouve que tu fais une très bonne affaire.

Je lève les mains pour apaiser mon éternelle insatisfaite, mais elle détourne la tête, furieuse. Cela fait sourire Oksana. Oh oui, elle adore Sarah.

— Nous comptons beaucoup sur Sarah. C'est pour cela qu'elle est toujours très prise par son travail. C'est notre plus brillant élément. Vous comprenez qu'elle ne fait pas partie des filles du Club, n'est-ce pas ? C'est un membre très spécialisé de notre équipe. Normalement, vous n'étiez pas censé l'avoir. Elle n'est pas à vendre. Une fille comme elle, c'est le haut du panier.

— Oh, j'ai bien compris. Au passage, désolé d'avoir enfreint le règlement du Club pour être avec elle. C'était plus fort que moi. C'était trop tentant...

Je souris tendrement à Sarah, qui approuve avec force.

— Si je comprends bien, reprend Oksana, vous nous demandez de la garder. De lui garantir son poste à son retour, dans un mois. Et vous voulez que nous continuions à la payer pendant ce temps, c'est ça ? Comme un congé payé ?

— Exactement.

— Ce qui signifie que nous allons devoir embaucher une autre chargée d'admission à sa place, de façon temporaire, et que nous allons devoir la former. Cela représente beaucoup de dérangement pour nous. Nous ne faisons pas dans le bénévolat, vous comprenez ? Nous avons une entreprise à faire tourner.

Je fais mine de réfléchir à la question, tandis que Sarah me regarde avec des yeux suppliants.

— Et si j'acceptais qu'on baisse mon salaire ? propose-t-elle. Ça t'arrangerait, Jonas ? Parce que j'ai vraiment envie d'être disponible pour toi chaque minute de chaque journée, nuit et jour pendant un mois.

Elle bat des cils.

— Je ne peux pas te demander une chose pareille, Sarah. Jamais. Tu as besoin de cet argent. Si seulement tu me laissais te payer directement, ajouté-je en soupirant. Ça serait tellement plus simple.

— Je peux descendre à quatre-vingts mille, intervient soudain Oksana. Mais pas un dollar de moins. C'est ma dernière offre.

— Oh, merci Oksana ! s'écrie Sarah. Tu vois, Jonas ? Oksana est prête à faire un effort pour toi. Tu acceptes, alors ? Dis, tu acceptes ?

Elle se lève et approche sa bouche de mon oreille.

— Tu ne le regretteras pas, mon chéri, chuchote-t-elle. Je te le promets.

Je sais qu'elle joue la comédie, mais ça m'excite comme un fou. Je tourne la tête pour l'embrasser et elle glisse la main dans mes cheveux. Bon sang, même quand on fait semblant, je suis complètement accro.

— Tu sais que je suis incapable de te résister, dis-je tranquillement en sortant mon carnet de chèques. Va pour quatre-vingts mille. À l'ordre du Club ?

— Nous inscrirons l'ordre nous-mêmes, répond Max.

Je remplis le chèque que je tends à Oksana, puis je regarde Sarah.

— C'est officiel. Tu es à moi. Pour un mois entier. Rien qu'à moi.

— Pour un mois, répète Sarah, le regard en feu.

— Je m'excuse encore d'avoir enfreint le règlement en contactant Sarah. Je n'ai pas su résister. Personne n'aurait pu lui résister, après ce qu'elle m'a écrit dans son mail. Et quand j'ai découvert qu'elle était du genre jaloux, c'était trop.

Je lui caresse le bras en souriant.

— C'est quelque chose, cette fille. Une délicieuse petite furie.

Sarah me lance un sourire coquin.

— Merci pour ta générosité, Jonas. Je trouve ça vraiment séduisant chez un homme. Ça m'excite tellement.

— C'est le meilleur investissement de ma vie, lancé-je à Oksana. Sans hésiter. Je ne regrette pas de m'être inscrit. D'ailleurs, je n'arrête pas d'en parler à mes amis. J'étais à un séminaire de finance internationale récemment, avec des grosses pointures du milieu, et j'ai dû parler de vous à au moins une vingtaine de gars, autour d'un verre de cognac. Et ils sont tous intéressés ! Mais ces gars, ce sont des vrais VIP, vous savez. Ils sont habitués au meilleur dans tous les domaines.

— Nous veillerons à leur faire vivre une expérience fantastique, répond Oksana.

— Franchement, certains de ces types me feraient passer pour un pauvre, ajouté-je avec un petit rire. Ils gagnent tellement de fric que ça en devient obscène. Je leur ai dit que je vous demanderais de les contacter personnellement, un peu comme un service de concierge VIP. Pour répondre à leurs questions, les inscrire, leur expliquer le fonctionnement et leur assurer qu'ils seront traités comme des rois. Ils ne veulent pas suivre la procédure habituelle. Ils veulent l'assurance d'avoir le meilleur. Ces types se foutent bien du romantisme, si vous voyez ce que je veux dire. Ils cherchent juste une qualité de service, un certain degré de standing.

Oksana jette un coup d'œil à Max, attendant clairement son feu vert.

— Nous leur assurerons un service en platine, je vous le garantis, répond Max. Vous n'avez qu'à leur transmettre le lien vers notre portail et nous accélérerons la procédure pour eux.

— Ça ne serait pas plus simple que je vous envoie leurs coordonnées par mail ? Comme ça, vous pourriez leur passer un petit coup de fil. Je suis prêt à parier que vous pourriez leur vendre à chacun le forfait annuel pour un demi-million. Peut-être plus. Vous pourriez même créer une sorte de statut VIP au sein du Club, juste pour eux ? Je passerais presque pour un clochard, à côté de certains de ces types. Vraiment.

J'éclate de rire.

— Si vous voulez bien me rendre mon téléphone, je pourrai avoir accès à leur contact et vous les envoyer par e-mail.

— Non, rétorque Max d'une voix ferme. Nous ne contactons pas nos membres par téléphone et nous ne sollicitons jamais de nouveaux clients. Pas d'exception. S'ils veulent adhérer, ils doivent respecter le protocole habituel, comme les autres. J'ai conçu ce protocole moi-même. Il nous permet d'assurer une protection et une confidentialité optimales pour toutes les parties impliquées dans la transaction. Je suis sûr qu'ils comprendront.

Alors, comme ça, c'est ce fumier qui a conçu le site, hein ? Sa maman fournit les filles, et lui, il s'occupe de tout le reste ?

— Je ne sais pas..., dis-je avec une moue dubitative.

— Jonas, je t'en prie, intervient Sarah d'un ton ferme. Essaie de respecter ce que Max t'explique. Tes amis ne peuvent pas exiger du Club d'enfreindre sa politique de confidentialité, même s'ils sont très riches. N'oublie pas que c'est ce qui me protège moi, en tant qu'employée, autant que les autres.

Je regarde Sarah. Qu'est-ce qui lui prend ? Ça n'était pas prévu. À quoi joue-t-elle ? L'idée, c'était de leur envoyer un mail parlant de mes richissimes amis qui rêvent d'adhérer. Pourquoi prend-elle le parti de Max ?

— Puis-je être directe avec toi, Jonas ? poursuit Sarah, en regardant Max comme s'ils partageaient une bonne blague.

— Bien sûr.

Mon cœur s'affole. Qu'est-ce qu'elle fout ?

— Si jamais quelqu'un apprend que j'ai travaillé pour le Club, je risque de ne pas passer le comité d'éthique pour mon diplôme de droit. Il est donc très important de respecter le protocole que le Club met en place pour se protéger. Parce que c'est ce qui me protège aussi. Franchement... Tu les connais vraiment, ces gars ? Tu peux garantir leur discrétion absolue ?

Je ne sais pas quoi dire. Sans broncher, Sarah regarde Max, qui lui sourit, une lueur volcanique dans les yeux. J'ai toutes les peines du monde à ne pas bondir de mon siège pour tordre le cou à ce fils de pute.

— Sarah a parfaitement raison, dit enfin Max. Merci, Sarah.

— Pas de quoi, reprend Sarah. C'est dans l'intérêt de tout le monde de protéger le Club. Mais surtout dans le mien, en fait.

Elle me regarde, les yeux pleins de tendresse.

— Il en va de même pour la vie privée des membres, évidemment, ajoute-t-elle avec un grand sourire charmeur.

Mais qu'est-ce qu'elle fout, bordel ! Ce n'est pas du tout ce qui était prévu !

— Je suis d'accord, renchérit Max. Monsieur Faraday, pourquoi ne pas me donner le nom de vos amis ? Ainsi, lorsqu'ils nous contacteront par les canaux habituels, nous serons prêts à les recevoir.

Il s'empare d'un bloc-notes sur le bureau d'Oksana.

— Je vous promets qu'ils vivront une expérience inoubliable.

— Je comprends...

Finalement, il semble qu'il y ait une certaine logique dans la folie de Sarah. Elle cherchait juste à gagner la confiance de ce salaud. Bien joué.

— Mais les noms sont dans mon téléphone. Allez me le chercher et je vous les transmettrai par mail.

— Non, donnez-moi les noms maintenant, verbalement, dit Max, en s'emparant d'un stylo.

— Jonas, intervient alors Sarah. Tu n'auras qu'à me donner ces noms plus tard et je les leur transmettrai.

Ça recommence. Qu'est-ce qu'elle fout encore ? Ce n'est pas ce qui était prévu, bordel !

— Parfait, dit Max. Merci, Sarah.

Sarah me regarde avec sourire.

— Jonas ? Tu veux bien nous laisser un instant ? J'ai besoin de discuter de deux ou trois trucs en privé avec Max et Oksana.

Quoi ? On était d'accord que je ne la laisserais pas toute seule avec ces salauds, même une nanoseconde. Qu'est-ce qu'elle fabrique ?

— Juste cinq minutes ? insiste-t-elle d'un ton enjoué. J'ai besoin de discuter d'un candidat avec eux. Le dernier dossier que j'ai traité. C'est confidentiel, bien sûr. Ce sera ma dernière mission professionnelle avant notre mois complet, je te le promets. Dès que nous ressortirons d'ici, il ne sera plus question de travail.

Elle me fait un clin d'œil. J'en reste muet de stupeur. C'est de la folie. Hors de question.

— Juste cinq minutes, mon cœur.

Je ne bouge pas. Hors de question. Pas moyen.

— Monsieur Faraday, si vous voulez bien..., dit Max en se levant pour ouvrir la porte. Cela ne prendra qu'un instant. Nina va vous apporter du café.

Je regarde Sarah. Oh putain, c'est un cauchemar.

— Merci, Jonas. Je n'en ai pas pour longtemps, je te le promets.

Je force mon corps à se lever. Je jette un coup d'œil à ma montre.

— Cinq minutes, dis-je en posant sur elle un regard d'acier. Pas une de plus.

— Super. Merci, Jonas. J'arrive tout de suite.

Sarah

À peine la porte refermée, je fais volte-face et pose sur Oksana et Max un regard froid.

— 50-50, sinon je me barre. Ce type me mange dans la main, comme vous l'avez vu. Il est carrément accro. Et maintenant que je lui ai servi ma petite tragédie familiale, avec ma maman malade et mon papa au chômage, il est prêt à m'ouvrir en grand son portefeuille. Donc, 50-50, sinon je remballe.

Max ricane.

— 60-40, répond Oksana. C'est ma dernière offre.

Je me rassieds, les bras croisés.

— Il me mange dans la main, je vous dis.

Le visage d'Oksana reste de marbre.

— 60-40. À prendre ou à laisser.

Je me demande ce qu'elle me ferait si je refusais.

— 50-50 avec ce type, puis 60-40 pour les suivants. Je n'ai même plus besoin de vous, pour Faraday. Je pourrais garder tout son fric sans que vous en sachiez jamais rien. Mais je vous laisse dans le coup parce que je veux bosser avec vous pour les suivants.

Oksana et Max échangent un regard.

— Sans qu'on en sache jamais rien ? demande Max avec un petit rire menaçant. Vraiment ? Tu crois que ce serait aussi simple ?

— Chut, Maksim, intervient Oksana. *Dobre*. Très bien, Sarah. Tu as de toute évidence bien avancé sur Faraday, donc j'accepte tes conditions : 50-50 pour lui et 60-40 pour les suivants.

— Très bien. Parfait. Maintenant que nous sommes d'accord là-dessus, vous serez contents d'apprendre qu'il m'a donné un autre chèque ce matin. Cent mille, cette fois.

— C'est tout ? demande Max.

Je soupire avec agacement.

— C'est juste un peu « d'argent de poche » pour le casino, pendant notre séjour à Vegas. Je vous jure, ajouté-je en riant. Ce type est à mes pieds.

Oksana a l'air impressionné.

— Tu as le chèque sur toi ?

— Dans mon sac, réponds-je en désignant la porte du menton.

Sur un geste d'Oksana, Max sort pour aller le chercher.

— Je vais le presser au maximum le mois prochain, mais après ça je veux d'autres clients. En fait, je crois que tout ça m'amuse beaucoup.

— Ah, tu as découvert le pouvoir, s'esclaffe Oksana. Comme je dis toujours : tant qu'une femme a une chatte et une bouche, elle n'a aucune excuse pour ne pas obtenir tout ce qu'elle veut.

Je souris malgré la nausée qui s'empare de moi.

— Tout à fait. À croire que ce type était puceau, vu comment il se comporte avec moi. Franchement...

Nous rions toutes les deux aux éclats, même si j'ai plutôt envie de gerber. Quelle garce ! Max revient avec mon sac à main, mais, lorsqu'il tente de refermer la porte derrière lui, Jonas appelle d'une voix inquiète :

— J'ai payé pour elle ! Laissez-moi entrer !

— Cinq minutes, rétorque Max en lui claquant la porte au nez.

Il traverse le bureau en fouillant dans mon sac et sort le chèque qu'il tend à Oksana.

— Beau travail, dit-elle.

— La semaine prochaine, l'état de ma mère va empirer subitement et la maison familiale sera sur le point d'être saisie. Sauf si mon père parvient à trouver cinq cent mille dollars...

— Excellent ! répond Oksana avec enthousiasme.

Max s'assied dans le fauteuil laissé vacant par Jonas et se penche vers moi, posant une main ferme sur ma cuisse. Son contact me répugne.

— Dis-moi... Faraday a-t-il réglé ton petit problème ? demande-t-il.

Je ne réponds rien. Max se penche davantage et chuchote :

— Celui dont tu parlais dans ton e-mail... Ton petit problème d'Everest, c'est ça ?

Il se passe la langue sur les lèvres et ajoute :

— Parce que sinon, je suis sûr que je peux régler la question en moins de cinq minutes...

Je recule de manière ostentatoire.

— J'ai raconté à ce type ce qu'il voulait entendre, c'est tout. Je savais qu'il ne résisterait pas à ça.

Max rit, mais je vois bien qu'il ne me croit pas.

— J'ai trouvé ça très, très convaincant...

— Maksim, *nemaye*, le réprimande Oksana. Très malin de ta part, Sarah.

Je grimace un sourire. Je n'ai qu'une chose en tête, à présent : faire ouvrir un mail à Oksana, coûte que coûte.

— Bon, assez plaisanté. Je suis prête à oublier notre « regrettable malentendu », mais je veux être payée dans les vingt-quatre heures à chaque fois, sinon, je me tire. Et croyez-moi, je n'hésiterai pas à vous balancer en partant.

— Tu ne nous balanceras pas, rétorque Max. Tu l'as dit toi-même : tu ne passerais pas le conseil d'éthique pour ton diplôme de droit, si ta fac apprenait que tu as travaillé pour nous. C'est un risque que tu n'es pas prête à prendre.

Je me renfrogne, comme si j'étais furieuse d'avoir dévoilé mon jeu.

— Peut-être que je me fiche bien de mon diplôme de droit, bafouillé-je, en jouant les mauvaises menteuses.

— Oh que non, répond Max avec un grand sourire. Je me suis renseigné sur toi. Ton diplôme de droit est la chose la plus importante au monde, pour toi. C'est d'ailleurs pour ça que tu ne parleras de nous à personne.

Je serre les dents.

— Mais c'est aussi exactement pour cela qu'on peut te faire confiance, Sarah Cruz. Nos intérêts

sont de toute évidence concordants. Et c'est très bien comme ça.

— Peut-être, mais si vous m'emmerdez trop, j'enverrai ce rapport, et tant pis pour ma carrière d'avocate.

Il me sourit, pas convaincu pour deux sous.

— D'accord, dis-je, comme si je lui concédais un point. En revanche, si vous envoyez encore le John Travolta ukrainien, vous pouvez aller vous faire voir.

— Le « John Travolta ukrainien » ? demande Max, en éclatant de rire.

— Ouais... Comme dans *Pulp Fiction*, mais en version ukrainienne.

— Il faudra que je raconte ça à Yuri ! dit Max, qui trouve visiblement ça très drôle.

Il échange quelques mots en ukrainien avec sa mère, qui rit à son tour.

— Nous ne te ferons pas de mal, Sarah, reprend-il enfin avec un geste qui se veut rassurant. Tu nous as prouvé ta valeur. Tu disais que tu n'étais pas « complètement débile » ? Eh bien, nous non plus, figure-toi.

Je le regarde avec méfiance.

— Tu as une plume assez divertissante, soit dit en passant. Une vraie petite furie, comme dirait ton riche gogo.

— Comment je fais pour savoir que je peux vous faire confiance ? Comment être sûre que vous n'allez pas encore m'envoyer vos gros bras ?

Le regard de Max se durcit.

— Parce que si je dis que tu ne risques rien, alors tu ne risques rien. Et que si je veux ta mort, tu es morte.

Un frisson me parcourt l'échine. Je suis à dix centimètres de l'homme qui a commandité mon agression.

— La bonne nouvelle, c'est que je ne souhaite pas ta mort, reprend-il en me touchant le bras. J'espère juste que notre regrettable malentendu n'a pas été trop gênant pour toi.

— Oh non ! Pas du tout. Je ne savais plus quoi faire de tout ce sang dans mes veines, de toute façon.

— Tu as beaucoup de cicatrices ? demande Oksana d'un ton purement professionnel. Je ne peux pas te mettre dans le circuit, si tu es trop marquée.

Soudain, on frappe de grands coups à la porte.

— C'est l'heure ! crie Jonas, en secouant la porte fermée à clé. Sarah ? Les cinq minutes sont largement écoulées. Allez !

— Va le calmer, m'ordonne Max.

Quand j'ouvre la porte, Jonas a l'air paniqué. À moins que ce ne soit de la fureur ?

— Tout va bien, mon chéri, lui dis-je d'un ton enjoué, en passant la tête par la porte entrebâillée. On a presque fini. Encore cinq minutes et c'est bon... Ensuite, je serai toute à toi pendant un mois entier.

Jonas semble sur le point d'exploser.

— Approche un peu, roucoulé-je.

Il approche son visage à quelques centimètres du mien pour me glisser quelque chose, mais je le fais taire d'un baiser.

— Sarah, chuchote-t-il en s'écartant, le regard fou. Sors de là tout de suite.

— J'ai juste besoin de quelques minutes, dis-je à voix haute. Après ça, je suis à ton service, mon beau.

— Maintenant, Sarah, murmure-t-il avec urgence. Maintenant.

— Non. Fais-moi confiance.

Je referme la porte sur son visage furieux, puis je retourne au bureau, en prenant soin de ne pas

refermer à clé.

— Mes blessures guérissent étonnamment bien, merci de vous en inquiéter. Celle au cou, ce n'est presque rien.

J'incline la tête sur le côté pour qu'ils puissent constater par eux-mêmes.

— Oui, ça va, approuve Oksana.

— Et celle sur mon torse n'est pas trop grave non plus. Ça guérira vite.

— Fais-nous voir, demande Oksana. Je dois le constater par moi-même.

— D'ailleurs, nous avons une petite tradition au Club, ajoute Max, d'un ton soudain écœurant. Je dois auditionner toutes les filles avant de les intégrer à l'équipe... Juste pour m'assurer qu'elles sont à la hauteur de nos standards.

Il regarde sa mère et ajoute quelque chose en ukrainien. Mon ventre se liquéfie. Je jette un coup d'œil vers la porte, soudain paniquée. Merdum de merdum.

— Cela ne prendra pas longtemps, reprend Max en se levant, une main tendue vers moi. Cinq minutes.

Putain de merde ! Il n'a quand même pas l'intention de me sauter dans les toilettes !

— Maksim ! lance Oksana d'un ton de reproche. *Ne zaraz.*

Ma gorge se serre.

— Faraday est juste à côté, bafouillé-je. Et il se demande déjà ce qui se passe. Vous l'avez vu : il est à deux doigts de péter un plomb. On n'a pas le temps.

— Maksim, *nemayé*, s'agace Oksana. *Ne s'ohodni.*

Max soupire avec force, l'air mécontent.

— D'accord, mais si ce n'est pas aujourd'hui, alors c'est avant qu'elle quitte Vegas.

Je tente de sourire, mais je suis certaine que le résultat n'est pas très convaincant. Je dois me tirer d'ici avant de paniquer. Mais avant, il faut qu'Oksana ouvre un foutu e-mail.

— Quand pourras-tu t'échapper pendant une heure ou deux ? demande Max avec un petit clin d'œil. Histoire qu'on fasse les choses bien... Demain ?

— Je ne sais pas. C'est beaucoup de travail, ce type. Il est exigeant.

— Je peux me libérer en un clin d'œil, tu sais.

— Adorable, vraiment... Tu es prêt à interrompre tes agressions en cours pour venir me sauter ?

Je réfléchis à toute allure. Je dois trouver une raison d'envoyer un e-mail à Oksana et le temps file. Max éclate de rire.

— Tu es vraiment une furie, tu sais ? Je comprends pourquoi il t'aime bien. On va beaucoup s'amuser, tous les deux.

— Maksim, *tysha*, l'interrompt Oksana. Sarah, je dois vérifier tes cicatrices avant que tu partes. Je ne peux pas te mettre dans le réseau sans savoir. Je garde un catalogue privé de photos, afin de pouvoir rencarder les filles selon les préférences spécifiques des clients.

Réfléchis, Sarah. Réfléchis !

— Faraday attend de l'autre côté de cette porte. Je ne vais pas me mettre à poil devant vous comme ça. Vous l'avez vu : il se méfie déjà. Il pourrait enfoncer cette porte d'une minute à l'autre.

— Peu importe, je dois examiner ton corps maintenant. Sinon, l'accord ne tient pas.

Et soudain, c'est l'éclair de génie. Eurêka !

— D'accord, d'accord... Rendez-moi mon téléphone, je vais aller aux toilettes et prendre une photo de moi nue. Mais c'est juste pour votre catalogue privé. Et je vous préviens : je ne prends que mon torse et je garde ma culotte.

— Tu vas juste télécharger une photo sur Internet, répond Max en souriant.

Je lève les yeux au ciel, exaspérée.

— Et comment voudrais-tu que ça marche, gros malin ? Je serai clairement dans vos toilettes, sur

cette photo ! Et puis, je porterai ça...

Je relève rapidement le bord de ma jupe pour dévoiler mon string rouge. Ce rapide aperçu de mes sous-vêtements semble ravir Max, dont le visage s'illumine comme un sapin de Noël.

— Je vais prendre la photo tout de suite et vous l'envoyer par e-mail. Je peux même rester le temps que vous ouvriez la pièce jointe, pour être sûre que c'est bon.

Sur le bureau d'Oksana, je m'empare d'une tasse de café décorée de chatons.

— Et puis, je tiendrai cette tasse sur la photo. Je vois mal comment je pourrais trafiquer une photo de moi, dans vos toilettes, avec un string rouge et une tasse à chats, non ?

— *Pravda*, accepte Oksana, l'air satisfait. Maksim ?

Il hésite un instant, l'air méfiant, mais finit par acquiescer.

— Mon téléphone, s'il te plaît ? demandé-je, la main tendue.

Max fouille dans mon sac à la recherche de mon téléphone, qu'il examine longuement.

— Il n'est pas en train d'enregistrer, si c'est ce qui t'inquiète.

Je lui prends le téléphone des mains et, pour achever de le convaincre, j'approche ma bouche de l'appareil et j'énonce distinctement :

— Je m'appelle Sarah Cruz et je travaille pour le Club. J'extorque de l'argent à Jonas Faraday depuis notre rencontre et je suis sur le point de me lancer dans une toute nouvelle carrière de call-girl de luxe. (J'esquisse un petit sourire pincé à Max et j'ajoute :) Satisfait ?

— Je t'accompagne dans les toilettes, annonce Max, avec un grand sourire.

— *Maksim, bud'laska*, aboie Oksana.

Je prie pour que cela signifie « arrête ! », mais, sans attendre, je fonce vers les toilettes avec ma tasse et referme rapidement la porte derrière moi. Dès que je me retrouve seule, mes genoux flanchent et je suis obligée de me retenir au lavabo pour ne pas perdre l'équilibre.

— Merdum, chuchoté-je, haletante. Ressaisis-toi, Cruz.

Je passe ma robe au-dessus de ma tête et prends rapidement une photo de moi dans le miroir, la tasse à la main, en veillant bien à ce qu'on ne voie pas ma tête. Lorsque j'examine la photo de mon corps presque nu, le sang se met à battre à mes tempes.

Ça pue, mon affaire. Mon plan est foireux.

Alors, pourquoi suis-je tellement sûre qu'il va marcher ?

Je respire plusieurs fois à fond pour me calmer. Que peut-il m'arriver, au pire ? Qu'ils essaient de me faire chanter avec cette photo ? Qu'ils la postent sur un site porno ? Je regarde de nouveau la photo, en essayant de l'imaginer sur un site sordide rempli de clichés de femmes nues. Ce n'est pas la fin du monde, quand même. On ne voit pas mon visage. Rien qui puisse permettre d'identifier ce torse et ces seins... Sauf la blessure, peut-être. En théorie, quelqu'un pourrait faire le lien avec moi, en voyant la cicatrice. Mais sans pouvoir être sûr à cent pour cent. Ce n'est pas comme un tatouage. Je pourrais toujours nier et prétendre que la cicatrice a été rajoutée sur la photo.

Argh.

C'est sans doute une très mauvaise idée, mais je n'ai pas vraiment le choix. Ils n'ouvriront jamais un e-mail envoyé par Jonas, c'est certain, car ils ne lui font pas confiance. À moi, oui.

Bon, le plan initial est officiellement mort et enterré. Il est donc temps de mettre en action le plan de secours ou bien d'accepter la défaite. Et je refuse d'accepter la défaite. Après avoir glissé la photo en pièce jointe dans le mail vierge que Henn a préparé, je renfile ma robe et sors des toilettes.

— Tu veux encore vérifier que je ne suis pas en train de vous enregistrer ? demandé-je à Max, en agitant mon téléphone d'une main tremblante.

— Je me contenterai de ne rien dire de particulièrement intéressant, répond-il avec un sourire.

— Fabuleux. C'est quoi, ton adresse, Oksana ?

D'une main tremblante, je tape la réponse qu'elle me dicte.

— Max, j’imagine que tu la veux aussi ?

Son expression ne laisse aucun doute.

— C’est quoi, ton adresse ?

J’entre rapidement la sienne dans la liste des destinataires et j’appuie sur « Envoyer ». Merdum de merdum. Je commence à faire de l’hyperventilation. Je dois être rouge comme une pivoine.

— Ça y est, c’est parti, annoncé-je d’une voix que j’espère calme, alors que je parviens à peine à respirer. Vérifiez que vous l’avez bien reçu.

J’ai soudain l’impression que le temps s’est figé. Oksana allume son ordinateur et se connecte à sa messagerie.

— Est-ce que je suis digne du Club ? demandé-je d’une petite voix.

J’ai les genoux qui tremblent.

— Oh oui, dit Oksana en découvrant la photo. Très joli.

Elle a ouvert mon mail. Elle a ouvert mon mail !

— Tu seras la favorite de ceux qui aiment un peu de piquant, continue Oksana. La cicatrice ne pose pas de problème. Tu n’auras qu’à dire que c’est à cause d’une opération. L’appendicite, peut-être, comme Marilyn Monroe.

Je souris poliment à la référence à Marilyn, même si je n’ai pas la moindre idée de ce dont elle parle.

— Et toi, Max ? demandé-je. Ça te plaît ?

J’essaie de prendre une voix aguicheuse, mais je dois surtout donner l’impression d’être sur le point de vomir. Max tape sur l’écran de son téléphone. Oh mon Dieu, il ouvre aussi mon e-mail ! Je dois respirer par la bouche pour ne pas m’évanouir. Max observe la photo un instant.

— Je comprends mieux pourquoi M. Faraday est un tel fan, dit-il en levant les yeux vers moi. J’ai hâte d’y goûter moi aussi, ajoute-t-il en se léchant les lèvres.

— Combien as-tu prévu de me payer pour ce plaisir ?

Max éclate de rire.

— Une prostituée digne de ce nom ne se donne jamais gratis, pas vrai, Oksana ?

Oksana rit doucement.

— Sauf à Maksim... si elle sait ce qui est bon pour elle.

— J’ai toujours droit à mon petit tour gratuit, approuve Max. Mais ne t’inquiète pas. Je ferai tout pour que tu apprécies ce moment autant que moi. Je suis un homme très attentionné. Surtout avec une femme qui a un problème comme le tien.

Mon estomac se soulève.

— Je... Je ne sais pas si je pourrai me libérer, bafouillé-je en désignant la porte. Faraday est assez possessif.

— Tu trouveras bien un moyen... si tu sais ce qui est bon pour toi.

Soudain, on tambourine à la porte.

— Sarah ! hurle Jonas. C’est l’heure. Sors de là immédiatement.

Il secoue la porte, mais elle est fermée. Quand l’ont-ils refermée à clé ? Soudain, c’est la panique. Je dois sortir de cette pièce.

— Sarah ! crie Jonas. C’est l’heure !

— J’arrive ! lancé-je en m’efforçant de parler d’une voix claire et enjouée.

Je me tourne vers Oksana et Max et ajoute en maugréant :

— Il est épuisant...

Jonas secoue de nouveau la porte pour essayer de l’ouvrir. Je m’apprête à partir, mais Max me rattrape par le bras avec une poigne de fer.

— Imagine un peu... Si Yuri t’avait tuée, comme je le lui avais demandé, qu’est-ce que j’aurais

raté !

Sans crier gare, il se jette sur moi et m’embrasse, enfonçant sa langue jusqu’au fond de ma gorge. Je recule, complètement révoltée, mais il me tord le bras.

— J’imagine que tout est pour le mieux, finalement, chuchote-t-il avec un sourire de requin. Je t’envoie un SMS pour que tu aies mon numéro. Et j’attends ton appel demain.

Sarah

Petit conseil : si vous envisagez un jour de vous engager dans une relation quelconque, mais particulièrement une relation amoureuse de type monogame avec un mec du nom de Jonas Faraday, alors surtout... ne faites pas ce que je viens de faire. Surtout pas. Comme dirait Kat : « Sa mère, ça n'est pas très bien passé ! »

À peine sorti du bureau des méchants, avant même de rejoindre notre voiture, Jonas a explosé. Littéralement. Parler de colère serait l'euphémisme de l'année. Dire qu'il m'est rentré dedans avec la puissance d'un trente-trois tonnes, ce serait à peine effleurer le sujet. Pour la toute première fois, j'ai vu Jonas diriger sa fureur directement contre moi.

Et je dois avouer que ce n'est pas joli-joli.

Évidemment, dès qu'il a commencé à crier, j'ai fondu en larmes, mais pas simplement à cause de sa colère. J'étais assaillie d'émotions. Je ressentais à la fois du soulagement, de la fureur, de l'angoisse, une indignation bien justifiée, de la culpabilité et même de la honte. Tout ça en même temps. Mais pour être honnête, je ressentais surtout une immense joie et une grande fierté d'avoir amené Oksana et Max à ouvrir le mail de Henn. Du coup, j'étais aussi sacrément furax que Jonas soit trop aveuglé par sa propre colère ou sa peur, ou les deux à la fois, pour apprécier à sa juste valeur ma bravoure de guerrière.

Lorsque le déluge de Jonas s'est un peu calmé et qu'il a enfin été capable de s'adresser à moi de façon rationnelle, il a exigé que je lui raconte dans les moindres détails ce qui s'était passé dans le bureau, depuis l'instant où il avait quitté la pièce. J'ai donc tout débballé. Enfin, presque tout. J'ai omis de mentionner la demande écœurante de Max pour un « petit tour gratuit », ainsi que le baiser répugnant qu'il m'a imposé. À quoi bon parler à Jonas de ces deux détails infâmes ? Je savais qu'il aurait fait demi-tour sur-le-champ pour essayer de tuer ce salaud à mains nues. Au péril de sa vie. Je sais mieux que quiconque quel genre de monstre est Max et je ne suis pas prête à faire courir de risques à Jonas.

J'ai toutefois évoqué la photo que j'ai envoyée dans le mail et c'est d'ailleurs à cet instant que mon sapajou préféré a piqué une crise digne de l'Armageddon. C'est compréhensible, évidemment, mais bon sang ! Il a semblé tellement horrifié et indigné à cause de cette petite photo de rien du tout, que c'était à se demander s'il avait bien entendu l'information capitale de cette histoire : « Ils ont ouvert le

mail. »

Comme il n'a pas réagi la première fois, je l'ai répété :

— Ils ont ouvert le mail, Jonas. Tous les deux. Ça a marché. On a réussi.

Cause toujours. Il s'en foutait complètement. Il était malade de colère, et rien, absolument rien ne pouvait le distraire de sa rage.

J'étais prête à pardonner sa colère... mais faut pas pousser. Certes, qui voudrait voir sa copine envoyer une photo d'elle nue à un maquereau assassin ? Mais, au final, où est le problème ? On ne voit pas mon visage, sur cette photo. C'est un corps nu anonyme, semblable à des milliers d'autres sur la planète. Un cou, deux seins, un nombril, un string rouge, deux jambes et une tasse avec des chats. Genre, le drame absolu ?

Si vous voulez vraiment tout savoir, je suis fière de l'avoir prise. Je suis Orgasma la Toute-Puissante, après tout, et je viens de le prouver aujourd'hui. Quand Orgasma part en mission pour défendre la vérité et la justice, quand elle est prête à exploser les méchants pour protéger les innocents, elle ne recule devant rien.

Orgasma, championne du monde ! Alleeeez !

Que voulait-il que je fasse ? Que je rentre à l'hôtel en disant : « Désolée, les gars ! Ça n'a pas marché. On fera mieux la prochaine fois. » Pas moyen. Avant de mettre les pieds dans ces bureaux, je m'étais juré que rien ne m'arrêterait. Et j'ai tenu parole. Alors oui, j'ai pris une photo de moi nue. Et alors ? Étant donné la situation, ça aurait pu être bien pire. Et ça a marché, merdum de merdum ! Il ne faudrait pas l'oublier. Ces deux affreux ont ouvert leur mail. Jackpot !

Cela fait un bon quart d'heure que Jonas et moi n'avons pas échangé la moindre parole. Nous sommes encore un peu essoufflés et rouges à cause de notre dispute récente. Je lui jette un coup d'œil en coin. Il regarde droit devant lui, la mâchoire crispée. Furieuse, je tourne la tête vers la rue, tout en continuant à l'enguirlander dans ma tête. Ce n'est certainement pas moi qui vais briser le silence.

Jonas gare notre voiture de location devant l'hôtel et nous attendons notre tour pour le voiturier. Au bout d'une minute, il sort son téléphone de sa poche et se met à rédiger un texto.

— Je demande aux autres de nous rejoindre dans notre suite dans dix minutes, marmonne-t-il, rompant ainsi le silence.

Je ne réponds rien. Il peut bien aller se faire voir. Il ne peut pas m'engueuler comme ça et espérer que je fasse comme si de rien n'était. Sans attendre que le valet m'ouvre la portière, je bondis de la voiture et me dirige vers l'entrée de l'hôtel sans me retourner.

Alors, comme ça, Jonas est fâché, hein ? Eh bien, plus j'y pense, plus je sens la moutarde me monter au nez, à moi aussi.

Dans le hall de l'hôtel, une bouffée d'air conditionné glacial me saisit au visage, sans pour autant refroidir ma mauvaise humeur. Jonas exagère carrément, c'est aussi simple que ça. Une petite colère aurait été compréhensible. Mais une éruption volcanique, avec explosions et jets de lave ? Pas avec moi. Il aurait dû me féliciter, me dire que j'étais un putain de génie. Voilà ce qu'il aurait dû me dire. Ce type a vraiment besoin de se calmer un peu. Nous pouvons nous réjouir de notre victoire, quelle que soit la façon dont nous l'avons obtenue.

C'est décidé : Jonas Faraday peut bien aller se faire foutre.

Sarah

Tout le monde est suspendu à mes lèvres.

Tout le monde... sauf Jonas.

Ils sont sciés. Voilà le genre de réactions que j'espérais de la part de M. Vésuve ! Ce n'est pas compliqué, quand même. Quand j'arrive au moment où je m'enferme dans les toilettes pour prendre une photo de moi nue, Kat pousse un petit cri, de surprise ou d'excitation, je ne suis pas trop sûre. Ensuite, lorsque je régale l'assistance avec le passage où Oksana et Max ouvrent tous les deux leur mail sous mes yeux, Josh pousse un cri de victoire et me tape dans la main, tandis que Henn lève deux pouces dans ma direction, avant de se précipiter sur son portable pour suivre la progression de son petit logiciel malveillant adoré.

Et Jonas ? Il boude dans son coin sans desserrer les dents. Pour être honnête, j'ai bien envie de lui faire un doigt d'honneur, mais je me retiens, parce que je suis une fille bien élevée.

— Bingo ! lance Henn au bout d'un moment. Tu as réussi. On est dans la place. J'ai l'ordinateur d'Oksana et le smartphone du type. C'est le jackpot, Sarah !

Je lance un regard de triomphe à Jonas, qui détourne la tête. Vraiment, Jonas ? Tu es en rogne ? Eh bien, moi aussi, figure-toi.

— Oh la vache ! s'exclame soudain Henn, les yeux rivés à son écran. Ce fumier a fait suivre ton mail vers un autre ordinateur et a aussi ouvert ta photo depuis ce poste.

Il glousse de joie.

— C'est génial ! s'écrie-t-il en appuyant sur une touche de son clavier.

Soudain, son visage vire au cramoisi. Oh oh... J'ai comme l'impression que Henn vient juste de voir mes seins. Je rougis.

— Alors ? balbutie-je.

Henn lève brusquement la tête, comme surpris la main dans le sac.

— Quoi ?

— Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

— Euh... je..., bafouille-t-il, les joues toujours en feu. Je vais aller fouiner dans les deux ordinateurs et dans le téléphone de ce Max pour voir ce que je peux trouver. Ensuite, on espère qu'ils vont se connecter à leur central et à leurs comptes bancaires. J'imagine qu'on ne devrait pas avoir à

attendre trop longtemps.

— Tu peux effacer cette photo ? demande soudain Jonas d'une voix tendue. La retrouver et l'effacer de tous les appareils ?

— Euh... oui, pas de problème, répond rapidement Henn. Je peux le faire tout de suite, si tu veux. J'ai accès à tout.

— Attends ! intervient Kat. Si tu effaces la photo maintenant, ça risque de leur mettre la puce à l'oreille, non ?

— C'est sûr, répond Henn. Si la photo disparaît comme par magie, ce type va comprendre qu'il y a une anguille sous roche. Si c'est lui qui se charge de la technique, alors il connaît son affaire et il vaut mieux être prudent.

— Dans ce cas, ne l'efface pas, dis-je. Je ne veux pas leur donner la moindre raison de se méfier de moi.

— Je suis d'accord, approuve Henn.

Jonas soupire et croise les bras.

— Bon sang, Sarah ! s'esclaffe Kat. D'abord, la photo du sein gauche en solitaire, et maintenant, ça ! En fait, tu es une vraie petite exhibitionniste !

Oh merdum. Merci, Kat. Je jette un coup d'œil à Jonas, juste à temps pour le voir crisper les mâchoires. Oui, Jonas, j'ai raconté à ma meilleure amie l'histoire de la photo du sein gauche que je t'ai envoyée, quand je n'étais que ton anonyme chargée d'admission. Si tu n'es pas content, c'est le même prix.

— Désolée, me chuchote Kat, en voyant la mine allongée de Jonas.

Je hausse les épaules, d'un air qui annonce : *il peut bien aller se faire foutre.*

— De quoi ? De quoi ? s'étonne Josh. Raconte-nous ça, Sarah Cruz.

— Oh, rien de phénoménal..., dis-je en coulant un regard vers Jonas. Juste un peu de cyberdrague avec ce type que j'ai rencontré sur Internet. Un type super sexy avec un sacré sens de l'humour. Mais ça, c'était avant...

Il est furieux. Dommage.

— Trois fois rien, ajouté-je. Tous les jeunes le font, de nos jours.

— Et tous les hommes politiques, renchérit Josh.

— Et les athlètes, dit Henn.

— Et les ménagères de moins de cinquante ans, glisse Kat.

— Et les grands-mères aussi, reprend Josh.

— Et même certains curés, ajoute Henn, ce qui fait rire tout le monde, sauf Jonas.

— Sarah, tu as vraiment choisi le meilleur appât pour ton e-mail, affirme Kat. Depuis que le monde est monde, les hommes ont toujours eu le même talon d'Achille : les seins. Et ça, aussi intelligents, riches ou puissants soient-ils.

— Sommes-nous vraiment si basiques ? interroge Josh.

— Parfaitement.

— Ne jamais sous-estimer le pouvoir du porno, déclare Henn.

— Pas mal, s'esclaffe Kat. L'industrie du porno devrait en faire son slogan phare.

— À mon humble avis, l'industrie du porno n'a même pas besoin de marketing, fait remarquer Henn.

Jonas a suivi cet échange en se contenant avec peine. À son cou, une veine bat violemment, que je peux maintenant identifier avec certitude comme étant sa jugulaire.

— C'était vraiment très malin de ta part, Sarah, affirme Josh, sans quitter son frère des yeux. Surtout dans cette situation. Tu es partie en espérant harponner un baleineau et tu te retrouves avec Moby Dick. Du beau boulot. Pas vrai, frangin ? Tu n'es pas fier d'elle ?

Jonas le fusille du regard.

— Je ne vais pas vous mentir : j'étais morte de trouille. J'avais les mains qui tremblaient comme pas possible, mais je refusais de sortir de cet immeuble sans avoir implanté le virus. Il y a trop de choses en jeu.

— Tu es une vraie tueuse, Sarah, s'écrie Kat.

Jonas décroise les bras en soupirant. Je fronçe le nez en le regardant. Et voilà : je suis une tueuse. Il va falloir qu'il s'y habitue. Pour un peu, je lui tirerais presque la langue pour le faire enrager.

— Hé, les gars ! appelle Henn, sans quitter son écran des yeux. Oh putain ! Oksana est en train de se connecter à sa banque. C'est celle de Henderson que nous avons repérée.

Il contemple son écran en silence pendant une dizaine de secondes, puis :

— Ta-da ! Elle vient de saisir son mot de passe. Ça y est ! Je l'ai. Ah, la vache... J'adore la technologie.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demandé-je, le cœur battant.

— On attend quelques minutes qu'elle se déconnecte, puis on entre à notre tour pour fouiner un peu.

— C'est le moment idéal pour boire un coup, annonce Josh en se dirigeant vers le bar. Je prends les commandes.

Cinq minutes plus tard, juste quand Josh revient avec nos verres, Henn nous annonce :

— Elle s'est déconnectée. La voie est libre.

Nous nous rassemblons tous autour de l'ordinateur de Henn, comme pour regarder un match de football.

— Bon, elle a déjà déposé tes chèques, Jonas, explique Henn. Ça doit te faire bizarre, non ?

Jonas pousse un grognement.

— Et elle a transféré la moitié de la somme vers son compte épargne. Hum...

Il a l'air perplexe.

— Quoi ? demandé-je.

La tension est à son comble.

— Même avec les chèques d'aujourd'hui, Oksana ne possède que cinq cent mille dollars en tout, sur ces deux comptes.

— Bizarre, commente Josh.

— Oui, bizarre. Ça sent l'argent de poche. Il doit s'agir des comptes personnels d'Oksana, certainement pas ceux du Club.

— Merde ! dis-je. Comment fait-on pour trouver les gros sous ?

Jonas s'éloigne vers l'autre bout de la suite, sans doute pour continuer à boudier dans son coin.

— Il va falloir attendre qu'elle se connecte à leur compte pro. Ça peut prendre cinq minutes, cinq heures, cinq jours... Qui sait ? Mais je vous garantis qu'elle finira par le faire. Pendant ce temps, je vais partir à la pêche dans leurs données, faire des copies de tout et voir si je trouve quelque chose d'intéressant. Je vais aussi écouter le répondeur de Max, ajoute-t-il. C'est vraiment génial que tu aies pu pirater son téléphone, Sarah. (Il boit une gorgée de bière et ajoute :) Bon sang, il y a du pain sur la planche...

— Oui, soupire Josh. On dirait bien que ce pauvre Henn va encore bosser toute la nuit.

Il regarde Kat.

— Qu'est-ce que tu en dis, la fêtarde ? Tu veux retourner faire les quatre cents coups en ville avec moi ?

— En fait, je préfère rester pour aider Henn, si c'est possible. Je trouve ça carrément excitant. J'ai quand même de très bonnes raisons de voir tomber ces types.

Je lui souris. Une copine, il n'y a que ça de vrai.

— Ça ne te dérange pas, Henn ? demande Kat. Je ne vais pas être dans tes pattes ?

— Pas du tout, au contraire. Mais seulement si tu en as envie. Parce que bon, quand même... Josh et Jonas me paient pour ça, alors...

Il regarde rapidement Josh, comme pour s'assurer qu'il ne commet pas de gaffe en acceptant l'aide de Kat. Cependant, si Josh est déçu par le programme inattendu pour la soirée, il n'en laisse rien paraître.

— Et moi, je pourrais t'être utile, aussi ? demande-t-il.

— Ouais, vieux. Ce serait super.

— D'accord. Je vais faire monter de quoi manger et on va se mettre au boulot tous les trois.

— Tous les quatre ! intervient-je. Je vais rester aussi. Moi aussi, j'ai de bonnes raisons de faire tomber ces truands.

Je lance un regard froid à Jonas. S'il veut continuer à bouder, c'est son problème. Il porte sa bouteille de bière à ses lèvres parfaites et boit une longue gorgée sexy. Bon, d'accord. Je suis toujours fâchée, je le jure, mais... bon sang ! ces lèvres sont tellement à croquer quand il sirote sa bière comme ça ! J'en viens presque à envier la bouteille.

— Mais non, objecte Josh. Vous devriez sortir pour fêter ça, tous les deux.

Il lance un regard appuyé à son frère et ajoute :

— Ou bien ne pas sortir et fêter ça, au choix. Peu importe, du moment que vous fêtez ça. Vous l'avez bien mérité. Vous avez carrément assuré, tous les deux.

Jonas me jette un rapide coup d'œil, mais je détourne le regard. S'il pense qu'il peut m'incendier comme il l'a fait tout à l'heure et puis me faire un grand numéro de charme comme si de rien n'était, il se fourre le doigt dans l'œil.

— Henn, Kat et moi, on va descendre dans ma suite, propose Josh avec un grand sourire. Comme ça, vous pourrez vous en donner à cœur joie ici.

Jonas boit une autre longue gorgée de bière sans me quitter des yeux. Je relève le menton, d'un air de défi. S'il a du mal à digérer ce qui s'est passé aujourd'hui, alors désolée, mais c'est dommage pour lui. Je n'avais pas prévu de l'abandonner comme ça. Je voulais que notre plan initial fonctionne, mais je me suis fiée à mon instinct pour prendre une décision rapide et mener à bien la mission. Prendre de gros risques pour obtenir de gros bénéfices... N'est-ce pas ce que Jonas a expliqué dans mon cours de droit contractuel ?

Il termine sa bière et repose la bouteille. Les bras croisés sur son torse, il me fusille du regard. Cette fois, je tiens bon. Lui aussi. Il veut jouer à celui qui se dégonfle le premier ? D'accord.

— Qu'en penses-tu, bébé ? demande-t-il finalement.

Lorsqu'il prononce le mot « bébé », je sens mes bonnes résolutions fondre comme neige au soleil. Merde. Il se passe la langue sur les lèvres. Oh mon Dieu, rien que son regard suffit à m'embraser.

— Tu es d'humeur à faire la fête, ce soir ? poursuit-il.

Je hausse les épaules.

— Moi, je pense qu'on devrait s'amuser un peu.

Je hausse encore les épaules. Mais je sais que je ne vais pas tenir très longtemps. Après tout, je suis complètement accro à ce type.

— Allez, bébé...

Un coin de sa bouche se redresse et cela suffit à envoyer une onde brûlante à travers tout mon corps.

— Tu ne veux pas qu'on s'amuse un peu ? insiste-t-il.

— Peut-être...

Soudain, je me souviens que je suis fâchée contre lui et je campe sur mes positions :

— Ou pas, ajouté-je avec une moue boudeuse.

Il fait à son tour une mine boudeuse pour se moquer de moi.

— Et si je disais le mot magique ?

Du coin de l'œil, je vois Kat qui se retient de sourire. Elle sait déjà que j'ai perdu la bataille. Je fais celle qui hésite :

— Alors, peut-être. Mais rien de sûr.

— Et si je faisais mes yeux de Bambi ? dit-il en battant des cils avec un grand sourire.

Je fais des efforts monstres pour lui résister. Je sais que c'est vain, mais il faut bien que j'essaie. Je hausse encore les épaules.

— Et si je te disais qu'on fait tout ce que tu veux ?

Ah, voilà qui m'intéresse.

— Tout ce que je veux ?

— Absolument tout.

— Tu serais complètement à ma merci ?

Jonas penche la tête sur le côté en se mordant la lèvre inférieure. Kat et Josh échangent un sourire.

— Est-ce que tu serais complètement à ma merci ? demandé-je encore en tapant du pied avec impatience. Qu'est-ce que tu réponds ?

— Hum..., fait Jonas en s'approchant de moi avec lenteur. Qu'est-ce que je réponds ?

Quand il arrive près de moi, il me prend le visage à deux mains.

— Je réponds que je suis un con.

Oh, ces yeux ! Ils sont tellement beaux que ça en devient ridicule.

— Non, pas un con, dis-je avec douceur. Plutôt un foutu connard arrogant.

Il m'embrasse tendrement. Ses lèvres sont fraîches, avec un léger goût de bière. C'est délicieux.

— Tu as assuré, aujourd'hui, concède-t-il enfin.

Il m'embrasse encore, en glissant cette fois sa langue dans ma bouche.

Très cher Jonas.

Argh. Je ne peux pas lui résister.

— Je suis désolée de t'avoir inquiété comme ça.

C'est vrai. En revanche, je ne regrette pas du tout ce que j'ai accompli aujourd'hui. C'était très efficace et j'ai carrément assuré. Je regrette que mes actes aient été une torture pour lui. J'ai dû lui faire perdre quelques années de vie, à cause du stress que je lui ai infligé. J'embrasse ses lèvres charnues, en prenant bien soin de les mordiller avant de m'écarter.

— On fait tout ce que je veux ce soir, chuchoté-je. Et tu n'as absolument pas ton mot à dire.

Il me regarde d'un air inquiet, mais je tiens bon. Il se penche alors vers moi et me murmure à l'oreille :

— Pas de cravate.

— Pas de cravate.

— Alors, c'est d'accord. C'est toi le chef. On fera tout ce que tu voudras.

— Tope-là. C'est parti.

Jonas

De tout ce que nous aurions pu faire ce soir, de tous les endroits où nous aurions pu aller, ma chérie a choisi un club de strip-tease douteux des abords de la ville. Qu'est-ce qui a bien pu lui passer par la tête ? De notre voiture garée sur le parking, nous admirons l'enseigne lumineuse qui clignote sur le toit du club, l'Amsterdam. Dans le genre sordide, on ne fait pas mieux. C'est un vulgaire bar à hôtesse. Rien à voir avec les boîtes chic du Strip.

Et c'est là que Sarah a décidé de venir pour sa grande soirée ? Bon sang. J'adore son côté « vilaine fille », bien sûr. Elle est chaude comme la braise, maligne comme pas deux, et elle m'excite comme un fou, quoi qu'elle fasse, même quand elle me tape sur les nerfs comme aujourd'hui. On est d'accord là-dessus. Malgré tout ça, ma vilaine, vilaine fille préférée est surtout complètement dingue.

Voilà, c'est dit. Complètement frappée, cette fille.

— Qu'est-ce que c'est que ce trou infâme ? demandé-je. Tu ne préférerais pas rentrer directement à l'hôtel ? Je veux ma revanche au concours d'apnée.

— On s'est mis d'accord, proteste Sarah. Tant qu'il n'est pas question de nœuds de cravate, tu es obligé de faire tout ce que je veux ce soir.

— Comment as-tu déniché un endroit pareil ?

— Google.

— Non, je... Google, vraiment ?

Je soupire.

— Je veux savoir pourquoi tu as choisi cet endroit, en particulier ? Ce n'est pas le choix qui manque à Vegas, quand même...

— Oh, tu verras.

— Pourquoi est-ce que je voudrais mater une strip-teaseuse à trois sous, alors que je peux me repaître à loisir de la vénusté de Sarah Cruz, la déesse et la muse ?

Elle rit.

— Nous sommes ici pour étoffer mon *addendum*. Alors, chut.

Ah, d'accord. *L'addendum* de Sarah. La première fois qu'elle a utilisé ce terme, cela m'a paru terriblement sexy, excitant et mystérieux, mais depuis qu'elle m'a ligoté comme King Kong, je suis beaucoup moins enthousiaste. Soudain, une idée me traverse l'esprit.

— Tu vas me faire un strip-tease ? demandé-je, plein d'espoir. Juste pour moi ?

Rien que d'y penser, j'en frissonne d'impatience.

— Allons d'abord boire un verre, tu veux ? Histoire de se mettre dans l'ambiance. Ensuite, je t'expliquerai exactement ce que j'ai en tête.

Oh oh... Cette petite lueur déjantée dans son regard. Merde. Impossible de résister.

Quatre verres de scotch plus tard, je me sens... merveilleusement bien. En temps normal, je ne suis pas porté sur le scotch, mais au diable les habitudes. Il faut bien se fondre dans le décor, non ? Eh oui. Cet endroit est d'un vulgaire tellement *vintage* qu'il me faut bien quatre scotches dans le caisson pour commencer à le supporter. Depuis une heure, Sarah et moi nous pelotons comme des ados dans un coin du club, tandis que des femmes se dandinent à leurs barres à quelques mètres de nous. J'ai tellement envie de lécher Sarah et de la pénétrer que je crains d'exploser en plein vol. Je n'ai pas encore aperçu une seule strip-teaseuse capable de rivaliser avec Sarah. Même si la valse de seins et de fesses nus que j'aperçois du coin de l'œil n'est pas un spectacle désagréable, surtout pendant que j'embrasse et pétris les seins et les fesses de Sarah. C'est un peu comme aller à la fête foraine une fois par an pour manger des trucs bien écœurants, genre des chichis reluisants d'huile. Atroce, certes. Mais pas désagréable, une fois de temps en temps.

— Je reviens tout de suite, bébé, ronronne Sarah, les joues en feu. Je vais tout préparer. Ne bouge pas.

Elle disparaît.

Je bande comme un fou. Qu'est-ce qu'elle fabrique ? Vais-je avoir le droit à un strip-tease privé ? Ce serait carrément chaud. Cette fille, quelle furie ! Une chose est sûre : avec elle, on ne s'ennuie jamais. Je ferme les yeux. Je ne sens plus mes orteils. Ce doit être le scotch. Je ris. Où est-elle ? Je suis tellement à cran que je vais sans doute insister pour un petit tour dans les toilettes après son strip-tease. Ou alors... dans le genre ados en chaleur, autant se finir à l'arrière de la voiture.

La revoilà.

— Viens, annonce-t-elle en me prenant par la main. Très cher Jonas. Viens.

Elle m'attire contre elle et me léchouille le visage.

— Je perds la tête, bébé, chuchote-t-elle en m'entraînant vers un couloir sombre, à l'autre bout du club.

— Où va-t-on ?

— Le Quartier rouge, répond-elle en désignant un néon accroché au-dessus de l'entrée du couloir.

Effectivement, c'est écrit : « Quartier rouge ». À l'entrée, un vigile nous tend un petit carton numéroté en échange de nos téléphones portables. Sur le mur, un panneau annonce : « Interdiction absolue de filmer ». Main dans la main, nous avançons à tâtons dans le couloir obscur. Arrivés devant une grande baie vitrée obscurcie, nous nous arrêtons. *Pour Sugar on Me* de Def Leppard nous parvient depuis l'autre côté de la vitre.

— C'est quoi, ce bordel ? demandé-je.

— Un peep-show. Comme à Amsterdam.

— Rien à voir avec Amsterdam !

— Comment veux-tu que je le sache ! s'exclame-t-elle, l'air mécontent. Tu ne peux pas jouer le jeu, espèce de snob ?

Elle glisse des jetons dans la fente, jusqu'à ce que le rideau de l'autre côté de la vitre se lève. Dans une petite pièce noire baignée d'une lumière criarde, une femme nue danse et se caresse sous nos yeux pendant environ dix secondes, avant que le rideau ne redescende. Royal.

— Ouais ! Une fille à poil. Super. Bon, on peut rentrer à l'hôtel et baiser comme des bêtes, maintenant ?

En riant, Sarah me tire jusqu'à la fenêtre suivante, où on a le droit à une seconde fille nue qui tournoie dans sa cabine à lumière rouge. Cette fois, la chanson est *Talk Dirty to Me*.

— C'est un genre de juke-box porno ? demandé-je. Youpi. Quelle chance.

Sarah m'embrasse.

— Je n'arrête pas de repenser à mon rêve, Jonas. Et je veux que tu m'aides à le réaliser.

Je la regarde sans rien dire. Elle ne parle quand même pas du rêve avec Jonas le poltergeist qui la pénètre de partout, le vin rouge qui coule sur elle et les clients du restaurant qui nous regardent ? Oh, bordel. Les gens du restaurant qui nous regardent... Bordel de bordel. Cette fille est folle. Je savais qu'elle avait un petit grain. Je dois même dire que j'adore ça. Mais là... c'est de la démente pure et simple.

— Tu as dit qu'on ferait tout ce que je voudrais ce soir, reprend-elle en riant. Et ça, ça m'excite comme une folle.

Avec un sourire coquin, elle me tire par la main jusqu'au bout du couloir, où une porte annonce : « Réservé au personnel ». De l'autre côté, une strip-teaseuse semble nous attendre.

— Bébé, c'est gentil, mais un plan à trois ne m'intéresse pas... Je ne veux que toi.

Je sais que la plupart des hommes doivent supplier leur copine ou leur femme pour ce genre de festivités, mais, ayant déjà pratiqué la chose, je sais que cela ne fait que m'éloigner de ce que j'aime le plus. D'ailleurs, je n'ai pas envie de partager Sarah avec qui que ce soit, même une autre femme.

— Mais non, patate ! Cette fille est là pour nous aider à tout mettre en place.

— Sarah, écoute...

Elle me lèche de nouveau la joue.

— Je veux être une très, très vilaine fille, ce soir, halète-t-elle à mon oreille. Avec toi. Allez, Jonas... Soyons fous. Je veux vivre mon rêve.

— Bébé, je suis assez joueur, mais ça, c'est vraiment vicieux.

Son regard s'allume.

— Vicieux, oui. C'est le mot. Soyons vicieux, ce soir.

Je me recule, prêt à lui dire non... Et pourtant, je bande toujours autant. Suis-je atterré ou bien allumé par cette histoire ? Je ne sais plus trop.

— Tout est prêt, bébé. Personne ne saura que c'est nous. On portera des masques et j'ai prévu des bandages pour cacher tes tatouages et mes cicatrices. Tu peux garder ton boxer, si tu veux, je m'en fiche. Et je garderai ma culotte, si tu préfères. Tu n'auras qu'à la baisser ou la glisser sur le côté, selon ce qu'on voudra faire. C'est toi qui vois.

Elle parle si vite que je peine à la suivre. À moins que je ne sois complètement bourré.

— Personne ne saura jamais que c'est nous, Jonas. On peut faire tout ce qu'on veut derrière cette vitre. Tout. Personne n'en saura jamais rien. Des gens vont peut-être nous regarder, ou pas. Tout dépend si quelqu'un met des jetons dans la fente. Mais c'est ça, le truc : savoir que quelqu'un est peut-être en train de nous regarder.

— Pourquoi est-ce que ça t'excite tellement ?

— Tu te souviens de la bibliothèque ? ronronne-t-elle. C'était carrément chaud.

Elle est tellement excitée que son corps frémit. Elle pose la main sur ma queue à travers mon jean.

— On portera des masques. Personne ne saura que c'est nous. Allez, Jonas ! Tu pourras me lécher et personne ne saura que c'est nous.

J'en frissonne d'avance. C'est carrément dépravé.

— Sarah...

Cette fille m'excite comme aucune autre, mais je n'ai pas envie de jouer les stars du porno.

— Juste une fois. Un peu comme ces trucs qu'on veut faire avant de mourir.

— Sarah...

— S'il te plaît, chuchote-t-elle en me léchant l'oreille.

Je frissonne. Merde. Je n'ai pas envie de la décevoir et elle sait se montrer convaincante.

— Je veux bien te caresser dans cette boîte noire, mais je refuse de te lécher la chatte. Certaines choses sont sacrées.

Pour être honnête, je risque même de la sauter derrière cette vitre, si la situation devient trop chaude. Toutefois, hors de question de m'agenouiller devant l'autel dans un taudis pareil.

— O.K., soupire Sarah, visiblement déçue.

Je viens de lui casser sa baraque. Vraiment, je ne la comprends pas. Elle est complètement dingue. Les filles ne sont-elles pas censées rêver d'arcs-en-ciel, de licornes et de longues promenades sur la plage ? C'est quoi, ce délire ? J'ai du mal à croire que, de nous deux, ce soit moi la voix de la raison sexuelle.

— Tu veux bien me rendre un grand service et payer cette gentille dame pour moi ? demande soudain Sarah. Je lui ai promis deux cents dollars si elle nous laissait prendre sa place derrière la vitre pendant vingt minutes.

Je sors des billets que je tends à la strip-teaseuse.

— Vous avez installé une table ? lui demande Sarah.

— Ouais, ouais.

— Je voudrais aussi que vous passiez une chanson en particulier.

— Bien sûr. C'est quoi ?

Sarah lui chuchote quelque chose à l'oreille.

— 'Connais pas, dit la femme. Vous êtes sûre que vous ne voulez *Baby got Back* ou bien *Talk Dirty to Me*, ou un truc du genre ?

— Non. C'est cette chanson que je veux.

Ma curiosité est piquée.

— Redites-moi le titre ? demande la femme.

Sarah se penche de nouveau à son oreille.

— C'est noté. Je vais faire de mon mieux. Voilà les trucs que vous avez demandés, ajoute-t-elle en désignant une petite boîte en carton posée sur le sol. Je reviens tout de suite.

Sarah m'embrasse.

— Je suis tellement excitée !

— Rappelle-moi pourquoi tu veux que des gens nous regardent pendant qu'on... Je ne pige pas.

— Je crois que c'est juste... Tu es tellement beau, Jonas. Ça m'excite de penser que tu me fais l'amour devant le monde entier.

Je la regarde un moment sans rien dire.

— Tu sais que je n'ai pas l'intention de te larguer ?

— Même si je fais des trucs aussi barrés ? demande-t-elle en fronçant le nez.

— Même.

— Même si je te flanque la trouille de ta vie et que je ne respecte pas le plan prévu et que ça te met hors de toi ?

— Mmmh... Non, toujours pas, dis-je en souriant. Tu ne pourras pas te débarrasser de moi comme ça.

— Même s'il y a clairement quelque chose qui ne tourne pas rond chez moi ? demande-t-elle à voix basse en désignant la cabine. Même si je ne suis pas normale ?

— Eh non, bébé, dis-je en l'embrassant. Et puis, la normalité, tu sais...

Dans quel merdier me suis-je fourré ? Nous sommes debout dans la pénombre de la petite cabine, portant seulement nos sous-vêtements et un masque de justicier. Tous nos signes caractéristiques sont

entourés de bandages blancs.

— On a l'air de deux momies en rut prêtes à dévaliser une banque, fais-je remarquer.

Sarah rit tellement qu'elle est obligée de s'asseoir sur le rebord de la table. Quand je m'assieds à côté d'elle, elle s'appuie contre mon épaule. Alors que son rire commence à s'éteindre et qu'elle s'apprête à m'embrasser, une lumière rouge nous éblouit et des haut-parleurs invisibles se mettent à rugir *Baby Got Back*.

— Qu'est-ce que... ? marmonne Sarah, visiblement agacée par le choix musical.

— Je crois que c'est à nous, dis-je en lui tendant un bras bandé de blanc. C'est Frankenstein contre la Momie. Qui l'emportera ?

Sarah rit de nouveau, la tête rejetée en arrière, au point que j'aperçois des larmes couler derrière son loup de justicier. Soudain, le rideau noir se lève et nous apercevons notre reflet dans la glace du peep-show. Il s'agit en réalité d'une glace sans tain : pour nous, c'est un miroir ; pour notre voyeur de luxe, quel qu'il soit, c'est une vitre. Sarah adresse un petit signe hésitant à nos reflets masqués, un salut moqueur à notre espion anonyme, puis éclate de rire. Comme d'habitude, son rire est contagieux.

Tandis que j'admire en riant cette femme belle, sexy, folle et brillante qui glousse derrière son masque noir, ses bandages délirants autour de son buste et son cou, Sir Mix-A-Lot nous raconte des histoires de grosses fesses. Je me rends compte soudain que je n'ai pas envie de partager ma belle avec qui que ce soit. Jamais. Et surtout pas avec une bande de voyeurs à deux balles qui nous matent à travers une vitre dans un bar sordide de la banlieue de Vegas. Cette femme magnifique, c'est mon trésor à moi. Elle veut que le monde entier me voie lui faire l'amour ? Dommage. Je suis le seul à l'avoir jamais vue atteindre les plus hauts sommets du plaisir humain, le summum de l'expérience humaine, la forme d'expression la plus sincère possible entre deux personnes. Et ça restera ainsi jusqu'à la fin des temps, bordel !

Le cœur battant, je la prends par la main.

— Bébé, tu as tout compris de travers.

— Quoi ? demande-t-elle en s'essuyant les yeux.

— Ton rêve... Tu as tout compris de travers.

Elle me regarde sans comprendre.

— Tu crois que tu as besoin de le vivre en vrai..., mais ce rêve n'est pas littéral. C'est une métaphore.

Elle ne comprend toujours pas.

— Réfléchis à ce que tu ressens dans ce rêve... Les désirs qu'il provoque en toi. Ce rêve n'est pas littéral, Sarah. Il signifie quelque chose de totalement différent. On pourrait baiser comme des furies devant cette vitre, sous le regard de centaines de personnes, que ça ne comblerait pas ton désir profond.

Elle croise les bras sur sa poitrine, comme frappée d'une soudaine timidité. Elle ne rit plus. Sir Mix-A-Lot demande aux mecs si leurs nanas ont des fesses bien rebondies.

— Ouais ! m'écrié-je, en chœur avec le public enthousiaste, ce qui arrache une moue adorable à Sarah. Tu te rends compte que cette chanson me donne envie de croquer à pleines dents dans ton cul délectable ?

Elle sourit vaguement, mais je vois bien qu'elle est perdue dans ses pensées.

— Tu es prête à partir ? demandé-je en lui caressant les cheveux.

Elle acquiesce.

— On va rentrer à l'hôtel et tu pourras passer la chanson que tu avais en tête pour ce soir. Et moi, je pourrais croquer ton cul, lécher ta chatte délicieuse et te prendre comme un malade jusqu'à ce que tu cries que je suis ton seigneur suprême, ton seul dieu, ton maître. Que dis-tu de ça ?

— Je suis désolée, bafouille-t-elle.

— Ne t'excuse pas, la rassuré-je en la recoiffant.

— Je parle de tout à l'heure. Pardon de t'avoir fait peur.

— C'est vrai que tu m'as fait flipper, dis-je, l'air sévère. Mais tu as aussi assuré grave.

Elle hausse les épaules.

Sir Mix-A-Lot proclame de nouveau son enthousiasme pour les larges postérieurs, des fois que nous n'aurions pas encore compris le message.

— Je suis désolée pour tout ça, ajoute-t-elle en désignant le rideau noir.

— Mais non, c'était rigolo. Quand même, regarde-nous. Bon sang ! Tu parles d'un souvenir.

— Je crois que je suis un peu barrée.

— Sarah, ma précieuse chérie, tu n'as pas à t'excuser d'être un peu folle. Je t'aime tout entière, le dedans comme le dehors. Et même ton grain de folie.

Soudain, le rideau noir se lève et nous contemplons notre reflet masqué dans le miroir, sous la lumière rouge qui se reflète dans nos yeux. Lorsque le rideau redescend, j'embrasse doucement Sarah.

— Tu es prête à rentrer à l'hôtel et à me laisser te faire l'amour ?

— Absolument.

Je pousse un soupir de soulagement. Sir Mix-A-Lot professe encore et encore son amour immodéré pour les fessiers volumineux.

— Mais d'abord, tu m'emmènes danser !

— Oh non ! protesté-je, découragé.

— Je plaisante ! Cela dit, ajoute-t-elle avec un petit sourire en coin et un clin d'œil, je veux bien faire un crochet par la boutique du tatoueur avant de remonter dans la chambre.

Sarah

— J’adore, murmure-t-il, ses lèvres à quelques centimètres de mon tout nouveau tatouage. C’est carrément sexy.

Lorsqu’il embrasse le tatouage de ses lèvres douces, son haleine tiède déclenche un frisson dans tout mon corps. Puis je sens la caresse de sa langue.

— C’est trop sensible pour que je le lèche ?

— Non, parviens-je à peine à articuler. Recommence.

— Bon sang, qu’est-ce que ça m’excite ! C’est comme un trésor enfoui. Un trésor dont je serais le seul à connaître l’emplacement.

Sa langue commence à descendre doucement ; mon clitoris en frémit d’impatience.

— Lance la musique, haleté-je. J’ai préparé une chanson pour nous.

Je suis déjà à deux doigts de délirer. Lorsqu’il se lève, je ne peux me retenir de me toucher. La chanson commence. La chanson que je mourais d’envie d’écouter en faisant l’amour avec lui. Il s’agit de *Take me to Church* par l’Irlandais Hozier. La première fois que j’ai entendu cette chanson, j’ai aussitôt pensé à Jonas. À mes yeux, il y a quelque chose chez Hozier, un mélange d’intelligence, de vulnérabilité, de passion, d’angoisse existentielle et de masculinité qui capture parfaitement l’essence de Jonas. À un tel point que j’ai parfois l’impression que c’est Jonas qui chante. Je suis sûre que si Jonas écrivait des chansons, elles ressembleraient à celle-là.

Jonas revient et commence à déposer des baisers sur mon tatouage avant de descendre, se rapprochant de mon point sensible. Je frissonne, mais bientôt il relève la tête pour écouter la chanson.

— Qu’est-ce que c’est ? demande-t-il, après un instant.

Et là, le refrain retentit.

— Ah oui, quand même...

Je souris. Je sais l’importance que la musique revêt pour lui.

— J’adore, murmure-t-il.

Il ferme les yeux un moment, apparemment ému par cet écho de sa propre âme, puis il se penche vers moi et commence à embrasser doucement l’intérieur de mes cuisses. Lorsque la chanson atteint sa conclusion passionnée – *amen* –, avant de reprendre au début, Jonas lève les yeux et me contemple d’un air féroce.

— Fais tes prières, mon amour, chuchoté-je, ma poitrine se soulevant rapidement tellement je suis excitée. Agenouille-toi devant l'autel.

— Amen.

Il tire brusquement mon corps jusqu'au bord du lit et s'agenouille en effet devant moi, comme s'il allait prier. Après avoir calé mes jambes sur ses larges épaules, il enfouit son visage entre mes cuisses et commence à me vénérer comme un pénitent cherchant désespérément la rédemption.

Amen.

L'orgasme me frappe rapidement avec force. Lorsqu'il s'éloigne, Jonas prend mon corps en sueur dans ses bras et me porte sans un mot dans le salon de la suite pour me poser sur la table. Je ne lui demande même pas ce qu'il a en tête, car cela n'a pas d'importance. Mon corps lui appartient ; il peut bien en faire ce qu'il veut, le manipuler dans toutes les positions et y cueillir tous les plaisirs imaginables. Il est comme un grand violoncelliste et moi, je suis un morceau de bois qui ne s'anime qu'entre les mains de son maître.

Debout devant la table, il place mes mollets sur ses épaules et se redresse de toute sa hauteur, soulevant mon bassin pour placer ses mains puissantes sous mes fesses. Puis il m'attire vers lui pour me pénétrer. Je gémiss en sentant nos deux corps s'unir sans effort, à cet angle nouveau et exotique.

— On appelle ça le papillon, chuchote Jonas d'une voix rauque, tandis que son corps bouge de façon magique dans le mien. Parce que tu es mon papillon, bébé.

Bon sang, c'est bon ! On peut compléter la liste des positions sexuelles que m'a fait découvrir Jonas. Je crois que c'est une de mes préférées. Jusqu'ici, j'ai adoré toutes celles qu'il m'a suggérées, plus délirantes et fantastiques les unes que les autres : la ballerine, les ciseaux, la chaise longue. Toutes. La chaise longue a été un franc succès, même si nous n'avons pas vraiment compris ce qu'il fallait faire. Franchement, qui peut réussir une position pareille ? Toutefois, grâce à ce fiasco hilarant, j'ai découvert qu'il était tout aussi excitant et agréable de partager un fou rire avec Jonas, surtout nu.

— Mon papillon, gémit Jonas. Le papillon le plus sexy du monde.

Il pousse un grognement en poussant ses hanches vers les miennes et en me dévorant du regard. Je me cambre vers lui, cherchant à soulager cette tension qui croît de nouveau en moi. Jonas me tient fermement par les fesses, m'attirant encore davantage contre lui. Ma main s'aventure vers mon ventre, à la recherche du point de fusion entre nos deux corps, et je regarde son pénis luisant entrer et sortir de moi, un spectacle qui m'excite toujours. Soudain, je me souviens de mon tout nouveau tatouage et je gémiss.

De mon point de vue, les minuscules lettres sont à l'envers, car Jonas est le seul au monde à pouvoir observer ces trois petites lettres dans le bon sens. Peu importe. La simple existence de ces lettres me rend audacieuse, coquine et sexy comme jamais. OTP, proclame effrontément mon nouvel insigne. C'est le diminutif affectueux de la super héroïne que je suis devenue, celle qui botte le cul des méchants et s'envoie en l'air comme une folle. Je regarde de nouveau mon tatouage en souriant.

OTP.

Jonas et moi gémissons ensemble. La pression monte, monte, menaçant de tout faire exploser en moi.

— Tu es mon papillon, gémit Jonas. Tellement belle...

Un spasme déchire mon corps. Je suis déjà perdue. Sur mon ordinateur, la chanson continue à tourner. Pour moi, c'est comme si c'était Jonas qui parlait, et cela suffit à me faire basculer. Je me délie comme une pelote de laine, j'ouvre mes ailes pour devenir une fois encore Orgasma la Toute-Puissante. Chaque muscle connecté, même de loin, à l'endroit où Jonas entre et sort de moi se crispe. Je crie son nom. Enfin, je crois, car qui sait quel fatras de sons s'échappe réellement de ma bouche au moment où ces délicieuses vagues se mettent à onduler en moi. Puis je me dissous en une mer de

satisfaction, apaisée, libérée des émotions de cette longue journée d'excitation, de peurs et d'épuisement.

Je m'attends que Jonas me suive dans la libération, mais il se retire de moi, repose sans ménagement mes fesses sur la table, retire mes jambes de ses épaules et les dresse vers le plafond, à quatre-vingt-dix degrés de mon buste. Puis il croise mes jambes en une cisaille fermée, les chevilles croisées, avant de me pénétrer de nouveau dans un grognement puissant. Un gémissement enthousiaste m'échappe devant ce tout nouvel assaut d'un plaisir indécent. Oh mon Dieu, aucune barrière ne vient gêner l'accès de Jonas à mon corps et mes jambes ainsi croisées forment un fourreau exceptionnellement étroit entre nos deux corps.

Jonas me pénètre en haletant, encore et encore, tenant d'une main ferme mes jambes serrées. Une onde de choc délirante, presque douloureuse, se répand en moi, tandis qu'un nouvel orgasme se prépare. Lorsque mes spasmes atteignent enfin leur sommet et que mon corps se libère une fois encore en un millier de vaguelettes, Jonas décroise mes jambes et écarte mes cuisses. Il me redresse ensuite dans une position assise et m'aide à enrouler les jambes autour de sa taille.

— Sarah, chuchote-t-il en m'embrassant avec voracité à chaque coup de reins. Sarah... Oh bon sang, c'est tellement bon.

Je suis vidée. Je ne tiens même plus assise. Jonas me prend dans ses bras pour me soutenir à chacun de ses assauts. Quelle endurance ! Ce doit être le scotch. Mes muscles sont à bout, mais lui, plus rien ne l'arrête. Je fonds et dégouline de la table pour former une flaque géante sur le sol. Jonas, lui, est encore en feu. Il me mordille l'oreille, m'embrasse le cou, sans cesser ses va-et-vient urgents. Je suis morte. Épuisée. C'est trop à la fois. Plaisir et douleur se fondent l'un dans l'autre. Comment fait-il pour tenir si longtemps ? Oh mon Dieu, je n'en peux plus. Je dois le pousser de l'autre côté.

— Je t'aime, chuchoté-je. Je t'aime, Jonas.

Je lui mords le cou.

— Je t'aime, bébé. Pour toujours. Pour toujours.

Glissant une main entre nos deux corps, je commence à le caresser. Il gémit et pousse un grondement sourd. Mon ventre se crispe.

— Je t'aime tout entier. Chaque parcelle de ton être, ronronné-je sans cesser mes caresses.

Je mordille un de ses tétons.

— Je t'aime.

Ses gémissements se font plus torturés.

— Je t'aime, bébé. Tout entier.

Mes caresses redoublent d'ardeur et son corps est pris de tremblements.

— Même les ténèbres en toi. Même ta folie. Je t'aime tout entier, Jonas.

Je lui mords encore le cou.

— Oh bébé, tout entier. Même ces endroits que tu veux me cacher. Même ce que tu crains de me montrer. J'aime tout. Je prends tout.

Son corps se met à trembler violemment et il pousse un grand cri. Je m'effondre en arrière sur la table. Je suis une marathonnienne qui vient de franchir la ligne d'arrivée. Je suis vidée. Dans un grognement de fauve, Jonas s'effondre sur moi.

— Je t'aime, Jonas, chuchoté-je encore, avant d'embrasser son torse transpirant. J'aime tout de toi, même tes recoins les plus secrets.

Sarah

Je me demande si c'est normal d'être à ce point dépendante physiquement de quelqu'un. Et désirer de façon aussi pathologique le contact d'un homme, comme si sa chair était un narcotique puissant. De me retrouver à fantasmer sur lui en plein jour, alors qu'il est assis juste à côté de moi sur le canapé, en train de travailler sur son ordinateur en croquant une pomme. D'avoir l'impression d'être née pour mêler mon corps au sien, et uniquement au sien, comme un puzzle à deux pièces, sans qu'aucune autre adéquation soit possible. D'être certaine que, à choisir entre ses lèvres délicieuses et le chocolat le plus fin, j'opterais à tous les coups pour ses lèvres. Même les rares fois où je suis en colère contre lui, au point d'avoir envie de l'envoyer balader. Je me demande si c'est normal d'aimer quelqu'un au point non pas d'oublier ou d'ignorer ses défauts, erreurs, imperfections et côtés sombres, mais de les adorer et de ne pas imaginer qu'il puisse en être autrement.

Est-ce normal ? Je ne sais vraiment pas. En tout cas, si ça ne l'est pas, alors la normalité est une notion très surfaite.

Après notre marathon du sexe, Jonas me jette littéralement sur son épaule et me porte jusqu'à la chambre, en mode Cro-Magnon, pour abandonner mon corps prostré sur le lit. Un sourire arrogant illumine son beau visage.

— Commande-nous quelque chose à manger, bébé, m'indique-t-il, avant de me faire rouler sur le côté pour me donner une tape sur les fesses.

Pas de « s'il te plaît ». Pas de « si tu as envie ». Juste un ordre, une tape sur les fesses et un cri de joie en direction du plafond. Il va même jusqu'à tortiller du cul, qu'il a fort plaisant, comme un paon faisant la roue, avant de se pavaner jusqu'à la salle de bains.

Peut-être devrais-je essayer de calmer un peu sa joie en lui rappelant qu'il faut être deux pour danser le tango et qu'il n'a pas accompli ce dernier acte de « sexcellence » tout seul. Mais non. Je n'ai aucune envie de plomber sa petite montée d'autosatisfaction. En vérité, après la façon magistrale dont il a pris possession de mon corps ce soir – comme tous les soirs, finalement –, je crois qu'il mérite bien de s'envoyer toutes les fleurs qu'il veut jusqu'à la fin des temps.

Amen.

Évidemment, cela ne signifie pas que je vais commander quoi que ce soit rapidement, comme me l'a ordonné mon seigneur, mon dieu, mon maître, parce que je suis incapable de bouger le moindre

muscle. Tout ce que je peux faire, c'est rester allongée comme une nouille cuite en l'écoutant pousser des clameurs de joie dans la salle de bains. À l'entendre, on croirait qu'il se tient debout à la proue du *Titanic*, en criant : « Je suis le roi du monde ! » Oh, Jonas...

— Amen ! chante-t-il dans la douche, dans une tentative de reprise de la chanson de Hozier.

C'est la première fois que j'entends Jonas chanter, pensé-je avec un grand sourire. Oh, voilà qu'il recommence, cette fois avec des vocalises dignes d'un chanteur d'opéra sourd.

— A-a-a-a-ame-e-e-n.

J'éclate de rire. Wouah ! C'est atroce. Il chante comme une casserole. Étrangement, cette découverte m'enthousiasme et me fait l'aimer encore plus.

J'attrape le menu du room-service sur la table de nuit d'une main et mon téléphone de l'autre. J'ai promis à ma mère de l'appeler tous les jours pendant mon séjour à Las Vegas, afin de la rassurer, et je viens de me rendre compte que je ne l'ai pas fait aujourd'hui. Évidemment, je ne vais pas l'appeler en pleine nuit, mais elle trouvera au moins un petit texto demain matin.

En ouvrant mon téléphone, je pousse un petit cri. J'ai reçu un texto d'un numéro inconnu. Tous mes cheveux se dressent sur ma tête quand j'en découvre le contenu :

Quand ce sera mon tour, je ne t'emmènerai pas dans un club de strip-tease miteux en te demandant de couvrir ton séduisant visage avec un masque. Appelle-moi aujourd'hui. Je ne suis pas un homme patient. M.

Je lâche le téléphone en tremblant. Mon estomac se retourne.

Oh non. Non. Non. Non.

Max nous a vus.

Il a dû nous suivre au club de strip-tease. Jusqu'à quel moment nous a-t-il espionnés ? Je me cache le visage dans les mains, submergée d'angoisse, de peur, de honte et de dégoût. C'est plus que je ne peux en supporter. À cet instant, Jonas sort de la salle de bains, une serviette blanche nouée autour de la taille.

— A-a-a-am-e-e-e-en ! chante-t-il à pleins poumons en écartant les bras dans un geste théâtral. Hé, tu as commandé quelque chose ?

Quand il m'aperçoit, son ton change brusquement :

— Sarah ?

Je suis incapable de parler. J'ai envie de vomir.

— Que s'est-il passé ? demande-t-il en me rejoignant sur le bord du lit.

Je lui tends le téléphone sans un mot.

— Qui... ?

— Max. Maksim.

— C'est quoi, ces conneries ? demande-t-il, furieux.

J'éclate en sanglots.

— Qu'est-ce qui se passe, bordel ? Dis-le-moi.

Je lui raconte alors en détail la façon dont Max a exigé un « petit tour gratuit » avec moi dans la journée. Je lui explique que Max est content que Travolta ne m'ait pas tuée, comme il le lui avait demandé, car il aurait alors raté une belle occasion de s'amuser. Ensuite, je lui avoue que Max m'a glissé sa langue dans la bouche, juste avant que je sorte du bureau.

Jonas se passe la main dans les cheveux dans un geste nerveux.

— Pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

Je secoue la tête.

— Comment as-tu pu ne rien me dire ?

— J'avais peur.

— De m'en parler ? Tu avais peur de moi ?

— Non, non..., protesté-je avec un soupir agacé.

Jonas fait les cent pas dans la chambre.

— Ce salaud nous a suivis ce soir.

— J'avais peur que tu y retournes pour essayer de le tuer.

— Tu m'étonnes, grogne-t-il. C'est exactement ce que je vais faire. Je vais aller tuer ce connard.

Mon cœur bondit.

— Jonas, non.

Il est tellement en colère que je ne le reconnais même plus. Son corps tout entier tremble et chaque muscle est tendu, saillant. Il se rassied soudain sur le lit, le regard enflammé.

— C'est tout ? Tu m'as tout dit ?

— Oui.

— Vraiment tout ?

— Oui. Promis.

Il pousse un soupir.

— Quel connard, marmonne-t-il en grimaçant. Il t'a embrassée ?

Je fais signe que oui.

— C'était répugnant. Et terrifiant.

Je craque. Mes larmes coulent avec force.

— Je suis désolée, Jonas. J'ai eu vraiment, vraiment peur, aujourd'hui.

Il me caresse les cheveux.

— Je ne veux plus jamais que tu me caches quoi que ce soit, c'est compris ? dit-il d'une voix étrange où se mêlent la compassion et la fureur.

Je hoche la tête.

— Plus jamais. Quoi qu'il arrive. Plus jamais.

— J'ai voulu t'en parler tout à l'heure, mais tu étais tellement furieux contre moi quand on a quitté leurs bureaux que je n'ai pas voulu jeter de l'huile sur le feu. J'avais peur que tu y retournes pour essayer de le tuer... au risque de ta vie. Tu étais tellement fâché contre moi... Tu avais presque perdu la tête.

Il me serre contre lui en soupirant.

— Ce n'était pas contre toi que j'étais furieux, Sarah. Tu ne comprends pas ? Je n'aurais pas dû m'énerver contre toi. J'ai mal réagi, je suis désolé.

Il tremble tellement il est tendu.

— Ce n'est pas contre toi que j'étais furieux. Je craignais qu'il t'arrive de nouveau du mal, mais je me suis comporté comme un crétin.

Je hoche la tête. Il s'est comporté comme un crétin, c'est vrai, mais je comprends.

— Ma pauvre..., chuchote-t-il en me serrant contre lui. Ma pauvre chérie.

— Je suis navrée de ne pas t'en avoir parlé.

— Ne me cache plus jamais rien. Plus jamais.

— D'accord, dis-je en posant ma joue sur son épaule.

Il s'écarte.

— Sarah, je ne plaisante pas. C'est primordial. Tu ne dois plus jamais me cacher quoi que ce soit.

Je hoche la tête.

— Promets-le-moi.

— Je te le promets. Je suis désolée.

Il me serre la main et dépose un baiser sur mon épaule.

— Je suis navré de m’être emporté comme ça. Je n’aurais pas dû. Tu ne mérites pas ça.

— Je te pardonne.

— J’ai un peu pété un plomb.

— Je sais.

— Ne me cache plus jamais rien.

— Non, c’est promis.

— Bon.

— Et toi aussi, tu me le promets ?

Il ne répond pas.

— Tu promets de ne jamais rien me cacher ? demandé-je encore.

Il reste silencieux. Je le repousse doucement pour le regarder.

— Pourquoi ne réponds-tu pas ?

— Parce que je ne peux pas te promettre une chose pareille.

Je reste bouche bée.

— C’est impossible. Pas avec ces fumiers. Pour tout le reste et tout le monde, oui. Je te le promets, croix de bois, croix de fer. Je te dirai toujours la vérité et ne te cacherai jamais rien. Mais en ce qui concerne ces fils de putes, je jure de te protéger coûte que coûte, même si cela implique que je ne te parle pas de certaines choses qu’il vaut mieux que tu ignores.

Jonas

Rassemblés autour de la table – celle-là même sur laquelle ma chérie s’est transformée en papillon de façon si délectable, hier soir – nous attendons d’écouter ce que Henn et ses deux lutins ont découvert sur le Club. Henn a les yeux injectés de sang et l’air hagard de quelqu’un qui n’a pas fermé l’œil de la nuit. Kat et Josh n’ont pas l’air très frais non plus, même s’ils ont de toute évidence dormi un peu. D’ailleurs, si je ne m’abuse, ces deux-là sont assis étrangement près l’un de l’autre.

— Bon, pour faire vite, annonce Henn, nous avons affaire à du lourd, les gars. Genre, énorme. La grosse artillerie.

Il sourit jusqu’aux oreilles. Sarah et moi nous regardons, frémissant d’impatience.

— J’ai passé la nuit à parcourir le terrier du lapin blanc et chaque galerie ouvre sur un autre terrier, avec un autre lapin ukrainien. Je suis obligé de passer des tas de trucs au logiciel de traduction. Ce n’est pas du tout aussi précis qu’un traducteur humain, mais ça nous donnera au moins une idée...

— Respire, Henn, intervient-je. Ralentis un peu et reprends depuis le début. En parlant de lapin, on dirait surtout le lapin Duracell sous amphet’, pour l’instant.

Henn se passe la main dans les cheveux en soupirant.

— Désolé, vieux. J’ai bu dix expressos serrés en douze heures, plus deux Red Bull...

— Mollo, Henn, dis-je. Ça va te tuer, ces saloperies.

— Ce sont les risques du métier, répond-il avec un petit sourire.

— Résume-nous simplement ce que tu sais.

— D’accord.

Henn prend une profonde inspiration.

— Hier soir, nous avons pu nous faire une idée assez précise de la situation et je peux vous affirmer que c’est un sacré sac de nœuds de dingues.

J’attends. Henn reprend de nouveau son souffle.

— Presque tous les documents importants sont en ukrainien, mais j’ai aussi trouvé des trucs en russe. Saviez-vous que le russe et l’ukrainien étaient des langues distinctes ?

Je ferme les yeux un instant, dans un effort de patience.

— Dis-moi juste... As-tu pu pénétrer dans le système du Club ?

— Non, pas encore. Où qu’il soit, il est enterré très, très profond dans le Web. Vraiment profond. Mais j’approche. Je trouve un tas de petits cailloux blancs. Je suis sur leur piste, les gars... Et mes jolies demoiselles, ajoute-t-il avec un sourire adulateur à Kat.

Après une seconde d’hésitation, il lance aussi un clin d’œil poli à Sarah.

— Vous auriez dû voir ça ! intervient Kat. Henn est un vrai Sherlock Holmes du Web. Il comprend tout à une vitesse ahurissante.

— Ce type est un putain de génie, renchérit Josh.

Pourquoi ai-je l’impression d’être en colonie de vacances avec des élèves de maternelle ? Restons calme.

— Qu’est-ce qu’on sait, jusqu’ici ? demandé-je, pour essayer de les cadrer un peu.

— Commençons par l’éventail des opérations, reprend Henn. Gigantesque. Massif. Énorme. Colossal. Bien au-delà de ce que j’avais pensé. Ce n’est pas un petit réseau de prostitution familial, perdu au fin fond du trou du cul du monde... Même si je n’ai aucune base de comparaison, bien sûr. Je dis juste que ce que j’ai trouvé dépasse tout ce à quoi je m’attendais. D’ailleurs, il se trouve que la prostitution ne constitue qu’une partie du business.

— Que font-ils d’autre ? demande Sarah.

— Alors, Oksana gère la partie prostitution, mais Max trempe dans un tas d’autres trucs. Drogues et armes, principalement.

Toutes les mâchoires tombent en même temps. Putain de merde.

— Avec des tas de gars qui travaillent pour lui, partout dans le pays. Mais surtout à Vegas, Miami et New York.

Sarah est toujours bouche bée. Complètement abasourdie. Je suis moi-même sérieusement ébranlé.

— De quel volume parlons-nous ? demandé-je. Genre, en dollars.

— Je n’ai pas encore accès aux comptes, mais je pense que les chiffres vont être énormes.

— Énormes comment ?

— Eh bien, en extrapolant d’après deux ou trois trucs que j’ai vus dans leurs dossiers... et je parle bien d’extrapolation, à ce stade... je tablerais sur un demi-milliard de dollars par an. Peut-être plus.

De nouveau, tout le monde en reste sur le cul.

— Et la liste des membres ? demande Sarah. Des nouvelles de ce côté-là ?

— Pas encore. Les données réelles sont enfouies quelque part dans la base du Club, mais Oksana possède une précieuse liste de VIP qu’elle gère personnellement. Elle n’utilise pas leur vrai nom. Tout fonctionne avec des codes et des surnoms, mais je suis tombé sur deux ou trois trucs qui m’ont permis de découvrir l’identité de quelques-uns de ces clients. Pour l’instant, il s’agit surtout de P-DG et de gros bonnets de l’industrie, des sportifs de haut niveau... Vous voyez ce type qui vient de signer un gros contrat avec les Yankees ? Et au moins deux membres du Congrès y ont adhéré pendant un certain temps. Il y a aussi un type qui a l’air d’être un très gros poisson, un genre de super-VIP, mais je n’ai pas encore trouvé de qui il s’agissait. Rien qu’avec cet échantillon on sait qu’on a affaire à des membres très influents qui seraient plutôt emmerdés de découvrir qu’ils ont financé la mafia russe... ou ukrainienne, plutôt. On en reparlera tout à l’heure.

Sarah et moi échangeons un regard. Je n’avais pas encore envisagé la « mafia russe ». Est-ce de cela qu’il s’agit ? Merde. Mon estomac se noue. Ne tenant plus en place, je me lève pour arpenter la pièce.

— L’identité de ce super-VIP, ça m’a l’air d’être une information qu’on ferait mieux d’obtenir, reprend Henn. Ses e-mails sont doublement cryptés, mais j’ai réussi à récupérer un message d’Oksana à Max, dans lequel elle fait suivre un mail du super-VIP. Le gars dit des trucs du genre « Mes agents de protection rapprochée se posteront devant la porte ». Ce type est protégé ? Et qui peut bien employer ce genre de vocabulaire : « agents de protection rapprochée ».

Sarah me regarde, les yeux écarquillés.

— Une rock star ? suggère-t-elle. C'est le genre de personne à avoir un garde du corps.

— Je ne pense pas, répond Henn. En tout cas, pas d'après ce que j'ai vu.

— Ouais, intervient Josh, l'air perplexe. Je connais plein de chanteurs célèbres avec des gardes du corps et aucun n'emploie ce genre de vocabulaire.

— Je vais continuer à creuser, dit Henn. Bon, sinon, vous êtes prêts à halluciner complètement ?

— Tu veux dire que ce n'est pas tout ? demande Sarah.

— Oh non ! Le plus drôle reste encore à venir. J'ai découvert ça hier soir, juste après le départ de Kat.

Kat nous regarde d'un air penaud.

— Ben oui, il fallait bien que je dorme un peu.

— C'est fréquent quand on ne carbure pas à la caféine et à la nicotine, affirme Henn.

Je jette un coup d'œil à Josh, qui n'a pas l'air au courant non plus.

— Et toi, Josh ? demandé-je. Tu es parti dormir, toi aussi ?

— Ouais, je ne tenais plus le coup. Je crois que j'ai dû jeter l'éponge à peu près en même temps que Kat... Peut-être un tout petit peu plus tard.

Oh putain. Ils couchent ensemble, c'est sûr. Je jette un rapide coup d'œil à Sarah, pour voir si elle a remarqué quelque chose, mais elle est pâle et inquiète, pas du tout intéressée de savoir si Josh et Kat s'envoient en l'air.

— Alors ? demande Kat, avec impatience.

— J'attends toujours la traduction d'un paquet de trucs. Cette histoire d'ukrainien et de russe, c'est un vrai handicap, si bien que je n'ai pas encore tout vu, mais... bon sang, les gars ! Oksana est une sorte d'activiste politique. C'est un peu le Che Guevara ukrainien, quoi. Elle est en communication permanente avec des Ukrainiens d'un endroit appelé « Donbass ». Je me suis renseigné, et il s'agit en fait d'une sorte de révolution ukrainienne.

— Les séparatistes, marmonné-je.

Ils en parlent tout le temps aux infos, en ce moment.

— C'est bien ce que je pensais, répond Henn. J'ai trouvé des tonnes d'échanges en ukrainien avec ces gars, dans lesquels elle débite de la propagande à la con en parlant de la « cause » et de la nécessité de trouver des financements et des armes. Genre des armes lourdes. C'est complètement dément. Elle n'arrête pas de balancer des trucs du genre « Gardez l'espoir ».

Henn a prononcé ces derniers mots avec un faux accent russe.

— Oh bordel..., marmonne Josh.

— Quoi ? demande Kat.

— Ils financent les séparatistes ukrainiens, explique Josh.

— Ce qui signifie qu'Oksana finance indirectement Poutine, ajouté-je.

Kat me lance un regard perplexe.

— Euh... Les gars ? Va me falloir des sous-titres, là. Désolée.

— D'accord, dis-je. Alors, autrefois, il y avait l'U.R.S.S., d'accord ? Ensuite, elle a été redécoupée en plusieurs morceaux. La Russie, l'Ukraine et les Pays baltes, notamment. Bon, aujourd'hui, Poutine veut recoller tous les morceaux de la mère Russie, afin de ressusciter l'ancien empire, et il veut faire de l'Ukraine le joyau de cette nouvelle Union soviétique.

— Et l'Ukraine est d'accord ? demande Kat.

— Non. Pas le gouvernement officiel. Mais il existe une faction au sein de l'Ukraine, les séparatistes, qui veut faire sécession avec leur gouvernement et se joindre au plan de réunification de Poutine. C'est pour ça que les séparatistes ont entamé un conflit armé avec leur propre gouvernement, avec le financement des Russes.

Je regarde Josh. Nous pensons la même chose : on a filé du fric à ces types, bordel ! Sarah aussi a l'air mortifiée.

— Oh putain de sa mère, murmure Kat.

— Comme tu dis, répond Henn.

— Il faut trouver qui est ce super-VIP, dis-je précipitamment. On doit connaître les poids lourds de leur business. Tu as dit que des membres du Congrès étaient impliqués ?

— Ouais...

— Ça pourrait très, très mal tourner, dit Josh.

— Sans blague ? approuve Henn. Tu imagines un peu les gars du Congrès ? Genre : « Bonjour, chers électeurs. S'il vous plaît, votez pour moi. J'ai augmenté le nombre de policiers dans nos rues, j'ai fait construire une bibliothèque et j'ai voté l'augmentation du revenu minimum. Oh, et puis j'ai aussi refile un paquet de fric à un réseau ukrainien de prostitution et de trafic d'armes, qui finance la réunification de l'ancienne Union soviétique. Je compte sur vous à la prochaine élection ! Ouéééé. »

Je n'arrive même plus à rire. Merde. Je n'avais pas du tout vu venir ce coup.

— C'est trop gros pour nous, déclare Sarah, tout à trac. On ne peut absolument pas s'attaquer à ça tout seuls. Il faut qu'on refile le bébé au FBI. Ou à la CIA ? Je ne sais même pas lequel des deux. Dire que je suis étudiante en droit... C'est quand même un problème d'ampleur internationale, sans exagérer.

Elle a raison. Elle n'exagère pas. Il faut qu'on alerte les autorités compétentes, même si je ne sais moi non plus pas du tout comment m'y prendre.

— La question est de savoir comment et quand, commencé-je. On ne peut pas simplement se pointer au FBI, la bouche en cœur, pour demander à parler à l'agent Machin et lui balancer : « Salut ! Il y a un réseau de prostitution à Las Vegas qui blanchit de l'argent et fait du trafic d'armes pour le compte de Poutine. Allez, les gars ! À l'attaque ! » Même si on nous prend au sérieux, ce dont je doute fort, qui sait combien de temps ça prendra de mener une enquête qui conduira à une action efficace ? Si jamais ça les intéresse... Et si ça tarde trop, dans combien de temps Oksana et Max vont-ils commencer à avoir des soupçons ? Quand vont-ils comprendre que Sarah ne leur est plus aussi précieuse qu'ils le pensaient ? Tout ce qui m'importe dans cette affaire, c'est protéger Sarah.

— Ce n'est pas un casse dans un casino, les amis, gémit Sarah. Il va nous falloir plus que George Clooney pour régler ça.

Je soupire.

— Qu'est-ce qu'on peut prouver, pour l'instant, Henn ?

— Le « financement de l'empire du Mal », ce ne sont que des présomptions, tant que je n'ai pas accès aux relevés des comptes en banque. Je peux rassembler pas mal de preuves, avec un petit effort, mais si on veut convaincre immédiatement, il faudrait tomber sur un agent doué d'une capacité de concentration intense et disposé à nous écouter en faisant marcher sa cervelle.

— Mieux vaut ne pas compter là-dessus.

— Je sais. Dès que j'aurai pu pénétrer dans la base du Club, on pourra tout bétonner et expliquer la situation de façon limpide. Je n'ai jamais été aussi proche du but.

— Il faut qu'on puisse leur montrer le fric, dis-je. C'est la clé. La seule façon d'attirer l'attention.

— Je suis d'accord, dit Henn. Je n'ai pas encore tous leurs comptes ou tous leurs mots de passe, mais j'y travaille.

— Combien de temps te faut-il pour avoir des preuves en béton ?

— Un jour ou deux et on aura du solide. Peut-être pas du béton, mais du solide. Je pourrais chercher pendant des mois et des mois et trouver encore de nouvelles infos. Mais en ce qui concerne du matériau utilisable pour attaquer, quelque chose qui attirera rapidement l'attention des autorités et les poussera à agir, quelques jours suffiront.

— Excellent.

— Henn, je suis ta nouvelle meilleure copine, annonce Sarah. Je vais commencer à rassembler les informations que tu trouves pour les organiser et les synthétiser dans un rapport concis. Un genre de compte rendu légal. Il faut qu'on ait un dossier à présenter aux gentils pour éveiller rapidement leur intérêt. Je vais leur mâcher le travail. Exposer les faits dans les grandes lignes, les activités du Club, les domaines juridiques concernés, ce qui entre dans le cadre de la loi anticorruption RICO, ce qui touche à la fraude en ligne, au blanchiment d'argent, au racket en bande organisée, etc. Je vais rassembler les preuves que nous aurons récoltées, en relation avec chaque domaine.

Sarah est lancée. On ne l'arrête plus.

— Kat ?

— À vos ordres, mon capitaine !

— Pour chaque domaine pénal, je vais avoir besoin d'une preuve, quelque chose pour prouver qu'on n'est pas en train de baratiner. Je vais t'indiquer exactement ce que je cherche et tu devras fouiller dans ce que Henn a trouvé jusqu'ici. Tu seras mon assistante de recherches.

— Pas de problème.

— Bien, dis-je. Josh et moi allons tenter de mettre sur pied une stratégie pour passer le relais. Nous sommes d'accord sur le fait qu'il faut déléguer, mais à qui ? Là est la question. Si ce dossier atterrit entre les mauvaises mains, on risque de se faire des ennemis encore plus puissants que le Club.

— Comment ça ? s'inquiète Kat.

— Il semble y avoir plein de gens influents sur la liste de clients. Des gens qui n'ont aucun intérêt à ce que ce scandale éclate au grand jour.

Un long silence se fait. Tout le monde accuse le coup. Nous sommes sur le point de donner un coup de pied dans un très gros et très dangereux nid de vipères.

— Au final, c'est l'argent qui va tout changer, dis-je. L'argent parlera de lui-même.

— Exact, approuve Josh.

— Henn ? C'est la priorité, d'accord ? Il nous faut l'argent. Trouver un accès.

— Compris. Ça ne devrait pas me prendre plus d'un jour ou deux.

— On peut y arriver, dit Sarah, qui n'a cependant pas l'air convaincu. Regardez les talents à notre disposition dans cette pièce. Pas besoin de George Clooney, Brad Pitt ou Matt Damon.

— J'aurais quand même bien aimé un acrobate chinois, fait remarquer Henn. Il était carrément cool.

— Celui qu'ils cachent dans la petite boîte ? s'exclame Kat. J'ai adoré.

— Il assure grave, approuve Henn.

— Yen. C'est comme ça qu'il s'appelle, non ?

— Ouais, c'est ça ! s'écrie Henn en se tapotant la tempe. Quelle mémoire, Kat. Belle et intelligente, hein ?

— Euh... les gars ? intervient Sarah. Désolée d'interrompre cette discussion profonde, mais on s'égare. On a beaucoup à faire et je veux me mettre au boulot tout de suite.

— Pas de problème, répète Kat. Tout ce que tu veux, boss.

— Hé, Sarah ? appelle Henn. Encore un truc : on fait quoi du dernier SMS du docteur Denfer ?

Le visage de Sarah vire au rouge.

— J'ai accès à son téléphone, tu te souviens ? « Je ne suis pas un homme patient. » Qu'est-ce que c'est que ces conneries ?

Voyant que Sarah n'est pas en état de répondre, je lui prends la main et explique à sa place que Max a demandé une passe gratuite. Je n'entre pas dans les détails. À mes yeux, personne n'a besoin de savoir que Max fait référence à un « club miteux » et à un masque. Par bonheur, Henn a la délicatesse de ne pas révéler ces détails non plus.

— Que dois-je faire ? demande Sarah aux autres, d'une toute petite voix. L'ignorer ? Lui répondre ? Me cacher ?

— Tu l'ignores et tu te caches, dis-je. Pas question que tu répondes à ce fils de pute.

— Je valide, m'appuie Josh. Tu l'ignores et tu te planques.

— Non, intervient Kat. Tu lui réponds et tu te caches. Si tu l'ignores, ça va l'énerver et on ne veut pas que ce type s'énerve. On veut qu'il reste calme, confiant et prévisible.

Tout le monde la regarde.

— Ce qui fait bander le docteur Denfer, ce n'est pas Sarah... c'est Jonas.

Je fais la grimace.

— Bon sang, Kat. T'as de ces expressions...

— Pas sexuellement. C'est un trip de mâle dominant, Jonas. C'est le coup classique du mâle bêta qui cherche à renverser l'alpha. Il veut ce que tu as, juste pour gagner. C'est toi qui l'excites.

— Mais arrête de dire ça, à la fin !

— Qu'est-ce que je dois lui répondre, alors ? demande Sarah.

— Il faut qu'il te fiche la paix. On doit le convaincre que ta seule motivation, c'est l'argent, et que tu n'éprouves absolument aucune loyauté envers Jonas. Tant qu'il croira que vous partagez les mêmes intérêts, tu seras en sécurité. Il doit continuer à te faire confiance. Si tu l'ignores, il va devenir parano.

Sarah me regarde. Je hoche la tête. Ce que dit Kat est parfaitement sensé. Encouragée par cet échange non verbal, celle-ci reprend :

— Dis-lui qu'après votre rencontre Jonas a complètement pété un plomb. Genre la crise de jalousie de malade. Il a vu que le courant passait bien entre toi et le docteur Denfer, et il est sûr que ce n'était pas la première fois que tu le rencontrais, contrairement à ce que tu affirmais. Jonas est convaincu que vous êtes ensemble et que tu l'as foutu à la porte juste pour pouvoir t'envoyer en l'air avec lui dans les toilettes. Du coup, pas de bol, pas moyen de t'échapper en douce sans éveiller davantage les soupçons de Jonas. M. Jaloux te surveille de près et ne te laisse même plus sortir de la pièce sans lui. Il faut que Jonas passe pour un barjot fini. Demande à Max de ne plus t'envoyer de SMS, car Jonas surveille aussi ton portable. Et il est sur le point de te signer un autre bon gros chèque. De cette façon, on chatouille à la fois son ego et sa cupidité. Il a beau rêver d'une passe gratuite pour satisfaire son fantasme sur Jonas...

— Bon, ça suffit comme ça, Kat...

— ... Il n'insistera pas si ça risque de faire capoter le plan. Il faut faire en sorte que Jonas passe pour le méchant et que Sarah donne l'impression de tout faire pour calmer le jeu et continuer à envoyer l'argent.

Tout le monde regarde Kat, bouche bée. Très impressionnant. Elle hausse les épaules.

— Ben quoi ? Je suis douée pour deux choses : les relations publiques et les hommes.

— Pas mal, dit Henn, admiratif.

— Hé ! Je suis peut-être stupide, mais je ne suis pas blonde...

Tout le monde éclate de rire. Josh la regarde d'un air béat.

— Est-ce que tout le monde est d'accord avec Kat ? demande-t-il. Moi, oui.

Tout le monde accepte.

— Je vote tout particulièrement pour le passage où Sarah ne peut pas quitter la pièce sans moi, dis-je. C'est la vérité. Je ne veux plus que tu sortes sans moi.

— Ne t'inquiète pas, répond Sarah. Maintenant que je sais que ce taré me surveille, je n'ai aucune envie de quitter l'hôtel. De toute façon, j'ai du pain sur la planche. Ce rapport va me demander un travail énorme. C'est du délire complet, cette histoire, ajoute-t-elle en soupirant.

— Complètement dément, ajoute Henn avec un petit soupir d'aise. C'est génial, non ?

Sarah

Quelle journée ! Harassante, mais productive. Kat et moi avons passé le plus clair de notre temps à assister Henn qui travaillait comme un damné sur ses trois ordinateurs. Quand il a fini par s'écrouler de fatigue, nous avons fait de notre mieux pour continuer à classer les informations qu'il avait trouvées. Pendant ce temps, Jonas et Josh n'ont pas chômé non plus, se renseignant sur les agences gouvernementales et se creusant la tête pour établir un tableau présentant plusieurs stratégies possibles.

De temps en temps, les garçons se prenaient le bec, mais l'un d'eux finissait toujours par éclater de rire, bientôt imité par l'autre. Une fois, cependant, ils ont quand même failli en venir aux mains parce qu'ils n'arrivaient pas à se mettre d'accord sur le nom du meilleur joueur de football américain de tous les temps. Cela dit, la tension a aussi été telle pour Kat et moi que, à un moment, nous nous sommes réfugiées tout habillées dans la baignoire, avec un verre de vin. En dehors de ça, la journée s'est déroulée dans une ambiance très studieuse.

À un moment, tandis que j'étais en pleine rédaction d'un passage particulièrement ardu de mon rapport, j'ai levé le nez pour découvrir Jonas qui m'observait par-dessus l'écran de son ordinateur, à l'autre bout de la pièce. En voyant son front soucieux, j'ai ressenti le désir impérieux de me blottir sur ses genoux en lui disant : *Au diable tout ce bazar. Retournons au Belize.* Mais j'ai préféré lui suggérer de passer un moment dans la salle de sport de l'hôtel.

— Pas le temps, a-t-il répondu. Je suis en mission divine, bébé.

Alors que j'étais sur le point de lui faire remarquer qu'une pause ne lui ferait pas de mal, il a ajouté, sans crier gare et devant tout le monde :

— Parce que je t'aime plus que ma vie.

Ensuite, il est tranquillement retourné à son écran d'ordinateur, comme s'il ne venait pas de m'octroyer le moment le plus palpitant de toute ma vie.

À présent que tout le monde est enfin parti se coucher, plus rien ne m'empêche de me blottir sur ses genoux. Ni de faire à mon sapajou hurleur de chéri tout ce qui me passe par la tête.

Jonas sort de la salle de bains, nu comme un ver et raide comme la justice, et vient se glisser à côté de moi sur le lit. Sans ménagement, il me fait rouler sur le dos et me monte dessus, son érection contre mon ventre, les yeux brillants d'excitation.

— Par quoi on commence, madame ? Vais-je croquer un morceau de votre cul ? Ou bien peut-être grignoter ces deux jolis beignets ?

Il se penche pour mordiller le bout d'un de mes seins.

— Une minute, monsieur, fais-je d'un ton pincé.

Il s'arrête, mais cela semble lui demander un effort surhumain.

— Il se trouve, monsieur, que j'ai en tête une idée très précise du programme de ce soir, dis-je en tapotant le lit à côté de moi.

Jonas obéit de mauvaise grâce, une lueur inquiète dans les yeux.

— Quand j'ai cherché sur Internet le club de strip-tease où je t'ai emmené l'autre soir, j'ai commencé par taper les termes « peep show Las Vegas » dans Google. Et tu sais ce que j'ai trouvé ?

Il fait signe que non.

— Tout un tas de conneries sur une ancienne revue musicale du Strip, avec la femme d'Ice-T en topless.

Jonas regarde mon sexe avec un air de chien battu. Je reprends avec un sourire coquin :

— J'ai donc tapé « peep show sex-club ». Juste pour voir... Et bigre ! C'était très instructif...

L'ombre d'un sourire se dessine sur le visage de Jonas, mais il parvient quand même à cacher son excitation.

— Figurez-vous, monsieur, qu'il existe une position sexuelle appelée le « Peep Show ». Êtes-vous familier de ce terme ?

Jonas hésite.

— En fait, cela peut faire référence à plusieurs choses, ma très chère amie, répond-il en se passant la langue sur les lèvres. Vous allez devoir être un peu plus précise dans vos explications.

Je m'empare de mon ordinateur sur la table de chevet et retrouve rapidement l'animation 3D sur laquelle je suis tombée par hasard, l'autre soir. On y voit deux beaux et jeunes avatars en train de pratiquer la fameuse « fellation Peep Show » avec enthousiasme et vigueur.

Étant donné les très nombreuses et parfois surprenantes façons dont Jonas m'a déjà procuré du plaisir buccal – qui aurait cru qu'il en existait autant ? –, la vue de cette animation n'aurait pas dû me surprendre.

Mais au contraire.

Depuis le début, j'acceptais le principe de Jonas, selon lequel mon plaisir était une proie insaisissable, un trophée ultime arraché à force d'études et de pratiques. Il ne m'était jamais venu à l'idée que j'avais moi aussi deux ou trois trucs à apprendre pour accroître son plaisir à lui. C'était comme si une ampoule s'allumait dans ma tête. Et entre mes jambes.

Lorsque je tourne l'écran vers Jonas, son visage s'illumine aussitôt.

— Voilà, monsieur. Est-ce assez précis à votre goût ?

Ses lèvres s'étirent en un large sourire.

— Mais parfaitement, ma chère amie, dit-il, en cachant avec peine son excitation. Je vois très bien. Je ne vois même que ça.

Je ris.

— J'ai effectivement entendu parler de ce « peep show » auquel vous faites allusion, reprend-il, le regard allumé. Mais je n'ai jamais eu la chance de croiser quelqu'un qui suggère de le pratiquer sur moi. Ou plutôt, pour moi, ajoute-t-il en se mordant la lèvre.

Je suis sciée. Je ne l'ai pas vue venir, celle-là. Moi qui pensais que Jonas avait déjà pratiqué toutes les positions sexuelles possibles et imaginables. Je n'en crois pas mes oreilles.

— Comment est-ce possible ? demandé-je, en abandonnant notre politesse ludique.

— Je ne l'ai jamais fait.

— Mais enfin, je... Je croyais qu'en matière de sexe tu avais déjà tout fait, tout vu. Même ce qui

n'existait pas.

Il hausse les épaules.

— Mais je croyais... ?

Je suis stupéfaite. Complètement perdue. Comment est-ce possible ? Jonas rougit.

— Ce n'est pas vraiment le genre de trucs que tu demandes à une fille que tu viens de rencontrer. Et je n'ai jamais...

Il soupire.

— ... Je n'ai jamais eu de copine comme toi avant.

Une vague de chaleur me parcourt le corps.

— Comment ça ?

Il fait une moue.

— Tes petites amies n'ont jamais voulu le faire pour toi ?

Il fait signe que non.

— Tu ne vas pas t'en sortir comme ça, mon grand. Allez, vide ton sac.

— L'occasion ne s'est jamais présentée, c'est tout, répond-il avec un soupir.

— Pourquoi ?

— Et si je te léchais jusqu'à ce que tu jouisses ? On pourrait en reparler après, plutôt ? demande-t-il soudain en s'approchant de moi avec un sourire lascif.

Je le repousse.

— Non, non, non. C'est trop fascinant. Raconte-moi d'abord et je te promets qu'ensuite ce sera la fête du sexe jusqu'à l'aube.

Il soupire encore.

— Tu sais que tu peux vraiment être casse-pieds ?

— Oui.

Il lève les yeux au ciel.

— Il y a un peu plus d'un an, je suis sorti avec une femme qui a simulé un orgasme...

— Oui, je sais. C'est elle qui t'a poussé à chercher la rédemption. Il faudrait d'ailleurs que j'offre une bouteille du meilleur champagne à cette fille, pour la remercier. C'est quand même moi qui bénéficie de toute cette soif de connaissances qu'elle a inspirée chez toi.

Jonas sourit.

— Et si je te racontais plutôt cette histoire après t'avoir léchée jusqu'à ce que tu jouisses ? demande-t-il encore en glissant une main entre mes cuisses.

— Non, dis-je en lui donnant une tape.

Il se met à boudier comme un petit garçon à qui on vient de refuser un gâteau.

— Allez. Vide ton sac.

Il pousse un soupir résigné.

— Grâce à cette simulatrice, j'ai commencé à me renseigner sur la question et c'est comme ça que j'ai compris que conduire une femme jusqu'à l'orgasme est un don du ciel, car cela demande bien plus d'efforts que de simplement la sauter. Avant, je me disais que, puisque j'avais du plaisir, alors elle devait en avoir aussi. Je croyais que, pour qu'une femme jouisse, ça se jouait un peu à pile ou face et que je n'avais aucun contrôle sur le résultat. Des fois, ça marchait, des fois, non.

Il sourit.

— Bon. Mon instinct valait quand même un peu mieux que celui de la plupart des mecs. Je ne suis pas un Cro-Magnon de base, quand même. Mais, dès que j'ai commencé à lire des bouquins sur le sujet, j'ai découvert que la question était beaucoup plus complexe. Il y avait tellement de techniques à apprendre. J'ai compris que je pouvais apprendre à faire jouir une femme. À chaque fois. Il fallait juste savoir s'y prendre.

— Oh la vache, tu m’excites, Jonas.

Le désir explose sur son visage et je vois son sexe frémir.

— Alors, laisse-moi te lécher jusqu’à ce que tu hurles de plaisir.

— Je veux d’abord que tu termines ton histoire, rétorqué-je, en me caressant la poitrine pour le taquiner.

Respirant avec peine, il reprend à toute allure :

— Alors, j’ai-léché-tout-un-paquet-de-nanas-et-je-les-ai-fait-jouir-à-chaque-fois. Fin.

Très content de lui, il tend une main vers moi, mais je le repousse encore.

— C’est dégueulasse de dire ça.

Il rit.

— Sérieusement. Je suis sciée d’avoir enfin découvert LA position que tu n’as jamais pratiquée.

— Oh, mais il en existe plein. Et il y en a beaucoup que je n’ai essayées qu’avec toi.

Cette fois, je suis vraiment sur le cul.

— Quoi ? J’ai été la première pour toi sur d’autres trucs ?

— Pour beaucoup, oui.

Je cligne des yeux comme si je venais de recevoir une gifle. Je me redresse.

— Mais de quoi tu parles ?

— Ma magnifique Sarah, dit-il en posant une main sur ma joue pour m’embrasser. Tu m’excites tellement, bébé. As-tu la moindre idée de l’effet que tu me fais ?

Sa main effleure mes seins. Aussitôt, le sang afflue entre mes jambes.

— Non, chuchoté-je. Explique-moi, Jonas.

— Et si tu me laissais goûter d’abord... Ta chatte m’appelle à grands cris.

— Non.

Il boude.

— Explique-moi.

Il pousse un grognement, puis soupire.

— Bon, d’accord. Avant que je ne trouve la foi, pour ainsi dire, j’avais déjà couché avec plein de filles, bien sûr. Des coups d’un soir, des copines, des rencards. Le tableau habituel : pénétration, relations buccales, plan à trois. J’ai tout fait. Mais jamais, jamais ça n’a été comme avec toi.

Ses yeux pétillent.

— C’est comme une religion, reprend-il, le visage illuminé. Et puis, après avoir trouvé la foi, après avoir commencé à étudier et à chercher des femmes sur lesquelles m’entraîner, je n’avais plus qu’une idée en tête : faire jouir une partenaire plus fort que jamais, de la faire rendre les armes, s’abandonner à moi. En gros, je cherchais à devenir Dieu.

Il lève les yeux au ciel en souriant. Soudain, j’ai un éclair de génie.

— La rédemption, murmuré-je.

Comment ai-je pu mettre autant de temps à comprendre ? C’est ce besoin impérieux de rédemption qui s’insinue dans la vie de Jonas depuis toujours.

— Quoi que tu fasses, même le sexe, tu ne fais que chercher la rédemption, Jonas. Pour te prouver que tu n’es pas sans valeur.

Il me regarde longtemps sans rien dire.

— Ouais, dit-il enfin. Je crois que tu as raison.

Une infinie tristesse inonde son regard.

— Donc, reprend-il au bout d’un moment. J’ai toujours voulu que mes partenaires sexuelles s’abandonnent à moi, mais je n’ai jamais... (Sa bouche se plisse.) Je n’ai jamais voulu m’abandonner moi-même. C’est pour ça que... C’est pour ça qu’il y a tout un tas de trucs que je n’ai jamais essayés. Le genre qui me met dans la position du receveur. Comme le Peep Show. J’ai toujours privilégié

l'opposé.

J'ai presque du mal à contrôler les élans de mon corps.

— Mais avant cette année... Avant ta quête de la « sexcellence » ? Tu as eu des copines ? Tu n'as jamais accepté de recevoir d'elles ?

— À l'occasion, bien sûr. Mais avant toi, mes copines étaient plutôt coincées. Je devais sans doute choisir des filles qui me permettaient de rester planqué. Alors, oui. J'ai eu des copines avant toi, mais c'est la première fois que je suis un vrai petit ami en retour. C'est la première fois que je me révèle.

Je suis électriée.

— Et avec toutes ces filles d'un soir ? J'ai du mal à croire que tu n'as pas essayé toutes les positions imaginables...

— Réfléchis : quand tu couches avec une partenaire différente tous les soirs et que ton unique but est de la faire jouir le plus fort possible, tu finis par essayer de moins en moins de trucs. Tu as un ou deux tours dans ton sac qui te permettent de faire décoller une inconnue comme une fusée. Tu finis par revenir encore et toujours aux mêmes astuces, juste pour être absolument sûr de réussir.

— Alors... Toutes ces positions qu'on a essayées ?

— C'était la première fois pour moi aussi.

Mon corps tout entier frémit d'excitation.

— Le papillon ?

Il a soudain l'air timide.

— Juste toi. Mon magnifique papillon.

Je sursaute comme s'il venait de me lécher le clitoris.

— La ballerine ?

— Qui d'autre que toi serait capable de se tenir comme ça ? Et surtout de se faire prendre comme ça ?

J'en ai la tête qui tourne.

— Et le genre de soixante-neuf inversé qu'on a fait en rentrant du Belize ?

— Juste toi.

— Mais... juste avant, tu m'as dit que ça t'excitait beaucoup et...

— Je parlais du soixante-neuf en général. Ça, je l'avais déjà fait, bien sûr, mais pas les autres acrobaties. J'ai toujours voulu essayer... mais avec qui d'autre que toi aurais-je pu le faire ?

Il soupire, le regard dans le vague.

— C'était hallucinant, se souvient-il.

Je suis tellement excité que ça en devient ridicule.

— Oh, Jonas... Moi qui croyais que tu avais déjà tout fait avec un millier de femmes avant moi.

— Non. Je les ai léchées pour les faire jouir, puis je les ai sautées pour jouir à mon tour. Rien à voir. Tu es ma première fois pour des tonnes de trucs que j'ai toujours voulu essayer. Tu es un peu mon cobaye sexuel.

Je me sens comme une chatte en chaleur. Pour un peu, je me froterais contre sa cuisse.

— Il faut être vraiment à l'aise avec quelqu'un pour expérimenter certains des trucs qu'on a faits. Il faut une confiance mutuelle.

Lorsque je lui prends le visage à deux mains pour l'embrasser, il se penche vers moi, prêt à rouler sur moi, mais je le repousse encore. Il gémit.

— Allez, bébé, se plaint-il. Tu me tues, là. Je n'en peux plus.

— Dommage, haleté-je.

J'attrape mon ordinateur et reprends le schéma de la « fellation peep show ». En cliquant sur le bouton « page précédente », je tombe sur une page entière dédiée à toutes les positions sexuelles connues, avec schéma animé, instructions détaillées et avis d'utilisateurs. Je reviens ensuite à la page

d'accueil du site. Sur la gauche, un volumineux menu détaille toutes les catégories : « face à face », « 69 » ou « par-derrière ». Chacune mène à une série de sous-options et d'animations suggestives. Je clique sur le lien général « fellations ». Douze animations apparaissent aussitôt sur l'écran.

— Et parmi celles-là ? Lesquelles connais-tu déjà ?

Il regarde les dessins, le souffle court.

— Oh bon sang..., frémit-il. Wouah ! Tu as vu celle-là ? À vrai dire, j'ai juste essayé... comment dire... la formule classique, quoi. Ce qui est génial, note bien. Je ne me plains pas. Oh, et puis, celle-là, bien sûr. Debout. Mais c'est assez basique. Et puis celle-là, aussi. Assis.

— Et celle-ci ? demandé-je en cliquant sur un lien.

— Non ! répond-il en riant.

— Celle-ci ?

— Euh... non. Je crois que je n'ai même pas envie d'essayer. Je risque de t'écraser, non ?

— Hum... Oui, tu as raison. On oublie. Je n'y survivrais pas. Et celle-ci ? Tu as déjà essayé ?

— Non.

— Mon cher et tendre, c'est ton jour de chance. Aujourd'hui commence la « sainte semaine de la fellation ». On va essayer chacune de ces variantes, une par une, dans l'ordre... Sauf celles où je risque littéralement de me faire écraser, précisé-je en riant. Je ne vais peut-être pas les réussir toutes avec brio, ajouté-je en consultant les schémas avec une grimace hésitante. Il y en a qui ont l'air vraiment difficiles. Je ne sais même pas comment certaines sont possibles, d'un point de vue logistique... Mais je te promets de faire de mon mieux.

— Sarah, tu n'es pas obligée de...

— J'ai envie de le faire.

— Écoute, bébé. Quand je te lèche, je n'attends pas que tu me rendes la politesse. J'adore te lécher la chatte. Ça m'excite de te goûter comme ça. Tu es délicieuse. Mais je n'espère rien en retour et...

Sans crier gare, je me penche pour lécher l'extrémité de son pénis, ce qui le fait taire aussitôt. Je me redresse.

— Tu aimes me goûter ? demandé-je.

— C'est ce que je préfère, répond-il d'une voix blanche.

— Eh bien, c'est pareil pour moi quand je te suce. Ça m'excite grave. J'en rêve même la nuit. C'est un putain de fantasme. Je n'attends que ça. J'adore ton goût. J'adore te sentir dans ma bouche. J'adore quand tu me prends par les cheveux quand je suis à tes pieds. J'adore les bruits que tu fais.

Je le lèche de nouveau et il gémit.

— Je me sens puissante, quand je le fais. Comme si tu étais à moi.

— Oh putain, bébé. Je vais exploser avant même que tu aies commencé.

Je m'empare de son membre.

— Alors, il vaudrait mieux qu'on arrête la parlotte pour passer aux choses sérieuses. Regarde la liste et dis-moi par laquelle tu veux commencer. Je suis chaude comme la braise.

Jonas commence à scroller à toute vitesse parmi les options, le souffle court.

— Alors ?

— Je ne sais pas... C'est cruel de ta part de me demander de choisir.

— Que dis-tu de celle-là ?

— Oh oui, je veux bien !

— Ou bien celle-là ?

— Oh oui, je veux bien !

— Laquelle te fait le plus envie ? demandé-je en riant.

— C'est comme demander à un parent lequel de ses enfants il préfère. Moi, je les aime tous pareil.

Je regarde de nouveau les schémas en riant, mais soudain Jonas tire l'ordinateur à lui.

— J'ai une idée ! Et si on regardait toutes les options sympas pour toi ? Ce serait marrant.

— Non, dis-je en reprenant l'ordinateur. Non, c'est mon tour de jouer les samouraïs du sexe. Toi, tu as déjà gagné ton sabre.

— Attends ! supplie-t-il en m'arrachant presque l'ordinateur des mains pour cliquer sur le menu « cunnilingus », sur le bord de l'écran.

Lorsque la page s'ouvre, il gémit comme si je venais de le prendre dans ma bouche.

— Ces petits dessins suffisent à me faire décoller. J'ai envie de les essayer sur toi tout de suite.

— On ne les a pas déjà tous faits ? demandé-je, sans pouvoir m'empêcher de jeter un coup d'œil à l'écran.

— Pas celui-ci, gémit Jonas. Tu ne t'es jamais allongée sur moi comme ça. Oh, je veux ça ! Oh oui, ça a l'air génial. S'il te plaît, s'il te plaît, s'il te plaît !

Il a raison. Ça a l'air incroyable. Mais je dois être ferme.

— On est là pour que je te donne du plaisir, Jonas.

— Oui, je sais, mais tu m'en donnerais quand même, je te le promets ! Je risque même de t'offrir un soin capillaire gratuit, si tu me laisses te lécher comme ça.

Je regarde le dessin, où la tête de la femme se balance dangereusement près du pénis de son partenaire. Jonas frémit.

— Oh, j'ai envie d'essayer celle-là, Sarah. S'il te plaît ! Allez, dis oui !

Je frissonne de désir.

— C'est vrai que ça a l'air délicieux...

Jonas en tremble presque.

— On essaie tout de suite, lance-t-il en glissant sa main entre mes cuisses.

Lorsqu'il sent à quel point je suis déjà trempée, il gémit de plus belle.

— Allez, Sarah...

— Attends, dis-je d'une voix rauque. Attends, Jonas.

Il retire sa main, l'air contrit.

— C'est à ton tour de recevoir, Jonas.

Avec un soupir, il retourne vers l'ordinateur sans me prêter la moindre attention et clique sur un autre lien.

— Et celui-là ? On ne l'a jamais fait. Avec tes jambes en l'air comme ça ?

Il ne comprend pas. Je veux lui donner du plaisir. Pourtant, je ne résiste pas à l'envie de jeter un coup d'œil vers la variante du cunnilingus dont il me parle. Oh bon sang, c'est tellement excitant que mon clitoris en devient presque douloureux.

— Ça s'appelle « Lécher le mât ». Ça a l'air vraiment sympa.

— Je veux ça ! annonce-t-il comme un enfant dans un magasin de bonbons, puis il ajoute, dans un style plus homme des cavernes : Moi vouloir ça, femme. Moi vouloir maintenant.

Je me saisis de l'ordinateur.

— On s'égare, là. Je cherche un moyen de te donner encore plus de plaisir.

— Comment pourrais-tu me donner encore plus de plaisir que tu ne le fais déjà, rien qu'en étant belle, délicieuse et succulente ?

Je rougis.

— Mais j'ai vraiment envie d'essayer d'autres trucs.

Il se mord la lèvre.

— Bon, d'accord. J'ai une proposition à te faire, ma petite apprentie samouraï.

— C'est quoi ?

— On va se la jouer œil pour œil, dent pour dent. Un prêté pour un rendu.

— Hum, tu aimes bien ce concept, on dirait.

— La ferme. Écoute. (Je me redresse comme une bonne élève.) On va appeler ça « Les aventures de Jonas et Sarah au pays des sapajous hurleurs ».

— Évidemment.

— C'est toi qui ouvriras le bal à chaque fois en choisissant la configuration de fellation que tu préfères. Moi, je recevrai ta précieuse offrande avec gratitude et humilité. En retour, je pourrai alors te faire tout ce que je veux, comme je veux.

Il en tressaille d'excitation.

— Mais... Ce n'est pas déjà ce qu'on fait ? Tu me fais tout ce que tu veux, comme tu veux ? Je ne vois pas vraiment la différence...

— Chut. Maintenant, c'est officiel. Avec des règles et tout. Un prêt pour un rendu. Tu me donnes du plaisir de la façon que tu veux, puis je te rends la monnaie de ta pièce.

Il s'en purlèche d'avance.

— Pendant dix jours, ajouté-je. Ce sera les « Dix jours de la Pipe », pour toi.

— Et les « Dix jours du plaisir délectable » pour toi.

— Jonas, tu me donnes déjà un plaisir délectable tous les jours. Tu ne proposes rien de nouveau...

— Sois un peu joueuse, tu veux ? Pourquoi faut-il que tu viennes toujours me casser la baraque en faisant ta cheftaine ? Quelle tête de mule, ce n'est pas possible !

Je lève les yeux au ciel.

— Désolée... D'accord.

Je clique sur le menu « fellation ».

— On va choisir la fellation d'inauguration...

Je clique sur une animation intitulée « le marteau-piqueur ».

— Hum, je ne comprends même pas comment celle-là fonctionne. Il faudrait que je tire ton pénis jusqu'en bas dans le mauvais sens. Tu ne risques pas d'avoir mal ?

— Je ne sais pas... mais on va le savoir tout de suite, répond-il avec un large sourire.

— Et celle-là ? Le charmeur de serpent... Sais-tu seulement faire le poirier ?

— Je suis prêt à essayer ! dit-il en riant.

Jonas

Je me réveille en sursaut. À côté de moi, Sarah gesticule en poussant des cris.

— Non ! hurle-t-elle d'une voix rauque. Nooon !

Elle se débat de plus belle.

— Sarah, réveille-toi, dis-je en la serrant dans mes bras. C'est un rêve. Sarah, tu es encore en train de faire un cauchemar.

Elle se réveille brusquement, le souffle court, le regard fou.

— Tu as fait un cauchemar, répété-je.

Elle s'agrippe à moi et fond en larmes.

— Chuuut, bébé. Tout va bien. Je suis là. Ce n'était qu'un rêve.

Je lui caresse les cheveux.

— Là, tout va bien. Je suis là.

Quand elle s'est un peu calmée, je lui embrasse les joues doucement.

— Encore le Travolta ukrainien ?

Elle hoche la tête et déglutit avec peine.

— Sauf que cette fois il y avait aussi Max. Il était en train de me violer, pendant que Travolta me tenait un couteau sous la gorge. Et Max n'arrêtait pas de répéter : « Il va te tuer dès que j'aurai fini de te baiser. » Moi, je criais et j'essayais de me débattre, mais mes bras ne bougeaient plus et j'avais les jambes paralysées. Je ne pouvais rien faire...

— Bébé, tout va bien. Ce n'était qu'un rêve.

Elle gémit de nouveau.

— Tout va bien, murmuré-je en la serrant avec force contre moi.

Je jure devant Dieu que je vais tuer ces fils de pute. Quand Sarah a un peu repris ses esprits, elle poursuit :

— Et puis... Mon père a surgi de nulle part.

Elle frissonne, le regard dans le vague, comme si elle revoyait la scène.

— L'espace d'une seconde, je me suis sentie soulagée, comme s'il était venu me sauver, tu vois ? Mais il s'est penché vers moi, pendant que Max continuait à me violer, et m'a dit à l'oreille : « La vengeance est un plat qui se mange froid, ma jolie. »

Mon sang se glace. Sarah tremble.

— Je n'avais pas rêvé de mon père depuis des années ! C'est sans doute toute cette histoire du Club qui a rouvert de vieilles plaies psychologiques.

— Tu faisais des cauchemars avec ton père ? demandé-je en lui caressant le bras.

— Tout le temps. Pendant environ un an après que ma mère et moi nous sommes enfuies, j'ai passé mon temps à sursauter, craignant qu'il ne surgisse à chaque coin de rue pour me jeter un sac sur la tête et m'emmenter.

Elle pousse un soupir saccadé.

— C'est exactement la même chose avec Max et Travolta... J'ai l'impression qu'ils sont juste là, derrière moi.

Elle pousse un gémissement apeuré.

— Je n'arrête pas de penser qu'ils vont venir me prendre.

Je la serre fort. Je vais vraiment me les faire, ces fumiers.

— Merde, dit Sarah en s'essuyant les yeux. Moi qui pensais en avoir fini avec les cauchemars sur mon père...

— Tu l'as vu faire des choses horribles, hein ?

— Oui, répond-elle d'une petite voix. Il tabassait ma mère... Ensuite, il voulait que je fasse comme s'il était le meilleur père du monde.

— Est-ce qu'il t'a frappée ?

Elle m'a expliqué une fois que son père n'avait jamais levé la main sur elle, mais je me demande si c'est vrai.

— Il ne m'a jamais touchée. J'étais sa princesse.

Je soupire, terriblement soulagé.

— Mais Jonas...

J'attends, mais elle ne dit plus rien.

— Quoi ? demandé-je, soudain nerveux.

— Il y a quelque chose que je ne t'ai pas dit... Quelque chose dont je n'ai jamais parlé à personne.

Je sens les cheveux se dresser sur ma nuque.

— Tu te souviens de ce que je t'ai raconté ?

Je réfléchis une seconde.

— Tout ce que je sais, c'est que ton père frappait ta mère et que vous vous êtes enfuies toutes les deux quand tu avais dix ans.

— Oui, c'est ça.

Elle se redresse sur son coude et me regarde, l'air grave. Ses cheveux tombent en cascade sur ses épaules.

— Il y a quelque chose que je garde secret depuis toujours. Personne n'est au courant. (Elle me touche la joue.) Mais je ne veux plus qu'il y ait le moindre secret entre nous. Petit ou grand. Rien.

J'ai soudain la chair de poule. Fait-elle allusion à mes secrets ou aux siens ? Le sang se met dans battre dans mes tempes. Josh lui a-t-il parlé de moi ? Est-ce cela qu'elle sous-entend ?

— Quand je t'ai dit que ma mère et moi, on s'était enfuies pour échapper à mon père, c'est la vérité. Il la frappait tout le temps.

Elle hésite.

— Et puis, un soir, ça a été l'horreur. Il l'a tellement tabassée qu'elle a perdu connaissance. Il l'a réduite en bouillie...

Je retiens mon souffle. Je n'ai pas la moindre idée de ce qu'elle va me révéler.

— Quand je t'ai dit qu'on s'était enfuies, j'ai laissé entendre que c'était ma mère qui avait pris la décision... Qu'elle avait enfin décidé que c'était la goutte d'eau qui a fait déborder le vase.

En effet, c'est exactement ce que je m'étais représenté.

— C'est aussi l'histoire que je me raconte. C'est comme ça que je veux m'en souvenir... Pourtant, ce n'est pas ce qui s'est passé.

Mon cœur bat fort.

— La vérité, c'est que c'est moi qui l'ai fait.

Je la regarde sans comprendre.

— Il l'a tellement frappée, ce soir-là, que j'ai cru qu'elle était morte. Quand j'ai compris qu'elle respirait encore, tu imagines mon soulagement ! J'étais tellement heureuse que je me suis dit : *Stop. Ça suffit. Je ne vais pas le laisser la tuer. Il n'y aura pas de prochaine fois.*

Elle soupire.

— Alors j'ai drogué mon père et j'ai emmené ma mère dans un endroit où il ne nous trouverait jamais. Ma mère était trop faible pour protester.

Quoi ? Mais... elle avait dix ans, non ?

— Cela faisait plusieurs semaines que je stockais des vivres dans un vieux cabanon, à quelques rues de chez nous. Sans doute que je rêvais plus ou moins à cette évasion, sans avoir de véritable projet en tête. Ce soir-là, j'ai décidé que ça suffisait. J'ai écrasé des somnifères que j'ai glissés dans sa bière et, quand il s'est endormi, j'ai traîné ma mère jusqu'au cabanon. On est restées là pendant plusieurs jours, sans faire de bruit, le temps qu'elle reprenne des forces. Enfin, un jour, elle s'est levée, m'a regardée droit dans les yeux et a dit : « À partir de ce jour, je revis. » Et voilà. Elle aussi en avait eu assez.

— Mais tu avais quel âge ?

— Dix ans.

J'hallucine. Je savais que Sarah était une guerrière hors catégorie, mais cette histoire prouve que ça ne date pas d'hier. Elle est née comme ça, bon sang !

— Pendant très longtemps, j'ai craint l'avoir tué par accident. Lui avoir donné trop de somnifères, quoi. Je faisais sans cesse des cauchemars où la police sonnait à la porte pour m'arrêter. C'est quand ma mère a enfin demandé le divorce que j'ai compris qu'il vivait encore. C'est là que j'ai commencé à faire d'horribles cauchemars dans lesquels mon père revenait pour se venger.

— Quand les cauchemars se sont-ils arrêtés ?

— Quand il s'est remarié et a eu un fils avec sa nouvelle femme. On n'a plus entendu parler de lui.

Elle soupire et s'essuie les yeux.

— Petit à petit, j'ai commencé à me sentir en sécurité.

— Wouah, Sarah ! C'est beaucoup de stress pour une petite fille.

Elle me regarde, l'air stupéfait.

— Dit le garçon le plus triste du monde, chuchote-t-elle en me touchant la joue.

Je rougis. Je ne voulais pas attirer l'attention sur moi. Sarah soupire.

— Je n'ai jamais raconté à personne que je l'ai drogué. Pas même à ma mère. Elle était tellement paumée qu'elle ne m'a jamais posé de questions sur ce qui s'est passé cette nuit-là. Par la suite, je crois qu'elle avait tellement honte d'avoir encaissé autant de conneries de la part de mon père qu'elle ne voulait plus jamais reparler de lui ou de ce qui s'était passé. Lorsqu'elle a commencé à consacrer sa vie à aider d'autres femmes à quitter ce genre de situation, je n'ai pas voulu révéler la scandaleuse vérité : ce n'était pas elle, mais sa fille de dix ans qui avait réellement eu le cran de partir. Enfin, juste au début, quoi. Après, ma mère a fait preuve d'une volonté hallucinante.

— Quel courage, Sarah ! Je suis impressionné.

— Bof.

— Si, je t'assure.

— J'étais plus... déterminée. Le courage, c'est plutôt quand tu sais que tu fais quelque chose de

dangereux, mais que tu y vas quand même, non ? Moi, j'avais l'impression que rien ne pouvait m'arrêter. Je n'ai pas eu le temps d'avoir peur. J'ai juste mis des œillères et fait ce que j'avais à faire.

— Mouais, dis-je avec un petit sourire. Je crois que je t'ai déjà vue en mode « déterminé » une ou deux fois.

Un sourire timide se dessine sur ses lèvres. Elle se penche vers moi pour m'embrasser.

— Je n'en avais jamais parlé à personne.

— Tu n'as pas à avoir honte. Au contraire, tu devrais être fière de cette histoire.

— Je n'en suis pas fière. Enfin... Je ne regrette pas. Ma mère serait peut-être morte si je n'avais rien fait. C'est quand même le genre d'histoire qui prouve que je suis bien complètement barrée, non ? Ou du moins, un tout petit peu toc-toc, ajoute-t-elle avec un sourire.

Essaie-t-elle de me faire parler de mon propre petit côté toc-toc ? Josh lui a-t-il raconté des trucs sur moi ? Essaie-t-elle d'insinuer quelque chose ?

— Est-ce que tu m'aimes encore, même si j'ai drogué mon père pour lui enlever ma mère ? demande-t-elle en souriant.

J'essaie de sourire à mon tour, mais sans succès. Soudain, je suis pris de panique. Que sait-elle ? Cherche-t-elle à me faire passer un message ?

— La vache ! s'exclame-t-elle en m'embrassant. Ça me fait un bien fou de t'avoir raconté ça.

Sa main caresse doucement mon torse.

— Je me sens vraiment proche de toi, Jonas, murmure-t-elle, ses lèvres sur mon cou, son corps pressé contre le mien. Je n'en avais jamais parlé à personne avant.

Elle m'embrasse sur les lèvres, de plus en plus excitée. Moi, j'ai la tête ailleurs. À présent qu'elle m'a avoué tous ses secrets, dois-je lui confier les miens ? Si je ne vide pas mon sac à mon tour, cela reviendra-t-il à lui mentir ? N'est-ce pas ce qu'elle vient de me dire, implicitement ? Merde.

Son corps nu se colle au mien et, aussitôt, mon sexe revient à la vie.

Si je ne vide pas mon sac tout de suite, je risque de reproduire ce qui s'est passé quand je suis allé retrouver Stacy au Pine Box sans en parler à Sarah avant. Que m'avait-elle dit, alors ? « Les secrets créent des vides sombres dans une relation » ? « Quand une personne garde des secrets, l'autre remplit les vides avec ses peurs et ses doutes. » Selon elle, mon silence avait créé un vide sombre entre nous. Une raison pour elle de ne pas me faire confiance. Merde. Mon silence maintenant va-t-il créer un nouveau vide ? Sa main caresse mon sexe, qui réagit évidemment au quart de tour.

— Je t'aime, gémit-elle en enroulant sa cuisse autour de moi.

Un type normal confesserait ses secrets sur-le-champ. C'est le moment d'être réglo. Elle vient de m'avouer son secret le plus noir, le plus enfoui, et elle s'est sentie plus proche de moi que jamais. Je ne peux pas rater le coche. Mon cœur bat la chamade. Si je ne dis rien, est-ce un mensonge ? Oui. Cela revient au même. Les choses étaient peut-être différentes tout à l'heure, mais quelque chose a changé. Je le sens. Je lui dois la même sincérité. C'est ce qu'elle attend de moi. Elle le mérite. C'est ce que tout homme normalement constitué ferait pour la femme qu'il aime.

— Je me sens tellement proche de toi, murmure-t-elle encore. Je te veux en moi.

Elle m'embrasse avec voracité, mais je ne réagis pas. Je suis paralysé par la peur. J'ai promis de ne pas lui mentir. J'ai promis de tout lui dire, sauf peut-être ce qui touche à cette affaire du Club. Mais cela n'a rien à voir du tout avec le Club. Merde.

Elle s'empare de mon sexe et ondule du bassin, m'invitant à lui faire l'amour.

— Allez, Jonas.

— Sarah, attends...

Il y a un silence bizarre, puis elle me regarde, les yeux écarquillés, et me relâche.

— Je dois te parler d'un truc. De plusieurs trucs, en fait. Des trucs que tu dois savoir sur moi.

Sarah

Cela fait une heure que Jonas et moi sommes assis sur le lit, en pyjama, à discuter de ce qui s'est passé après la mort de sa mère. J'ai peur de lui poser trop de questions, car il est en train de m'ouvrir son cœur comme jamais, et je crains de rompre le charme. Lorsqu'il me parle de sa chère Mariela, je lui demande s'il a jamais cherché à la retrouver, par la suite. Il secoue la tête d'un air triste.

— Je n'ai jamais su son nom de famille. J'étais trop jeune. Pour moi, elle était juste Mariela. Ma Mariela.

La douleur dans sa voix est poignante.

— Je ne me souviens même plus de son visage. Les seules choses dont je me souviens, ce sont ses yeux marron et sa magnifique peau cuivrée. Et aussi les chansons qu'elle me chantait en espagnol.

Il soupire. Moi, je retiens un sourire. La première femme que Jonas ait jamais aimée, après sa mère, était une Latino-Américaine aux yeux marron, parlant espagnol et avec une « magnifique peau cuivrée » ? Hum hum. Ça me rappelle quelqu'un...

Lorsqu'il me raconte qu'il n'a pas parlé pendant un an après la mort de sa mère, parce qu'il voulait que ses derniers mots soient « Je t'aime, maman », mon cœur se brise en un millier de morceaux. Je fais appel à toute ma retenue pour ne pas lamentablement fondre en larmes quand je comprends soudain que cet homme sublime, sensible et poétique a accepté de prononcer de nouveau des paroles d'amour pour moi.

Lorsqu'il me parle de sa maîtresse d'école Mlle Westbrook, qui l'a amené par la douceur et la ruse à sortir du long silence dans lequel il s'était muré, qui lui a offert son amour pendant la période la plus solitaire de sa jeune vie, qui a pris soin de ce pauvre petit garçon triste en quête de la moindre goutte de tendresse, qui a fait preuve à son égard de l'amour le plus pur en nommant son propre fils comme lui, j'ai l'impression que mon cœur va exploser. Apparemment, je ne suis pas la première à tomber follement amoureuse de la bonté naturelle de Jonas. Avant moi, il y a eu sa mère, Mariela et Mlle Westbrook.

— Oh, Jonas, mon pauvre chéri, dis-je en m'avançant pour le prendre dans mes bras.

Il lève une main pour m'en empêcher.

— Non. Je n'ai pas fini, déclare-t-il, le visage rongé par l'angoisse. Tout ce que je viens de te raconter, c'était simplement pour te donner le contexte. Pour comprendre ce que je vais te dire

maintenant.

Je me rassieds en silence. Que peut-il bien avoir à me révéler qui le rend si inquiet ? Il prend une profonde inspiration et me regarde de ses beaux yeux tristes.

— Au début, comme je ne voulais plus parler, mon père m'a envoyé dans un hôpital... Enfin, un hôpital psychiatrique, quoi. Un « centre de traitement pour enfants », comme ils disaient.

À sept ans ? Alors que ce pauvre petit gars venait de perdre sa mère et sa nounou adorée ? Il faut vraiment ne pas avoir de cœur pour faire une chose pareille à un enfant.

— Mais je refusais toujours de parler. Je refusais de faire quoi que ce soit que me demandaient les médecins. Je ne voulais pas guérir. Je voulais juste mourir pour rejoindre ma maman. Quand ils ont fini par me laisser sortir, malgré mon mutisme persistant, j'ai cru que je manquais tellement à mon père qu'il m'avait fait revenir. J'ai compris par la suite que mon père avait fini par céder parce que Josh l'avait supplié encore et encore en pleurant.

Un petit sourire triste se dessine sur ses lèvres. Bon sang, j'oublie toujours ce pauvre Josh, dans cette histoire. Il n'a pas dû avoir la vie facile, lui non plus.

— Après ça, au fil des ans, j'ai toujours su que cette menace planait sur moi et que, à n'importe quel moment, mon père pouvait me renvoyer au centre de traitement. Si je ne parlais plus. Ou encore pire, si je pleurais. Ou bien si je ne me comportais pas « comme un homme », même si je n'ai honnêtement jamais compris ce que cela signifiait. C'était toujours là : si je disais, faisais ou pensais quelque chose de travers, si je n'étais pas celui qu'il attendait, alors il disait que j'étais « fou » et que j'avais besoin d'aller faire une petite visite à ces putain de médecins pour qu'ils « remettent de l'ordre dans ma tête »... Parfois, c'était plus fort que moi. Je n'arrivais tout simplement pas à respecter ses règles. Des fois, j'étais trop triste pour sortir de mon lit pendant une semaine. Ou bien je me foutais bien de ce qu'il pensait de moi. Parfois, je me mettais en colère et on s'engueulait. C'est d'ailleurs devenu un vrai problème pour lui, quand j'ai grandi. Bref. Tout ça pour dire que j'ai passé mon temps à faire des allers et retours entre ce foutu centre et la maison. Pendant un temps, j'allais à l'école, je me faisais même quelques copains. Je commençais à me dire que j'étais peut-être normal, après tout. Et puis, boum ! Je devais y retourner, pour une raison ou pour une autre. Plus je grandissais et plus cela me mettait en colère. Au bout d'un moment, je me suis dit qu'il valait mieux mourir plutôt que d'y retourner. À l'adolescence, je me souviens distinctement d'avoir pensé : *Je préférerais le tuer plutôt que d'y retourner.*

Il déglutit avec peine. Je n'ose plus bouger.

— Il me haïssait, reprend-il en se passant une main dans les cheveux. Il me méprisait carrément.

Il a soudain les larmes aux yeux.

— Pendant toutes ces années, il n'y a eu que mon père, Josh et moi, dans cette immense maison. Rien que nous trois. Et nous étions deux à me détester.

Mes yeux se remplissent de larmes. Où Jonas a-t-il réussi à trouver un peu d'amour dans sa jeunesse ? Auprès de Josh, sans doute, mais sinon ? Comment a-t-il fait pour conserver cette bonté, cette douceur que je vois en lui ?

— Tout ce temps, je te le jure, c'était mon père le plus fou des deux. Pas moi. C'était lui qui se bourrait la gueule tout le temps. Pas moi. Lui qui se tapait des prostituées, les ramenait à la maison, achetait des Bentley, des Bugatti, des Porsche, des hélicoptères et des bijoux pour ses « amies ». Il jetait son argent par la fenêtre. C'était lui qui criait tout le temps, pas moi.

Soudain, une lueur étrange illumine son regard.

— Je suis désolé de m'être énervé, après notre départ du Club, reprend-il en s'essuyant les yeux. Je n'aurais pas dû. J'ai eu tellement peur de te perdre que je me suis lâché sur toi. C'est complètement insensé. Peut-être suis-je vraiment taré, va savoir, ajoute-t-il en se passant la main sur le visage.

Je m'avance sur le lit pour le serrer contre moi.

— Ce n'est pas grave. Je savais ce qui se passait.

Il enfouit son visage dans mon cou.

— Je n'ai aucune excuse. Tu es la personne la plus gentille et la plus douce que j'aie jamais rencontrée. Tu ne méritais pas ça, surtout avec le connard de père que tu as eu. Je t'en prie, pardonne-moi. Je t'en prie.

— Mais bien sûr. Bien sûr.

— Je ne veux surtout pas que tu me voies comme ton père.

L'idée est délirante. Jonas a peut-être un côté sauvage et animal, il en impose physiquement, il est intimidant, torturé, tempétueux, il y a chez lui quelque chose de plus primitif et sexuel que chez tous les hommes que j'ai pu rencontrer. Mais jamais, pas même l'espace d'une nanoseconde, je n'ai pensé qu'il puisse me faire le moindre mal.

— Je comprends, dis-je simplement.

Quand j'embrasse ses lèvres, mon corps explose d'un désir presque indécent. Oh Seigneur, je veux lui faire l'amour. Je continue à embrasser son visage et il se détend à mon contact. Aussitôt, une pulsation lancinante s'élève en moi, juste entre mes cuisses. En un clin d'œil, c'est comme si j'étais prise de démangeaisons intenses que seul Jonas pouvait soulager. Je presse mon corps contre le sien avec un gémissement affamé. Il gémit à son tour, visiblement aussi affamé que moi, et glisse sa main le long de mon dos pour me retirer mon débardeur. Soudain, il s'écarte brusquement et se prend la tête à deux mains.

— Je ne t'ai pas encore tout raconté, dit-il d'une voix tendue. Sarah, écoute... Si je ne te raconte pas tout maintenant, je ne le ferai jamais. Je dois t'en parler.

Il serre les dents. Une lueur de douleur pure danse dans son regard. Je voudrais chasser ses craintes à coups de baiser. Je veux le sentir en moi, lui faire du bien et faire disparaître sa douleur, tout en prenant mon pied au passage.

— Tu peux tout me dire, dis-je en regagnant sagement mon coin du lit.

Et là, je le vois de nouveau dans son regard : la peur. Vraiment ? Ce garçon pense-t-il vraiment que quelque chose pourrait me faire fuir ? Pense-t-il vraiment qu'il existe quelque chose au monde capable de m'empêcher de l'aimer ?

— Jonas et moi, on appelle ça l'épisode de la Grande Dépression, dit-il enfin dans un soupir, comme s'il venait de prononcer un gros mot abominable.

J'attends.

— J'avais dix-sept ans. Mon père avait acheté des billets pour aller voir jouer les Seahawks, mais il ne se sentait pas très en forme, alors il a donné les billets à Josh. Josh avait toujours des milliers de copains à inviter à un match. Et mon père m'a fait un sacré choc en me demandant de rester avec lui pour regarder le match à la télé. « Tu n'as qu'à laisser Josh y aller avec ses copains », m'a-t-il dit. « Toi et moi, on va rester à la maison. Ça nous fera un bon souvenir. »

Jonas secoue la tête en riant.

— J'ai été tellement con... J'étais même carrément content de rester avec lui. J'ai pensé : *Wouah, il veut passer du temps avec moi ? Juste avec moi ? Pas avec Josh ?* Alors, bien sûr, j'étais d'accord. J'étais même fou de joie. Comme s'il venait de m'offrir un nouveau départ.

Je sais ce qui m'attend. J'en ai les larmes aux yeux d'avance.

— J'étais dans la cuisine en train de préparer des hamburgers, avant le match. Putain, mais quel idiot ! J'étais en train de garnir les assiettes avec de la salade et tout, pour faire joli.

Il laisse échapper un rire amer.

— Comme dans une émission de cuisine que j'avais vue.

Je me mords la lèvre. Je sais qu'il doit aller jusqu'au bout, mais je ne suis pas sûre de supporter ce qui va suivre.

— Quand j'ai entendu le coup de feu en haut, j'ai compris. J'ai tout de suite compris. Je me souviens d'avoir regardé les assiettes que j'étais en train de préparer... ces putain d'assiettes garnies... et j'ai éclaté de rire. Je savais que je venais de me faire avoir.

Il se frotte les yeux.

— J'aurais dû quitter la cuisine, sortir par la grande porte et ne jamais me retourner. Mais je n'ai pas pu empêcher mes jambes de monter l'escalier, exactement comme il voulait que je le fasse.

Il regarde par la fenêtre de la chambre. Cela fait tellement de temps que nous parlons que le soleil se lève déjà sur le Strip. Jonas est aussi beau que jamais, malgré ses traits tirés. Il a l'air épuisé, même. Il se passe la langue sur les lèvres, aussi délicieuses que d'habitude. Je me creuse la cervelle pour trouver quelque chose à répondre, mais rien ne vient. Tout ce que je parviens à penser, c'est que Jonas est beau. Et que je crève qu'il ait eu à endurer tout ça.

— On peut mettre de la musique ? demande-t-il soudain. J'aimerais vraiment écouter un peu de musique, s'il te plaît.

— Bien sûr. Qu'est-ce qui te ferait plaisir ?

— Peu importe. Choisis... du moment que tu n'essaies pas de faire dans le poignant avec une connerie du genre *Everybody Hurts*.

— D'accord, dis-je en riant. Pas de R.E.M.

— Et pour l'amour de Dieu, pas *Hurt* de Nine Inch Nails, non plus.

— Peuh... Si je voulais faire dans le poignant, je choisirais l'original de Johnny Cash.

— Ah, cruelle. Elle est carrément géniale, cette chanson.

— Je sais. Elle me fait pleurer à chaque fois.

— Moi aussi. Sa voix me tue.

— Oh, et puis *Tears in Heaven*, ajouté-je. Dans le genre « chutes du Niagara »...

— Argh. Non, pas ça. Juste un petit fond sonore, ça ira.

— Oui, oui, j'ai compris, ne t'inquiète pas, dis-je en me levant pour attraper mon ordinateur. Je dois avoir la *Danse des canards*, quelque part. C'est exactement ce qu'il te faut.

Jonas

— C'est quoi ? demandé-je.

— *My Favourite Book*, répond Sarah.

— C'est qui ?

— Stars. Un groupe d'indie pop canadien.

— Mais où est-ce que tu vas chercher tout ça ?

— Je sais pas. Écoute.

Je ferme les yeux et laisse la musique m'envahir. C'est une chanson d'amour simple, sans chichi.

Apaisante. Sexy. Joyeuse. Tellement Sarah.

— J'aime bien.

La chanson me détend. Mes pensées éparses se rassemblent et se réorganisent.

— Merci.

Elle cligne lentement des yeux, comme si elle me caressait la joue de l'autre côté du lit, avec des cils incroyablement longs. Bon sang qu'elle est belle ! Une vague d'angoisse se répand dans mes veines. Et si la découverte de la Dépression changeait tout pour elle ?

Je puise un peu de réconfort dans la chaleur de ses yeux marron. Personne ne m'a jamais regardé comme ça. Ses yeux m'invitent à jeter ma prudence aux orties et à lui confier tous mes secrets.

— O.K., commencé-je, me préparant à la suite.

Elle hoche la tête. Elle est prête. Et puis, merde. Allons-y.

— Je suis monté dans son bureau. C'était comme s'il s'était foutu la tête dans un mixeur sans mettre le couvercle.

Sarah fait la grimace, mais moi, je ne ressens plus rien. Je pourrais tout aussi bien être en train de lui indiquer le chemin le plus court pour aller à la poste. Tu tournes à gauche sur la 57^e Rue, puis à droite sur la 17^e Avenue, direction nord-ouest, et c'est un peu plus loin sur ta droite.

— Il avait accroché sa robe de mariée à un portemanteau, près de son bureau, continué-je. Des photos de leur mariage éparpillées. Du sang et de la cervelle partout.

Je m'éclaircis la voix. Merde. Je n'arrive pas à croire que je suis en train de lui raconter ça.

— J'ai découvert plus tard que ce devait être leur vingtième anniversaire de mariage.

Sarah se mord la lèvre.

— Une enveloppe à mon nom m’attendait sur le bureau. Je savais que l’ouvrir signerait la fin de ma santé mentale, mais je n’ai pas pu m’en empêcher. Je devais savoir... même si je savais déjà.

Je soupire.

— Je crois qu’on ne peut échapper à sa propre folie que pendant un temps. Et moi, j’en avais marre de courir.

Elle fait une mine de compassion, mais ne dit rien.

— « Dès que tu touches quelque chose, ça vire au bain de sang. » Voilà ce que la lettre disait.

Je ris avec amertume.

— Rien d’autre. Le bras d’honneur final. Pas d’excuses. Pas de dernier conseil paternel, ni même d’expression de regrets, de fierté ou d’amour.

Ce dernier mot me fait rire.

— Pas même un adieu pour ce pauvre Josh. C’est sans doute le détail le plus impardonnable de tous, ce qu’il a fait à ce pauvre Josh. L’envoyer comme ça voir un autre match des Seahawks, pendant qu’un de ses parents restait encore à la maison pour mourir.

Sarah étouffe un gémissement. Je marque une pause, cherchant à reprendre mes esprits avant de poursuivre, mais pas parce que la suite me donne envie de pleurer. Au contraire. Jusqu’ici, ce qui s’est passé ensuite me donne surtout envie de rire comme un dément.

— Il avait une incroyable collection de voitures. Une MacLaren, une Lamborghini, une Bugatti vintage, quelques Porsche, une ou deux Bentley et même une Lotus. On peut dire qu’il les aimait, ses bagnoles. J’ai trouvé un ou deux bidons d’essence et j’ai aspergé toutes les voitures, sauf sa préférée, son bien le plus précieux. Une authentique Porsche 959 gris métallisé.

Je la regarde en douce. Son expression est neutre, mais ses yeux brillent. Bon sang, c’est sans doute mon imagination, mais j’ai l’impression qu’elle retient un sourire.

— Je me suis barré avec la Porsche... Comme je n’avais même jamais eu le droit d’y toucher, c’était très gratifiant. J’avais une vue imprenable de l’incendie dans le rétroviseur. C’était... c’était grandiose.

Elle hoche la tête. Elle semble ouverte, détendue, fascinée. Peut-être même amusée ? Mais en aucun cas effrayée. Jusqu’ici, tout va bien. Mais la suite ne va sans doute pas être aussi facile à digérer.

— Au début, je riais, mais au bout d’un moment j’arrivais à peine à conduire à travers mes larmes. J’étais dans un sale état. Complètement barré. Je frôlais les voitures garées, je me prenais les trottoirs, je roulais à tombeau ouvert. Un démon échappé de l’enfer. C’est un miracle que je n’aie tué personne, un pur miracle. Aujourd’hui encore, je suis torturé par l’idée de ce qui aurait pu se produire, si j’avais blessé ou tué quelqu’un. Comme une mère de famille. Je n’aurais alors pas valu mieux que ce salaud qui a tué ma propre mère.

Elle me regarde avec compassion, mais ne dit rien.

— Une voiture de police m’a pris en chasse quand je suis arrivé sur l’autoroute, mais moi, je pensais : *Attrape-moi, si tu peux, connard !* J’ai appuyé sur le champignon en riant comme un hystérique. Le flic a dû penser que j’étais sous LSD ou quelque chose comme ça. Le délinquant juvénile de base, quoi. Une autre voiture de police est arrivée, puis encore une autre, jusqu’à ce que j’aie une véritable armada au cul. Je me souviens que je n’avais plus qu’une idée en tête, comme une boucle infernale : *mourir, mourir, mourir, mourir.*

Je me passe la main sur la figure.

— Je voulais juste que quelqu’un mette fin à ma douleur, une bonne fois pour toutes.

Elle se mord la lèvre. L’ombre du sourire que j’ai cru apercevoir tout à l’heure a disparu.

— C’est alors que j’ai pensé à Josh et que je me suis mis à pleurer comme un veau. Comment pouvais-je lui faire une chose pareille, le jour même où papa s’est fait sauter la cervelle ? Bon sang,

c'était tellement cruel de ma part, mais je m'en foutais. Je ne pensais qu'à mettre un terme à ma propre torture, sans me soucier une seconde de ce que j'infligeais à mon frère. Je n'arrive encore pas à croire que j'étais prêt à foutre en l'air la vie de Josh, juste pour me sentir mieux.

Je pince les lèvres, m'efforçant de retenir mes sanglots.

— Je crois que j'essayais surtout de me convaincre que je lui rendais service en le libérant de ma présence.

— Oh, Jonas...

Elle me regarde avec tellement de compassion. Mais est-ce de la compassion ou de la pitié ? Suis-je en train de passer du petit ami qu'elle aime et respecte à une sorte de cas social pitoyable ?

— Que s'est-il passé ensuite ? demande-t-elle. Puisque tu es assis ici, j'imagine que la tentative de suicide par police interposée n'a pas fonctionné ?

— Ce n'est pas faute d'avoir essayé, crois-moi. Tu vois le pont du canal Montlake ?

— Bien sûr. Près du campus.

— Je filais le long du canal en direction du pont, avec toutes ces voitures de police derrière moi... Genre O.J. Simpson dans sa Ford Bronco blanche. Je riaais et pleurais, j'avais complètement perdu les pédales. Un vrai dingue. Tout était tellement bizarre, comme si j'étais sorti de mon corps. Le pont a commencé à se relever pour laisser passer une péniche sur le canal et les flics m'ont encerclé, l'arme au poing, mais moi... Je n'ai même pas réfléchi. J'ai mis le pied au plancher.

— Oh mon Dieu, s'exclame-t-elle, les yeux écarquillés.

— Ouais.

— Tu as balancé la belle Porsche direct du haut du pont ?

— Ouais, dis-je en mimant la trajectoire de la voiture. Plouf.

— Oh Seigneur, Jonas. Comment peux-tu être encore vivant ?

— Bof... En fait, ce pont est connu pour être le pire endroit de Seattle pour se suicider. Pas assez haut. Et puis, la voiture a amorti ma chute.

J'essaie un instant de me souvenir de la sensation, en vain.

— À ce moment-là, je n'étais plus moi-même. J'étais barré, littéralement. Un peu comme lors d'une collision frontale, c'est toujours le mec bourré qui s'en sort.

— Hum, dit-elle simplement, comme si je venais de lui révéler une futilité digne du QI moyen d'une tortue d'aquarium.

Elle ne réagit pas du tout comme je l'avais pensé. Je croyais qu'on serait tous les deux en train de pleurer, que j'allais devoir la convaincre que tout cela était du passé, que je ne suis pas un animal, que je suis toujours le Jonas qu'elle connaît et qu'elle aime. Mais Sarah n'a pas du tout l'air sur le point de pleurer. Elle a juste l'air étrangement fascinée. Compatissante, aussi, bien sûr. Mais pas particulièrement émue.

— Donc, bla-bla-bla, je ne suis pas mort. Même pas réussi ça. En fait, je m'en suis sorti étonnamment bien. Une ou deux côtes cassées. Un traumatisme crânien. Quand ils m'ont sorti de la carcasse, je me suis montré tellement peu coopératif, tellement agressif et perturbé, qu'ils m'ont collé dans un centre psychiatrique pour mineurs, en surveillance suicide. Je ne sais pas combien de temps je suis resté là-bas. Peut-être une semaine. Peut-être un mois. Je ne sais vraiment plus. Je me souviens juste que j'étais attaché comme si j'étais King Kong en personne.

— Comment es-tu sorti ?

— Mon oncle William a mis ses avocats sur le coup. Je m'en suis tiré avec mise à probation, réparations et obligation de soins psychiatriques jusqu'à mes dix-huit ans. Je crois que le suicide de mon père le même jour et mes antécédents médicaux ont été jugés « circonstances atténuantes ».

Sarah me regarde fixement. Son expression est indéchiffrable. Je pense sans cesse qu'elle va dire quelque chose, mais elle reste silencieuse.

— C'est tout ? demande-t-elle enfin, le visage sombre.

Je fais signe que oui. Je redoute la suite. Va-t-elle me quitter ? Me dire qu'elle n'a plus de respect pour moi ? Que je ne suis pas l'homme qu'elle croyait ?

— C'est ça, la Grande Dépression ?

Je hoche de nouveau la tête. Je peux à peine respirer. Elle pousse un gros soupir et sourit.

— C'est ça, ta grande révélation ? L'horrible et noir secret qui va me faire partir en courant, pour ne plus jamais revenir ?

Je ne comprends pas le sourire sur son visage. Se moque-t-elle de moi ?

— Euh... oui.

— Tu as mis le feu aux bagnoles de collection de ton papa, tu t'es offert une chevauchée fantastique à bord de la Porsche de luxe qu'il ne te laissait jamais conduire, puis tu as balancé la voiture du haut d'un pont, dans une tentative désespérée de mettre un terme à la douleur qui te torturait depuis une dizaine d'années ?

Ah ben merde, alors. C'est un peu radical, comme schématisation...

— Ça résume plutôt bien l'affaire, non ?

— Oui, mais... Sarah, peut-être ne comprends-tu pas. J'ai eu une sorte d'épisode psychotique qui a fini en camisole de force dans un hôpital psy. Ce n'est pas rien, quand même.

Elle s'avance vers moi, à quatre pattes sur le lit, l'air contrit.

— Je suis désolée de t'avoir attaché, l'autre jour. Je n'avais pas idée...

— Comment pouvais-tu savoir ? N'importe quel type normal aurait été ravi d'être ligoté par une fille aussi sexy que toi. Je suis désolé de ne pas être un type normal.

Elle m'embrasse. Nous restons tous les deux silencieux une minute. J'ai le ventre noué. J'ai très peur de ce qu'elle va me dire ensuite, mais j'attends. Elle semble perdue dans ses pensées.

J'ai envie de me défendre, de lui expliquer que je vais mieux, qu'elle peut me faire confiance, que je n'ai pas connu de problèmes majeurs depuis mes dix-sept ans – à moins de compter comme tel mon adhésion au Club –, que je l'aime et que je ne lui ferai jamais de mal. Cependant, je me tais. Mes pensées sont hors de contrôle. Va-t-elle me quitter ? Est-ce que cela change tout pour elle ? M'aime-t-elle seulement encore ?

— Moi qui croyais que tu allais m'avouer que tu avais frappé une bonne sœur ou bien jeté un chaton du haut d'une falaise. La vache, quel soulagement !

« Soulagement » ? Je n'en crois pas mes oreilles. Peut-être n'a-t-elle pas compris ce que je viens de lui raconter.

— Sarah, tu m'as bien écouté ? J'ai volontairement percuté des voitures garées, j'ai roulé sur le trottoir. J'aurais facilement pu tuer un gamin, une mère de famille, une gentille vieille dame... Ensuite, j'ai décidé de balancer ma voiture du haut d'un pont en riant comme un dément. Tu as compris ? J'étais à deux doigts de tuer des gosses innocents qui se baladaient sur le trottoir en mangeant une glace.

— Mais ça n'est pas arrivé.

— Seulement parce que j'ai eu de la chance.

— Aha ! s'exclame-t-elle avec un sourire radieux. C'est bien la première fois que je t'entends te décrire comme quelqu'un de chanceux. Tu vois ce qui vient de se passer ? La vie, ce n'est rien d'autre que l'histoire que tu te racontes dans ta tête. Donc, au lieu de te raconter en boucle « L'histoire de Jonas qui a fait un séjour en HP et qui est responsable de tous les malheurs jamais arrivés à sa famille », sur le mode autoflagellation, tu n'as qu'à passer à « L'histoire de Jonas qui a eu une chance incroyable, lors d'une journée particulièrement pourrie ».

J'en reste bouche bée. Pourquoi s'entête-t-elle ainsi ? Ne voit-elle pas que j'ai fait quelque chose d'horrible ?

— Sarah, je ne suis pas certain que tu comprennes bien. J'ai tenté de me tuer quelques heures après le suicide de mon père. Sans même penser à Josh. Comment est-ce que j'ai pu envisager de faire une chose pareille à mon frère ? J'ai été cruel. Égoïste. Méprisable.

— Je pense que tout ce que tu as fait est parfaitement compréhensible. Triste, aussi. Regrettable. Déchirant. Outrancier. Et un peu dément aussi. Mais totalement compréhensible.

Je suis officiellement sur le cul.

— Non, Sarah. Tu prends ton rôle de copine compréhensive un peu trop à cœur.

Elle ne comprend vraiment pas. Je suis ravagé. Je ne vaux rien.

— Il y a autre chose que tu ne sais pas : il paraît que j'ai frappé le type qui a essayé de me sortir de la Porsche, dans l'eau. Tu parles d'un comportement de connard !

— Alors ça, de tout ce que tu viens de me raconter, c'est le pompon ! s'écrie-t-elle, faussement indignée. Désolée, bébé. Je me casse. C'en est trop.

Elle sourit.

— Comment peux-tu prendre ça avec autant de légèreté ?

— Ce n'est pas de la légèreté, soupire-t-elle. Ce n'est pas le bon mot.

Elle me regarde, l'air sérieux. Pourquoi ne comprend-elle pas ? Je suis défectueux, c'est sans espoir. Je suis horrible. Nul. Ne voit-elle pas dans quoi elle met les pieds en restant avec moi ? Je ne suis pas normal. À un moment ou un autre, je vais tout faire merder. *Dès que je touche quelque chose, ça vire au bain de sang.*

— Es-tu heureux ? demande-t-elle soudain.

J'hésite. Est-ce une question piège ?

— Je veux dire : es-tu heureux avec moi ?

— Oh.

Ça, c'est facile.

— Oui, bien sûr. Je suis plus heureux avec toi que je ne l'ai jamais été de toute ma vie.

D'ailleurs, « heureux » n'est pas le bon terme pour décrire ce que je ressens quand je suis avec elle.

— Je suis au-delà du bonheur. Je suis... fou de bonheur. C'est comme si j'avais une maladie mentale grave, ajouté-je avec un sourire timide.

— Pareil, répond-elle avec un sourire radieux. C'est de la folie, crois-moi.

Elle fronce le nez pour s'empêcher de sourire.

— Donc, étant donné mon état de folie actuel, pourquoi diable choisirais-je de m'encombrer d'une énorme pile de malheurs bien gras, surtout pour quelque chose qui s'est produit il y a treize ans ? Pourquoi ne pas simplement continuer à être heureux ?

Je suis abasourdi. Je ne peux pas répondre à cette question.

— Hein ? Que dis-tu de ça ?

Cette fille n'a pas tort.

— Plus important encore : pourquoi voudrais-tu être autrement que fou de bonheur ? Ne préfères-tu pas simplement profiter de ton bonheur ?

Je sens ma lèvre inférieure se mettre à trembler et je la mords. Sarah pose une main sur ma joue. Bon sang, j'adore quand elle fait ça.

— As-tu l'intention de faire une nouvelle tentative de suicide dans un avenir proche, mon amour ?

— Non. Jamais.

— Eh bien voilà. Tant mieux.

Elle retire sa main. J'attends, mais elle ne dit plus rien. Je suis perdu. Comment ça, « tant mieux » ? C'est tout ce qu'elle trouve à dire ?

— C'est tout ? demandé-je. Tant mieux ?

— Oui, soupire-t-elle. Tant mieux.

Je suis incroyablement. Elle se penche vers moi et m'embrasse doucement.

— Jonas... L'échec, ce n'est pas quand on tombe. C'est quand on ne se relève pas. Et toi, tu t'es relevé plus de fois que n'importe qui que je connaisse. Je suis fier de toi. Je vois tes triomphes, pas tes échecs. Je vois ta bonté. Ta douceur. Et ta générosité d'esprit. La clarté merveilleuse qui brille en toi. Et je t'aime à cause de tout ça. Tout comme Mariela. Tout comme Mlle Westbrook. Tout comme ta mère.

Sa dernière phrase me met les larmes aux yeux, si bien que je préfère les fermer. Je suis sidéré. Vais-je m'en sortir aussi facilement ? Avec autant de poésie ? De beauté ? Va-t-elle me faire passer pour un putain de héros ?

— Cela dit, j'ai quand même une question.

Ah, nous y voilà.

— Comment es-tu passé du Jonas dément qui se jette du haut d'un pont au Jonas le dieu du plumard qui déchire tout ? Il va falloir m'expliquer, parce que c'est fascinant.

Merde. Je ne sais pas trop si je dois tout lui dire ou simplement éviter la question. Sarah me regarde avec patience. Chaleur. Et curiosité.

— Tu veux vraiment savoir ?

— Euh... oui ?

Je n'aime pas cette partie. Je n'en ai jamais parlé à personne, pas même à Josh. Tout ce qu'il sait, c'est que j'ai reçu des « traitements ». Je ne lui ai jamais raconté ce qui avait fait une grosse différence pour moi.

— Y a-t-il eu un moment-clé ? demande-t-elle. As-tu eu un genre de révélation ? Quelque chose qui t'a aidé à reprendre le dessus ?

Bon sang, elle ne lâche pas l'affaire. J'acquiesce.

— Alors, c'est quoi ?

Je fais la moue.

— Allez, Jonas. Tu peux tout me dire.

Je soupire.

— Allez, bébé. Fais-moi confiance.

Jonas

Le sang bat à mes tempes. Merde. Je n'ai vraiment pas envie de lui raconter ça. Je sais l'impression que ça donne. Je sais quels sont les stigmates associés à cette pratique. Pourtant, je lui ai raconté tout le reste, non ? Je ne peux plus m'arrêter.

Et puis merde. Je me jette à l'eau.

— J'ai effectué plusieurs traitements par ECT, annoncé-je d'une voix calme. Tu sais ce que c'est ?

Elle fait signe que non.

— Des électro-chocs.

— Tu... Tu veux dire qu'ils t'ont électrocuté le cerveau ?

J'acquiesce.

— Wouah... Ça paraît assez barbare, comme méthode.

— Non, ce n'est pas ce que tu crois. Rien à voir avec *Vol au-dessus d'un nid de coucou*. On t'endort, d'abord. Je ne me souviens de rien, mais ça m'a beaucoup aidé.

— Ils t'ont fait subir ça quand tu avais dix-sept ans ?

— Ouais... Je crois que l'ECT, c'est quand ils ont vraiment tout essayé.

— Et ça t'a aidé ?

— Beaucoup. Je ne sais pas pourquoi. Cela dit, il manque encore une pièce au puzzle. Un truc qui a changé ma vie, juste après la fin du dernier traitement.

Sarah est complètement captivée.

— Pour mes dix-huit ans, Josh m'a envoyé *La République*, de Platon, avec une petite carte qui disait : « On m'a forcé à subir cette torture pour mon cours de philo. Je préfère encore m'arracher les ongles avec une pince rouillée plutôt que de le relire. Tu vas adorer, frangin. Bon anniversaire. » Il avait raison. J'ai adoré. C'est comme ça que j'ai découvert la philosophie et que j'ai commencé à lire tout ce que je trouvais : Locke, Descartes, Aristote, Héraclite, Nietzsche, Sen, Camus, Santayana et les autres. Cela dit, je finissais toujours par revenir à Platon. C'est le précurseur de la pensée moderne. C'est lui qui m'a poussé à visualiser l'original divin et à me reconquérir. « De toutes les victoires, la première et la plus belle est celle qu'on remporte sur soi-même. »

Je soupire.

— Tu es sûre d'avoir envie d'entendre tout ça ?

— Tu es fou ? s'écrie-t-elle en riant. Évidemment ! Je suis pendue à tes lèvres.

J'hésite.

— Allez, Jonas. Continue. J'adore écouter cette histoire.

— Tous mes traitements étaient terminés. Mon casier judiciaire avait été expurgé, parce que j'étais encore mineur. Josh était à la fac à UCLA et mon oncle William s'efforçait de maintenir la société à flot après la mort de mon père. Alors, je me suis dit : *Et puis merde, Platon. On y va.* J'ai pris mon sac à dos et je suis parti rendre visite à Platon en Grèce. C'est d'ailleurs là que je me suis fait faire ces tatouages. De là, j'ai voyagé partout en Europe. J'allais où bon me semblait, tout seul. J'ai fait de l'escalade, de la rando, j'ai exploré le monde. J'écoutais de la musique, je lisais, je mettais de l'ordre dans ma tête.

— Oh, allez, Jonas... C'est tout ce que tu as fait ? De l'escalade, de la rando et un peu de lecture ? Je suis sûr qu'il y a autre chose..., ajoute-t-elle avec un petit sourire. Je suis prête à parier que toutes les petites étudiantes sexy d'Europe étaient ravies de tomber sur Jonas Faraday, avec ses dix-huit ans, son sourire timide et ses yeux tristes.

Décidément, rien ne lui échappe. Elle a parfaitement raison : j'ai omis ce détail dans mon récit. C'est lors de ce voyage que j'ai commencé à comprendre vaguement que les femmes s'intéressaient en général plus à moi qu'au gars qui randonnait avec moi ou qui était assis à la table voisine dans un bar. Tant que je ne fichais pas tout en l'air en jouant à Jonas le tordu, Jonas le passionné, Jonas l'associal, Jonas le philosophe, Jonas le connard ou, encore pire, Jonas les yeux fous, les filles semblaient très intéressées par ma personne. Toutefois, cela me demandait presque toujours un effort surhumain pour ne pas me transformer en l'un des Jonas susmentionnés. Bref, lors des rares occasions où Jonas le charmeur était de sortie, ou à défaut, Jonas le timide ou Jonas l'emporté, c'était imparable. C'était alors quasiment du tout cuit. Aussi facile que de viser un éléphant dans un couloir. J'ai pas mal pratiqué les filles rencontrées dans les auberges de jeunesse du monde entier.

Je rougis un peu.

— Ouais... C'est pendant ce voyage que j'ai découvert combien j'aimais le sexe. C'est aussi pendant ce voyage que j'ai perdu ma virginité, ajouté-je en souriant malgré moi jusqu'aux oreilles. Bon, mes galipettes avec cette jolie Suédoise n'avaient rien de grandioses, pour être honnête, mais un mec n'oublie jamais la première fois où il s'est servi de sa queue comme la nature l'a prévu.

— J'ai presque envie de crier de joie pour ce Jonas de dix-huit ans et de lui lancer des confettis. Ce pauvre garçon méritait bien un peu d'insouciance, non ?

— Oui. Et il ne s'est pas privé.

Elle rit.

Pourquoi étais-je si nerveux à l'idée de lui raconter tout ça ? C'est tellement facile de parler avec elle. Elle ne me juge pas du tout. Cette femme est la bonté même. Pourquoi n'ai-je pas eu plus confiance en elle ?

— Petit détail intéressant découvert par ce Jonas de dix-huit ans : la plupart des filles n'aiment pas trop les gars bizarres ou trop passionnés.

— Quoi ? s'écrie-t-elle, abasourdie. Attends... Tu es sûr ?

— C'est vrai. Ça les fait flipper et elles partent en courant.

Elle rit.

— Dans ce cas, les filles sont stupides, dit-elle avec un clin d'œil. Moi, je sais que ce sont les gars bizarres et passionnés qui font les meilleurs amants.

C'est comme si on me libérait de tout le poids du monde.

— Hum, pas nécessairement. Je n'avais pas encore découvert le concept de « sexcellence ». J'étais loin du compte, en fait. J'étais plus comme un chien fou avec son os.

— Je vois. Après tout, tu n'étais encore qu'un jeune chiot, à l'époque.

— Un jeune chiot avec une gaule de malade.

Elle rit.

— Une gaule de malade, des pattounes maladroites et une grosse queue qui fait valdinguer les tasses sur la table basse.

— Je ne suis pas sûre de quelle queue tu parles, mon grand...

J'éclate de rire. Bon sang, cette fille me tue...

— Donc, d'accord. Tu n'étais pas encore un petit magicien du sexe à dix-huit ans.

— Pas vraiment. Je devais même être persuadé que l'orgasme féminin était un mythe propagé par l'industrie pornographique.

Sarah sourit.

— Josh, en revanche, était fantastique avec les filles. Comparé à moi, du moins. Quand les grandes vacances ont commencé, il m'a rejoint en Thaïlande pour qu'on gravisse la falaise du Crazy Horse. Un endroit génial, d'ailleurs. J'ai hâte de t'y emmener. Ensuite, on s'est baladés ensemble pendant dix semaines. On a fait de l'escalade, de la rando et on a traîné dans pas mal de soirées... On est partis à la pêche, quoi ! ajouté-je avec un grand sourire.

Elle sait de quel genre de pêche je parle.

— C'est donc Josh qui t'a appris à draguer ?

Je ris de bon cœur.

— Ce type, c'est un peu mon Obi Wan Kenobi. Avant l'arrivée de Josh, ma seule stratégie pour attraper du poisson, c'était de rester assis dans ma barque, tout seul, sans équipement. En gros, je faisais juste un effort pour ne pas passer pour un tueur en série et je priais pour qu'un joli poisson saute de lui-même de l'eau et atterrisse, avec un peu de chance, directement sur mes genoux.

— Oh, Jonas..., dit-elle en riant.

— De temps en temps, ça marchait. Heureusement. Mais Josh ? Lui, il était doué. Il était capable de faire un truc révolutionnaire : il savait traquer l'anguille jusque dans sa barque, avec une canne à pêche et un appât.

— C'était quoi, l'appât de Josh ? demande-t-elle, radieuse.

— Tiens-toi bien : il parlait à l'anguille. Pas mal, hein ?

— Quoi ? s'exclame-t-elle. C'est dingue ! Il devrait écrire un livre là-dessus.

— Il m'a aussi appris l'art très simple d'offrir un verre à une fille. Tu sais, jouer au parfait gentleman. Être attentif. Sourire. Des trucs de fou.

— C'était un petit magicien de ces dames en devenir, on dirait.

— Carrément.

On rit tous les deux. Je suis sidéré. Je n'aurais jamais imaginé, même dans mes rêves les plus fous, que Sarah et moi rigolerions comme des bossus pendant une conversation sur la Grande Dépression. J'avais plutôt envisagé des larmes. Ou bien des excuses et des supplications. Mais des rires ? Jamais.

— Tu aurais dû voir Josh à l'œuvre. C'était du velours, ce type. En tout cas, c'était ce que je pensais à l'époque. La phrase préférée de Josh, c'était : « Jonas, sois beau et tais-toi, d'accord ? Toi, tu es la toile d'araignée perlée de rosée qui attire les filles. Tu es un truc brillant qui flatte le regard. Moi, je suis l'araignée tapie qui attend son heure, prête à fondre sur sa proie, avant que celle-ci n'ait le temps de comprendre ce qui lui arrive. »

Sarah éclate de rire.

— Donc, pour répondre à ta question initiale, c'est à ce moment que le vent a tourné, pour moi. Quand Josh m'a traîné aux quatre coins du monde, à la recherche de gros cailloux et de jolies filles à conquérir. C'est là que j'ai commencé à entrevoir la forme originelle et divine de la Jonassitude. Bon... L'image était quand même encore sacrément floue, à l'époque.

— Où est-ce que vous êtes allés, après la Thaïlande ?

— Comme j’avais déjà couvert une bonne partie de l’Europe tout seul, on a fait l’Asie, l’Australie, la Nouvelle-Zélande et un petit bout d’Amérique centrale sur le chemin du retour. C’est d’ailleurs avec Josh que je suis allé pour la première fois au Belize.

Le simple nom de Belize suffit à illuminer le visage de Sarah.

— Ah, Belize..., soupire-t-elle d’un air rêveur.

Soudain, je me rends compte à quel point ma petite chenille a changé depuis notre séjour dans le cocon pour deux au Belize. Je pensais l’aimer, à l’époque, et c’était vrai, d’une certaine façon. Toutefois, mon amour n’était qu’une petite flaque comparée à l’océan infini de mon amour pour elle à présent.

— Le Belize n’était qu’un début, ma précieuse chérie. Je vais te faire découvrir le monde.

Son visage rayonne d’excitation.

— On ira où tu voudras. C’est toi qui choisis.

— Oh, Jonas ! s’écrie-t-elle. Merci !

Bon sang, que j’aime cette fille. Pourquoi ai-je eu aussi peur de lui parler de tout ça ? Toute la conversation m’a semblé si... juste. Cette femme m’aime. J’en ai des frissons partout. Elle m’aime.

— Alors, que s’est-il passé ensuite, quand tu es rentré ?

Je délire. Je n’arrive pas à me concentrer. Elle m’aime, malgré tout. Ou peut-être même à cause de tout. Elle me l’a répété plusieurs fois, évidemment, mais c’est la première fois que je le crois. Elle m’aime. Elle m’aime ! Tout entier. Le vrai moi. Pas la façade. Pas une projection ridicule de moi-même. Non. Moi. Pour le meilleur et pour le pire.

— Jonas ? Qu’est-il arrivé quand tu es rentré ?

— Hein ?

Je la regarde avec un sourire béat. Qu’elle est belle !

— Ça va, Jonas ?

— Oh oui, super. On ne peut rêver mieux. Alors, euh... Josh est retourné à la fac pour sa deuxième année à UCLA. Moi, j’ai préféré Gonzaga, puis Berkeley par la suite, pour mon MBA. Une fois nos jolis diplômes en poche, j’ai repris les rênes de Faraday & Sons à Seattle et Josh a monté la succursale à L.A. Notre oncle William, lui, a déménagé à New York pour ouvrir un bureau satellite. C’est comme ça que l’entreprise a décollé, au-delà de toutes nos espérances.

Je réfléchis un instant. Je ne vois rien d’autre à ajouter sur le sujet.

— Et me voilà donc avec toi à Las Vegas et je suis tout ce qu’il y a de plus normal et j’ai envie d’être en toi plus que n’importe où au monde. Fin de l’histoire.

Elle sourit sans rien dire, comme si elle attendait encore une suite.

— Fin de l’histoire, répété-je avec un geste théâtral.

Elle rit. Le soleil qui entre par la fenêtre illumine ses traits. Elle est tellement belle. Fatiguée, certes, mais belle. Je regarde le Strip par la fenêtre. Je déteste cet endroit. Seattle me manque. La pluie me manque. Mes draps blancs, ma salle de sport et ma machine à expresso me manquent. Je veux rentrer chez moi et concrétiser ma vision des salles d’escalade Le Sommet du monde. Et puis, plus que tout, je veux commencer ma vie avec Sarah.

— L’aube d’un nouveau jour, dit-elle en suivant mon regard. Adieu les ténèbres.

Elle s’avance sur le lit et se blottit contre moi.

— Toi qui es amateur de métaphores, que cette aube radieuse te serve d’inspiration. Que la lumière inonde ta vie à partir de ce jour, emplissant tous les recoins que tu as jusqu’ici maintenus dans le noir.

C’est un langage que je comprends.

— Quelle poétesse.

— Seulement avec toi.

— Comment peux-tu ne pas être flippée par tout ce que je viens de te raconter ?

— Je ne sais pas.

— Non, mais sérieusement ?

Le sang me monte au visage.

— Si tu as quelque chose à me dire, quoi que ce soit, dis-le-moi tout de suite. S'il te plaît. Vas-y carrément. Sans prendre de pincettes. Je peux encaisser.

— Oh, Jonas, arrête. C'était il y a treize ans. Lâche un peu l'affaire, tu veux ? Fais-moi un peu confiance.

— Ça ne t'inquiète pas de savoir que je suis peut-être complètement taré ?

— Tu es complètement taré.

J'attends un sourire de sa part, mais rien.

— Jonas, j'ai su à la minute, non... à la seconde même où j'ai commencé à lire ta candidature que tu avais un petit grain. La belle affaire. Mais j'aime bien ce petit grain. Je trouve ça sexy.

J'en reste sans voix.

— Ce qui est arrivé autrefois ne te définit pas. Est-ce que cela a façonné celui que tu es ? Bien sûr. Tu es mon cher Jonas, peu importe ce qui t'est arrivé. Tu es le Jonas qui a pris la parole pendant mon cours de droit contractuel. Brillant, charmeur, intelligent et charismatique. Tu es le Jonas qui m'a rattrapée quand j'ai sauté du haut d'une cascade de dix mètres. Tu es le Jonas qui a attaché un bracelet en coton à mon poignet avec une timidité adorable. Le type qui m'a envoyé un paquet d'Oreo dans mon colis de bienvenue au Club Jonas Faraday. L'original divin de la virilité qui me fait jouir chaque fois qu'il me touche. Même en rêve.

Cette dernière remarque suffit à réveiller mon sexe. Sarah m'embrasse.

— Tu es le Jonas qui a libéré Orgasma la Toute-Puissante, chuchote-t-elle en me mordillant la lèvre inférieure et en se glissant à califourchon sur moi. Tu es l'homme qui m'a sauvé la vie – littéralement et métaphoriquement.

Ses lèvres effleurent les miennes.

— Et puis tu es le type qui va botter le cul des méchants avec moi.

Elle me lèche les lèvres.

— Il faudrait que tu étouffes un chaton ou que tu balances un coup de pied à la tête d'une girl-scout pour me faire fuir.

Je souris tellement que je ne peux même plus l'embrasser.

— C'était il y a treize ans, tout ça. Treize ans ! Il est temps de passer à autre chose. *No más. De hoy en adelante, renaces.*

Hum. Mon espagnol n'est pas mauvais, mais il est loin d'être parfait. J'ai compris l'ensemble, mais je ne suis pas sûr.

— Ça suffit, traduit-elle, comme si elle lisait dans mes pensées. À partir d'aujourd'hui, tu renais. (Elle se frotte contre mon entrejambe et ajoute :) *Renaces...* tu renais. *Renazco.* Je renais.

Elle m'embrasse dans le cou. Je frissonne. J'adore quand elle me parle espagnol, surtout pour me balancer des trucs de ce genre.

— *Renazco*, répété-je.

Elle m'embrasse sur la joue.

— *No más. De hoy en adelante, renazco.*

— *No más. De hoy en adelante, renazco*, répété-je, même si cela ne sonne pas du tout aussi classe.

— C'est ça. C'est exactement ça. Tu renais, bébé. À partir d'aujourd'hui.

Quand je fais mine de tirer sur son débardeur, elle l'enlève d'un geste rapide, avant de faire subir le même sort à son pantalon de pyjama. Je suis son exemple et me débarrasse de mon boxer, avant de me glisser sur elle, le cœur battant. Elle me prend le visage à deux mains.

— Il n'y a plus aucune obscurité entre nous, Jonas. Plus de secrets. Est-ce que tu sens la

différence ?

Oui. Je la sens. Oh bon sang, je veux être en elle. Elle m'embrasse.

— C'est comme ça, quand on fait totalement confiance à quelqu'un. Tu comprends ?

Oui, je comprends ce qu'elle dit, même si j'aurais exprimé cette idée d'une tout autre façon : c'est ce que ça fait d'être aimé totalement par quelqu'un.

Avant aujourd'hui, je ne savais pas comment laisser Sarah m'aimer, pas entièrement. Avant cet instant, je n'avais pas compris que je la tenais à distance et que je me protégeais. Je savais comment l'aimer, car Dieu sait que j'aime cette femme de tout mon cœur et de toute mon âme depuis qu'elle a sauté du haut de cette cascade pour atterrir dans mes bras. Peut-être même avant ça. Mais j'avais beau l'aimer comme un fou, je n'étais pas encore prêt à me laisser aimer en retour.

Je glisse une main entre ses cuisses, à la recherche de cet endroit qui m'est exclusivement réservé, et en découvrant qu'elle est déjà tout humide... Bon sang ! Mon cœur jaillit presque de ma poitrine. Je porte un doigt à mes lèvres pour goûter secrètement ce délice suave. Je ne connais pas de saveur plus douce au monde que celle de ma chérie quand elle est excitée. Je ne connais pas non plus d'instant plus agréable que l'instant présent.

Tout en l'embrassant, je lui caresse le clitoris du bout des doigts. Mon sexe frémit au contact de cette texture luisante, onctueuse, cette douceur délicieuse. Sarah tressaille et s'agite. Mon érection se tend désespérément vers elle, mais je me force à prendre mon temps. Rien ne presse, après tout. Je n'ai pas l'intention de partir et elle non plus. Lorsque je glisse un doigt en elle pour masser son point G, elle sursaute.

— Ma précieuse chérie, chuchoté-je en caressant de nouveau ce point magique.

Elle gémit. Elle est comme mon Stradivarius et je ne connais pas de plus grand plaisir au monde que de faire vibrer ses cordes. Mes doigts retrouvent le chemin de son clitoris pour la faire frémir de nouveau. Ne pouvant plus attendre, je me glisse en elle, jusqu'au bout, avec un râle et Sarah me répond par un long soupir.

La sensation est nouvelle pour moi. Un nouveau Saint-Graal : faire l'amour à la femme que j'aime, sans le moindre secret, le moindre recoin obscur, le moindre doute. Je crois qu'atteindre le sommet de l'Everest ne serait même pas aussi bon. Elle m'aime. Tel que je suis. Avec mes défauts. Sarah ondule des hanches en rythme, ses jambes enroulées autour de mes reins.

— Le summum de l'expérience humaine, gémis-je, sans cesser mes va-et-vient.

— Oui, chuchote-t-elle. Jonas.

Elle m'aime. Elle m'illumine. Elle est ma grâce. Elle est ma rédemption. Une vague de plaisir s'élève en moi, menaçant de me faire basculer.

— Passe dessus, dis-je soudain. Je veux te regarder.

Nous manœuvrons jusqu'à ce qu'elle me chevauche, tout en m'embrassant et en se caressant. Je m'adosse à la tête de lit pour profiter de ses seins qui rebondissent doucement, de la courbe de ses hanches, de ses cheveux en cascade sur ses épaules. J'adore la regarder quand c'est elle qui contrôle la profondeur, la vitesse et l'angle de ma pénétration. Cela m'excite comme un malade quand elle se penche en avant pour frotter mon érection contre son clitoris ou bien quand elle se positionne pour que mon sexe touche un point précis au plus profond d'elle-même. C'est un miracle de voir à quel point elle connaît son propre corps, à présent, avec quel brio elle sait exactement quoi faire pour décoller. Quelle transformation depuis le premier jour ! Je saisis ses fesses à pleines mains et suis la courbe de cette glissade délicieuse.

— J'adore ton cul, grogné-je.

Lorsque mon index part explorer avec avidité chacun de ses replis, elle frissonne. Je passe une main sur son dos soyeux, parcours le contour de ses seins, puis mon pouce s'attarde sur sa cicatrice rougeâtre. Elle guérit vite. Je jette un œil à son minuscule tatouage, cette proclamation secrète de son

caractère furieux, et je frissonne à mon tour. Comme je l'aime, bordel ! Une joie sans mélange m'inonde, tellement puissante qu'elle est presque palpable.

Je veux épouser cette fille.

Et soudain, c'est une certitude, une évidence. Je vais épouser cette fille merveilleuse.

Je ne peux plus tenir très longtemps. Je suis au bord du gouffre.

— Jonas ! halète Sarah, cherchant en vain son souffle.

— L'amour est favorable aux bons, admiré des sages, agréable aux dieux, chuchoté-je péniblement, tandis qu'elle rejette la tête en arrière.

De sa gorge sort ce bruit si particulier. Ce cri qui signifie que je vais encore une fois avoir le privilège de la sentir jouir de l'intérieur, si j'ai la force de tenir un petit peu plus longtemps. Lorsque je touche son clitoris avec la plus grande dévotion, elle retient un cri.

— Tu es sublime, bébé, dis-je en la caressant pour l'attirer vers les abîmes, comme si j'attendais sa libération avec autant d'impatience que la mienne. Tu es Orgasma la Toute-Puissante.

Son corps est pris de soubresauts.

— Tu es la déesse et la muse, Sarah Cruz, dis-je en m'efforçant de tenir bon.

Et je vais t'épouser.

Sarah

Il y a un quart d'heure, Henn a envoyé un SMS groupé :

Tout le monde sur le pont. J'ai touché le jackpot !

Nous nous sommes réunis dans notre suite pour écouter les nouvelles de Henn.

— Jonas ne vient pas ? demande Henn. On l'attend ou pas ?

— Non, dis-je. Il est allé à la salle de sport tôt ce matin et je ne sais pas quand il sera de retour.

Ce matin, Jonas a pratiquement bondi du lit, malgré notre marathon verbal et notre délicieuse session charnelle, en annonçant qu'il partait faire un peu de sport, puis qu'il avait « une course à faire ». Il a refusé de m'en dire plus.

— Tu ne vas pas faire quelque chose de stupide, au moins ? ai-je demandé en le regardant en coin, le cœur soudain affolé.

— Bien sûr que non, a-t-il répondu, l'air parfaitement innocent.

— Sérieux, Jonas. Tu dois me dire... Tu ne vas pas aller traquer Max, quand même ?

Il m'a attirée contre lui.

— Non. Même si l'idée de tuer ce connard me fait bander grave. Mais j'ai les yeux rivés sur la ligne d'arrivée, bébé. Ne t'inquiète pas. Juste une petite course, a-t-il ajouté en me palpant les fesses sans vergogne et en plantant un baiser sonore dans mon cou.

Je n'étais pas convaincue, malgré tout.

— Je m'en tiens à ce qu'on a décidé, m'a-t-il assuré en me prenant le visage à deux mains.

— Promis ?

— Promis, juré, craché.

J'ai poussé un gros soupir de soulagement. Jonas ne fait jamais de promesses en l'air. Quand il m'a embrassée, mon corps tout entier s'est liquéfié.

— Je te dirai de quoi il s'agit à mon retour. J'en ai pour une heure ou deux, ma magnifique Sarah.

Il sautillait presque de joie quand il est parti.

À présent, Kat, Josh et moi sommes serrés comme des sardines sur le canapé en cuir du salon et regardons Henn avec une impatience nerveuse. Il a l'air tellement survolté que je crains un instant que les yeux ne lui sortent de la tête.

— Vous êtes assis ?

Il marque un temps pour ménager son effet. La question est purement rhétorique, car nous sommes tous assis devant lui, à retenir notre souffle.

— *Veni, vidi, vici*. Je suis venu, j'ai vu... et je suis entré.

J'étouffe un cri.

— Oh mon Dieu ! s'exclame Kat.

— Tu es un putain de génie, ajoute Josh.

— C'est clair, approuve Henn. J'ai les clés qui ouvrent toutes les portes de leur foutu royaume.

Liste de membres, mots de passe, e-mails, codes. Je suis dans la place.

Un murmure d'excitation se répand. Alors que Henn est sur le point de nous expliquer en détail quelque chose qui va « nous faire halluciner grave », Jonas fait irruption dans la suite en tenue de sport, les cheveux collés par la transpiration.

— Salut ! Je viens d'avoir ton message, Henn. Dis-moi que tu as réussi, je t'en prie.

— J'ai réussi.

Jonas traverse la pièce d'un bond pour donner une accolade à Henn, « checker » Josh et Kat, puis me prendre dans ses bras et me faire tourbillonner sur place.

— Tu as trouvé ce que tu cherchais ? lui demandé-je.

— Oui, je te montrerai tout à l'heure, répond-il avec un large sourire.

Me montrer ?

— Qu'est-ce que j'ai raté ? s'enquiert-il ensuite.

— Rien, pour l'instant. Tu arrives juste à temps. Henn était sur le point de nous annoncer quelque chose qui allait « nous faire halluciner grave ».

— L'argent ? demande Jonas. S'il te plaît, dis-moi que tu as trouvé l'argent.

— J'ai trouvé l'argent.

— Oh bon sang, Henn ! s'écrie Kat avec un sourire rayonnant. Tu es vraiment un putain de génie.

Henn la regarde, radieux.

— J'ai trouvé douze comptes bancaires, dans cinq banques différentes, commence-t-il. Jonas... tu ferais mieux de t'asseoir pour la suite.

Jonas s'installe sur l'accoudoir à côté de moi et pose la main sur ma cuisse.

— Laissez-moi vous dire que ces gars-là sont pleins aux as. Vraiment ! Et tout ça dort tranquillement à la banque. Je parle de... oh, genre 554 millions de dollars, quoi.

La réaction collective du groupe manque de faire exploser les vitres. Je me prends la tête à deux mains. J'ai du mal à envisager une telle somme.

— J'ai aussi les numéros de compte et les mots de passe, ajoute Henn, avec un petit sourire satisfait. Pour plusieurs des comptes principaux, les transferts ne peuvent se faire qu'en personne, à la banque même, et la plupart des agences exigent une signature pour les virements de plus d'un million. Du coup, je ne pense pas qu'on puisse espérer faire main basse sur le fric. Il va juste falloir prévoir de transmettre les numéros de compte et les mots de passe aux autorités compétentes.

Je regarde Jonas, qui semble perdu dans ses pensées.

— Peux-tu m'imprimer des relevés avec le solde actuel pour chaque compte ? demande-t-il soudain.

— Aucun problème. Je peux faire tout ce que tu veux.

— C'est incroyable, soupire Josh, en regardant Kat qui a l'air tout aussi ébahie que lui.

— Et la liste des membres ? demandé-je.

— Ah, ça, c'est la seconde énorme nouvelle, dit Henn. Ça va vraiment vous faire halluciner.

— Tu veux dire que les 554 millions de dollars ne suffisent pas ? demandé-je.

— Ma pauvre, tu n'as pas idée...

Il marque encore une pause pour gérer son suspense comme un pro.

— Je sais, preuves à l'appui et sans le moindre doute... J'en mettrais ma main à couper, même... que la liste des membres comprend sept membres du Congrès américain, deux gouverneurs d'État, un maire canadien et...

Il s'arrête comme s'il attendait un roulement de tambour.

— Le secrétaire d'État à la Défense, bordel !

Tout le monde est sous le choc et parle en même temps.

— Le type chargé de la Défense américaine. Genre, le chef des armées, quoi !

— Qui siège au cabinet présidentiel, ajoute Jonas, soudain très pâle.

Je suis prise de panique.

— Merde, marmonne Jonas en se passant une main sur le visage.

— Tu m'étonnes, renchérit Josh. Je dirais même plus : putain de merde.

Nous restons tous silencieux un moment, le temps de digérer la nouvelle.

— Ça va causer un énorme scandale, dis-je enfin.

C'est une évidence, je sais, et je vais sans doute passer pour une bécasse, mais je ne trouve rien d'autre à dire. Henn approuve vigoureusement.

— C'est dément, hein ? Le secrétaire d'État à la Défense paie un sex-club qui fournit de l'argent et des armes pour soutenir l'impérialisme russe. Oups !

— Pas terrible pour son avenir en politique, ajoute Josh.

— Pas le genre de détail qu'il voudra voir sur la place publique, marmonne encore Jonas, l'air sombre.

Nom d'un petit bonhomme. Nous sommes sur le point de faire éclater un scandale de proportions dantesques à la face du monde, de révéler des informations qui vont sûrement ébranler les plus hautes sphères du gouvernement, jusqu'à la Maison-Blanche. Je n'ai aucune envie de faire tomber le secrétaire d'État à la Défense, encore moins les divers membres du Congrès et les gouverneurs. Ni même des athlètes, des chefs d'entreprise ou même un simple ingénieur en informatique, d'ailleurs. Et je n'ai certainement aucun intérêt à éclabousser au passage le président des États-Unis.

Merdum de merdum.

— Si la nouvelle se propage, est-ce que ça peut causer des ennuis au président ? demande Kat, comme si elle avait lu dans mes pensées.

— Évidemment. Le secrétaire d'État à la Défense est membre du gouvernement, explique Josh. Il fait partie du premier cercle. Qu'un type comme lui soit impliqué dans un réseau de prostitution de cette ampleur, c'est déjà un scandale en soi. Pour la presse, ça va être la grande fête de la pudibonderie avec une pépite de ce genre. Mais si on ajoute que ce type finance indirectement les séparatistes ukrainiens, ça va faire l'effet d'une grenade politique qui va éclabousser tout le périmètre. Y compris le président.

— Ça me fait flipper, bafouillé-je en regardant tour à tour Jonas et Josh. Et vous deux ? Quels effets ça peut avoir sur vous, si la vérité éclate au grand jour ?

Jonas et Josh échangent un regard.

— Je ne sais pas, répond Josh en haussant les épaules. Ça risque de ne pas être très glorieux, j'imagine.

Je baisse les yeux, soudain écœurée. Josh risque de connaître quelques moments embarrassants, mais c'est Jonas qui va essuyer le plus gros de la tempête. Après tout, Josh n'a adhéré que pour un mois, alors que Jonas a payé deux cent cinquante mille dollars pour une année entière d'orgie. Ce scandale va-t-il bousiller sa réputation dans le monde des affaires ? Cela va-t-il l'empêcher de développer Le Sommet du monde comme il l'envisage ?

Et moi ? Dans deux ans, quand j'aurai obtenu mon diplôme et que le barreau de Washington traitera ma demande pour exercer le droit, pourrai-je passer le comité d'éthique ? Me croira-t-on

quand je jurerai que je ne connaissais pas la véritable nature de mon employeur ? Jonas me serre la main.

— Il va falloir régler tout ça au jour le jour. Peut-être trouverons-nous une solution qui évitera les fuites.

— Comment ? demandé-je, sceptique.

— Josh et moi, on va s'en occuper, répond Jonas en regardant son frère.

Josh opine du chef avec conviction, mais son regard n'a rien de rassurant.

Après une longue discussion, au cours de laquelle tout le monde fait un caca nerveux en répétant que cette affaire est bien trop grosse pour nous seuls et que « oh mon Dieu, comment a-t-on fait pour en arriver là ? » et « qu'est-ce qu'on va bien pouvoir faire ? », on finit par tomber d'accord sur une stratégie immédiate : je vais finir mon rapport aujourd'hui même, en y joignant autant de preuves qu'il est possible de réunir en si peu de temps, y compris les impressions écran avec le solde des différents comptes du Club. Pendant ce temps, Josh et Jonas vont se creuser les méninges pour trouver un moyen de soumettre mon rapport aux autorités compétentes. Ensuite, demain matin à la première heure, nous irons tous à la branche du FBI à Las Vegas pour convaincre le ou la responsable de nous arranger une rencontre avec son ou sa responsable à Washington. Que pouvons-nous faire d'autre ? C'est un trop gros morceau pour que nous restions plus longtemps sans rien faire, et trop gros aussi pour que nous tentions quoi que ce soit sans le soutien de quelques sérieuses pointures. Sans parler du fait que le Club peut transférer d'un instant à l'autre une partie ou la totalité de ses fonds vers une destination inconnue.

Alors que tout le monde se prépare à se mettre au travail, Jonas me prend à part.

— Je suis tout en sueur, dit-il, les mains dans les poches de son sweat. Je vais prendre une douche rapide. Tu m'accompagnes ? Je voudrais te montrer quelque chose.

Me montrer quelque chose ? Je n'en doute pas une seconde. Je ne suis pas du genre à refuser une douche crapuleuse avec Jonas, mais là, ce serait une sacrée perte de temps. Je dois terminer ce rapport et Jonas doit trouver ce que nous allons faire avec.

— Une autre fois, bébé. On prendra une douche ensemble quand j'aurai terminé le rapport. Pour fêter ça.

Jonas a l'air déçu.

— Ce sera un peu la lumière au bout du tunnel, d'accord ? ajouté-je. Une sorte de récompense.

Franchement, je suis surprise qu'il me l'ait proposé. J'adore l'idée, évidemment, mais vraiment... On a d'autres chats à fouetter.

— Sarah ? appelle Kat. Henn a imprimé les relevés de compte. À quelle partie de ton rapport veux-tu les joindre ?

— Juste une seconde, Kat.

Jonas a l'air d'un gamin que ses copains ont laissé en plan pour une partie de foot.

— Plus tard, bébé, lui assuré-je, avant de m'éloigner pour répondre à la question de Kat.

Sarah

Il est 3 heures du matin. Toute l'équipe est au bord de l'effondrement. Nous sommes restés enfermés toute la journée et toute la nuit dans la suite, échangeant seulement quelques mots et prenant à peine le temps de manger. Chacun d'entre nous comprend la magnitude de ce que nous tentons d'accomplir... ainsi que les enjeux, en cas d'échec de notre part. Toutes ces heures de dur labeur ont cependant porté leurs fruits, car mon rapport est enfin achevé. Alléluia. À vrai dire, je ne suis pas mécontente du résultat.

Bien sûr, je pourrais continuer à écrire pendant encore trois semaines, pour figoler comme je le voudrais. Mais le temps presse et cela devra suffire. J'ai tracé les grandes lignes, souligné les lois concernées et exposé les preuves du mieux que je pouvais, joignant les documents nécessaires en annexe pour étayer mes propos. Aucune spéculation. Aucune hypothèse. Rien n'est sujet à débat. Si ce rapport n'attire pas l'attention du FBI, alors je ne comprends plus rien.

Josh et Kat quittent la suite ensemble, prétextant tous deux qu'ils doivent « dormir un peu », et prennent ostensiblement la direction de leurs chambres respectives. Mais j'ai des doutes. Je commence à soupçonner que ces deux-là sont devenus très copains depuis notre arrivée à Vegas. Il faudra que j'en parle à Kat demain. Aujourd'hui, je suis trop obnubilée par notre mission pour penser à autre chose.

Après le départ de Kat et de Josh, Henn me fait signe. Je lui ai demandé de chercher dans la base de données du Club une preuve établissant un lien entre les noms fournis par les membres lors de la demande d'adhésion et les codes attribués à chaque dossier, en interne.

— Est-ce que ça ira, ça ? demande-t-il d'une voix lasse.

Je contemple l'écran par-dessus son épaule.

— Oui, c'est parfait. Merci, Henn. Je pense qu'on doit être super clairs sur tout. Pas de spéculations. Pas de faille dans la logique.

Henn est d'accord. En levant la tête, j'aperçois Jonas, assis dans un coin de la pièce, qui me regarde fixement.

— Jonas, tu veux venir jeter un coup d'œil ? demandé-je.

Il fait signe que non.

Oh. Je connais ce regard brûlant. Je me mords la lèvre. Mon sapajou d'amour est coincé sur son

siège par une belle érection.

— Merci, Henn. Tu es un sacré génie, dis-je.

— Il paraît, dit-il avec un grand sourire en refermant l'écran de son ordinateur. Bon. Si vous n'avez plus besoin de moi, je vais me retirer aussi. J'ai la soudaine intuition que je dois actionner exactement sept fois le levier d'une machine à sous avant d'aller faire un gros dodo.

— Bonne chance ! lancé-je. On se voit à 10 heures.

C'est l'heure à laquelle nous sommes convenus de nous retrouver pour nous rendre tous ensemble au FBI de Las Vegas. Dès que Henn referme la porte, je me tourne vers Jonas :

— Et si on reparlait de cette douche crapuleuse ?

Il hoche lentement la tête.

Seigneur, qu'il est beau...

Je m'avance vers lui, à la fois épuisée et excitée par tout ce que nous avons accompli aujourd'hui, et m'assieds sur ses genoux. Hum. Bingo. Jonas est dur comme un roc. Je caresse du doigt la gravure sur son bracelet de platine. *Sarah*.

— Bonjour, vous, dis-je doucement.

Il sourit et touche à son tour mon bracelet.

— Bonjour, vous, répond-il, avant de prendre mon visage à deux mains pour un long baiser.

Je passe la main sur le tissu de son polo, savourant le contact de son torse ferme et de ses larges épaules. Je ne m'en lasse jamais. Cet homme est une œuvre d'art. Je passe à ses puissants biceps, puis ses avant-bras, quand soudain, mes doigts perçoivent une texture différente sous le vêtement. Je vérifie sur l'autre bras : oui, il y a quelque chose là-dessous aussi.

— Qu'est-ce que... ?

— Ma petite course, explique-t-il en souriant. Ce que je mourais d'envie de te montrer.

Il retire son polo, dévoilant son torse magnifique, ses abdos et ses épaules sculpturales, ses biceps saillants... ainsi que deux petits carrés de gaze retenus par du sparadrap, juste en haut de ses avant-bras.

— Qu'est-ce qu'il t'est arrivé ?

Soudain, c'est l'illumination.

— Tu as de nouveaux tatouages ? m'écrié-je, intriguée.

Il me fait un grand sourire. Au Belize, je lui avais demandé s'il envisageait d'autres tatouages, étant donné que son inscription platonique commençait à dater un peu, mais il m'avait assuré que non. « Je ne cherche pas à me faire tatouer juste comme ça. Ce qui m'intéresse, c'est de graver sur ma peau des idées qui ont changé ma vie et sont dignes de l'éternité. Et qui d'autre que Platon est capable de formuler de telles pensées ? »

Ça alors ! Je me demande quelle nouvelle idée a soudain « changé sa vie » et est devenue digne de l'éternité ? S'emparant d'un coin du sparadrap sur son bras droit, il tire d'un coup sec.

— Aïe !

Je soulève son bras pour regarder et pousse un cri. Jonas sourit. *No más. De hoy en adelante, renazco*. C'est, mot pour mot, ce que j'ai dit à Jonas hier soir. Oh là là ! Mes mots ont changé sa vie et sont dignes de l'éternité ? J'ai les yeux pleins de larmes.

— *Renazco*, chuchote-t-il, sans me quitter des yeux. Je renais, ma magnifique Sarah. Grâce à toi.

Il a soudain l'air timide, comme s'il cherchait le courage de prononcer ce qu'il a sur le bout de la langue.

— *Mi amor siempre*, chuchote-t-il.

Mon amour pour toujours. Oh, Jonas. Je n'arrive pas à croire qu'il accorde autant d'importance à mes paroles qu'à celles de Platon. Pour l'éternité. Je me relève pour m'installer à califourchon sur ses genoux, face à lui.

— *Mi amor siempre*, chuchoté-je à mon tour, avant de l’embrasser avec douceur.

Lorsqu’il répond à mon baiser avec fougue, tout bascule. En un clin d’œil, je prends feu et je suis prête. Cependant, il reste un second pansement sur son autre bras et je dois savoir ce qui se cache dessous. Je m’arrache avec peine à notre étreinte, malgré l’insistance qui me rend folle de son érection contre ma culotte.

— Et celui-ci ?

Avec un sourire espiègle, il commence à retirer le pansement, puis il me tend son bras. Je n’en crois pas mes yeux. C’est une phrase en anglais, accessible sans peine à tous ceux qui posent le regard dessus.

Cela n’a aucun sens. Jonas m’a un jour expliqué qu’il avait choisi de se faire des tatouages en grec ancien, justement pour éviter que le premier venu puisse comprendre. « Mes tatouages sont destinés à m’inspirer, moi, pas les masses », a-t-il dit. On dirait bien que Jonas Faraday est un homme changé... à bien des niveaux.

D’une voix soudain tremblante, je lis les mots inscrits en lettres capitales :

— « L’amour est favorable aux bons, admiré des sages, agréable aux dieux. »

Jonas approuve avec conviction.

Il me semble avoir entendu Jonas prononcer cette phrase à deux reprises, mais, à chaque fois, c’était pendant que nous faisons l’amour, si bien que j’étais trop occupée à avoir un orgasme pour l’interroger.

— C’est de Platon ? demandé-je en touchant les lettres du doigt.

— Platon l’attribue au poète Agathon. C’est tiré du *Banquet*, un long dialogue sur la nature, le but et les causes de l’amour. L’amour romantique, plus particulièrement.

Je me mords la lèvre.

— Selon Platon, l’amour romantique est d’abord appréhendé au travers de nos sens physiques, mais, par la contemplation, il se transforme en quelque chose de plus grand : l’appréciation par l’âme de la beauté interne à une autre personne.

Mon cœur hésite.

— Au bout du compte, c’est dans l’amour que notre âme est capable de reconnaître la forme idéale de la beauté. L’original divin de la beauté elle-même.

Son regard s’embrase.

— C’est ce qui, par la suite, nous amène à comprendre la vérité.

J’ai la tête qui tourne.

— Mais, Jonas..., dis-je, une main posée sur le cœur pour reprendre mes esprits. Platon en anglais ? Pas en grec ancien ?

Il hoche la tête.

— Je croyais que tu ne voulais pas que les autres comprennent tes tatouages ?

— Pas celui-là.

Je retiens mon souffle.

— Platon a beau avoir écrit ces paroles sages et sacrées il y a des milliers d’années, c’est aujourd’hui que Jonas Faraday les déclame.

— Oh, Jonas...

— Avec ce tatouage, je proclame mon amour pour toi depuis le sommet de la plus haute montagne, Sarah. Je veux que le monde entier l’entende et connaisse la vérité : j’aime Sarah Cruz.

C’est trop pour moi. Il prend mon visage entre ses deux grandes mains.

— « L’amour est favorable aux bons, admiré des sages, agréable aux dieux », reprend-il, avec une lueur féroce dans le regard. C’est toi, Sarah Cruz. Toi et moi. Tu es ma beauté. Tu es ma vérité.

Mon cœur bat à cent à l’heure.

— Il n’y a jamais eu un amour tel que le nôtre, et il n’y en aura jamais de semblable. Nous sommes la plus grande histoire d’amour de tous les temps.

J’ai du mal à croire que l’homme qui n’avait que mépris pour les « conneries de la Saint-Valentin » soit aujourd’hui devenu le plus grand romantique de tous les temps.

— Notre amour est légendaire, reprend-il avec fougue. Notre amour est si pur et sincère que les dieux eux-mêmes en sont étonnés et ravis.

Franchement, qui ose dire des choses pareilles ? Jonas Faraday, tout simplement. Bon sang, comme j’aime ce type !

Il a cette lueur dans son regard. La lueur de Jonas le requin qui va fondre sur Sarah la pauvre otarie sans défense. La lueur qui signifie qu’il va me dévorer toute crue. Il m’embrasse et cela suffit : soudain, nous explosons tous les deux. Il tire avec urgence sur la toile de mon T-shirt et je lève les bras au-dessus de ma tête pour l’aider. Il dégrafe et retire mon soutien-gorge pour se jeter aussitôt sur mes seins et les sucer avec voracité.

— La douche, haleté-je en me tortillant de désir.

Il se lève en me soutenant par les fesses et je jette mes bras autour de son cou, enroulant mes jambes autour de sa taille, sans cesser de l’embrasser à pleine bouche. Je me frotte contre lui, je l’attaque, je l’inspire, tandis qu’il porte mon corps frémissant jusqu’à la chambre. Il me jette sur le lit et m’arrache mon string – vraiment ! Il m’arrache littéralement mon string ! –, avant d’enfouir son visage entre mes cuisses avec un empressement affamé de bête sauvage. Aucun développement, aucune montée en puissance, on oublie la combustion lente. Il n’est pas question de « sexcellence », cette fois. C’est un requin fondant sur sa proie... et ça m’excite comme pas permis.

Lorsqu’il se redresse en se léchant les lèvres, c’est l’Incroyable Hulk. Une bête. Le poète a disparu. Le romantique s’est enfui en courant. Il baisse son pantalon, puis son boxer, m’offrant une vue dont je ne me lasse jamais. Avant que je n’aie le temps de dire ouf, il me soulève comme une vulgaire poupée de chiffons et m’emporte dans la salle de bains en me dévorant de baisers.

Les doigts dans ses cheveux, je lui réponds, lui arrachant un grognement de gorille. Ce son primitif me met en transe. Tandis que je me tortille contre lui, il tourne le robinet dans mon dos et un jet d’eau chaude ruisselle sur mes seins. Je tente de m’empaler sur son érection, mais il persiste à m’échapper.

— Pose-moi, demandé-je, sans attendre sa réponse pour me laisser contre sa peau luisante et humide.

— C’est moi qui décide, rétorque-t-il d’une voix ferme.

Sans l’écouter, je me mets à genoux et le prends dans ma bouche pour le sucer avec enthousiasme sous le jet d’eau chaude. Il saisit mes cheveux à pleines mains et ondule du bassin dans ma bouche, en gémissant comme si je lui infligeais la plus insupportable des tortures. On dirait qu’il est sur le point de mourir. De bonheur, bien sûr. Glissant une main entre mes cuisses, je commence à me caresser en repensant à son expression quand il m’a dévoilé ses nouveaux tatouages.

Avec un grognement, il s’agrippe de plus belle à mes cheveux. Je me fiche bien de ce petit inconfort capillaire, parce que je sais que je suis en train de lui faire un bien fou. Oh bon sang, je peux à peine respirer tellement je suis excitée ! Je continue à me caresser tout en le suçant et en pensant à ses tatouages. Jonas a gravé mes mots aux côtés de ceux de Platon. Il a déclaré son amour éternel pour moi. Il l’a gravé de façon permanente sur sa peau.

J’ouvre brusquement les yeux. Mon rêve ! Les dix Jonas poltergeist, le vin qui dégouline, les spectateurs ... et Jonas levant la tête pour proclamer son amour au monde entier. Oh mon Dieu ! Il n’était pas question d’exhibitionnisme sexuel, dans mon rêve, mais d’exhibitionnisme sentimental. Je voulais que Jonas proclame à la face du monde son amour pour moi. Avec ses nouveaux tatouages, c’est exactement ce qu’il vient de faire.

Mon corps tout entier convulse sous l'effet d'un orgasme puissant qui m'arrache un gémissement, largement étouffé par le volume de pénis que j'ai dans la bouche. Je m'efforce de continuer à le sucer, malgré les soubresauts qui parcourent mon corps, mais c'est impossible.

Lorsque je le sors de ma bouche, il annonce :

— Je vais te baiser, bébé.

Mon orgasme s'estompe. Qu'est-ce qu'il vient de dire ? Je le regarde, perdue dans une brume satisfaite, sous le jet d'eau chaude qui me martèle le visage.

— Maintenant, reprend-il sur le mode Cro-Magnon, en m'aidant à me remettre debout. Maintenant. Je vais te prendre.

Sa voix est rauque, son ton impérieux. Il m'attire contre lui sans ménagement, le regard incandescent, et glisse une main entre mes cuisses. Oh là ! Je n'ai pas fini, moi. Loin de là. Je suis toujours carrément excitée. Jonas me retourne d'un geste.

— Penche-toi en avant, gronde-t-il à mon oreille. Penche-toi et attrape tes chevilles.

Je n'ai qu'une seule pensée en tête : lui obéir. Toute volonté m'a quittée. Je me penche et saisis mes chevilles à deux mains. Je suis complètement exposée et à sa merci, dans cette position. Je raffermis ma prise sur mes chevilles et frissonne d'excitation à l'idée de ce qui m'attend.

Une de ses mains me caresse le dos, tandis que l'autre se glisse entre mes jambes pour masser mon clitoris. Visiblement, il cherche à me procurer un nouvel orgasme et, bon sang, on dirait bien qu'il va réussir. L'eau chaude coule en cascade le long de mon dos et sur mon visage renversé. Je tremble d'impatience. Qu'attend-il ? Lorsque mes jambes faiblissent, il me retient.

Ses doigts sont trop précis, la sensation, trop intense. Je ne pourrai pas tenir très longtemps dans cette position s'il continue à me toucher comme ça. Impossible de garder l'équilibre tout en ressentant autant de plaisir. Je suis trop excitée pour rester pliée en deux comme ça. J'ai besoin d'onduler des hanches, de frotter mon corps contre le sien, de l'embrasser. Je n'en peux plus. Cela doit finir.

Il me pénètre sans crier gare, si profondément et avec une telle force, prenant possession de mon corps avec un tel naturel, que je pousse un cri et jouis instantanément. J'en suis la première surprise.

Jonas entre et sort sans relâche de moi en rugissant avec force. Au bout d'une minute, il jouit à son tour au plus profond de moi avec un cri féroce. Je lui réponds à mon tour par un cri aigu.

Bon sang, quel vacarme on fait ! J'adore.

Lorsqu'il a fini, il pose une main ferme sur mes reins pour m'intimer de rester en place. Une fois encore, j'obéis passivement. Il se retire et vient positionner la pomme de douche entre mes jambes.

Mon corps tout entier vibre sous la caresse du jet d'eau chaude contre mon intimité. C'est tellement bon que mes jambes en flageolent. Sentant que je perds l'équilibre, Jonas me rattrape d'une main sûre. Tandis que je pose les mains à plat sur le sol de la douche, il continue à me laver l'entrejambe. Il me savonne, avant de me rincer délicieusement.

Je suis au bord d'un nouvel orgasme. Oh mon Dieu, je dois me relever ! Je n'en peux plus. Le sang m'est monté à la tête et bat sourdement à mes tempes. Et puis je suis à moitié en train de me noyer, à cause de l'eau qui coule le long de mon dos jusque dans mon nez.

Sans me laisser le temps de me redresser, Jonas s'agenouille derrière mon corps plié en deux et commence à me lécher furieusement, goûtant sans discrimination chaque centimètre de terrain, sa langue et sa bouche dévorant tout ce qui se trouve dans le voisinage de son habituel terrain d'action. La sensation de sa langue dans ces endroits interdits me met en danger de surchauffe. Après quelques coups lascifs de sa langue, un nouvel orgasme vient contracter des muscles tout nouveaux pour moi.

À l'instant même où mon orgasme se termine, Jonas me prend brusquement sous les bras et me soulève. Je titube, les jambes en coton.

— Peux plus..., marmonné-je. Jonas...

Je cherche le mur à tâtons pour retrouver un semblant d'équilibre, mais Jonas me tourne vers lui. Je passe les bras autour de son cou et pose la joue sur son torse puissant. Je suis complètement vidée. Sa peau est luisante, tendue et délicieuse sous l'eau chaude. Ses bras musclés m'entourent. Un sentiment de satisfaction absolue m'envahit. Au bout d'une minute de silence détendu, Jonas parle enfin.

— Pendant que je me faisais faire mes tatouages, tout ce que j'avais en tête, c'était de revenir à l'hôtel pour te faire l'amour.

— Mmmh...

Je suis encore hors service. Revenez plus tard.

— Je m'imaginai en train de te faire l'amour lentement et tendrement, tout en te susurrant des paroles de dévotion suprême à l'oreille.

Je ris faiblement.

— Je crois que j'ai foutu en l'air ta précieuse stratégie.

— Comme d'habitude, répond-il en riant.

— Tu regrettes ?

— Certainement pas.

— Je déteste Jonas le stratège, de toute façon.

— Je voulais juste quelque chose digne de l'instant. Digne de toi. Je voulais quelque chose de romantique.

— Oh, Jonas, soupiré-je en relevant la tête. Ce que nous venons de faire, c'était très romantique. On a fêté la Saint-Valentin et on a baisé comme des bêtes en même temps. Avec toi, c'est toujours deux en un, ajouté-je avec un grand sourire.

— Tu es faite pour moi, Sarah Cruz, dit-il, des étoiles dans les yeux.

— Et toi, pour moi.

Je repose ma joue sur son épaule avec un soupir d'aise. Il me sert contre lui.

— Merci de m'avoir trouvée, chuchoté-je.

— Merci d'avoir été trouvable.

— Ça n'existe même pas, comme mot.

— Maintenant, si, dit-il avec un sourire ravageur. Allons nous sécher. Je veux te parler d'un truc.

Nous sommes douillettement vêtus des gros peignoirs blancs tout doux de l'hôtel, assis sur les couvertures blanches toutes douces du lit. Le réveil sur la table de nuit indique 3 h 40. Qu'est-ce qu'on fiche encore debout ? Nous avons rendez-vous avec l'équipe dans six heures pour nous rendre en procession au FBI. Et moi, je tombe de fatigue.

Jonas a l'air nerveux, comme s'il ne savait pas par où commencer.

— Il va falloir cracher le morceau, bébé, dis-je en bâillant. Je dors debout.

Il soupire.

— Dès qu'on en aura terminé ici, je veux t'emmener en voyage. Dans un endroit qui m'est vraiment très cher.

Tout à coup, je suis parfaitement réveillée.

— Où ça ?

— Quelle importance ?

— Aucune, dis-je avec un sourire.

— C'est à l'étranger, c'est tout ce que je peux te dire.

Youpi ! Je rêve de parcourir le monde depuis toujours. Quand j'étais petite, chaque fois que mon père se mettait à crier contre ma mère, quand je savais qu'il était en train de s'énerver et que ça risquait de dérapier d'un instant à l'autre, je me glissais au fond de mon placard avec un atlas et

j'oubliais les mauvais moments en m'imaginant dans des endroits lointains. Jamais, au grand jamais, je n'aurais pensé que ce serait un jour possible. Ni que j'aurais la chance d'avoir un guide aux lèvres si délicieuses, aux abdos si fermes et aux yeux si tristes. Sans parler d'un budget voyage quasi inépuisable.

— Wouah..., dis-je simplement, incapable de formuler des paroles plus cohérentes.

— Alors, c'est oui ? demande-t-il, plein d'espoir.

— Quand ça ?

— Dès qu'on en a fini ici.

— Tu veux dire sans même repasser par chez nous ?

— Ouais. Je vais demander à mon assistant de m'envoyer nos passeports en recommandé et je t'emmènerai en virée shopping pour acheter tout ce dont tu pourrais avoir besoin pour le voyage. Ensuite, on sautera dans le premier avion et en avant !

Son expression vaut le détour. Il a l'air d'un petit garçon assis sur les genoux du père Noël. Il n'y a rien qui me fasse plus envie que de m'envoler pour un pays lointain et exotique avec Jonas. Mais ce n'est pas possible. Pas tout de suite. Je l'embrasse sur le nez.

— Tu es adorable. T'ai-je déjà dit à quel point tu étais adorable, mon cher Jonas ?

Il se décompose. Il sait ce qui l'attend. Je le regarde en coin.

— As-tu rédigé le communiqué pour annoncer ton départ de Faraday & Sons ?

Il fait signe que non. Du coup, on dirait un élève de maternelle qui vient de faire une grosse bêtise.

— As-tu seulement parlé du Sommet du monde à ton oncle ?

— Non, murmure-t-il, les yeux baissés.

— Tu ne crois pas qu'il vaudrait mieux faire tout ça avant ?

— Il y a eu une petite complication.

— Oui ?

— Avec Josh. Et puis, tu as été blessée, l'hôpital, et tout ça...

— Mais je ne suis plus à l'hôpital. Pourquoi n'as-tu pas encore parlé à ton oncle ?

Il fait la moue.

— Parce que Josh veut quitter Faraday & Sons aussi, annonce-t-il, mi-figue mi-raisin. Il veut s'occuper du Sommet de monde à plein temps avec moi.

— Quoi ? Mais c'est génial ! Tu dois être super content.

— Le problème, c'est que Faraday & Sons ne survivra pas à notre départ à tous les deux. Et l'oncle William est déjà plus ou moins à la retraite. Qui va mener la danse, maintenant ?

— Et tu culpabilises, c'est ça ? Tu te sens responsable ?

Il hoche la tête.

— Quand Josh m'a annoncé qu'il voulait me rejoindre, c'était comme si un rêve devenait réalité.

— C'est ce que Josh veut vraiment ?

Il hoche de nouveau la tête.

— Alors, c'est bien. Tu n'es pas responsable de l'avenir de Faraday & Sons, et Josh non plus. Vous n'avez pas demandé à hériter de ça. Cette société n'est pas la vocation de votre vie. Votre rêve, c'est Le Sommet du monde. Tu dois être honnête avec toi-même et avec ton destin. Toujours.

Il me regarde avec douceur.

— On ne vit qu'une seule fois, mon cher amour. Une seule fois. Autant en profiter. Chaque jour. C'est ta mission la plus sacrée sur cette terre.

— Merci, murmure-t-il, le visage rouge d'émotion.

— Je t'en prie.

— Tu es tellement sage, Sarah. Intelligente, évidemment. Mais surtout, tellement sage.

J'adore quand il dit ça.

— Tu peux me passer toute la pommade que tu veux, mon grand, mais je te préviens qu'on ne partira en voyage qu'une fois que tu te seras sorti les doigts du cul pour commencer ta nouvelle vie. Notre voyage ne sera pas une fuite, mais une célébration. On fêtera le début du Sommet du monde et la fin de ma première année de droit.

Il grimace en comprenant l'emploi du temps que je propose.

— Jonas, je ne peux pas partir avant les examens. Je dois réviser.

Il a l'air carrément déçu.

— Les épreuves sont dans quatre petites semaines. On partira juste après. D'ici là, tu pourras mettre de l'ordre dans ta vie, et moi, je pourrai réviser comme une damnée, tous les jours, toute la journée, sans interruption.

Il s'apprête à protester, mais je ne lui en laisse pas l'occasion :

— Sauf !... Sauf quand je ferai une pause pour m'envoyer en l'air comme une bête avec mon sapajou de chéri, bien sûr. Je te l'ai déjà dit, Jonas : le sexe avec toi, c'est une nécessité physique. Au même titre que dormir, manger et respirer. Qu'est-ce que tu croyais ? ajouté-je avec une moue blasée.

— Tu as lu dans mes pensées.

— Alors, qu'est-ce que tu en dis ? On part juste après mes examens ?

Il reprend une mine boudeuse.

— Tu sais que j'ai raison, Jonas.

Il boude encore plus.

— Allez, tu le sais...

— Je déteste attendre.

— Ce n'est que partie remise, bébé. Un tout petit mois. Il faudra être un peu patient.

— Je ne suis pas très doué pour la patience.

— Vraiment ? Je n'aurais jamais cru ça.

— Bon, soupire-t-il avec force. Je n'ai pas trop le choix, apparemment. C'est reparti pour l'attente délicieuse, alors. Pff... Un mois. Tu vas réviser, et moi, je vais enfiler mon costume de grand garçon. Et dès qu'on aura une minute de libre, on se réfugiera dans notre petit cocon pour deux et on copulera comme des fous, comme deux petites chenilles en rut que nous sommes.

— Est-ce que les chenilles copulent, au moins ?

— À partir de maintenant, oui.

Je ris encore.

— Mais ne mettons pas la charrue avant les bœufs, reprend-il, soudain grave. Toi et moi, bébé, on a d'abord des comptes à régler avec le Club.

— Tu m'étonnes, dis-je en lui passant les bras autour du cou. Ça me paraît un bon plan.

Jonas

— Il faut vraiment que nous parlions à votre chef, répété-je au jeune homme assis en face de moi. Bordel, ce type est trop bas dans la hiérarchie pour convaincre qui que ce soit au FBI.

— Oui ? Eh bien, c'est impossible. Vous devez me parler à moi.

— Je suis Jonas Faraday.

Tant pis si je passe pour un odieux crétin.

— Et voici mon frère, Josh. Nous sommes les P-DG de Faraday & Sons à Seattle, L.A. et New York. Nous voulons parler au responsable de cette agence.

Le jeune hausse les épaules.

— Je suis le seul agent disponible, monsieur. Désolé.

Il n'a pas du tout l'air désolé. Sarah semble prête à exploser. À juste titre. Si son rapport finit sur la pile de dossiers qui attend sur le bureau du jeune agent, notre plan tombe à l'eau. Nous avons besoin d'une action prompt, ce qui signifie que nous devons obtenir l'attention immédiate de quelqu'un avec le bras beaucoup plus long que ce jeunot.

— Depuis combien de temps êtes-vous au FBI ? intervient soudain Kat.

Lorsque le regard du jeune homme se pose sur elle, il se radoucit. Ah oui, c'est vrai. J'oublie sans arrêt que Kat est exceptionnellement séduisante. Pour moi, elle est juste Kat, la meilleure copine de Sarah, la grosse fêtarde au cœur d'or. Cependant, en voyant la réaction du gars, je me souviens que, objectivement, c'est une vraie bombe.

— Quatre mois, bafouille l'agent.

— Vous êtes allé à Quantico pour votre entraînement, comme dans les films ?

— Ouais.

— Wouah... La classe ! Alors, c'est quoi, votre mission ? Tout ce que je sais du FBI, c'est ce que j'ai vu dans *Le Silence des agneaux*.

À croire que Kat et ce type sont tranquillement en train de faire connaissance autour d'un verre, dans le coin d'un bar. Le type doit bien se douter que Kat essaie de l'amadouer, mais son sourire indique clairement qu'il s'en fiche bien.

— Eh bien, les nouveaux agents sont chargés de faire les vérifications de base pendant environ un an. Cela dit, j'ai aussi la chance incroyable de parler à tous les gens charmants qui arpentent les rues

de Vegas et débarquent ici pour signaler le crime du siècle.

— Il faut bien commencer quelque part, dit Kat, en dévoilant une rangée de dents parfaites et en se penchant un peu par-dessus la table. Le truc, agent Sheffield, c'est que je suis justement venue vous voir pour vous signaler le crime du siècle.

Il ne peut pas s'empêcher de rire. Bingo. Kat a une touche. Elle devient soudain sérieuse.

— Je ne plaisante pas.

— Comment vous appelez-vous ? demande l'agent en soupirant.

— Katherine Morgan. Mais vous pouvez m'appeler Kat.

On dirait qu'elle lui fait une véritable fleur, comme si le monde entier ne l'appelait pas déjà comme ça. L'agent Sheffield se reprend un peu.

— Kat, répète-t-il. Écoutez... Vous n'avez qu'à déposer votre rapport ici et je vous promets d'y jeter un coup d'œil d'ici une quinzaine de jours. Peut-être même une semaine. Si je vois quelque chose, je ne manquerai pas de poursuivre mon enquête.

Je suis tenté d'intervenir, mais Sarah pose une main sur ma cuisse.

— Merci, agent spécial Sheffield, ronronne Kat en souriant. C'est vraiment très gentil de votre part. C'est quoi, votre petit nom ?

— Eric.

— Agent spécial Eric, reprend Kat en rejetant ses cheveux en arrière. Le problème, voyez-vous, c'est que c'est assez urgent.

Lorsqu'elle s'accoude à la table, ses seins sont aux premières loges.

— Le genre d'affaire qui pourrait changer la carrière d'un agent comme vous, je vous le promets.

Eric n'a pas l'air convaincu.

— Même si je vous croyais, il faudrait que je présente le dossier à ma supérieure. Ce n'est pas évident, mais c'est la procédure. Et si elle se montrait convaincue, ce qui n'est pas gagné non plus, il faudrait alors qu'elle présente à son tour votre rapport à son supérieur à Washington, avant de pouvoir mobiliser qui que ce soit. Même si c'est aussi important que vous le prétendez, mademoiselle Morgan, cela prendra du temps. Savez-vous combien de paranoïaques débarquent ici tous les jours pour dénoncer le crime du siècle ou une conspiration du gouvernement ?

Kat rit et ses somptueuses boucles blondes tombent sur ses épaules.

— J'imagine... Mais vous trouvez qu'on a l'air d'une bande de paranoïaques en liberté ? demande-t-elle, le regard pétillant. Regardez-nous : un *geek*, une étudiante en droit, une spécialiste en relations publiques... (Elle se désigne d'un geste théâtral.) Et deux hommes d'affaires honteusement riches qui ont d'autres chats à fouetter. Ces deux types-là ont déjà fait la couverture du magazine *Business Week*, quand même !

Elle éclate de rire.

— Pas un seul barjot dans nos rangs... Même si je dois bien avouer que j'ai peut-être un tout petit grain. Mais rien à voir avec ce dont vous parlez.

Elle est douée, la bougresse. Je dois me retenir pour ne pas rire. L'agent Eric soupire encore.

— Je serais ravi de jeter un œil à votre rapport, en temps et en...

— Agent Sheffield, je vous en supplie. Ne rangez pas notre rapport dans la pile, avec les autres. Jetez-y un œil maintenant. Laissez-nous vous expliquer tout en détail, page après page. Je vous garantis que vous ne le regretterez pas.

Eric consulte sa montre. J'imagine qu'il y a une montagne d'enquêtes préliminaires qui l'attendent.

— Henn, intervient alors Sarah. Aurais-tu l'amabilité de faire écouter à l'agent Sheffield le message vocal que nous avons intercepté ?

— À vos ordres, m'dame, répond Henn, avant d'ouvrir son ordinateur.

La voix bourrue du Travolta ukrainien résonne dans la pièce pendant environ huit secondes. À la

fin, Sarah reprend avec calme :

— C'est l'un des nombreux messages que notre expert informatique, Peter Hennessey ici présent, a interceptés sur le téléphone portable d'un certain Maksim Belenko. C'est lui le cerveau des diverses activités du Club. Dans ce message en particulier, un sbire du nom de Yuri Navolska demande à M. Belenko s'il doit procéder, comme convenu, à l'élimination d'une cible désignée, ou s'il doit attendre.

L'agent spécial Eric nous regarde avec des yeux ronds.

— C'est ce qu'un traducteur assermenté ukrainien vous affirmera. Bien sûr, M. Hennessey est prêt à répéter sous serment que ce message provient bien du téléphone portable de Belenko.

Henn acquiesce.

— De plus, je peux personnellement témoigner de l'authenticité de ce message, car voyez-vous... Quand Yuri Navolska a passé ce coup de fil, il tenait un couteau sous ma gorge, dans des toilettes de l'université de l'État de Washington.

Ça y est, il nous écoute. Sarah poursuit son assaut :

— Une minute environ après avoir laissé ce message, Yuri Navosla m'a tranché la jugulaire, puis m'a poignardé la cage thoracique, me faisant tomber à la renverse contre le rebord d'un lavabo, contre lequel je me suis ouvert le crâne.

Elle tourne la tête pour dévoiler la cicatrice.

— Si vous voulez voir les cicatrices sur mon torse et mon cou, je me ferai un plaisir de vous les montrer.

— Non, c'est bon, bafouille l'agent Eric. Je... Je vous crois.

— S'il vous plaît, dit Kat d'une voix pleine d'une émotion réelle. Ce type a essayé de tuer ma meilleure amie.

Toute trace de Kat la dragueuse a disparu. Elle s'est transformée en Kat la sérieuse.

— Donnez-nous juste deux heures de votre temps.

Même moi je me rends compte à quel point Kat est belle, en cet instant. La vulnérabilité lui va bien.

— Vous avez d'autres messages comme celui-là ? demande Eric.

— Plusieurs, répond Henn. Et tous parlent de trucs vraiment graves. Maksim Belenko est un vrai truand : prostitution, armes, drogue, blanchiment d'argent.

— Ce rapport vous expliquera tout de façon méticuleuse, dit Sarah en lui tendant le volumineux document. Toutes les allégations présentées sont vraies et étayées de preuves solides.

Elle lâche le rapport, qui tombe sur la table avec un bruit mat. L'agent Sheffield a effectué un virage à cent quatre-vingts degrés depuis notre arrivée dans son bureau.

— D'accord, soupire-t-il. On va regarder ça. Nous allons creuser ça, page après page, et, si ce que vous avancez est vrai, alors j'irai voir ma chef aujourd'hui même.

Il lève un instant les yeux au plafond, avant d'ajouter :

— Mais s'il vous plaît, pour l'amour du ciel, pas d'embrouilles. D'accord ?

Nous acquiesçons tous vigoureusement.

— Si je me mouille pour vous, vous devez me promettre la vérité.

— Merci, murmure Kat. C'est promis.

Elle bat des cils comme si elle venait de lui promettre une gâterie. Kat la vulnérable n'a pas tenu longtemps.

— Allons-y ! annonce l'agent Eric en se calant dans sa chaise, sans quitter Kat des yeux. Je suis tout à vous.

Jonas

Cela fait maintenant près de trois heures que nous guidons l'agent spécial Sheffield à travers le rapport de Sarah et ses annexes. Au cours de la discussion, Eric a eu l'air tour à tour excité, dépassé, inquiet, ravi... mais il a surtout eu l'air convaincu.

— Bon, qu'attendez-vous de moi ? demande-t-il enfin en feuilletant les annexes.

Il cherche visiblement à cacher le fait qu'il est sur le point de faire dans son froc.

— Nous voulons une réunion à Washington dans les quarante-huit heures, avec des responsables du FBI, de la CIA et des services secrets, dis-je.

Eric reste impassible, mais je vois bien qu'il est ébranlé.

— Je suis quasi sûr de pouvoir convaincre ma chef, explique-t-il en désignant le rapport. Mais je doute qu'elle soit en mesure de mettre les autres agences sur le coup.

— Il s'agit du secrétaire d'État à la Défense, rappelé-je. On ne sait pas qui ce type a dans sa poche, au sein du FBI. (Eric s'apprête à protester, mais je poursuis :) Non pas que j'aie des doutes sur qui que ce soit en particulier au FBI. Je dirais la même chose des autres gradés de la CIA et des services secrets. C'est juste une question d'équilibre. J'essaie simplement d'augmenter mes chances de voir cette situation gérée de façon adéquate.

L'agent Eric se frotte les yeux.

— Les trois agences en deux jours ?

J'acquiesce.

— Ça va être dur.

— Dites-moi comment on peut aider à faire passer la pilule.

— Trouvez l'argent.

— C'est déjà fait, s'étonne Sarah. Une liste de tous les comptes bancaires du Club se trouve dans le tableau D de l'annexe. Les numéros de comptes sont masqués sur cette version, mais...

— Non, je veux dire : trouvez vraiment l'argent. Pas sur papier. Vous voulez que le FBI, la CIA et les services secrets réagissent au quart de tour ? Alors, offrez-leur une opération clés en main.

— Mais, c'est impossible, proteste Sarah. Ces comptes nécessitent...

— Si, si, on peut, interrompt Henn.

Sarah et moi le regardons, stupéfaits. Qu'est-ce qui lui prend ? Henn nous a affirmé qu'une

signature était obligatoire pour les transferts de grosses sommes.

— C'est possible, insiste Henn.

— D'accord..., répond Sarah lentement. Il reste néanmoins un problème. Si nous transférons l'argent avant que les forces de l'ordre ne soient prêtes à bondir, Belenko comprendra immédiatement qu'il a été doublé et il s'en prendra à Jonas et à moi. Qui sait de quoi ces types sont capables ?

— Elle a raison, dis-je. On ne peut pas transférer l'argent pour vous convaincre de passer à l'action. Il faut que ça se passe dans l'autre sens.

Eric lève les yeux au plafond en soupirant.

— Vous ne vous foutez pas de ma gueule ? Vous pouvez vraiment le faire ?

Tout le monde regarde Henn.

— Oui, c'est possible.

— Alors, je vais me porter garant pour vous auprès de ma chef. Je vais faire tout ce qui est en mon pouvoir.

Tout le monde pousse un soupir de soulagement.

— Euh... Agent Sheffield ? demande soudain Sarah. J'ai un petit service à vous demander...

Tout le monde la regarde, l'air surpris. Ce n'était pas prévu au programme, ça. Qu'est-ce qui lui prend ? Eric fait la moue, mais attend la suite.

— Votre boulot, c'est de faire des enquêtes préliminaires, c'est ça ? Prendre des renseignements sur des gens, ce genre de choses ?

— Oui. C'est mon pain quotidien.

— J'aimerais que vous retrouviez deux personnes pour moi.

De quoi parle-t-elle ?

— Vous n'êtes pas obligé, hein ? C'est juste un service que je vous demande. Mais c'est très important.

— Qui sont ces deux personnes ? demande Eric.

Mon pouls s'accélère.

— La première est une femme d'origine vénézuélienne prénommée Mariela.

Je retiens mon souffle.

— Je ne connais pas son nom de famille, reprend Sarah, sans me regarder, mais elle a travaillé pour Joseph et Grace Faraday à Seattle, entre... 1984 et 1991, je dirais.

Je jette un regard à Josh, qui est bouche bée. Je pose ma main devant mes yeux, comme si j'étais en pleine réflexion, ou fatigué, ou comme si j'avais mal à la tête. En vérité, j'essaie de retenir mes larmes.

— En 1991, Grace Faraday a été assassinée à son domicile et l'homme qui a été inculpé du meurtre était en fait le petit ami de la sœur de Mariela. Vous devriez pouvoir retrouver son nom en remontant jusqu'à elle. Peut-être a-t-elle rendu visite au tueur en prison ? Peut-être a-t-elle été interrogée ou fait une déposition au cours de l'enquête ou du procès ? Il doit bien y avoir une trace d'elle quelque part. Cela devrait vous donner le nom de famille de Mariela.

En entendant le soupir douloureux qui m'échappe, Sarah pose une main sur ma cuisse, sous la table. Je regarde Josh en coin. Il a le visage caché dans ses mains.

— Pas si vite, demande Eric, qui prend des notes. Vous pouvez répéter tout ça ?

Sarah recommence, plus lentement, sans cesser de me caresser doucement la cuisse.

— Il faut que vous retrouviez Mariela. Et si elle n'est plus en vie, alors, ses enfants.

Cette dernière partie me fait l'effet d'un coup de poignard au cœur. Mariela ? Morte ? Je fais un rapide calcul dans ma tête. Quel âge avait-elle quand Josh et moi avions sept ans ? Une petite trentaine d'années ? Je ne maîtrisais pas bien le concept d'âge, à cette époque. Pour moi, tous les adultes étaient

uniformes. C'étaient des adultes, point barre. Cela dit, je parie qu'elle était plus jeune que je ne le suis aujourd'hui. Alors, quel âge peut-elle bien avoir maintenant ? Une cinquantaine d'années, sans doute ?

— D'accord, dit Eric en levant les yeux de son bloc-notes. Ça me semble jouable.

Mon estomac fait un saut périlleux. Ce gosse va retrouver ma Mariela ? Je regarde Josh, qui secoue la tête, comme s'il était en état de choc. Je lui fais comprendre du regard que je suis aussi surpris que lui.

— Super, Eric, dit Sarah. Merci. Il y a une autre femme, aussi. Je ne connais pas son prénom, mais son nom de jeune fille était Westbrook.

Putain de merde. Josh et moi échangeons un regard stupéfait. Mlle Westbrook, aussi ? Qu'est-ce qu'elle fout ?

— Mlle Westbrook était institutrice à Seattle, probablement en 1998, avant de se marier à un Marine du nom de Santorini, stationné à San Diego.

— Qu'est-ce que ces deux femmes ont à voir avec le Club ? demande Eric.

— Absolument rien, répond Sarah en me regardant, les yeux pétillants. C'est un service personnel que je vous demande. Je n'ai pas les moyens de retrouver ces dames toute seule sans leur nom complet, mais je pense que vous le pouvez.

Eric hausse les épaules comme si c'était l'évidence même. Il fait partie du FBI, après tout.

— Pas de problème, marmonne-t-il avec un sourire.

— Merci. J'aurais besoin de ces informations au plus vite, s'il vous plaît.

— Je ferai de mon mieux.

Mon corps tout entier fourmille d'inquiétude, d'excitation et de tout un tas d'autres émotions que je ne parviens pas à analyser. Qu'est-ce que Sarah a en tête ? Josh me regarde comme si j'étais un alien, visiblement secoué d'apprendre que j'ai parlé de Mariela et de Mlle Westbrook à Sarah.

— Oh, reprend Sarah. J'allais oublier. La seconde femme, Westbrook Santorini, elle a un fils prénommé Jonas. Il doit avoir... (Elle lève les yeux vers le plafond pour faire un rapide calcul.) Environ dix-sept ans. Peut-être que cette information va vous aider.

Mon cœur va exploser. Bordel de merde. Jonas Santorini. Je n'ai jamais réfléchi au fait que l'enfant de Mlle Westbrook existait vraiment. Encore moins au fait qu'il était déjà ado. Pour moi, il est resté au stade de gros ventre, figé dans le temps.

— C'est noté, dit Eric en gribouillant sur son carnet.

— Jonas ? Tu veux bien indiquer à M. Sheffield le nom de l'école où travaillait Mlle Westbrook à Seattle, s'il te plaît ? Cela pourrait lui être utile dans ses recherches.

J'ai chaud aux joues. J'ouvre la bouche, mais rien ne sort.

— La St. Francis Academy, répond Josh à ma place.

Il me sourit. C'est comme au bon vieux temps. Sarah me passe un bras autour des épaules.

— Merci.

— Cela ne devrait pas être trop difficile, répond Eric tout excité, en mettant son bloc-notes de côté. Bon, j'ai tout ce dont j'ai besoin.

Il essaie de se la jouer cool, mais en fait, il pète un peu un câble.

— Maintenant, juste pour être très clair : vous promettez de nous donner un accès total à toutes vos données, c'est ça ? Sans exception ? Leur mode opératoire, la liste des membres, les messages vocaux, les codes... et l'argent ?

Tout le monde se tourne vers Henn. Il est le seul dans cette pièce à savoir si on peut tenir une telle promesse.

— Oui, affirme Henn. Tout ça.

— Mais nous ne transmettons ces infos qu'à des gradés du FBI, de la CIA et des services secrets,

insisté-je. Et je veux aussi que vous soyez présent, Eric. Dites à votre chef que votre présence est impérative dans notre accord. Dites-lui que je paierai votre vol jusqu'à Washington si nécessaire, mais que vous devez être présent.

Le visage d'Eric s'illumine. Il n'a sans doute encore jamais participé à des réunions de grands chefs, dans sa courte carrière.

— D'accord, répond l'agent Eric, prêt à en découdre. Je vais parler à ma chef tout de suite. Je vous appelle plus tard.

Il regarde Kat pour la rassurer en particulier :

— Je vous promets que j'appelle.

— Je sais, Eric, ronronne Kat. J'ai toute confiance en vous.

Sarah

— Henn, passe-moi le ketchup, demande Josh.

Nous sommes tous les cinq en train de nous empiffrer au restaurant Americana de notre hôtel. Hamburgers, frites et bière pour tout le monde. Même Jonas. C'est bien la première fois que je le vois manger ce genre de trucs. Nous revivons avec enthousiasme notre rencontre avec l'agent spécial Eric, comme si nous étions en train de rejouer une finale des Seahawks. De l'avis général, bien sûr, la star du jour, c'est Kat. Elle a tout déchiré.

Henn tend le ketchup à Josh, sans quitter Kat des yeux.

— C'est qui le putain de génie, maintenant ? demande-t-il. Yo, Kat, ajoute-t-il en lui tendant son poing.

Rayonnante, Kat heurte son poing contre le sien.

— À Kat ! dis-je en levant ma bière.

Les trois garçons lèvent à leur tour leur bière en l'honneur de Kat.

— C'est grâce à toi qu'Eric a commencé à nous prendre au sérieux. C'est certain.

— Merci, merci, répond Kat. Mais c'était vraiment un travail d'équipe, tu sais.

Nous levons tous de nouveau nos verres pour boire à la santé de « l'équipe ».

— Comment va-t-on faire pour récupérer l'argent, Henn ? demande Josh. Je croyais que seuls des transferts en personne étaient autorisés pour la plupart de ces comptes.

— C'est exact, répond Henn. Ce qui signifie donc que nous allons transférer l'argent en personne.

Tout le monde reste perplexe, mais Henn lance un regard appuyé à Kat et ajoute :

— Dites bonjour à Oksana Belenko.

Kat le regarde comme s'il venait de lui demander de chanter l'hymne national avant le coup d'envoi du Super Bowl.

— Tout ira bien, assure Henn. Je vais te trouver un passeport et un permis de conduire...

— Je ne sais pas..., bafouille Kat. Je ne sais pas si je serais capable de...

— Mais si, l'apaise Henn. Tu l'as prouvé aujourd'hui. Indubitablement.

Il sourit.

— Ne t'inquiète pas, Kat Woman, affirme-t-il en lui prenant la main. Je vais pirater tous les dossiers pour enlever trente ans à Oksana. Personne ne doutera une seconde que c'est toi. Ensuite, je

t'accompagnerai dans chacune des agences. Je serai à tes côtés.

Il la rassure encore d'un sourire. Oh là là, ce garçon est carrément accro.

— Kat ne risque rien ? demandé-je.

— Je ferai tout pour qu'il ne lui arrive rien, promet Henn.

— Et moi aussi, ajoute Josh.

C'est de la folie. Pouvons-nous vraiment demander une chose pareille à Kat ? Pourquoi Josh et Henn se comportent-ils comme si c'était une requête raisonnable ? Je jette un coup d'œil à Jonas, espérant trouver une lueur d'angoisse dans son regard, mais il hoche la tête avec sérieux. Sont-ils tous devenus fous ? Kat appelle une serveuse qui passe près de notre table.

— Une tournée de tequila pour tout le monde, s'il vous plaît.

Quand la serveuse s'est éloignée, elle soupire.

— C'est d'accord. Je vais le faire.

— Kat, tu es sûre ? demandé-je. Tu n'es pas obligée.

— Si. Il ne s'agit pas du braquage d'un casino ! On doit faire tomber ces types, afin qu'ils ne puissent plus jamais te faire de mal, Sarah. Pas besoin de réfléchir longtemps.

Tous lèvent leur bière pour porter un toast, sauf moi. Je suis trop flippée pour trinquer. Je sais trop bien à quel genre de truands nous avons affaire.

— On va créer un compte offshore, reprend tout de suite Jonas, bouillonnant d'idées. Et on transférera tout le fric dessus au dernier moment.

— Deux comptes offshore, l'interrompt Josh. Je crois qu'on va devoir prendre une petite commission au passage. Kat et Henn, vous aurez tous les deux un gentil petit million. Vous l'avez bien mérité.

Kat et Henn se regardent stupéfaits.

— Sérieux ? s'écrie Kat. Tu vas me donner un million de dollars ?

— Tu le mérites.

Avec un petit cri de joie, elle se lève pour serrer Jonas dans ses bras, puis elle l'embrasse sur la joue. On dirait qu'elle vient de remporter le concours de Miss America. Puis elle m'attrape le visage à deux mains et m'embrasse en plein sur la bouche en riant. Ensuite, elle passe à Josh, dans l'intention de déposer un chaste baiser sur sa joue, mais Josh la prend soudain dans ses bras et l'embrasse à son tour sur la bouche. Nom d'un petit bonhomme, quel baiser ! Et d'après la réaction de Kat, je pense que sa culotte doit être sur le point de prendre feu. La vache ! Ces deux-là sont chaud bouillants ! Plus la peine de se demander s'ils couchent ensemble !

Henn détourne le regard, déconfit.

Lorsque Kat et Josh se lâchent enfin, Josh soupire d'aise :

— J'ai l'impression d'avoir attendu ça toute ma vie !

— Tu auras mis le temps, playboy, répond Kat, qui halète un peu, le visage rouge.

Attendez... Quoi ? C'était leur premier baiser ?

— Je me demande bien pourquoi, répond Josh en riant.

— Ça signifie que tu vas enfin me le dire ? chuchote Kat.

Josh fait signe que oui. Bon sang ! Il a le rouge aux joues ! De quoi ces deux-là peuvent-ils bien être en train de parler ? Je donnerais cher pour le savoir.

Kat va se rasseoir avec un sourire rusé, lorsqu'elle aperçoit la mine allongée de Henn. Elle se fige.

— Oh, Henn ! s'écrie-t-elle. Je suis désolée.

— Non, ça va, répond-il en secouant la tête. Vous êtes super, tous les deux. (Il déglutit avec peine.)
Vraiment super, ajoute-t-il en essayant de sourire.

Josh a l'air penaud.

— Henn, mon vieux...

— Non, vraiment, l’interrompt Henn en balayant l’air de sa main. Tout va bien.

Mais tout ne va pas bien pour lui, visiblement. Pas du tout. Pauvre Henn. Kat fait le tour de la table pour le prendre dans ses bras.

— C’est toi le meilleur, Henn, murmure-t-elle avant de l’embrasser doucement sur la joue. Je suis fière de t’avoir comme ami.

C’est un piètre lot de consolation pour ce pauvre garçon, mais il va devoir s’en contenter. La serveuse nous apporte la tequila et nous levons tous nos verres.

— À la grosse fêtarde avec un cœur d’or et au hacker ! dis-je. Deux heureux millionnaires !

— Santé ! Amour, gloire et beauté ! ajoute Josh en dévorant Kat du regard.

Tout le monde vide son verre cul sec.

— Bon, ne mettons pas la charrue avant les bœufs, dit soudain Kat. Il nous reste encore à récupérer l’argent, quand même.

— Oh, on va le récupérer, ne t’inquiète pas, rétorque Henn, d’une voix qui se veut légère.

Cependant, son expression ne laisse aucun doute : un million de dollars ne guérissent pas un cœur brisé. J’en ai mal pour lui.

— Et toi, Jonas ? demandé-je soudain, pour détourner l’attention de ce pauvre Henn. Ils te doivent aussi de l’argent.

— Tu m’étonnes. Ces fumiers ont empoché les deux cent cinquante mille que je t’avais donnés... Et j’ai bien l’intention de les récupérer. Pour toi. Plus les cent quatre-vingt mille que j’ai payés pour les convaincre que je suis un con.

— Plus les deux cent cinquante mille de frais d’adhésion, ajouté-je.

— Non, je ne mérite pas de récupérer cette somme-là. Aucune raison de me faire rembourser pour avoir été un crétin.

— Jonas, ils t’ont pris ton argent sous un faux prétexte.

— Non. Et puis, d’ailleurs, c’est moi qui ai décidé d’adhérer pour une année entière. Franchement, qui fait ça ?

Il regarde Josh avec un demi-sourire.

— D’ailleurs, au final, ça a vraiment été le meilleur investissement de ma vie, ajoute-t-il en m’adressant un petit clin d’œil.

Je souris jusqu’aux oreilles. J’adore quand il dit ça.

— Tout ce que je demande, c’est de récupérer l’argent qu’ils m’ont volé et un petit pactole pour Kat et Henn. Le reste t’appartient, Sarah Cruz.

— Quoi ? m’écrié-je.

— Ces salauds ont failli te tuer, bébé. Ils te doivent sacrément plus que trois millions de dollars. Et puis, tu as été un George Clooney sans peur et sans reproche dans cette affaire. Tu le mérites.

Tout le monde autour de la table semble d’accord.

— Non, je ne peux pas...

— Mais si, tu peux, réplique Josh.

— Parfaitement, ajoute Kat.

— Mais... Et toi, Josh ? Tu ne veux pas ta part ?

— Oh non, répond Josh en riant.

— Mais tu nous aides depuis le début et...

— Évidemment, répond-il en souriant à son frère. Il n’aurait pu en être autrement.

Je soupire. Wouah ! Trois millions de dollars ? Je dois admettre que c’est tentant. Mais c’est trop. Bien sûr, je ne suis pas une sainte. Si Kat et Henn sont prêts à accepter un million de dollars du pot, alors moi aussi. Mais trois millions ? Non. Avec un million, je serais déjà en mesure de faire tout ce dont j’ai toujours rêvé : acheter une maison pour ma mère, payer la fin de mes études – parce que,

soyons réalistes, ma bourse n'est plus qu'un doux rêve, maintenant – et peut-être mettre un peu d'argent de côté pour parer les incertitudes de la vie. En dehors de ça, je n'ai besoin de rien. Je serai toujours en mesure de gagner ma vie avec mon diplôme de droit, d'une façon ou d'une autre. J'ai un logement magnifique à moyen terme chez Jonas. Et si l'envie me prend de voyager n'importe où dans le monde, mon sapajou de chéri m'a déjà assuré que je n'avais qu'à le lui demander. Qu'est-ce que je pourrais vouloir d'autre, franchement ?

Jonas n'étant pas très branché mariage, je devrais en théorie mettre de l'argent de côté au cas où ça commencerait à sentir le roussi entre nous deux et je ne pourrais plus compter que sur moi-même. Le hic, c'est que ce jour ne viendra jamais. Bon sang de bois ! Ce type a juré son amour pour moi de façon permanente en le tatouant sur sa peau ! Il m'a promis l'éternité de la façon la plus limpide dont il soit capable. Et je l'ai cru. Oui. Même si ça prouve que j'ai eu le cerveau irrémédiablement rincé par la presse féminine et Disney, je crois en la promesse de Jonas de tout mon cœur.

— Tu n'es pas obligée de prendre une décision tout de suite, dit Jonas en me frottant gentiment la cuisse. Réfléchis-y, c'est tout.

— D'accord, je vais réfléchir.

En fait, j'ai déjà une petite idée de la façon dont je pourrais me servir de cet argent de façon utile.

— Alors, Henn... Quand penses-tu pouvoir... ?

Je m'interromps en voyant une silhouette s'approcher de notre table.

Bordel de merde. Pas ça. C'est impossible. Non, non, non.

C'est Max.

Jonas

Qu'est-ce que Max fout ici ?

Sur la banquette à côté de moi, Sarah tressaille comme si elle venait de recevoir une décharge de deux cent vingt volts.

Merde.

Nous a-t-il vus aller au FBI ce matin ? Non, c'est impossible. J'ai pris mille précautions pour m'assurer que nous n'étions pas suivis et je suis sûr à cent pour cent que ça a fonctionné. Max devait avoir un sbire en planque devant l'hôtel qui l'a averti dès que nous sommes revenus.

— Que voulez-vous ? demandé-je, en passant un bras autour des épaules de Sarah.

La vache, elle tremble comme une feuille.

— Bonjour, monsieur Faraday. Sarah.

Il regarde les autres, sans les saluer.

— J'espère que vous profitez bien de votre séjour à Las Vegas ?

— Qu'est-ce que vous voulez ?

Sarah presse sa main sur ma cuisse, sans doute pour m'indiquer de marcher sur des œufs. Mais... ce fumier pense que je suis un jaloux maladif, non ? Il n'a pas tort et il peut bien aller se faire foutre.

— J'avais à faire dans cet hôtel..., explique Max. Quelle coïncidence de vous croiser ici.

Je le regarde, la mâchoire crispée. Je dois faire appel à tout mon sang-froid pour ne pas bondir et choper ce connard par ses cheveux gominés, pour cogner un peu son sourire de petit malin contre le rebord de la table. Cette ordure a versé le sang sacré de ma chérie et l'a laissée pour morte. Il hante les rêves de ma chère et tendre presque toutes les nuits. J'ai envie de lui arracher la tête. Je veux lui trancher la gorge et regarder son sang jaillir sur le sol. Il peut bien crever.

Apparemment, Sarah a lu dans mes pensées, car elle me repousse doucement.

— Bonjour Max ! lance-t-elle d'une voix un peu chevrotante. Ça, c'est une sacrée coïncidence. Hé, tout le monde ! Voici Max, un ami. Et voici des amis de Jonas qui nous ont rejoints à Vegas pour faire la fête. Josh, le frère de Jonas. La copine de Josh, Kayley. Et Scott, un copain de fac.

Max les salue d'un air absent.

— J'ai juste besoin d'une minute, Sarah, dit-il en lui tendant la main comme s'il espérait qu'elle l'accepte.

— Non, dis-je en la serrant avec force contre moi.

Je suis à un cheveu de me saisir d'un couteau sur la table pour trancher la carotide à ce fils de pute.

Max retient un grondement.

— Hé, les gars ? lance Sarah à l'adresse de Josh, Kat et Henn. Vous voudriez bien nous excuser quelques minutes ?

Ils se regardent sans comprendre.

— Euh..., bafouille Josh en cherchant mon regard.

Je hoche imperceptiblement la tête.

— Pas de problème, dit Josh. Allez, viens, Kayley. Scott ? Allons faire rouler quelques dés.

Ils s'éloignent de la table en jetant des regards inquiets derrière eux. Lorsque Max s'installe à l'une des places vacantes, je sens mon cœur bondir dans ma poitrine. Je pourrais tuer ce connard tout de suite. Je pourrais tendre les bras par-dessus la table, attraper sa tête à deux mains et lui tordre le cou de toutes mes forces. Mais non, il ne faut pas. Pour Sarah. Pour la mission. Pour sauver la forêt plutôt qu'un seul arbre. Pour ne plus jamais avoir à regarder par-dessus mon épaule. Pour toutes ces raisons, je dois contrôler mes pulsions. Je crispe les mâchoires comme un épileptique en pleine crise.

— Cela ne prendra qu'une minute, reprend Max d'une voix calme. Vous devriez aller jouer un peu, vous aussi. Qu'en pensez-vous, monsieur Faraday ?

Je me penche en avant.

— Allez vous faire foutre, fils de pute.

Max plisse les yeux.

— J'ai payé quatre-vingt mille dollars pour avoir cette femme avec moi chaque jour pendant un mois. Et elle est à moi. Des pieds à la tête. Chacun de ses cheveux sur sa magnifique tête. Alors, allez vous faire foutre.

Max se recule un peu sur son siège, avec un sourire surpris. Sarah se penche vers moi, tremblant comme une feuille.

— Pendant un mois, cette femme est à moi, fils de pute. À moi. Je ne veux pas que vous l'appeliez. Je ne veux pas que vous lui envoyiez de SMS. Je ne veux pas que vous passiez près de notre table par une prétendue « coïncidence ». Je ne veux pas que vous lui parliez. Je ne veux même pas que vous la regardiez.

Je ne serais pas surpris d'apprendre que j'ai de la fumée qui me sort des naseaux.

— Elle est à moi.

Max serre les dents. Au bout d'un moment, malgré mes explications claires, il regarde Sarah.

— Profite bien de ton mois, Sarah.

— Tu es sourd, connard ? grondé-je. Ne lui parle pas. Ne la regarde même pas. J'ai payé quatre-vingt mille dollars pour être le seul à jouir de ses trésors fabuleux.

Max m'ignore et continue à regarder fixement Sarah.

— Je t'attends dans mon bureau dès que ton mois sera fini. Le jour même.

— Bien sûr, répond Sarah. Avec plaisir.

Je tourne brusquement la tête vers elle, prêt à péter une durite. Sarah me presse de nouveau la cuisse sous la table.

— Quand notre mois sera terminé, Jonas, il faudra que je retourne travailler, explique-t-elle, en essayant tant bien que mal de ne pas trembler. Je dois payer mes études, les soins médicaux pour ma mère et rembourser le prêt immobilier de mon père. Tu le sais bien.

Oh, Sarah. Ma magnifique Sarah. Je ne sais pas comment elle réussit toujours à garder la tête froide, même quand elle est visiblement morte de peur.

— Nous en reparlerons, maugréé-je, avant de poser sur Max mon regard le plus condescendant. Qu'est-ce que tu fous ici, toi ? Il est l'heure de rentrer à la niche.

Max en tremble de rage.

— J'ai hâte de te revoir dans un mois, Sarah.

Il me fusille du regard.

— Monsieur Faraday, je ne saurais trop vous recommander de prendre garde à qui vous traitez de fils de pute.

Il serre les dents. Visiblement, lui aussi a des pulsions meurtrières.

— Le terme est fort.

— Effectivement, articulé-je avec une lenteur délibérée. Je vois ce que tu veux dire. Le mot est fort : fils de pute.

Je me penche vers lui sans le lâcher des yeux.

— Tout comme connard. Salaud. Face de cul.

Oh bordel, j'ai envie de le massacrer.

— Ou même bâtard. La liste est longue, fils de pute.

Max hoche lentement la tête.

— Méfiez-vous, monsieur Faraday.

— Merci du conseil. Fils de pute.

Max se lève, regarde Sarah un instant, les narines dilatées, puis tourne les talons et sort du restaurant, blême de rage.

Dès qu'il a franchi la porte, le corps tout entier de Sarah se met à tressaillir à côté de moi sur la banquette. Quand je prends son visage entre mes mains, elle vibre littéralement sous mes paumes.

— Ça va, bébé ?

Elle déglutit avec peine et fait signe que oui.

— Tout va bien, c'est fini. Ma belle chérie...

Je la prends dans mes bras.

— Il est parti.

— Jonas, hoquette-t-elle contre mon torse.

— Il est parti. Tout va bien.

Je lui caresse les cheveux, mais elle continue à trembler. Bon sang. On dirait un poisson qu'on vient de sortir de l'eau.

— Jonas, répète-t-elle.

— Je suis là, dis-je en la prenant par les épaules pour regarder ses grands yeux bruns.

— Jonas, gémit-elle.

Oh mon Dieu, elle est dans un état...

— Bébé, tout va bien, répété-je en l'embrassant doucement.

— Jonas, je t'en prie.

On dirait qu'elle est en hypothermie tellement elle claque des dents.

— Je t'écoute, bébé. Qu'est-ce que tu veux ? Parle-moi.

Elle ferme les yeux et lève le visage vers moi.

— Ramène-moi à l'hôtel, Jonas, chuchote-t-elle, les joues rouges. Ramène-moi tout de suite à la chambre et fais-moi l'amour à m'en faire péter le cerveau.

Sarah

En plus de l'agent spécial Sheffield et de sa supérieure directe de Las Vegas, il n'y a pas moins de quinze personnes dans une salle de réunion du siège du FBI, à Washington. Tous sont vêtus de complets sombres et arborent la même mine patibulaire. Il y a des représentants du FBI, de la CIA, des services secrets, de la DEA, du Bureau des armes et explosifs, du ministère de la Justice, et même de la Défense, bon sang ! Pour compléter cette assemblée déjà nombreuse, il y a trois types terrifiants qui ont poliment refusé de se présenter au début de la réunion. Cela fait bientôt quatre heures que nous sommes entassés là-dedans et ils n'ont pas encore dit un mot.

L'agent Sheffield, qui a l'air d'un boy-scout à côté de ces routiers de l'espionnage, nous a appelés hier pour nous demander de sauter dans le premier avion pour Washington. Mon rapport a déclenché au sein du FBI une véritable tempête qui n'a épargné personne, de sa chef à Las Vegas jusqu'aux plus hautes sphères de la capitale fédérale.

Apparemment, quand deux respectables magnats jamais fichés par le gouvernement affirment que le secrétaire à la Défense américain est, à son insu, impliqué dans un réseau criminel qui pèse plusieurs milliards de dollars et fournit de l'argent et des armes pour soutenir les volontés d'hégémonie des Russes, quand ces deux businessmen sont prêts à sacrifier leur propre réputation en présentant un rapport de cinquante pages, solide comme le roc, avec en annexe des preuves détaillées, et la promesse de transmettre, les doigts dans le nez, un demi-milliard de dollars pour étayer encore leurs propos, alors la curiosité du FBI est éveillée. Ainsi que celle de plein d'autres types effrayants avec de gros badges brillants. Merdum de merdum !

Il n'y a que Jonas et moi sur la sellette. Henn, Josh et Kat, *alias* « Oksana Belenko », sont restés à Las Vegas pour réaliser le transfert, dès que nous leur en donnerons le signal. Dire que je suis à deux doigts de faire dans ma culotte serait l'euphémisme du siècle. J'essaie de paraître maîtresse de moi-même, mais je dois surtout passer pour une dingue.

Jonas, en revanche, est d'un calme olympien depuis le début, même si son genou s'est mis à tressauter à une ou deux reprises. Jonas est charmant. Désarmant. Avenant. Honnête. J'en apprends beaucoup sur le concept de force tranquille en le regardant. Il assure, sans se sentir obligé d'en faire des tonnes pour se faire apprécier. Du coup, il est évident que les autres le respectent. Quand je vois comment Jonas gère la salle comme un chef depuis quatre heures, je comprends mieux son succès

dans le monde des affaires.

Avant d'entrer dans cette salle de réunion, Jonas et moi nous sommes mis d'accord pour rester honnêtes, quoi qu'il arrive. Nous avons tenu bon, même lorsque nos réponses se sont montrées embarrassantes, voire potentiellement incriminantes pour nous. Je crois que nous avons pris la bonne décision, car si la rencontre a débuté sous le signe d'une certaine hostilité à notre égard, je sens que ces brutes en noir commencent à croire tout ce que nous leur disons.

J'essuie mes paumes moites sur ma jupe.

— Qui d'autre est au courant ? demande le type de la Défense en désignant mon rapport. Qui d'autre que vous deux et les trois membres de votre équipe ? (Il consulte ses notes et ajoute :) Katherine Morgan, Josh Faraday et Peter Hennessey ?

— Personne en dehors de nous cinq n'a vu le rapport ni ne sait ce qu'il contient, affirme Jonas d'une voix assurée. Nous avons transmis quelques extraits isolés à un traducteur ukrainien, mais sans fournir le moindre contexte ou donner aucune information cruciale.

— Vous êtes sûr ? Personne d'autre que vous cinq n'est au courant ? demande encore le type de la Défense en scrutant Jonas avec méfiance.

Je jette un coup d'œil à l'un des gars de la CIA, celui qui semble capable de nous découper en petits morceaux avant de nous fourrer dans le coffre de sa voiture. Il est littéralement suspendu aux lèvres de Jonas.

— Personne, répète Jonas. Il se trouve que Sarah travaillait à son insu pour un réseau de prostitution de grande envergure. Pas exactement génial sur le CV d'une future avocate. Quant à moi, j'ai payé un quart de million de dollars pour m'offrir du sexe sans limites pendant un an, sans savoir ce qui se passait en coulisses.

Il me regarde avec un sourire contrit et reprend :

— Comme si cela ne suffisait pas, nous avons également affaire à des trafiquants de drogue et d'armes, dont le but premier est de soutenir l'impérialisme russe. Dans ces conditions, vous comprendrez que nous avons tous les deux intérêt à ce que ce rapport reste le plus confidentiel possible.

Le type du ministère de la Justice ricane et deux autres gars plus anciens sourient un peu. C'est bon signe.

— Nous trempons dans ce borbier jusqu'au cou, pardonnez-moi l'expression. Croyez-moi, nous n'avons pas vraiment envie que la nouvelle s'ébruite.

Cela semble satisfaire le type de la Défense, ainsi que tous les autres.

— Ma seule préoccupation est de protéger cette femme, reprend Jonas en me touchant le bras. Nous ne souhaitons exposer personne, étant donné notre implication. Nous nous fichons bien de savoir comment vous décidez de gérer cette affaire, comment vous voulez la tourner, les informations que vous choisissez de rendre publiques ou non. C'est vous qui décidez de la stratégie. C'est votre *show*. Nous n'avons pas notre mot à dire. Nous ne sommes ici que pour vous transmettre le dossier, vous aider de toutes les façons possibles, puis pour reprendre notre route au plus vite.

Voilà qui est bien dit. Et dans les formes, cette fois-ci. À croire qu'ils ont le droit à Jonas le bien élevé, aujourd'hui.

— Au final, tout ce qui compte, c'est de baiser ces connards à leur en faire sortir les yeux de la tête, ajoute Jonas en me prenant la main.

Ah. Raté pour la politesse.

— Pareil, dis-je. Je n'ai aucune envie d'humilier ou d'exposer qui que ce soit.

Je lance un regard appuyé au gars de la Défense, en essayant de lui faire comprendre que je parle de son patron, le secrétaire d'État. L'idée a dû lui traverser l'esprit que nous allions peut-être tenter de faire du chantage.

— Et je valide aussi la fin, avec cette histoire d’yeux qui sortent de leurs têtes, ajouté-je avec un sourire penaud.

Je n’en mène pas large. Je suis peut-être Orgasma la Toute-Puissante en privé avec Jonas, mais je ne fais pas la maligne devant ce public.

Tous les caïds de la salle se jaugent du regard.

— On est les gentils, dis-je encore, presque avec candeur. On ne souhaite faire de tort à personne. On veut juste agir comme il faut. On veut simplement empêcher les méchants de faire encore du mal, à moi ou à quelqu’un d’autre.

En entendant le chevrottement dans ma voix, Jonas passe un bras protecteur autour de mes épaules. Le doyen de la CIA a l’air de me croire. Ainsi que le type grisonnant des services secrets et la femme du FBI qui pourrait bien en croquer dix comme moi au petit déjeuner. Oh mon Dieu ! Ils nous croient tous. Je le sens.

Le pont de la Défense échange un regard particulièrement appuyé avec le type de la Défense, puis demande :

— Vous nous transmettriez toutes les données ?

— Oui, répond Jonas. Toutes.

Tout le monde hoche la tête avec satisfaction.

— En ce qui concerne l’argent, reprend Jonas. Mon équipe est à Vegas, prête à effectuer le transfert vers un compte offshore. Ils attendent juste mon signal, précise-t-il en montrant son téléphone. J’ai reçu un SMS il y a cinq minutes, confirmant que la totalité de l’argent est encore en place et qu’ils sont prêts à agir. Mais le timing est serré, évidemment. Belenko peut transférer l’argent à l’étranger à tout instant.

Voyant que le genou de Jonas se remet à frétiller sous la table, je pose ma main sur sa cuisse. Il s’arrête. Le boss du FBI fait signe à sa collègue de Las Vegas et ils s’entretiennent à voix basse pendant trois longues minutes, cachant leur bouche derrière leur main pour nous empêcher de lire sur leurs lèvres. Dans la pièce, tout le monde attend patiemment.

— Bon, annonce enfin le type du FBI en se redressant.

Je ne suis pas sûre de comprendre. « Bon », quoi ? Il y a un moment d’incertitude, mais Jonas rompt le silence :

— Nous avons cependant quelques conditions avant le transfert des fonds, annonce-t-il sans préambule.

Un soupir s’élève dans la salle. Le chef du FBI fusille Jonas du regard, visiblement très méfiant. Jonas ne se démonte pas pour autant.

— Je veux l’immunité pour moi et toute mon équipe en ce qui concerne nos divers contacts avec le Club et tout ce qui touche à notre enquête.

Mister FBI acquiesce. Je ne sais pas trop s’il accepte cette condition ou s’il prend simplement acte de notre requête.

— Nous ferons tout ce qui est en notre pouvoir pour vous aider. Nous répondrons à toutes vos questions, signerons toutes les dépositions dont vous aurez besoin pour votre enquête. Je paierai personnellement mon hacker pour qu’il vienne vous aider à assimiler toutes les données que nous vous transmettrons. Si vous pensez avoir besoin de lui, évidemment. Mais nos cinq noms doivent être totalement expurgés de tous les documents. Nous n’avons jamais été en contact avec le Club et n’avons jamais rien eu à voir avec cette enquête, de près ou de loin. Les documents que nous vous transmettrons ne font d’ailleurs jamais référence à Sarah, mon frère ou moi-même. Nous avons effacé toute mention de notre identité.

Il pose la main sur ma cuisse, sous la table. Le chef de la CIA et le gars de la Défense échangent un regard.

— Cela dit, croyez-moi : même sans nos noms dans le dossier, vous aurez largement de quoi les épingler pour de bon.

Mister FBI s'apprête à parler, mais le gars de la Défense le devance :

— Votre informaticien a modifié les documents que vous allez nous fournir ?

— C'est exact. Afin d'effacer toute trace de lien entre Sarah ou mon frère avec le Club.

Mister Défense fait la moue.

— Avez-vous encore accès aux données non modifiées ?

Jonas hésite.

— Oui, admet-il enfin.

Je suis heureuse qu'il ait dit la vérité.

— Quelqu'un d'autre que vous a-t-il accès aux données originales ?

— Non.

La Défense hoche la tête.

— Et vous mettez votre hacker à notre service ?

— Bien sûr. Aussi longtemps que vous aurez besoin de lui.

Mister Défense a l'air ravi. Peut-être envisage-t-il lui aussi d'effacer quelques noms de tous les documents. Mmmh ? Celui de son chef, au hasard ?

— Je ferai en sorte que Peter Hennessey soit disponible pour vous aider. Faites-moi confiance : vous serez ravi de l'avoir avec vous. Et il adore jouer au chevalier servant, ajoute Jonas avec un petit sourire.

Il y a une longue pause, pendant laquelle chaque agence discute en aparté.

— Nous acceptons vos conditions, annonce enfin Mister Défense d'un ton neutre, sans consulter les autres.

Le chef du FBI a l'air un peu agacé, mais il ne le contredit pas.

— Très bien, annonce-t-il à son tour, cherchant tant bien que mal à cacher son irritation. D'autres conditions, monsieur Faraday ?

— Oui.

Mister FBI s'agite. De toute évidence, ce n'était pas ce qu'il espérait entendre.

— Je vais donner à mon équipe l'ordre de transférer tous les fonds du Club vers un compte offshore auquel vous aurez un accès exclusif, annonce Jonas. Tout l'argent, moins un pour cent. Vous serez aussitôt en mesure de modifier les mots de passe, afin de prendre la charge exclusive de l'argent.

— Qu'en est-il de la somme que vous ne prévoyez pas de nous transférer ? demande Mister FBI.

— Notre commission, répond Jonas. Cinq millions et demi... et des poussières.

Mister FBI s'éloigne un moment dans un coin de la pièce pour discuter avec les hommes du ministère de la Justice.

— C'est une commission raisonnable, dit-il enfin, en revenant s'asseoir. Limitée à un pour cent, quelle que soit la somme que vous nous transférez au final.

— Plusieurs bénéficiaires se partageront ce pour cent, poursuit Jonas. Je veux que tous soient exonérés d'impôts sur cette somme. Complètement.

Le type du FBI jette un coup d'œil à son collègue de la Justice.

— Personne dans cette pièce n'a le moindre pouvoir en ce qui concerne l'imposition de ces fonds...

— Je ne doute pas une seconde que l'un d'entre vous au moins peut faire en sorte que cela soit possible, juste cette fois. C'est à prendre ou à laisser, ajoute-t-il.

Bien joué.

Mister FBI regarde de nouveau le type de la Justice, qui hoche la tête. Un type de la CIA traverse

alors la pièce pour discuter à voix basse avec Mister FBI.

— Si vous nous indiquez aujourd’hui même les bénéficiaires, ainsi que la répartition des sommes, nous acceptons l’exonération d’impôts, annonce-t-il enfin, d’un ton irrité. Mais une fois notre accord validé aujourd’hui, la liste est close. Plus de nouveaux noms.

— Aucun problème, répond Jonas. Je peux nommer tous les bénéficiaires tout de suite. Jonas Faraday, cinq cent mille. Peter Hennessey, un million. Katherine Morgan, un million. Pour un total de deux millions et demi. Le reste, soit un peu plus de trois millions, revient à Mlle Sarah Cruz.

— En fait, intervient-je soudain, ce n’est pas tout à fait exact.

Jonas me regarde avec des yeux ronds.

J’ai pas mal réfléchi à ces trois millions de dollars depuis que Jonas m’a suggéré de les accepter et je suis certaine d’avoir trouvé une meilleure répartition de cette somme.

— Les membres de l’équipe que Jonas vient de nommer, y compris moi-même, nous partagerons les trois millions et des poussières. Cela signifie que je recevrai un million, pas trois. M. Faraday conserve son demi-million. Les deux millions restants seront distribués en parts égales à des bénéficiaires qui ne sont pas membres de notre équipe.

Jonas est scié.

— Afin de maintenir le plus haut degré de confidentialité dans cette affaire, je pense que ces deux millions de dollars devraient être distribués par le gouvernement des États-Unis, plutôt que par nous. Est-ce envisageable ?

— Cela dépend, répond Mister FBI, prudent. Continuez.

— D’accord. La première bénéficiaire s’appelle Mariela Rafaela León de Guarjardo, ancienne nounou de Jonas, qui vit actuellement au Vénézuéla avec son mari et ses trois adolescents.

Le visage écarlate, Jonas baisse les yeux.

— C’est l’agent spécial Sheffield qui a retrouvé la trace de Mariela. Auriez-vous l’amabilité de fournir les informations nécessaires à ces messieurs, Eric ?

Le visage d’Eric s’illumine.

— Bien sûr ! Mariela a été déportée au Vénézuéla en 1994. D’après ce que j’ai pu trouver, le père de Jonas, M. Joseph Faraday, aurait fait jouer ses relations haut placées pour s’en assurer.

Jonas se mord la lèvre et regarde la table, cherchant visiblement à se contenir.

— J’ai pensé que vous pourriez justifier la somme versée à Mariela comme une sorte de compensation pour déportation abusive, proposé-je.

— Elle aura l’argent, rétorque le type du FBI en prenant des notes. Je ne peux vous faire aucune promesse quant aux conditions entourant ce paiement, en revanche.

— D’accord. Merci. La seconde bénéficiaire s’appelle Mme Renée Westbrook Santorini, mère de deux enfants et veuve de Robert Santorini, membre des SEAL.

Jonas secoue la tête, mais plus dans le genre « Tu ne cesseras donc jamais de me surprendre ».

— L’agent spécial Sheffield possède également les informations nécessaires concernant Mme Santorini.

Eric fait signe que oui. Il essaie de paraître très pro, mais je vois bien qu’il est excité comme un gosse le jour de son anniversaire.

— Mme Santorini était l’institutrice de Jonas. Robert Santorini, son époux aujourd’hui décédé, était soldat dans la Marine, chez les SEAL, basé à San Diego. Il a été tué au combat en 1999. Je pense que vous pourriez expliquer à Mme Santorini que la somme en question est liée à la mort de son mari mort pour la patrie ?

Mister FBI acquiesce.

— Quelque chose dans ce goût-là, oui...

On ne m’arrête plus.

— Georgia Marianne Walker, de Seattle.

Le visage de Jonas se contracte sous le coup de l'émotion. Il se racle la gorge et baisse de nouveau les yeux.

— Je ne sais pas trop comment vous pourrez expliquer la provenance d'une telle somme, pour elle. C'est une mère célibataire qui travaille pour la Poste américaine. Elle a récemment été traitée pour un cancer, mais elle est aujourd'hui totalement guérie... Je ne vois pas vraiment comment...

— Je crois que Mme Walker est sur le point de toucher un héritage, en tant que dernier légataire vivant d'un cousin au troisième degré dont elle n'a jamais entendu parler, tranche Mister FBI en dissimulant un sourire.

— C'est parfait, dis-je, en souriant à mon tour. Merci.

— Bon. Qui d'autre ? demande le FBI en levant les yeux de son carnet.

Il est nettement plus chaleureux qu'au début de notre entretien. Sans doute n'est-il plus aussi agacé par mes demandes, finalement.

— C'est bon, j'ai fini, fais-je en souriant à mon nouveau pote. Mariela, Renée et Georgia se partageront équitablement les deux millions.

— Non, attendez ! interrompt soudain Jonas d'une voix décidée.

Mon ventre se noue. Ai-je mal interprété sa réaction ? Est-il furieux contre ma décision ?

— Il y a une bénéficiaire de plus, annonce Jonas. Quatre bénéficiaires, ça fera cinq cent mille chacun. Et c'est un beau chiffre rond.

Dieu merci. Il est avec moi. Mais qui est la quatrième ?

— Gloria Cruz, de Seattle.

Je porte la main à ma bouche. Jonas m'adresse un rapide sourire en coin, mais il redevient aussitôt sérieux.

Oh, mon très cher Jonas. Il a déjà fait un don absolument ahurissant à l'association de ma mère, et maintenant, il veut lui donner une part du gâteau, à elle aussi ? C'est super gentil de sa part. Cela dit, il me bousille mes plans, car j'avais prévu d'acheter une maison à ma mère sur ma part.

— Merci, chuchoté-je en souriant.

Il dépose un doux baiser sur ma joue et me sourit avec chaleur, avant de reposer un regard d'acier sur Mister FBI.

— Gloria Cruz gère une association à but non lucratif qui défend les femmes victimes de violences conjugales, mais nous voulons que l'argent lui revienne à titre personnel, sans impôts. Vous devrez aussi inventer une explication à cette manne tombée du ciel.

— On trouvera quelque chose, dit M. FBI. C'est tout, cette fois ?

Il regarde ses notes.

— Mariela, Renée, Georgia et Gloria. Cinq cent mille dollars chacune, exonérés d'impôts, à condition que vous nous transmettiez toutes les informations promises et que vous réussissiez à transférer le demi-milliard.

— Oui, c'est tout, répond Jonas. Et nous tiendrons notre part du marché.

— D'autres conditions ? demande encore le FBI, même si son ton indique clairement que la réponse a intérêt à être non.

— C'est tout, dis-je avec un soupir de soulagement, mais Jonas prend la parole en même temps que moi.

— Oui, encore une chose.

Quoi ? Encore ? Merdum. Franchement, il joue avec le feu. Dans la salle, les plus sérieux poussent un gémissement exaspéré et deux types se regardent comme pour dire : Quel emmerdeur !

À quoi Jonas joue-t-il ? Il hésite.

— Cependant, je ne révélerai notre condition finale qu'aux plus hauts gradés présents dans cette

pièce, annonce-t-il d'une voix neutre.

Mais qu'est-ce qu'il fout ?

— Cette dernière exigence est strictement confidentielle.

Tous se regardent sans savoir quoi faire. Rester ? Partir ? Lui dire d'aller se faire voir ? Après quelques murmures, plusieurs sous-fifres se lèvent pour quitter la pièce, dont ce pauvre Eric, qui n'a pas l'air ravi.

En passant près de Jonas, il lui lance un long regard suppliant, mais Jonas reste impassible. Je croise les bras et regarde Jonas, pleine d'impatience. J'ai hâte d'entendre la suite. Lorsque la porte s'est refermée sur les subalternes, Jonas se penche vers moi, son visage à quelques centimètres de moi.

— Tu veux bien nous excuser aussi, bébé ? demande-t-il doucement, comme s'il cherchait à savoir si je prends un sucre ou deux dans mon café.

Ma mâchoire tombe.

Un murmure sourd s'élève dans l'assistance. Tous les hommes présents viennent de sursauter d'inquiétude pour Jonas. À leurs yeux, c'est déjà un homme mort.

— Je préférerais que tu ne sois pas là pour ce que j'ai à dire à ces messieurs, ajoute-t-il avec politesse.

Je cligne des yeux. Ai-je bien entendu ? Je pose les mains sur mes joues pour empêcher ma tête de tourner. Jonas préfère que je sorte, hein ? Et si moi, je préfère rester pour entendre ce que mon mec veut raconter à ces mecs en costard (et à cette femme aussi) ? Après tout, c'est ma foutue vie, non ? C'est quand même moi qui porte des cicatrices, bordel ! C'est moi qui ai failli me faire saigner à blanc dans les chiottes de la fac. C'est moi qui regarde par-dessus mon épaule partout où je vais et qui me réveille trempée de sueur chaque nuit. Et c'est moi que ces fumiers viendront chercher si toute notre stratégie nous pète à la gueule !

J'ouvre la bouche pour protester, mais Jonas me prend de vitesse :

— Tu te souviens de cette promesse que je n'ai pas voulu te faire ? (Son regard est dur comme du granit.) Quand je n'ai pas voulu te promettre de ne rien te cacher ?

Je hoche la tête. Oui, bien sûr, je me souviens de cette conversation. Ça m'avait même foutue en rogne.

— C'est pour ça, explique-t-il en crispant les mâchoires. C'est exactement pour ça que je n'ai pas voulu te faire cette promesse.

Un frisson me parcourt l'échine. Jonas a anticipé ce moment ? Son regard est impénétrable. Quelqu'un tousse dans la pièce. Je ne sais pas trop si ce gars a un chat dans la gorge ou s'il est gêné d'assister à un tel échange. Je rougis et détourne la tête. Tout le monde dans la salle attend ma décision. Va-t-elle rester ou partir ? Je les entends presque faire des paris dans leur tête, pour savoir si je vais éclater en sanglots, me mettre à hurler comme une harpie ou bien renverser la table.

Je regarde Jonas. Ses yeux sont comme deux braises. On dirait une bête sauvage. Il ne cédera pas. Mais il est également mon cher et tendre Jonas. L'homme qui m'aime comme personne ne m'a jamais aimée. L'homme que j'aime sans condition ni réserve. L'homme qui donnerait sa vie pour moi sans hésiter une seconde.

Je soupire. Si mon cher Jonas a besoin que je sorte de cette pièce pour me protéger, si c'est ce qu'il veut pour accomplir ce qu'il pense devoir accomplir, alors d'accord. Une fois encore, je vais devoir lui faire confiance les yeux fermés.

Je me penche pour l'embrasser. Je ne cherche pas à la séduire pour le faire changer d'avis. Non. Par ce bref baiser, je prouve à tout le monde dans cette pièce, Jonas y compris, que j'ai une confiance absolue en lui. Quand j'appuie mon front contre le sien, il me touche la joue. Au bout d'un bref moment, je lève la tête vers les autres, d'un air de défi. Il n'y aura aucun pleur, aucun hurlement,

aucune table renversée aujourd'hui, les gars (et madame la tueuse).

— Messieurs, dis-je en me levant. Madame.

Elle me sourit en réponse.

— Je vous suis extrêmement reconnaissante du temps que vous nous avez consacré. Merci. Sachez que, quoi que Jonas soit sur le point de vous demander, il a mon soutien le plus total.

Sarah

Moi qui voulais profiter de notre passage à Washington pour visiter le Lincoln Memorial, le Capitole, le Washington Monument, le musée Smithsonian et le Mémorial des Vétérans du Vietnam... C'est raté. J'en rêve pourtant depuis toujours. Après notre intense session avec les « Fédéraux » – ça sonne tellement cool –, Jonas et moi avons été raccompagnés à notre hôtel par une escorte.

Oui, une escorte.

Deux types en costard noir avec flingues et oreillettes. La totale, quoi ! Ils nous ont conduits jusqu'à la porte de notre suite, puis nous ont simplement ordonné de ne plus en sortir.

Les deux gardes puis leur relève font le planton devant notre hôtel depuis près de vingt heures. Je ne sais pas trop si la mission de ces deux gentils garçons est d'empêcher les méchants d'entrer ou bien les gentils de sortir... Quoi qu'il en soit, il est évident que nous sommes coincés dans la chambre.

Évidemment, Jonas et moi avons trouvé d'excellents moyens de nous occuper.

Jonas éclate de rire et les fraises que j'ai empilées sur son ventre roulent sur le lit.

— Pfff, pesté-je en remettant les fruits en position. Reste tranquille !

Je continue à construire ma pyramide de fraises avec la plus grande attention, louchant presque et me mordant la lèvre tant je suis concentrée. Jonas rit encore et une nouvelle fraise dégringole sur le drap blanc.

— Jonas Faraday ! grondé-je. Un peu de tenue, je vous prie. C'est une affaire très sérieuse.

Je mords dans l'une de mes briques de construction. Jonas rit encore.

— Un peu de respect, s'il te plaît. Je suis en train de construire un chef-d'œuvre architectural.

Je positionne avec soin la dernière fraise fugueuse dans un des creux entre les abdos de Jonas.

— Si je bâcle les fondations, c'est tout l'édifice qui est compromis.

— Une pyramide de fraises ? demande Jonas dans un rugissement de rire qui déloge une nouvelle fraise.

— Oh non ! m'écrié-je, faussement outrée. Tu es le pire fond de tarte humain que j'aie jamais vu.

Jonas en pleure de rire. Je ne l'ai jamais entendu rire comme ça. On dirait un gosse de deux ans qui subit une attaque de chatouilles.

— Pardon, pardon, hoquette-t-il.

Patiemment, je remets en place la dernière fraise tombée.

— Pour l'amour du ciel, tiens-toi tranquille ! Sinon, tu vas tout gâcher.

Il éclate de nouveau de rire, mais se reprend rapidement devant le regard glacial que je lui lance.

— Oui, maîtresse, bafouille-t-il en prenant un air contrit.

Peine perdue. Quand je m'empare de la bombe de crème Chantilly sur la table de nuit, bien décidée à couronner ma création branlante d'une touche gracieuse, il pouffe avant même que je n'aie le temps d'actionner le piston.

Son rire est divin. Une cascade de joie sans mélange. Un sonnet d'excitation idiote et d'abandon total. Du coup, je ris aussi, c'est plus fort que moi. Je repose la bombe de crème et commence à cueillir des fraises sur son ventre, une par une, pour les lancer dans le seau à champagne à côté du lit.

— J'abandonne, annoncé-je en gloussant. C'est sans espoir, avec toi.

— Oh non, ne dites pas ça, maîtresse ! Donnez-moi encore une chance ! Ayez pitié de moi !

Il croise les mains derrière sa tête sur l'oreiller et ajoute en me regardant :

— Le désespoir, ça n'existe pas, tu te souviens ?

Je ne sais pas à quoi il fait allusion, mais j'adore la façon dont les muscles de ses bras se gonflent, dans cette position. Je mords encore dans une fraise.

— Allez, ma jolie chargée d'admission, supplie-t-il. « Il faut accepter les déceptions passagères mais conserver l'espoir pour l'éternité. » C'est ce que m'a expliqué un jour une chargée d'admission très futée, dotée d'un cul délicieux. C'est de Martin Luther King.

Ah, ça y est ! Je me souviens. Je lui ai parlé de cette citation lors de notre premier échange par mail, avant même qu'il ne connaisse mon prénom. J'hallucine qu'il se souvienne encore de ça. Je me pelotonne contre lui et approche une fraise de ses lèvres. Il mord dedans avidement.

— J'ai aussi une citation pour toi, monsieur Faraday, le brutalement honnête. « L'espoir est un rêve éveillé. » C'est un tombeur magnifique, généreux, drôle, intelligent et héroïque, avec des abdos à croquer, des lèvres délicieuses et... Mais oui ! Regardez-moi ça ! Des yeux joyeux !

— Oui, des yeux très joyeux.

— Hum. Donc, c'est un tombeur magnifique avec des yeux très joyeux qui m'a un jour cité cette phrase d'Aristote.

Les yeux bleus de Jonas pétillent quand il me sourit. Il ouvre le bec comme un oisillon pour que je glisse une fraise dans sa bouche.

— Donc, nous sommes bien d'accord ? Je ne suis pas un cas désespéré ? demande-t-il entre deux bouchées. Tu l'as dit toi-même un jour : le désespoir, ça n'existe pas. Tu y crois toujours ?

— Bien sûr. Il y a toujours de l'espoir. Un espoir infini.

— Un espoir infini, répète-t-il avec révérence. D'ailleurs, cela me fait penser, ma magnifique Sarah... Prête pour un nouveau round de la « sainte semaine du sexe » ?

— Comment l'espoir infini peut-il te faire penser à une fellation ?

— Tout me fait penser à une fellation. Tu devrais le savoir, depuis le temps...

J'éclate de rire.

— Alors, c'est d'accord ?

— Seulement s'il est aussi question de crème Chantilly.

— Je ne savais même pas qu'il était possible de se passer de crème Chantilly pour ce genre de galipettes, vois-tu.

Je m'empare de la bombe.

— Je dirais même plus, reprend Jonas. S'il est possible de se passer de crème Chantilly, alors je me désintéresse complètement de la question.

Le téléphone portable de Jonas sonne sur la table de nuit et il rampe jusqu'à lui.

— Oh merde, murmure-t-il après avoir regardé l'écran.

Je sais exactement ce que cela signifie : c'est Eric. Nous savons que quelque chose se trame depuis qu'il nous a appelés, il y a trois heures, pour nous annoncer qu'il était temps que Kat et les gars effectuent immédiatement le transfert. En revanche, nous n'avions pas la moindre idée de ce que les fédéraux avaient prévu de faire ensuite. J'imagine que nous allons être vite fixés. Jonas décroche.

— Allô ? Bonjour, Eric. Oui.

J'entends presque son cœur battre dans sa poitrine. Il écoute un moment en silence.

— Tout ? s'exclame-t-il en écarquillant les yeux. Vous êtes sûr ?

Il me regarde avec un grand sourire et lève le pouce. Oh là là, Kat et les garçons ont réussi. Ils ont pris les 554 millions. C'est encore mieux qu'*Ocean's Eleven* !

— Une minute...

Jonas pose le téléphone contre son torse et me chuchote :

— Le montant final se situe juste au-dessus de 600 millions. Ils ont dû effectuer de nouveaux versements.

Il remet le téléphone à son oreille.

— Pardon. Qu'est-ce que vous disiez ?

Mon cœur s'affole comme un oiseau.

— Tout de suite ? demande Jonas en me désignant d'un geste la télécommande posée sur ma table de nuit. Quelle chaîne ? N'importe laquelle ?

Jonas allume la télé et passe rapidement un épisode de *Bob l'éponge* sur la chaîne enfant. Bingo. Édition spéciale en direct. Le genre de truc couvert par toutes les chaînes nationales en même temps.

— Oui, on regarde. Je vous rappelle.

Il raccroche.

— Oh bordel ! s'exclame-t-il.

À l'écran, une journaliste parle dans son micro, un doigt posé sur son oreillette. En bas de l'écran, un bandeau défile : « Édition spéciale : menace terroriste à Las Vegas. »

— ... Un complot terroriste de grande envergure vient d'être déjoué à Las Vegas, dit la journaliste.

Derrière elle, des forces spéciales en veste de kevlar entrent et sortent d'un bâtiment banal en transportant des boîtes. Mais attendez... Ce n'est pas n'importe quel bâtiment ! Ce sont les bureaux minables du Club ! L'endroit où Jonas et moi avons rencontré Oksana et Max.

Jonas monte le son.

— Les autorités ont confirmé que l'organisation préparait une attaque de grande ampleur sur le territoire américain, sans doute à Las Vegas. Les détails de cette attaque n'ont pas encore été divulgués.

Jonas me serre la cuisse, mais je suis trop sidérée pour réagir.

— Tout ce que nous savons pour l'instant, c'est que l'attaque était « complexe, imminente et massive », selon les autorités, et que cette organisation terroriste possède des liens avec le gouvernement russe.

— Oh merde, dit Jonas. Je crois qu'elle vient d'annoncer le début de la seconde guerre froide.

— Ils ne parlent pas du réseau de prostitution ? demandé-je.

— Apparemment pas.

— Je répète, continue la journaliste, comme si nous ne l'avions pas entendue la première fois. Les autorités fédérales ont empêché une attaque terroriste imminente, ici, à Las Vegas. On apprend, de source sûre, que cette menace terroriste est en lien avec les tentatives de prises de contrôle de la Russie en Ukraine.

Soudain, derrière la journaliste, Oksana apparaît sur l'écran, menottes aux poings. Un policier l'escorte jusqu'à une voiture banalisée.

— C'est Oksana ! m'écrié-je.

Elle a l'air sous le choc, comme une biche dans les phares d'un camion.

— Pour l'instant, quatorze personnes ont été interpellées à Las Vegas, quatre autres à New York et huit à Miami, tous dans le cadre de ce qui se révèle être la plus grosse cellule terroriste russe jamais découverte sur le territoire américain.

— Wouah ! marmonne Jonas. Voilà qui prend un tour intéressant. Ils ne font pas la différence entre la Russie et l'Ukraine, ou quoi ?

Je ne dis rien. La situation est complètement surréaliste. La journaliste appuie sur son oreillette.

— On me confirme à l'instant que deux des terroristes... pardon, deux des terroristes présumés... ont été tués.

Jonas se lève soudain, comme attiré par l'écran.

— Les deux hommes ont été abattus par les forces de l'ordre, lors de l'assaut sur leur QG, dans la journée.

Jonas pousse un gémissement grave et rauque que je ne lui ai entendu que pendant que nous faisons l'amour.

— Les deux hommes auraient menacé les forces de l'ordre...

Jonas pousse un petit grondement.

— ... qui auraient aussitôt riposté. Les deux hommes sont morts sur les lieux. Aucun membre des forces de l'ordre n'a été blessé. (La journaliste presse de nouveau son oreillette contre son oreille.) D'après les déclarations des autorités fédérales, ces deux hommes étaient des sympathisants connus du mouvement séparatiste ukrainien, mais leur identité n'a pas encore été révélée.

Jonas se tourne vers moi, le visage rayonnant. Bon sang, mais il est euphorique ! Sans crier gare, il me prend le visage à deux mains et m'embrasse avec fougue. Quand il me relâche, ses yeux sont deux brasiers.

— Ma précieuse chérie, soupire-t-il avec force, avant de m'embrasser de nouveau. *Yes !*

Je suis sous le choc. Trop d'informations à digérer. Ils disent que le Club était une organisation terroriste ? Que Max et Oksana font partie d'une « cellule terroriste russe » à Las Vegas ? Je m'attendais à entendre parler de réseau de prostitution, peut-être de crime organisé. Mais de « cellule terroriste ? » Jamais je n'aurais cru entendre une chose pareille.

Jonas zappe rapidement. Effectivement, la nouvelle est partout, sur toutes les chaînes. Il finit par couper le son et attrape son téléphone.

— Eric ? demande-t-il d'une voix grave. Oui, j'ai vu. Tu m'étonnes. Vous avez leur nom ?

Il sourit soudain en entendant ce qu'Eric lui raconte à l'autre bout de la ligne. Une lueur féroce danse dans son regard.

— Merci. Oui, vous aussi. Absolument.

Il raccroche et me sourit. Et quel sourire ! Si j'avais dû voir ce sourire sur une photo, en dehors de tout contexte, j'aurais pu jurer qu'on était juste en train de lui faire une pipe, hors champ.

— Boum, dit-il à voix basse, d'une voix tremblante de férocité.

J'attends, mais il ne rajoute rien.

— Boum ? demandé-je.

Il hoche lentement la tête, le regard brûlant. J'attends encore, mais rien ne vient. Devrais-je faire semblant d'être étonnée par cette proclamation de victoire laconique ? Parce que, franchement, je ne suis pas du tout surprise. En vérité, je sais même exactement quels noms Eric vient de transmettre à Jonas. Pas besoin de m'expliquer quels prétendus terroristes ont été tués aujourd'hui. Tandis que je soutiens le regard brûlant de Jonas, c'est comme si une vague de chaleur soudaine se répandait dans tout mon corps.

— Boum, bande de connards, dis-je, d'une voix aussi tranchante que le couteau avec lequel ces fumiers m'ont lacérée.

Jonas se passe lentement la langue sur les lèvres.

— Exactement, bébé, dit-il en glissant sa main à l'intérieur de ma cuisse. On les a bien baisés, ces bâtards.

Je me mords la lèvre. C'est sans doute le moment le plus excitant de toute mon existence.

— Tu m'étonnes, mon amour.

— Si tu savais comme je bande, déclare Jonas en soulevant le drap blanc pour prouver ses propos.

— Moi pareil, réponds-je en désignant une érection imaginaire entre mes jambes.

Jonas rit.

— Laisse-moi t'emmener en voyage aujourd'hui. Je ne veux pas attendre un jour de plus.

Lorsqu'il caresse avec douceur l'intérieur de ma cuisse, ma peau prend vie sous ses doigts.

— Dans un mois, murmuré-je.

Bon sang, je vais prendre feu, s'il continue.

— Je ne veux pas attendre.

— Je sais.

— Je veux partir tout de suite.

— Je sais, mais il faut attendre.

Je frissonne lorsque ses doigts remontent lentement pour effleurer mon point sensible.

— Je déteste attendre.

Son expression se transforme soudain et il devient le célèbre Jonas le grand requin blanc qui va dévorer Sarah la pauvre otarie sans défense. Ses doigts effleurent de nouveau mon clitoris et je frémis.

— On a réussi, bébé. Tu ne risques plus rien.

Ses doigts commencent à me caresser pour de bon.

— Nous sommes libres.

Ma respiration s'accélère sous le coup de l'excitation. Il a raison. Nous sommes libres. Libres de commencer notre nouvelle vie tous les deux. Libres de faire tout ce qu'on veut. Et je sais exactement comment je veux commencer à exercer cette nouvelle liberté. Sans un mot, je m'avance vers lui, m'installe à califourchon sur ses genoux et le prends en moi, aussi profondément que possible, avec un petit gémissement. Jonas soupire.

— Tu ne risques plus rien, dit-il en fermant les yeux. Ma magnifique Sarah.

Je soupire aussi en tremblant et commence à onduler des hanches doucement, de haut en bas, latéralement, savourant chaque sensation de son corps dans le mien.

— Partons aujourd'hui, mon amour, gémit-il. Je veux te montrer quelque chose.

— Dans un mois, chuchoté-je.

— Tyran, grogne-t-il en me caressant un sein.

— On fera escale à New York avant de rentrer. Tu pourras me présenter à ton oncle et lui annoncer en personne la création du Sommet du monde.

— Tout ce que tu voudras, mon amour, dit-il en effleurant ma cicatrice. Un petit saut à New York.

Il pose les mains sur mes hanches et commence à suivre mes va-et-vient. Le rythme s'intensifie.

Il a réussi. Jonas m'a protégée, comme il l'avait promis. Oh oui, oui, oui, mon homme a fait ce qu'il fallait pour me protéger des méchants. Moi. Sa femme. Et je l'en aime encore plus. Je l'adore, même. Oh, oui, oui, oui.

— Merci, Jonas, haleté-je en le chevauchant avec enthousiasme. Tu es mon héros.

— Tu es toute ma vie, répond-il en saisissant mes fesses à pleines mains. Bon sang, ce cul !

J'ai le droit à une petite tape.

— Mmmh, fais-je, parce que c'est tout ce que je suis capable d'articuler à cet instant.

Il a réussi. Il m'a protégée. Nous sommes libres. J'en pleurerais presque de joie et de soulagement.

Je me penche en avant pour l'embrasser, savourant la sensation de mes seins érigés contre son torse. Pour la première fois depuis que ces salauds m'ont tailladée et poignardée, je me sens totalement en sécurité. Insouciance, presque.

— Tu as réussi, Jonas.

— Nous avons réussi, corrige-t-il d'une voix tendue.

Il est à deux doigts de jouir. Il gémit.

— On a réussi. Tous les deux.

Jonas

Sarah parle presque non-stop depuis que nous avons entamé l'ascension du mont Olympe, à la suite de notre guide. Non, pour être précis, c'est un vrai moulin à paroles depuis que nous avons pris l'avion pour la Grèce, il y a trois jours. Le soulagement d'avoir terminé ses examens, sans doute.

Cela ne me dérange pas que Sarah fasse à la fois les questions et les réponses pendant notre ascension. Pas du tout. Cela fait trois semaines que j'attends avec impatience ce jour précis. Trois semaines que je prépare tout dans les moindres détails. Trois semaines que j'ai des érections dans mon sommeil rien qu'en imaginant que je vais poser un genou à terre devant elle. Trois semaines que je meurs d'impatience de lui passer la bague au doigt... et pas n'importe quelle bague, s'il vous plaît ! Petit à petit, j'ai perdu la capacité de fonctionner normalement et même carrément de tenir une discussion banale. Bon sang, quand nous avons embarqué dans l'avion, il y a trois jours, j'étais dans un de ces états !

Je tâte la poche de mon pantalon. Oui. La petite boîte est toujours là. Je pousse un long soupir douloureux. Je suis à quatre-vingt-dix-neuf pour cent sûr qu'elle dira oui, mais il me reste quand même un pour cent de chances de me faire éjecter, et cela me rend dingue. Oui, Sarah m'aime, bien sûr. Mais avec elle, pas moyen de savoir comment elle va réagir dans une situation donnée. Et si elle pensait que le mariage signait l'arrêt de mort d'une relation ? Et si elle me sortait un autre préjugé bizarre du même tonneau, à cause de ce dont elle a été témoin pendant son enfance ? C'est carrément possible. Sarah n'a jamais fait la moindre allusion au mariage et n'a même jamais exprimé l'envie de se marier un jour. Moi non plus, à vrai dire. Donc, méfiance. On ne sait jamais.

Je reprends un instant le fil de la conversation. Sarah est en train de parler de Josh et Kat, qui devaient s'offrir un long week-end chez Josh, à L.A., au moment de notre départ.

— Mmh-mmh, dis-je.

Josh n'arrête pas de me parler de Kat depuis notre retour de Vegas. Je suis ravi du tour qu'ont pris les événements pour le playboy et la fêtarde. Vraiment. Toutefois, je n'arrive pas à me concentrer sur eux, pour l'instant.

Lorsque j'ai préparé notre voyage en Grèce, j'ai bêtement pensé que ce serait mieux de prendre le temps d'arriver, de nous détendre, de récupérer du décalage horaire, de visiter Athènes pendant quelques jours, avant de nous lancer à l'ascension du mont Olympe, où j'ai prévu de lui demander de

devenir ma femme. Je n'avais sincèrement pas envisagé que l'attente me consumerait tout entier, que manger, dormir et même simplement discuter serait au-dessus de mes forces. Si j'avais su, j'aurais inversé le programme.

— ... Du coup, je pense avoir bien répondu à la question, poursuit Sarah. Mais l'énoncé était vraiment ambigu, tu vois ? J'ai l'impression que j'aurais pu défendre les deux points de vue et avoir raison.

Elle doit parler de ses examens de fin d'année. Lequel ? Ça, en revanche, je n'en ai pas la moindre idée.

— À mon avis, tu as tout déchiré, assuré-je, en espérant que c'est la bonne chose à dire au bon moment.

— Tu le penses vraiment ?

— Carrément.

— Bon, ça me rassure un peu, alors. Tu connais le droit contractuel en long, en large et en travers, quand même. Mais que penses-tu du sujet en droit civil ?

Je tâte ma poche. La petite boîte est toujours là.

Ce soir, elle portera ma bague de fiançailles à son doigt. Le monde entier pourra l'admirer, et moi, je pourrai respirer un peu. Heureusement que j'ai réservé la villa de Mykonis pour demain soir, plutôt qu'en début de séjour. Si j'avais pris la réservation avant le mont Olympe, je n'aurais jamais pu profiter du lieu, aussi paradisiaque soit-il. Ainsi, nous aurons quatre jours somptueux au nirvana pour fêter nos fiançailles... à condition qu'il y ait quelque chose à fêter. Bordel. Si elle répond par autre chose que oui, je vais me rouler en boule dans un coin et me laisser mourir.

— C'est presque comme si on pouvait sentir des fantômes millénaires autour de nous, tu vois ? dit Sarah.

— Mmh-mmh, réponds-je en tâtant encore ma poche.

— Comme si... je ne sais pas... Comme si on percevait leur sagesse collective. De façon presque palpable, flottant dans l'air.

— Mmh-mmh.

Le sentier n'est pas particulièrement ardu et la vue n'a rien d'exceptionnel, sur ce versant de la montagne, mais on n'est pas là pour la rando. Oh bon sang, je n'en peux plus d'attendre !

— Ça me rappelle également que c'étaient de vrais gens, tu vois ? Pas juste des noms dans un vieux livre d'histoire. C'étaient des gens comme toi et moi. Ils mangeaient, dormaient, faisaient l'amour, pleuraient, riaient, s'aimaient... Tu vois ce que je veux dire ?

— Mmh-mmh.

Elle s'arrête brusquement sur le sentier et je manque lui rentrer dedans. Elle fait volte-face pour me regarder.

— Tu m'écoutes, au moins ?

— Absolument. Je bois littéralement tes paroles. Je suis complètement d'accord avec ce que tu dis.

En fait, je n'ai pas la moindre idée de ce qu'elle vient de raconter, tellement j'ai le cerveau en ébullition. Tout ce que j'ai en tête, c'est comment je vais demander à cette femme merveilleuse de devenir ma femme. Et la mère de mes futurs enfants.

— Ça va ? me demande-t-elle, soudain inquiète.

— Bien sûr.

— Tu as l'air bizarre.

Mon cœur se serre. Est-ce qu'elle sait ?

— Ah bon ?

— Oui.

— Eh bien... Je suis juste... perdu dans mes pensées.

— À quoi penses-tu ?

— À toi.

Elle plisse les yeux.

— Moi ?

— Oui.

— En bien, j'espère.

— Toujours en bien. Tu es la déesse et la muse, Sarah Cruz. Quand je pense à toi, ce ne peut être qu'en bien.

— Oh, Jonas, soupire-t-elle en souriant. Tu es adorable.

Elle se retourne avec entrain et se remet en route pour rattraper le guide.

— Alors, qu'est-ce que tu as préféré ? demande-t-elle soudain.

Hein ? Préféré de quoi ? De quoi parlait-elle, tout à l'heure ? Bordel. Je me creuse la tête pour essayer de m'en souvenir. Les vrais gens. Oui, c'est ça ! Elle disait que ce n'étaient pas simplement des noms dans un livre d'histoire, mais des vrais gens. Elle parlait sans doute de notre visite d'Athènes, lors de notre premier jour interminable en Grèce.

— L'Acropole, réponds-je. Rien de tel que de voir le sol que Platon et Aristote ont réellement foulé. C'est ce qui m'a aussi saisi quand j'avais dix-huit ans, mais c'était encore plus magique de le voir avec toi.

Pfou ! Quel effort pour aligner autant de paroles cohérentes ! Il n'y a qu'un seul sujet qui m'intéresse, pour l'instant, et ce n'est pas l'Acropole. Je meurs d'envie de pouvoir enfin sortir le petit discours que je répète dans ma tête, nuit et jour, depuis trois bonnes semaines.

— Oui, moi aussi. C'était génial... surtout avec toi, ajoute-t-elle en me lançant un sourire adorable par-dessus son épaule.

Je lui souris aussi. Enfin, je crois. Qui sait à quoi mon visage ressemble, en ce moment ? Mes muscles faciaux ne répondent plus vraiment. Bordel, je perds la boule. Je rêve de cet instant non-stop depuis que nous avons quitté la maison de l'oncle William, il y a un mois.

Évidemment, William est tombé raide dingue de Sarah, dès qu'il l'a rencontrée. Je suis même persuadé que, s'il a si bien encaissé l'annonce de mon départ de Faraday & Sons, c'est grâce à la présence de Sarah. C'est comme si elle lui avait jeté un sort. Évidemment, quand Josh a débarqué le second soir en balançant qu'il partait aussi, la pilule a été plus dure à avaler pour ce pauvre oncle William. Cela dit, ça peut paraître fou, mais mon oncle a semblé presque soulagé d'apprendre la nouvelle, comme s'il attendait depuis longtemps que les frères Faraday lui balancent cette bombe. Au final, le week-end s'est étonnamment bien passé et je suis sûr que Sarah y est pour beaucoup.

— Tu as l'intention d'épouser cette fille ? a demandé l'oncle William, le second soir, après le repas, alors que Sarah venait de sortir pour aller aux toilettes.

— Affirmatif, ai-je répondu, avec une facilité qui m'a surpris moi-même.

C'était excitant de m'entendre admettre mes intentions à voix haute. Surtout devant ma famille.

— Dès que cela sera humainement possible, même.

— C'est génial, frangin, a dit Josh. Elle est au courant ?

C'est à cet instant que mon genou a commencé à danser la gigue tout seul sous la table.

— Non, ai-je répondu, soudain pris d'angoisse. Tu crois qu'il faut que je lui demande si je peux la demander en mariage ?

Ma question était sincère.

— Mais non, Jonas ! s'est crié Josh en riant. Quel couillon, alors ! Ce n'est pas ce que je voulais dire. Le truc, c'est que si tu veux faire une surprise à cette fille, alors tu dois t'assurer que ça décoiffe. C'est quand même l'histoire qu'elle va raconter à ses petits-enfants un jour. Alors, ne foire pas ton coup.

Comme dirait Sarah : *peuh* ! Je le savais déjà, ça. Pourtant, en entendant Josh, j'ai soudain été pris d'une affreuse envie de vomir et cette nausée ne m'a pas quitté depuis. Pendant un mois, alors même que j'étais débordé de boulot pour la transition entre Faraday & Sons et Le Sommet du monde, j'ai été de plus en plus inquiet. Ce n'est pas de faire de Sarah ma femme qui m'angoisse. Oh non ! Aucune inquiétude de ce côté-là. Je suis juste terrifié à l'idée de foirer ma demande. Ma précieuse chérie mérite quelque chose digne des contes de fées et je dois assurer.

— Donc, c'est ça, le mont Olympe ? demande Sarah, en regardant autour d'elle. Hum. Pas vraiment ce à quoi je m'attendais.

— Tu espérais quoi ?

Elle hésite.

— Oh, je ne sais pas... Peut-être un vieillard à barbe blanche avec des éclairs à la main...

Je ris doucement.

— En fait, ce que peu de gens savent, c'est que Zeus est maintenant si vieux qu'il passe ses journées dans un fauteuil à bascule à faire des sudokus.

Elle rit.

— C'est super cool de penser que les Grecs de l'Antiquité imaginaient que les dieux de l'Olympe vivaient vraiment ici.

Le guide en profite pour se lancer dans une longue explication sur le mont Olympe et la mythologie. Heureusement pour moi, d'ailleurs, car j'ai définitivement épuisé ma capacité à faire la conversation.

Sarah l'écoute avec attention, mais moi, je débranche.

J'adore le fait qu'elle ne m'ait pas demandé une seule fois pourquoi nous montions au sommet de l'Olympe. Sans doute croit-elle que la simple présence d'une montagne, n'importe où dans le monde, suffit à me séduire et à me donner envie d'aller voir ce qui se passe au sommet. En temps normal, c'est vrai. Mais aujourd'hui n'est pas un jour normal.

Après un dernier lacet et une dernière petite crête, nous sommes arrivés à destination. Un petit plateau qui s'étend juste sous le sommet accidenté de la montagne. Avec soulagement, je repère nos guides suivants qui attendent, exactement comme prévu, avec le matériel adéquat.

En apercevant l'équipe, Sarah s'arrête en plein milieu du sentier et se tourne vers moi :

— Tu te fous de ma gueule, Jonas Faraday ?

Elle a dû voir les deux parapentes colorés étendus sur le sol.

Je lui souris.

— Non, je ne me fous pas de ta gueule.

Elle me fusille du regard.

— On va sauter depuis le sommet de l'Olympe, bébé. Ensuite, on va se laisser porter dans les airs, jusqu'aux étendues de sable blanc des plages de la mer Égée.

Elle pince les lèvres.

— Et ça va être carrément génial.

— Je t'ai déjà dit que j'avais le vertige ?

— De nombreuses fois.

— Alors, tu cherches à te faire détester, c'est ça ?

— Bien au contraire.

— Dans ce cas, c'est raté, parce que là, je te déteste franchement.

— Viens, bébé, dis-je en riant. Je vais te montrer ce qui va se passer.

Sarah

Je tremble. J'ai vraiment, vraiment le vertige.

— Jonas, je ne suis pas très sûre, sur ce coup-là...

Je suis engoncée dans une épaisse combinaison et le type qui va piloter mon parapente est en train d'attacher mon harnais et de vérifier encore une fois chacune de ses accroches. L'idée, c'est qu'il va sauter de cette fichue montagne, avec moi ficelée sur son dos comme une *papoose* surdimensionnée. J'ai encore du mal à comprendre comment Jonas a pu envisager une activité pareille pour moi.

— Ça a l'air bon, bébé, dit Jonas, en s'approchant pour vérifier à son tour l'attache de mon casque. Maintenant, n'oublie pas : tout ce que tu as à faire, c'est te détendre et profiter de la vue, de pâturage en pâturage jusqu'à la mer étincelante.

Il faut reconnaître qu'il sait vendre son affaire. Avec lui, la pire des tortures ferait presque rêver. Presque.

— Laisse-toi aller et profite du voyage. C'est la seule chose que je te demande dans la vie, à partir de maintenant.

— Tu me l'as déjà prouvé mille fois, Jonas. Chaque nuit, en fait. Je me suis abandonnée à toi un nombre incalculable de fois, pour te prouver que je te reconnais comme mon seul seigneur, mon dieu, mon maître. Pourquoi faut-il encore que tu mettes en scène une nouvelle métaphore pour me le faire comprendre ?

Il lève les yeux au ciel.

— Parce que, pour une fois, je ne parle pas de cul, bébé. Je parle de la vie. C'est une métaphore de la vie. De notre vie ensemble. Je veux que tu saches qu'avec moi tu n'as qu'à te laisser porter et profiter de la vue. Parce que je prendrai toujours soin de toi.

Bon, en vérité, c'est carrément adorable. Il a de toute évidence soigneusement planifié son affaire. Malgré tout, je ne peux m'empêcher de ressentir un certain agacement. J'ai vraiment, vraiment le vertige.

— Oui, oui. Tu prendras toujours soin de moi... sauf quand tu me pousses depuis des hauteurs de dingue, alors que j'ai un vertige de malade.

Devant sa mine déconfite, je soupire. Je ne suis pas sympa.

— Oh, Jonas, je suis désolée, dis-je en lui prenant la main. Vraiment. Dis-moi ce que tu voulais me

dire. C'est une grande métaphore qui parle de la vie, pas de cul. Si je me laisse porter et que je profite de la vue... Allez, bébé ! Je suis méchante et horrible. Tu as tout soigneusement préparé. Je t'écoute. Continue.

Il a les joues rouges.

— S'il te plaît. Sérieusement. Je t'écoute.

Il s'éclaircit la voix.

— Même quand quelque chose te fait peur, si tu es prête à faire le saut dans l'inconnu... avec moi... tu pourras te rendre compte que c'est encore plus fantastique que tu ne l'aurais jamais cru.

— C'est adorable. Une métaphore géniale. Merci.

Il reprend confiance en lui.

— Ah, mais ce n'est que la première des nombreuses métaphores que j'ai prévues pour toi aujourd'hui.

— Ah oui ? C'est la journée des métaphores, mon cher Jonas ?

— Eh bien oui, parfaitement. Aujourd'hui, c'est le jour de la grande aventure métaphorique de Sarah et Jonas.

— Toi et tes métaphores, Jonas Faraday...

— Eh oui !

Il approche son visage du mien.

— Puis-je t'expliquer la métaphore que tu as déjà mise en scène pour moi aujourd'hui, sans même t'en douter ?

— Je t'en prie. Illumine-moi.

— Notre ascension du mont Olympe ? Une métaphore !

— Une métaphore ?

— Une métaphore. Incroyable, mais vrai. Si tu te souviens bien, je t'ai suivie pendant toute la montée. Tu marchais devant, et moi, derrière. Sais-tu pourquoi ?

Je fais signe que non en souriant. Il est trop mignon.

— Parce que j'assurerai toujours tes arrières, mon amour. Et parce que je te suivrai jusqu'au bout du monde. Fichtre ! Une double métaphore ! Doubles points pour moi.

Il a vraiment réfléchi à tout.

— Métaphore suivante. Nous sommes en haut du plus haut sommet de la Grèce. Le mont Olympe, la demeure des dieux.

Il pose une main sur ma joue.

— Sais-tu pourquoi j'ai voulu t'emmener ici en particulier ?

— Parce que tu es un pervers sadique ? murmuré-je, d'un ton beaucoup plus doux que mes propos.

Il pousse un long soupir pour se calmer et pose sa main sur mon épaule.

— Sarah Cruz, je t'ai amenée ici, à ce point précis de la planète, pour deux raisons. Doubles points, une fois encore ! ajoute-t-il en souriant.

Je souris aussi.

— Primo, il s'agit du plus haut sommet de la Grèce. Ce qui signifie que je suis presque obligé d'en faire l'ascension, afin de crier au monde mon amour pour toi.

Oh mon Dieu.

— Mais ce n'est pas la seule raison, poursuit-il. Nous sommes également montés ici, parce que c'est le domaine des dieux, Sarah. Ce qui signifie que tu es ici chez toi.

Ses yeux étincellent.

— Tu es la déesse et la muse, Sarah Cruz. Ma précieuse chérie, toutes les déesses grecques sont réunies en toi.

— Oh, Jonas...

— Tu es Aphrodite, déesse de l’amour, de la beauté, du plaisir et du sexe. Le sexe le plus torride que le monde ait jamais connu. Rien que d’y penser...

Je rougis.

— Tu es Athéna, déesse de la sagesse, du courage, de l’inspiration, de la loi, de la justice, de la force et de la stratégie. Tu es tellement intelligente, bébé, que j’hallucine encore.

Je me mords la lèvre.

— Tu es Artémis, protectrice des femmes. Bébé, ton cœur gros comme ça... La sincérité avec laquelle tu t’engages pour ces femmes, afin de rendre le monde meilleur... Je crois que c’est ce que je préfère chez toi. De loin.

J’ai du mal à en croire mes oreilles. J’en ai presque la tête qui tourne.

— Attends, ce n’est pas tout, reprend-il avec un sourire en coin. Tu es aussi ma Déméter, déesse des récoltes, de la vie et de la nourriture. Bébé, tu es ma nourriture. J’ai physiquement besoin de toi, comme une fleur a besoin du soleil, de la terre et de l’eau. Tu me nourris, bébé, jusqu’à mes racines. Tu me donnes la vie.

Oh merdum. Mes genoux menacent de lâcher.

— Et puis, ma magnifique Sarah, n’oublions pas que tu es aussi Héra... La déesse du mariage et du foyer, ajoute-t-il, après une petite pause théâtrale.

Pardon ? Tu peux répéter ?

Il est radieux.

On parle bien métaphore, là ?

— Ma magnifique Sarah, toutes ces déesses puissantes, belles et respectées sont réunies en toi.

Il ne parlait pas littéralement de mariage, si ?

— Mais surtout, n’oublions pas que tu es aussi la muse, Sarah Cruz. L’inspiration de la beauté féminine même. Tu es la féminité du royaume idéal.

Oh mon Dieu. C’est trop. C’est tellement beau, tellement homérique.

— Jonas, soupire-je.

Pour des raisons que je ne comprendrai jamais vraiment, mon merveilleux sapajou de chéri est un junkie impénitent et, ô miracle ! il se trouve que je suis sa drogue de prédilection.

— C’est donc pour ça, ma belle chérie, que nous sommes ici, au sommet de l’Olympe.

Il soupire, visiblement soulagé. Puis il reprend une profonde inspiration pour passer à la suite.

Ce n’est pas fini ?

— Toutefois, rien de tout cela n’explique pourquoi nous allons sauter depuis le sommet du plus haut sommet de la Grèce, poursuit-il, comme s’il trépignait d’impatience de me révéler un énorme secret.

Je souris. Il est vraiment adorable. Comment a-t-il trouvé cela dans sa jolie petite tête ?

— Je t’en prie, mon amour. Dis-moi tout. Pourquoi diable allons-nous sauter depuis le sommet de cette montagne mythique ? Dis-le-moi, car je n’en peux plus d’attendre.

— Parce que, ma belle Sarah, toi et moi sommes prêts à faire le grand saut suivant. Nous avons commencé par sauter ensemble du haut de cette cascade, parce que c’était tout ce que nous étions capables de faire à ce moment. Mais à présent, nous sommes prêts à sauter depuis le ciel.

J’ai l’impression qu’il vient de me faire l’amour avec ses mots. Cherche-t-il à m’exprimer une sorte d’engagement éternel ? Là, maintenant ? Est-ce une sorte de cérémonie de fiançailles métaphorique et élaborée ?

— Ce qui m’amène à la métaphore suivante. Nous sommes sur le point de sauter dans le vide depuis le sommet d’une montagne, ma magnifique Sarah. Et pourtant, tu remarqueras que je t’ai fourni un parachute pour l’atterrissage. Bon, je sais... techniquement, c’est un parapente, mais pour notre métaphore, on dira que c’est un parachute. Bref, tout ça pour dire que, quoi qu’il arrive, quels

que soient les sauts dans le vide que nous ferons dans notre vie, nous serons toujours ensemble, et ta sécurité, ta protection et ton confort seront toujours mes priorités.

C'est de la folie. Je fonds.

L'expression de Jonas est adorable. Il est euphorique. Il est l'homme le plus beau du monde. Et moi, la plus grosse veinarde de la terre. Oui, il me propose métaphoriquement de l'épouser, maintenant. J'en suis sûre. Je touche le bracelet de platine à mon poignet.

— Je t'aime, Jonas.

Bon sang, j'ai envie de dire tellement plus, mais je connais mon Jonas : il a prévu son petit discours de longue date et je ne veux pas casser son jeu.

— Alors, tu veux bien sauter depuis le mont Olympe avec moi ? demande-t-il, comme s'il doutait encore de ma réponse.

— Bien sûr, bébé. Je sauterais du haut de n'importe quelle montagne avec toi... De n'importe quelle cascade ou échelle, ou même de n'importe quel arbre, pont, tabouret ou rebord de trottoir... Tant que c'est avec toi.

Il se retient de sautiller de joie.

— Oh, Jonas...

— Attends ! Ce n'est pas fini.

Il réfléchit un instant en dissimulant un sourire.

— Mais pas maintenant. Plus tard...

Mon estomac se noue. Pas fini ? Mon esprit tourbillonne sans fin, envahi d'innombrables pensées saugrenues que je ne devrais surtout pas envisager. Des pensées que Jonas ne pourrait jamais faire siennes.

— Je suis désolé de ne pas pouvoir t'accompagner moi-même. Sauter du mont Olympe attaché à un inconnu grec, ça fout un peu ma métaphore par terre. Mais ça vaut toujours mieux que de s'écraser lamentablement au sol.

— Je n'aurai qu'à imaginer que c'est toi.

— Voilà.

Un moniteur s'approche.

— Vous êtes prêts ? nous demande-t-il avec un fort accent grec.

— Oui. Je pars en premier. D'accord, bébé ?

— Super.

— Je veux être en bas à t'attendre quand tu arriveras.

— Encore une métaphore, j'imagine ?

— Non. Je veux juste prendre des photos de ta tête à l'atterrissage. Ce sera hilarant.

Je ris.

— Il y a quand même une autre métaphore qui nous attend en bas. La plus importante de toutes, ma précieuse chérie. Mais je t'en parlerai en détail quand nous aurons atterri.

Mon estomac se serre de nouveau et un frisson me parcourt l'échine.

— Tu me donnes un indice ?

— Non. Je t'en parlerai en bas.

Quand il se penche pour m'embrasser, glissant sa langue entre les miennes, je tressaille.

— Profite du vol, ma précieuse chérie. Détends-toi, laisse-toi porter et profite de la vue magnifique.

Je me retiens de battre des mains. Bon sang ! On vient juste de m'offrir la plus magnifique des déclarations d'amour jamais faites à une femme dans l'histoire. C'était un peu l'Illiade des déclarations, messieurs-dames. Je parviens cependant à me contenir.

— C'était magnifique, Jonas. J'en ai le tournis. Vraiment.

— C'est vrai ? Je ne m'en sors pas trop mal, jusqu'ici ? demande-t-il avec un sourire timide.

Comment ça ?

— Bien sûr. Tu t'en sors très bien... jusqu'ici ? Tu es un poète. L'homme le plus romantique qui ait jamais existé. Un maître absolu des conneries de la Saint-Valentin.

Il semble ravi.

— Je plains juste le pauvre gars qui va vouloir déclarer sa flamme à une femme après toi. Ce que je viens de vivre, c'était la forme originale de la déclaration d'amour.

Un sourire ravi illumine le visage de Jonas.

— Trop facile de faire l'original divin des déclarations d'amour à la femme qui est l'original divin de la féminité.

Je ne peux retenir un petit rire.

— Alors ? Prête à sauter ?

Évidemment, ça me stoppe net mon envie de rire. Merdum de merdum. J'avais fini par oublier qu'il allait vraiment falloir sauter.

— Oui, oui, réponds-je d'une toute petite voix.

Il m'embrasse sur la joue en riant.

— À tout à l'heure, ma précieuse chérie. On se retrouve en bas, sur les somptueuses plages de sable blanc de la mer Égée.

Puis, il se tourne vers son moniteur et lui lance, le pouce levé :

— Allez, c'est parti !

Jonas

La voilà qui descend du ciel comme un merveilleux papillon. Oh mon Dieu, elle est magnifique. Son visage explose littéralement d'excitation, de fierté... et aussi de peur. Je l'entends presque pousser des cris, de l'endroit où je me tiens, tout en bas, sur la plage. J'éclate de rire en me tordant le cou pour la regarder descendre. Wouah, elle est ravie ! Je prends un million de photos d'elle avec mon téléphone ; elle me fait des signes et des grimaces. Elle est adorable, avec son petit casque et ses joues rouges. Elle rayonne.

Son moniteur lui crie quelque chose, sans doute pour l'avertir de l'atterrissage, lui demander de se redresser dans son harnais et de se préparer à toucher le sol. Au fur et à mesure, je vois l'expression joyeuse de Sarah s'effiloche. Si je pouvais rajouter un commentaire à côté de son visage, ce serait « Oh Oh... ». Je ne peux m'empêcher de rire.

Ils arrivent vite. Plus moyen de remonter. Oh, ma pauvre chérie ! Elle a l'air terrorisée. C'est la panique totale. Je me sens soudain terriblement coupable de lui imposer tout ça. Peut-être existait-il un moyen plus doux de lui transmettre ma dernière et glorieuse métaphore ?

Bon, tant pis. Trop tard. Ils arrivent.

Atterrissage parfait. Léger comme une plume, un contact sans heurt avec le sol, suivi d'une course folle. Sarah et son moniteur courent, courent, courent ensemble. Regardez-la ! On dirait une pro... Enfin, pendant dix mètres. Ensuite, elle s'écroule au sol, presque avec soulagement.

Je bondis vers elle.

Elle se débat comme une tortue retournée. Dès que son moniteur la libère, elle se met debout d'un bond pour courir vers moi en criant à pleins poumons. Elle saute dans mes bras en poussant des cris aigus.

— Tu m'as vue ? Tu m'as vue ? J'ai réussi !

Elle enroule ses jambes autour de ma taille et me serre, fermant les yeux tandis que je parsème son visage radieux de baisers enthousiastes.

— C'était incroyable, dis-je. Tu as été formidable.

Je l'embrasse encore et encore.

— Je l'ai fait ! hurle-t-elle en me serrant de plus belle. J'ai sauté du haut d'une montagne. J'ai couru jusqu'au bord de cette foutue falaise... et j'ai sauté ! Oh bon sang, Jonas ! J'ai cru que j'allais

faire pipi dans ma culotte, je te jure. Mais j'ai continué à courir quand même et j'ai sauté.

Elle m'embrasse encore, puis s'écarte soudain et me donne une tape sur l'épaule, l'air sérieux.

— J'ai failli avoir une crise cardiaque, Jonas Faraday ! C'est ça que tu voulais ?

Elle essaie de paraître fâchée, mais je vois bien qu'elle est ravie.

— Un être normalement constitué ne court pas pour sauter du haut d'une falaise. Tu es au courant, quand même ?

— Mais c'est plutôt drôle, non ?

— Très.

— Tu as réussi, bébé.

— J'ai réussi. Et toi aussi. On a réussi.

Elle sourit.

— Et quelle vue ! Oh, Jonas ! Cette vue !

— Magnifique, n'est-ce pas ?

— Je n'avais jamais rien contemplé d'aussi beau. Le paradis sur terre.

— La couleur de l'eau...

— À se damner. Jamais je n'avais vu une eau aussi turquoise.

— Et tu n'as pas trouvé ça incroyablement calme, d'être là-haut ?

— Si. Quand j'ai arrêté de faire une crise cardiaque, après le décollage, je me suis dit que, finalement, c'était plutôt sympa... Jusqu'à l'atterrissage ! ajoute-t-elle soudain en me donnant une nouvelle tape sur l'épaule. Quel sadique ! Non, mais quel sadique !

J'éclate de rire.

— Tu aurais dû voir ta tête !

— Essayais-tu de me torturer ?

— Non, au contraire, dis-je en l'embrassant. Ma précieuse chérie.

Soudain, j'ai le cœur au bord des lèvres.

Voilà. Le moment est venu. Oh mon Dieu. J'inspire profondément.

— Laisse-moi te reposer par terre.

Elle déroule ses jambes et se laisse glisser au sol. J'ai chaud au visage. Je ne peux plus respirer. Voilà. C'est maintenant. Le moment que j'attends depuis des semaines. Je sens le sang battre à mes tempes.

— Il reste une métaphore dont je voudrais te parler... La plus importante de toutes.

Elle me regarde. Je tâte ma poche. Oui, la boîte est toujours là.

— Sarah...

Je m'éclaircis la voix.

— Ma magnifique Sarah...

Bon sang, j'ai la gorge serrée. Sarah détache son casque et l'enlève. Elle a l'air tendue. J'inspire de nouveau profondément.

— Merci, d'abord, bafouillé-je.

Merde. Ce n'est pas du tout ce que j'ai répété. D'où ça sort, ça ? Je dois me reprendre et faire les choses bien. Sarah me regarde avec sérieux, les lèvres pincées.

J'inspire de nouveau profondément pour essayer de reprendre mes esprits. Qu'est-ce que j'avais prévu de dire, déjà ? Mon discours me paraît soudain tout pourri. La seule chose que je ressente, en cet instant, c'est de la gratitude. De l'amour et de la gratitude. Tant pis pour mon discours. Je vais juste sortir ce que j'ai sur le cœur.

— Merci, Sarah, dis-je encore. Merci de m'aimer. De m'apprendre à me laisser aimer. Ton amour, c'est ma rédemption.

Sentant que ma lèvre se met à trembler, je marque une pause.

— Ton amour m’a donné la vie.

— Oh, Jonas, soupire-t-elle, au comble de l’émotion.

Je prends son visage à deux mains.

— Je n’avais rien compris, quand j’ai qualifié notre amour de folie. Je suis désolé. Notre amour n’a rien de fou, bébé. Au contraire, c’est lui qui m’a enfin sorti de la folie.

Elle sourit. Je pose les mains sur ses épaules.

— Sarah Cruz, quand tu t’es glissée dans ce petit cocon pour nous deux, quand tu t’es donnée à moi, de façon totale et absolue, c’est à ce moment que j’ai découvert le bonheur, pour la première fois de ma vie.

Je ravale une boule d’émotion. Sarah cligne des yeux pour chasser des larmes qui menacent de couler.

— Alors, j’ai pensé...

Ma voix se met à trembler.

— J’ai pensé qu’il ne pouvait exister de bonheur plus grand que d’être dans ce cocon pour deux, avec toi, pour le restant de nos jours.

J’ai les mains moites. Je palpe la petite boîte à travers le tissu de mon pantalon. Les moniteurs et d’autres personnes s’affairent sur la plage autour de nous, en bavardant en grec. Sarah a l’air sur le point de fondre en larmes et moi, j’ai le tournis.

— Je croyais que notre petit cocon pour deux était le summum de l’expérience humaine.

Elle me sourit de ses grands yeux bruns.

— Mais quelque part en chemin, je ne sais plus trop quand, je me suis rendu compte qu’il existait une joie encore plus grande que de rester dans ce cocon avec toi. C’était de te regarder sortir de ce cocon, pour te transformer sous mes yeux en un magnifique papillon. Le papillon que tu avais toujours été destinée à être.

Un millier d’émotions se reflètent sur son visage.

— Lorsque tu es devenue mon beau papillon, puissant et solide, délicat, miraculeux et glorieux, c’est vraiment là que j’ai découvert l’original divin du bonheur. L’extase pure.

Ses yeux se remplissent de larmes. On y est. Mon cœur va sortir de ma poitrine en défonçant ma cage thoracique.

Après une profonde inspiration, je sors la boîte de ma poche et pose un genou à terre. Lorsque j’ose enfin lever les yeux vers Sarah... celle-ci éclate en sanglots.

Oh mon Dieu. Je ne lui ai même pas encore posé la question. Je n’ai même pas encore ouvert la boîte. Je suis à genoux devant elle avec une boîte fermée et elle braille comme une gosse qui vient de faire tomber sa glace. Est-ce que je dois me relever pour la consoler ? Non. Impossible. Je vais faire une attaque si j’attends une seconde de plus. Plus rien ne peut m’arrêter. Je suis un trente-trois tonnes lancé à pleine vitesse.

Quand j’ouvre la boîte, Sarah est au bord de l’apoplexie. Elle pleure de façon incontrôlée et rit de bonheur en même temps. Oh, mon bébé. Elle est dans un de ces états ! J’adore.

— Jonas, sanglote-t-elle, en portant un poing à sa bouche. Oh mon Dieu.

Les moniteurs et les passants se sont rassemblés autour de nous. Apparemment, un gars agenouillé qui tend une bague à une fille, c’est un spectacle qui dépasse les frontières.

— Tu es la déesse et la muse, Sarah Cruz, dis-je en lui tendant la pierre. Je t’aime plus qu’aucun homme n’a jamais aimé une femme dans l’histoire de l’humanité. Notre amour est favorable aux bons, admiré des sages, agréable aux dieux.

Je m’interromps. Non pas parce que j’ai peur ou parce que j’hésite, mais parce que je veux savourer cet instant.

— Notre amour rend les dieux jaloux, ma précieuse chérie.

J'inspire profondément et je demande enfin :

— Ma magnifique Sarah Cruz, veux-tu m'épouser ?

Elle tombe à genoux devant moi et se jette à mon cou pour m'embrasser avec une voracité presque meurtrière. La petite assistance qui s'est rassemblée autour de nous applaudit.

— Oui ? hoqueté-je, incapable de respirer à cause de l'étreinte d'ours dans laquelle Sarah me retient prisonnière. C'est oui ?

— Oui ! s'exclame-t-elle. Oui !

Je m'empare de sa main tremblante et entreprends de lui glisser la bague au doigt, mais elle me repousse en riant. Bordel, je me suis trompé de main ! Hilare, elle me tend l'autre et je parviens tant bien que mal à glisser la bague au bon doigt. Ça y est ! J'ai du mal à y croire, mais elle porte ma bague ! C'est officiel. Sarah Cruz va devenir ma femme.

Sarah regarde la bague et pousse un petit cri excité.

— Oh Jonas ! Elle est époustouflante !

Je prends sa main pour la regarder. C'est vrai. C'est encore plus joli sur elle.

— C'est magnifique, dis-je. Il fallait quelque chose digne de toi.

Je l'aide à se relever et l'embrasse comme si j'essayais de ramener à la vie une noyée. À moins que ce ne soit l'inverse. Autour de nous, les badauds applaudissent encore et quelqu'un crie : « Bravo ! »

— Ma future épouse ! annoncé-je en désignant Sarah. Elle a dit oui !

Sarah rit.

— Je ne veux pas attendre, dis-je soudain, en la prenant avec urgence par les épaules. Allons nous marier tout de suite.

Aussitôt, une étincelle d'excitation illumine son visage.

— Tout ce que tu voudras... mon cher et futur époux.

Elle glousse de joie.

— Bébé, je te laisse un mois pour préparer le mariage et...

— Oh là, quoi ?

— Fais ce que tu veux. Embauche dix organisateurs s'il le faut. Je me fiche bien de la forme, à condition que je puisse t'appeler ma femme dans un mois.

Elle pose ses mains sur ses joues, l'air catastrophé :

— Je ne peux pas organiser un mariage en un mois !

— Mais si !

— Non, tu ne comprends pas... J'ai besoin d'un an. Six mois au moins.

Je gémiss. Pas moyen d'attendre six mois pour épouser cette fille.

— S'il te plaît, Sarah. S'il te plaît !

Je deviens fou. Je l'épouserai à cette minute même, si elle me laissait faire.

— Peu importe la somme ou qui tu embauches. Je me fiche de tout ça. Seulement... Je ne veux pas attendre. S'il te plaît.

— Tu es sacrément exigeant, comme mec ! s'exclame-t-elle en riant.

Et alors ? C'est trop important. Je refuse catégoriquement d'attendre. L'idée d'attendre même un mois est une torture.

— Sarah, s'il te plaît. S'il te plaît. S'il te plaît.

Elle secoue la tête, comme si elle avait encore du mal à y croire. Puis, elle hausse les épaules, d'un air résigné.

— D'accord, bébé. Comme tu voudras.

— Tout est possible quand on y met la somme. Fais-moi confiance.

Elle sourit en levant les yeux au ciel.

— Tu sais quoi ? Je me fiche bien de la cérémonie. Tout ce qui m'intéresse, c'est d'être mariée avec toi.

— Non, non, bébé. Je veux que tu te fasses plaisir. Embauche qui tu veux pour que ce soit parfait. Même s'il faut payer cinq fois le prix normal. Je m'en fiche. Je veux juste ne pas avoir à attendre. S'il te plaît !

— Pas de problème, répond-elle en claquant des doigts. C'est comme si c'était fait. Je l'attire contre moi. Je suis tellement soulagé que j'en pousserais des hurlements.

— Vraiment ?

— Bien sûr.

Elle m'embrasse.

— Tout ce qui compte, c'est de devenir ta femme, répète-t-elle. La cérémonie, c'est juste une fête. Je peux organiser une fête en un mois, sans problème.

J'ai l'impression de planer. Ce doit être l'adrénaline. Mon sexe commence à se réveiller. J'ai des frissons partout.

— Courons sur la plage pour trouver un coin tranquille et nous baigner tout nus, chuchoté-je, le souffle court.

Elle regarde le diamant à sa main et fait la grimace.

— Je n'ai pas envie de perdre ma bague dans la mer...

Bordel de merde. La bague de fiançailles que j'ai achetée ne va quand même pas m'empêcher de faire l'amour à ma future femme ? Non mais sans blague.

Sarah se tourne vers les moniteurs.

— Est-ce que l'un d'entre vous aurait un parachute en rab qu'on pourrait emporter en promenade ? On le rapporte tout de suite.

Elle se tourne vers moi et ajoute avec un grand sourire :

— Quand on veut, on peut...

Je souris. Elle est tellement maligne. Et carrément sexy.

L'un des moniteurs sort une toile colorée de son sac.

— Pas pour voler, O.K. ? précise-t-il en le lui tendant. Pour s'entraîner au sol.

— C'est parfait, merci.

Sarah me lance un regard malin.

— Qu'en penses-tu, bébé ?

— Tu m'étonnes, ma belle.

Je m'empare du parachute et prends Sarah par la main. Ensemble, nous nous élançons sur la plage en riant. Nous courons encore et encore, jusqu'à nous retrouver totalement seuls. Plus un chat en vue. Lorsque nous sommes absolument certains que personne ne peut nous voir, nous nous allongeons sur le sable et étendons le parachute sur nous. Les rayons de soleil filtrent à travers la toile aux couleurs vives, projetant des ombres bleues, rouges et jaunes sur le sable et nos visages.

Nous sommes deux animaux sauvages, assoiffés l'un de l'autre. Haletante, Sarah retire son T-shirt, le visage baigné d'une lueur bleue. J'enlève le mien, tandis qu'elle me retire mon pantalon en toute hâte. Mon sexe bondit aussitôt.

— Garde à vous, soldat ! murmure-t-elle, pantelante.

— Toujours à vos ordres, madame.

Elle rit.

— La future Mme Faraday, marmonné-je en glissant une main dans sa culotte pour toucher son cul.

Bon sang, je suis dur comme fer.

— La future Mme Faraday, répété-je, rien que pour le plaisir de prononcer ces mots. Tu vas

devenir ma femme.

Avec un gémissement, elle me mordille la lèvre, puis, soudain, sa main s'empare de mon membre.

— Mon futur mari.

Ses mots déclenchent une décharge d'électricité dans mes veines.

— Encore, gémis-je en lui retirant sa culotte.

— Mon futur mari.

Elle caresse mon sexe avec autorité pendant un moment, m'arrachant de délicieux frissons, puis elle s'allonge dans le sable, m'attirant à elle, m'invitant en elle, dans un halo rosé de soleil.

Elle s'apprête à diriger mon sexe vers le sien, mais je ne suis pas prêt à céder. Je viens juste de demander à cette fille de devenir ma femme, et rien, pas même l'indomptable Sarah Cruz, pas même Orgasma la Toute-Puissante, ne pourra m'empêcher de vénérer ma future femme à l'autel le plus sacré que je connaisse.

Je m'agenouille entre ses jambes et écarte ses cuisses pour commencer mon adoration de zélate. Bon sang, la future Mme Faraday est tellement savoureuse ! Elle gémit et se tortille contre ma langue.

— Ma future épouse, chuchoté-je d'une voix rauque, sans cesser de la lécher exactement comme elle aime. Je vais t'épouser, bébé. Tu vas devenir ma femme.

Enfin, délicieusement, elle se cambre vers moi et s'abandonne. Lorsque l'orgasme se retire, elle ouvre les yeux et me sourit.

— Viens donc voir par ici, mon petit mari.

Pas besoin de m'en dire plus.

— C'est le plus beau jour de ma vie, me chuchote-t-elle à l'oreille en levant ses hanches vers moi, son visage à présent baigné d'un jaune éclatant.

— Moi aussi, réponds-je en l'embrassant.

Elle tremble.

— Oh, Jonas, dit-elle en enroulant ses jambes autour de ma taille. C'était la plus belle demande en mariage du monde.

— Tu trouves que c'était bien ?

— Oh, bébé, c'était plus que bien. Tu es une bête. Et maintenant, ajoute-t-elle avec un gémissement, prends-moi comme une bête.

Bordel, cette fille m'excite ! Je fais exactement ce qu'elle me demande.

— Oui, comme ça, gémit-elle. Exactement comme ça.

Elle plante ses dents dans mon cou.

— Aïe !

Elle rit et me mord de nouveau.

— Pourquoi tant de violence ?

Elle rit encore. Je change légèrement de position, afin que mon sexe la touche à un angle différent. Aussitôt, je sens son corps s'allumer sous moi.

— Oh, oui, halète-t-elle. Comme ça. Ne t'arrête pas. Oh bébé !

Il n'existe aucun mot pour décrire ce genre d'extase, car il n'a jamais existé un amour tel que le nôtre. Elle est l'original divin de la femme et notre amour est l'original divin de l'amour.

— Sarah, balbutié-je, au bord de mon propre nirvana. Je t'aime.

— Mmmh.

Le parachute projette des couleurs magnifiques autour de nous et sur le sable, illuminant notre cathédrale comme les plus beaux vitraux imaginables.

— Je t'aime, bébé, grondé-je, en l'embrassant encore et encore.

— Jonas, gémit-elle, au bord du précipice. Oui !

— Et je vais t'épouser.

C'est alors qu'elle émet ce son particulier.

— Tu vas devenir ma femme.

Elle ne tient qu'à un fil.

— Madame Faraday.

Et voilà. Elle bascule.

Et moi avec.

Elle m'a sauvé.

Elle est ma rédemption.

Elle est ma religion.

Je renais.

Jamais un amour n'a été aussi fort que le nôtre.

Et aucun ne pourra jamais se comparer à lui.

Notre amour est favorable aux bons, admiré des sages, agréable aux dieux. C'est le summum de l'expérience humaine.

Épilogue

Jonas

— Madame Faraday ?

Elle ne répond pas. Elle est allongée sur le ventre, le visage enfoui dans l'oreiller.

Je laisse courir mes doigts le long de son dos, par-dessus son débardeur, en chantonnant le refrain de *I Melt with You* de Modern English. Je chante affreusement mal, c'est certain. Mais cela ne l'empêche pas d'adorer m'entendre chanter, surtout cette chanson-là.

Elle ne bouge toujours pas.

— Madame Faraday ?

Je chantonne encore. Un grognement émerge de l'oreiller.

— Mmmh...

— Bonjour, ma magnifique madame Faraday, chuchoté-je. Vous êtes réveillée ?

— Moui, répond-elle de sa voix rocailleuse. Comment fais-tu pour t'être remis si vite au rythme de Seattle ?

— Oh non... Mon corps est resté à l'heure de la Nouvelle-Zélande. C'est juste que mon esprit est trop heureux pour dormir.

Elle enfouit la tête dans l'oreiller en gémissant.

— J'ai épousé un taré.

Je plante un doigt dans sa fesse gauche à travers la toile de son pyjama.

— Bonjour, femme.

Elle chasse ma main.

— Malade. Va-t'en.

— Femme ? À moi ?

— Quelle heure est-il en Nouvelle-Zélande ? Parce que mon corps est encore à cette heure-là...

— Allez, espèce de marmotte. Ça fait trois heures que je suis réveillé. Je suis allé à la salle de sport, j'ai fait toutes les lessives du voyage et j'ai répondu à des centaines de mails. Maintenant, je m'ennuie de ma jeune et sexy épouse.

— Comment fais-tu pour tenir avec aussi peu de sommeil, espèce de fou ?

Elle garde le visage enfoui dans l'oreiller, refusant toujours de me regarder.

— Je te jure, tu n'es pas humain. En fait, je pense que tu es une sorte de droïde.

Je m'assieds sur le lit à côté d'elle et commence à caresser la courbe de son cul délicieux. C'est plus fort que moi : je baisse la ceinture de son pyjama et dépose un petit baiser sur sa fesse. Il me faut faire appel à toute ma retenue pour ne pas lui baisser complètement son pantalon et lui faire bien d'autres choses encore. Mais je sais qu'elle est épuisée.

— Et si je te disais que je t'avais préparé un cappuccino ?

Elle relève brusquement la tête.

— Alors, je dirais : « Mais bonjour, mon cher et tendre époux ! Ravie de vous voir. » Tu aurais dû commencer par ça, andouille.

Elle se retourne enfin, puis se redresse. Je lui tends la tasse qui attendait sur la table de nuit.

— Et voilà, chère madame.

— Merci, mon gentil mari, tu es le meilleur. Même si tu es un taré et un droïde.

Elle boit une gorgée.

— Mmmh.

— As-tu bien dormi ?

— Comme un bébé. C'est tellement bon de dormir enfin dans son lit.

— On n'est jamais aussi bien que chez soi. Que chez nous, surtout.

Évidemment, j'ai adoré chaque minute de notre lune de miel. Une semaine en Nouvelle-Zélande, royaume de l'aventure, suivie de trois jours au Vénézuéla, où Josh et Kat nous ont rejoints. Sarah avait organisé une réunion très émouvante entre Josh, moi et Mariela. Et pour finir, quatre nuits magiques, rien que nous deux (et nos amis les sapajous hurleurs) dans notre cabane dans les arbres au Belize. C'était hallucinant. Pourtant, quand l'heure est venue de rentrer, je n'étais pas fâché. À vrai dire, j'étais même impatient de commencer ma nouvelle vie avec ma chérie, ma femme, la déesse et la muse, Sarah Faraday.

Sarah boit son cappuccino d'un air endormi.

— Oh bon sang, j'ai mal partout, gémit-elle. Après tous ces sauts en élastique, ces descentes en rappel et nos nuits à fricoter comme des lapins, je vais rester à l'état de nouille pour le restant de mes jours.

— Je suis bien vidé aussi, admetts-je.

— Bien sûr. C'est d'ailleurs pour ça que tu as déjà fait du sport ce matin et vidé les valises. Tu es vraiment une bête curieuse.

— Je t'ai dit : je suis trop heureux pour dormir.

— C'est adorable.

En général, ça veut dire qu'elle trouve ça un peu trop passionné ou flippant, ou les deux à la fois.

— Il y a une pile énorme de cartes et de cadeaux qui attend dans la cuisine, dis-je. Josh et Kat ont dû tout rapporter pour nous après le mariage. Tu veux tout ouvrir aujourd'hui ?

— Oui, mais plus tard, quand je pourrai me concentrer. Pour l'instant, je suis juste é-pui-sée.

Elle bâille. Je repousse une mèche de ses cheveux.

— Même quand tu es fatiguée, tu es belle. Tu sais ça, madame Faraday ?

Elle soupire avec bonheur.

— Il était vraiment bien, le mariage, non ?

— C'était parfait.

Sarah et moi avons déjà parlé de notre mariage d'innombrables fois au cours des deux dernières semaines, mais, apparemment, on ne s'en lasse pas.

— Georgia était sublime. Et Trey, tellement chic dans son costume.

— Ta mère n'arrêtait pas de sourire.

— Sauf quand elle pleurait comme une madeleine.

— Non, non. Même là, elle souriait quand même.

— Oh bon sang ! La tête de Mlle Westbrook quand elle t'a vu, Jonas ! Rien que d'y penser, j'en ai encore les larmes aux yeux. C'était merveilleux.

Je souris. C'est vrai que c'était merveilleux. Mais je pourrais dire la même chose de chaque instant de la cérémonie. Sarah avait tout organisé, du début à la fin. Moi, je n'ai fait que payer les factures et me pointer en même temps que les autres invités. C'était magique. Lorsqu'elle s'est avancée dans l'église pour me rejoindre, j'ai vraiment cru que j'étais au paradis. Et lorsqu'elle a dit « oui », lorsqu'elle est officiellement devenue ma femme, devant Dieu et tous nos proches, ça a été le moment le plus heureux de ma vie.

Ensuite, il y a eu la réception. Oh bordel, tu parles d'une fête ! J'ai même dansé ! Toute la nuit. Avec Sarah, bien sûr. Mais aussi en compagnie de tous les invités : Georgia et son nouveau petit ami, et puis avec Trey, Mlle Westbrook et ses enfants, y compris mon homonyme, qui s'est révélé un sacré gaillard, ainsi que la maman de Sarah, Josh, Kat, Henn et tout un tas de copains de fac de Sarah très sympas. Même avec l'oncle William, quand on a sorti le scotch et que l'orchestre a passé la vitesse supérieure.

Jamais je ne m'étais autant amusé de ma vie. Une bonne vieille fête comme on n'en fait plus. Bon, c'est sûr, on fait souvent les andouilles avec Sarah, ou Josh, d'ailleurs. Mais je ne m'étais jamais autant lâché devant d'autres personnes qu'eux. Et certainement pas devant une assemblée entière de quasi-inconnus. Sarah a eu un coup de génie en réservant le restaurant Canlis pour l'occasion. Quoi de mieux que le restaurant de notre premier rendez-vous ?

— Allô Jonas ? Ici la Terre.

Je souris.

— À quoi penses-tu, bébé ?

— À notre merveilleux mariage.

— C'était merveilleux, hein ? Tu te souviens quand ton oncle William a dansé avec Kat ? C'était adorable.

— Et quand Henn a tenté un genre de *break dance* bizarre ?

Sarah rit.

— Je ne sais vraiment pas ce qu'il essayait de faire, mais j'étais un peu inquiète pour lui.

— Et pour tous ceux autour !

Elle rit encore.

— On devrait recommencer.

Sarah me regarde comme si j'étais le dernier des imbéciles.

— Laisse-moi t'expliquer quelque chose de très simple, mon amour. Le truc, avec le mariage, c'est que, si tu as vraiment de la chance, tu n'en fais qu'un dans ta vie. C'est d'ailleurs le principe même du concept.

Elle sourit.

— Fais ta maligne... Je parlais de refaire une fête. Je n'avais jamais organisé de fête, avant. C'était marrant.

Elle en reste bouche bée.

— Jonas Faraday qui veut organiser une fête ?

— Non, attends. Je corrige : je veux que TU organises une fête à laquelle JE veux venir. Comme pour notre mariage. Tu fais tout le boulot, tu prends toutes les décisions, tu invites tout le monde, sans m'en parler une seule fois. Ensuite, je me pointe, je bois, je danse, je m'amuse et je fais l'andouille.

Elle rit.

— Oh, Jonas. C'est quand tu veux. Avec plaisir.

Je la plaque contre le lit pour la serrer dans mes bras.

— Merci, femme, dis-je en l'embrassant sur le nez.

On se fait un câlin pendant quelques minutes.

— Quel jour sommes-nous aujourd'hui ? demande-t-elle soudain en se redressant, comme si elle venait de se souvenir de quelque chose.

Je lui donne la date.

— Oh merdum ! Les résultats doivent avoir été publiés.

Elle s'empare de son portable et se connecte à une sorte de portail étudiant. Je regarde par-dessus son épaule en retenant mon souffle.

— Ah, dit-elle. Bon. Merde.

— Quoi ?

— La bonne nouvelle, c'est que j'ai eu A à tous mes examens, explique-t-elle, d'une voix pourtant déçue.

— Quoi ? C'est fantastique ! Pourquoi tu fais cette tête ?

Elle prend une mine boudeuse.

— Parce que la mauvaise nouvelle c'est que j'ai dégringolé dans le classement.

Elle soupire.

— Je suis tombée à la douzième place. J'ai perdu huit places.

— Douzième de toute ta promo ? C'est ça que tu appelles dégringoler ? C'est génial, bébé !

— Oui, mais je n'aurai pas la bourse, ajoute-t-elle en baissant les yeux vers ses mains.

Je ne peux m'empêcher de sourire en voyant son annuaire orné d'une alliance étincelante et d'un diamant tout aussi magnifique.

— J'ai raté la bourse à deux places près.

— Bébé, écoute. Étant donné tout ce que tu as traversé juste avant les examens, je trouve que douzième, c'est fantastique.

Elle hausse les épaules.

— Ne t'inquiète pas pour la bourse. Je t'ai déjà expliqué que tu étais bénéficiaire de la Bourse spéciale Jonas Faraday. Profite de tes bons résultats et ne t'inquiète pas.

— Je n'ai pas besoin de la Bourse Jonas Faraday. Je peux payer mes études avec ma part de la « commission ».

— Hors de question. Je suis ton mari, à présent. Cela signifie que c'est à moi de m'occuper de toi. Point final.

Elle lève un sourcil. Ah oui, c'est vrai. J'oubliais qu'elle n'était pas une grande fan du « point final ».

— Je veux m'occuper de toi, Sarah... Madame Faraday. S'il vous plaît.

Elle sourit.

— De toutes les manières. Pour le reste de ta vie.

— Oh, Jonas.

Je l'embrasse.

— Je suis fier de toi. Sois un peu fière de toi aussi. Ne te prends pas la tête.

— Merci.

Je saisis son cul à pleines mains.

— Alors, qu'est-ce que tu as envie de faire aujourd'hui, femme ? Sauter à l'élastique d'un pont ? Descendre une falaise en rappel ? Ou bien baiser comme une bête en imaginant nos cousins du Belize qui hurlent dans la jungle autour de nous ?

— Oh non ! Ça suffit, les expériences extrêmes ! J'ai eu mon compte d'excitation. Il me reste une semaine avant le début des cours et j'ai bien l'intention de la passer allongée dans ce lit, à végéter en regardant le plafond.

Hum. J'espère qu'elle n'est pas sérieuse... Sauf, bien sûr, si elle accepte que je la lèche partout,

partout, partout, pendant qu'elle reste allongée sur le dos à contempler le plafond. Parce que cette fille, c'est mon crack et je n'ai pas l'intention de faire de cure de désintoxication dans un avenir proche.

— Cela dit..., hésite Sarah.

— Oui ? dis-je, en relevant la tête.

— Il y a bien une chose que j'aimerais faire aujourd'hui, mon cher et tendre époux. Si tu es partant.

— Dis-moi tout, ma chère femme.

Mon sexe en frémit d'avance.

— Eh bien voilà : j'ai remarqué, quand je suis bien installée dans le fauteuil en cuir du salon à relire mes cours, qu'il me manque une petite table pour poser ma tasse.

Je la regarde en coin. De quoi parle-t-elle ?

— Et j'ai aussi remarqué que tu n'avais pas de petits verres pour des shots dans ton vaisselier.

— Tu veux dire : « nous » n'avons pas de verres pour faire des shots dans « notre » vaisselier.

Nous.

— D'accord, reprend-elle en souriant. Nous n'avons pas de verres...

— C'est mieux.

Je ne vois toujours pas où elle veut en venir.

— Donc, je me disais que ce pourrait être sympa d'aller faire un peu de shopping, aujourd'hui.

En voyant son petit sourire malin, je comprends soudain son petit jeu.

— Du shopping, hein ?

— Exact.

— Pour... une desserte, par exemple ? Et des verres à téquila ?

— Exact. Et peut-être deux ou trois autres bricoles pour la maison ?

Seigneur. J'ai du mal à croire que ce soit devenu ma vie. Et surtout que ça me plaise !

— Mais dis-moi... Où envisagerais-tu de trouver une desserte, des verres à téquila et ces deux ou trois autres bricoles pour la maison, exactement ?

— À vrai dire, mon cher sapajou de mari, je connais un endroit qui, miracle !, propose tous ces articles et bien d'autres choses encore. Un énorme pouf vert acidulé, par exemple, juste pour le fun. Nous pourrions d'ailleurs profiter de l'occasion pour nous empiffrer de délicieuses boulettes de viande suédoises.

Je pousse un soupir faussement inquiet.

— Hum, je ne sais pas, ma chérie. C'est quand même une grande étape dans une relation. Tu penses que nous sommes prêts à franchir le pas ?

Elle fait mine de réfléchir intensément à la question.

— C'est sûr que cela marquerait le début d'une nouvelle ère, mais je pense que je suis prête, si tu l'es aussi.

Elle me fait un grand sourire.

— Tant qu'il y a des boulettes de viande et tant que tu es avec moi, je crois que je peux tout supporter. Même une virée à Ikea. Je vais juste laisser ma virilité bien au chaud à la maison et ça devrait aller.

— Mais non, idiot ! Ça n'ira pas.

— Pourquoi pas ?

— Réfléchis un peu, Jonas. Comment veux-tu qu'on fasse l'amour comme des bêtes dans les toilettes familiales, si tu laisses ta virilité bien au chaud ici ?

Bonjour ! C'est l'érection immédiate.

— Ah, excellente remarque. Je suis content que l'un d'entre nous ait encore un cerveau.

— Je pense toujours à tout, Jonas. Tu le sais bien.

— C'est l'euphémisme du siècle, bébé.

Elle rit.

— Alors, c'est d'accord ? M. et Mme Faraday partent en virée shopping à Ikea aujourd'hui ?

— Carrément. Mais maintenant que tu m'as fait penser à ma virilité et à des boulettes de viande, j'ai très, très envie de croquer des *albóndigas* avant de partir.

Elle me regarde avec des yeux pleins de terreur.

— Oh non, Jonas. Je t'en prie, non !

— Impossible de me contenir.

— Non ! hurle-t-elle en riant.

Toute résistance est vaine. Je la retourne comme une crêpe, baisse d'un coup sec le bas de son pyjama et croque un grand coup dans ses fesses rebondies.

— Mmmh ! J'adore ton cul.

Avec un grognement bestial, je lui administre une tape qui la fait glapir. Bon sang, je bande comme un fou. Je suis prêt à une belle partie de jambes en l'air avec ma régulière, ma femme, ma magnifique Mme Faraday.

Cela dit, rien ne presse. Nous avons toute la vie devant nous, ma femme et moi. Ni elle ni moi n'avons l'intention de disparaître dans la nature. Elle a promis devant Dieu et tous nos proches que c'était pour toujours. Impossible de revenir en arrière. Alors, pourquoi ne pas créer un peu d'attente délicieuse ? Si je suis sage et patient, je pourrai alors sauter ma chérie dans les toilettes d'Ikea cet après-midi. Cela vaut très certainement la peine d'attendre. Je bondis du lit en poussant un hurlement de Tarzan, puis je donne une dernière claque aux fesses de Sarah, juste pour faire bonne mesure.

— Allez, madame Faraday ! hurlé-je. Bouge-moi ces délectables fesses ! Ton mari a une érection de malade et il meurt d'envie d'emmener sa petite femme chérie en virée shopping à Ikea !

Remerciements

Écrire cette trilogie a été une des plus grandes joies de ma vie. Merci à vous, mes chers premiers lecteurs, pour vos retours et vos encouragements, avec une mention spéciale à la star des stars, Nicki Starr. Merci à ma famille qui m'a toujours soutenue dans mes projets d'écriture, même si le processus me rend cliniquement folle, surtout quand il s'agit d'écrire trois tomes à la suite.

En ce qui concerne plus particulièrement le troisième tome, je tiens à remercier le « village » qui m'a servi de source d'inspiration : merci à mon voisin Steve, retraité des services secrets, pour les innombrables heures passées avec moi à me parler des enquêtes fédérales, du crime organisé et du piratage informatique. Nous formions sans doute une paire improbable, mais nous nous sommes quand même bien amusés ! Merci à vous, incroyables hackers que j'ai eu la chance de rencontrer à Las Vegas au Mandala Bay. Vous veniez assister à une conférence de hackers, tandis que j'étais venue faire la fête avec des copines. Vous avez été fantastiques, les gars, et m'avez fourni des tas d'idées super. Je ne vous reverrai sans doute jamais, messieurs, et vous ne lirez sans doute jamais ces lignes, mais je n'oublierai pas votre aide, votre humour hilarant et les verres que vous nous avez offerts.

Merci aussi à toute ma famille merveilleuse. Ma mère, ma belle-mère et ma tante qui ont adoré lire mes livres. Je vous aime tant. Merci à mon oncle, l'homme à la moto, d'avoir accepté de lire le premier chapitre du *Club* afin de vérifier la crédibilité de mon point de vue masculin. Sa réponse a été claire : « Ça colle. » Ça m'a vraiment encouragée à tenir la barre pour trouver la voix de Jonas dans ma tête. Merci aussi à mon oncle, le génie de l'informatique, de m'avoir soufflé cette idée géniale, lors d'un déjeuner. Merci à mon cousin chéri, qui, après avoir lu les premiers chapitres du *Club*, m'a aussitôt appelée pour me dire : « Cousine, tu es une bête sauvage. » Merci aussi à toi de m'avoir parlé du Deep Web. Brrr. Impossible d'oublier une chose pareille.

Merci à mon père pour m'avoir écoutée raconter en long, en large et en travers l'intrigue de mes romans (sans les scènes chaudes, évidemment, que j'ai résumées en un « et puis, ensuite, ils font l'amour »). Je ne sais pas pourquoi j'invente toujours des pères affreux dans mes romans, alors que le mien est le meilleur de la planète. Je t'aime, papa ! Cela dit, je ne sais même pas pourquoi je viens de te remercier, parce que si jamais tu lis mes livres, je préfère ne pas être au courant !

Merci à Scott, médecin urgentiste, qui a pris le temps, malgré un emploi du temps chargé, de m'aider à rendre les blessures, les traitements et la guérison de Sarah aussi réalistes que possible. Merci aussi à la célèbre écrivain (et ancienne infirmière urgentiste) Catherine (Fucking) Bybee, qui m'a également aidée à blesser cette pauvre Sarah comme il faut et m'a fait mourir de rire en me le racontant.

Merci à mes agents, Jill et Kevin. Comme toujours, votre confiance, quels que soient le nom sous lequel j'écris et le genre dans lequel j'écris, est très importante pour moi. Merci à The Author

Whisperer pour son aide et ses avis précieux. Merci à Lisa, Melissa et Sharon. Vous assurez, les filles. Merci à Alicia pour ses corrections et à Judi pour la mise en page. J'ai de la chance d'avoir une telle équipe derrière moi. Enfin, un grand merci au meilleur membre de cette sacrée équipe : mon sapajou hurleur de mari. Tu es mon roc et je t'aime.

Table des matières

Couverture
Page de titre
Du même auteur
Page de copyright
Chapitre 1 : Jonas
Chapitre 2 : Jonas
Chapitre 3 : Jonas
Chapitre 4 : Jonas
Chapitre 5 : Jonas
Chapitre 6 : Jonas
Chapitre 7 : Jonas
Chapitre 8 : Jonas
Chapitre 9 : Jonas
Chapitre 10 : Sarah
Chapitre 11 : Sarah
Chapitre 12 : Sarah
Chapitre 13 : Sarah
Chapitre 14 : Sarah
Chapitre 15 : Jonas
Chapitre 16 : Jonas
Chapitre 17 : Jonas
Chapitre 18 : Jonas
Chapitre 19 : Sarah
Chapitre 20 : Sarah

Chapitre 21 : Jonas

Chapitre 22 : Sarah

Chapitre 23 : Sarah

Chapitre 24 : Sarah

Chapitre 25 : Jonas

Chapitre 26 : Sarah

Chapitre 27 : Sarah

Chapitre 28 : Jonas

Chapitre 29 : Sarah

Chapitre 30 : Jonas

Chapitre 31 : Sarah

Chapitre 32 : Jonas

Chapitre 33 : Jonas

Chapitre 34 : Sarah

Chapitre 35 : Sarah

Chapitre 36 : Jonas

Chapitre 37 : Jonas

Chapitre 38 : Sarah

Chapitre 39 : Jonas

Chapitre 40 : Sarah

Chapitre 41 : Sarah

Chapitre 42 : Jonas

Chapitre 43 : Sarah

Chapitre 44 : Jonas

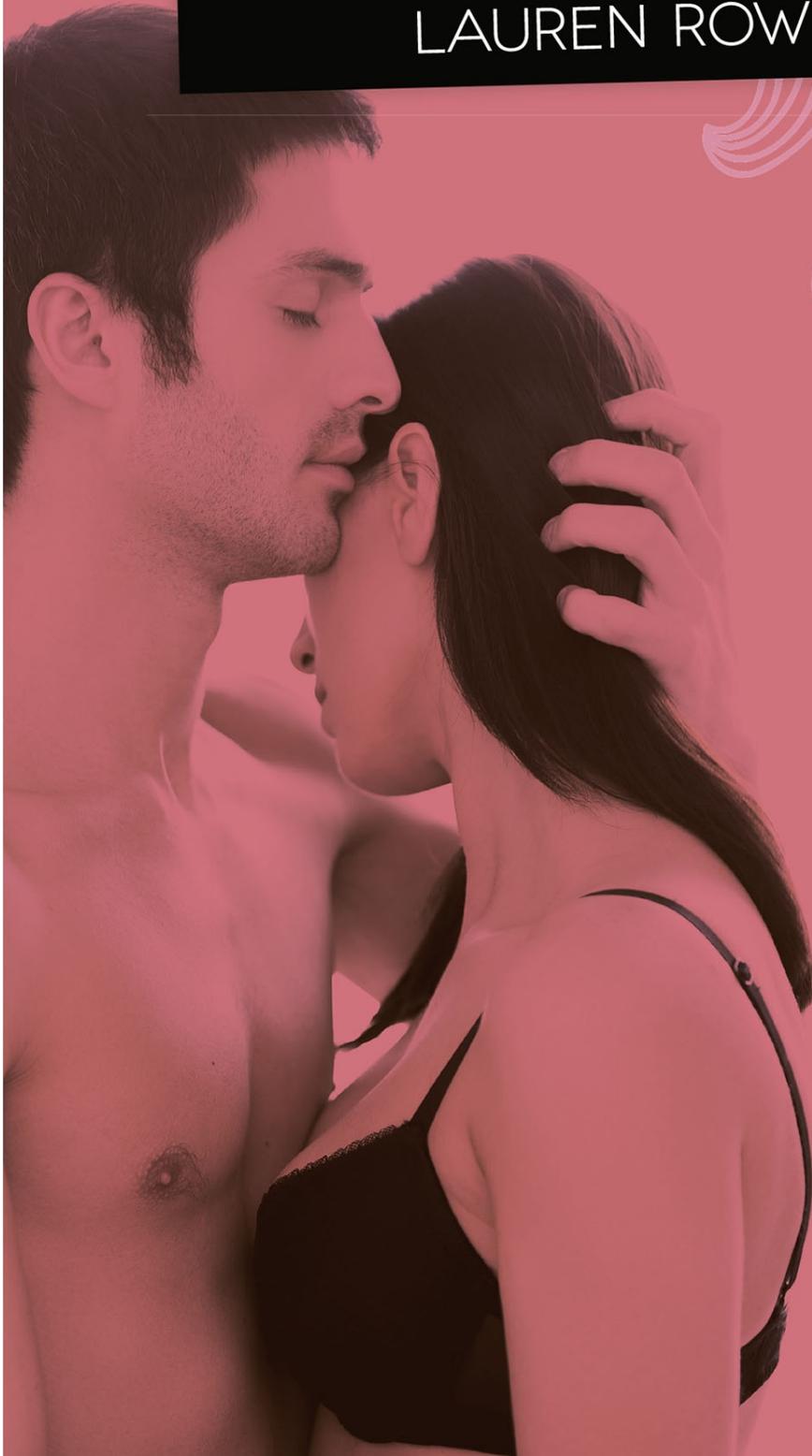
Epilogue

Remerciements

LE CLUB

#3 ♦ LOVE

LAUREN ROWE



SARAH, JONAS,
ET LE CLUB:
LE DÉNOUEMENT.

Amoi